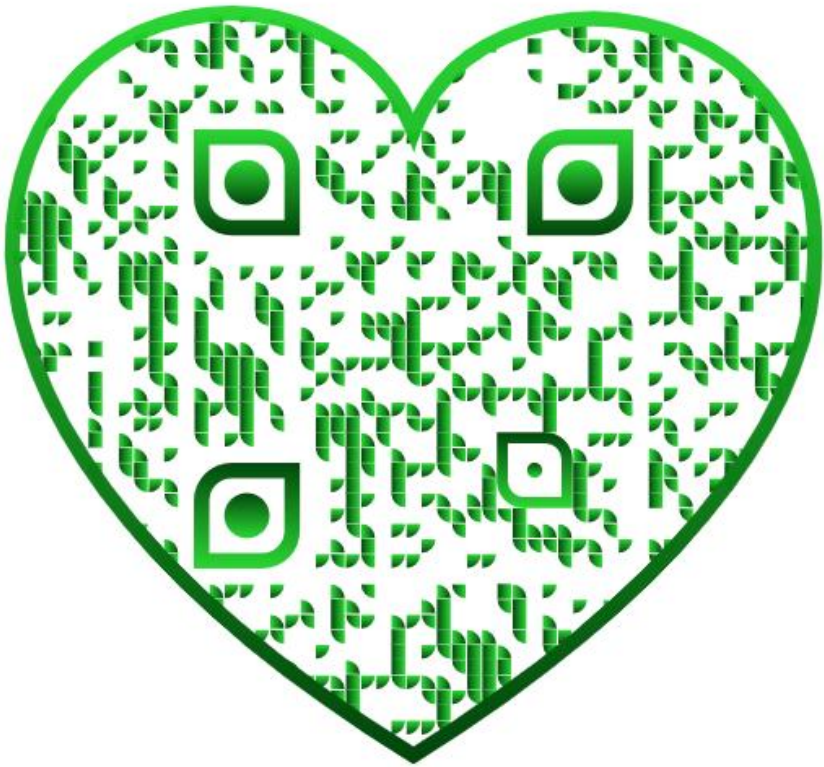
Anne-Solen Kerbrat

À leur corps défendant

MORBIHAN

PERROT ET LEFEVRE

palémon ÉDITIONS



Anne-Solen Kerbrat

À leur corps défendant

MORBIHAN

PERROT ET LEFEVRE

palémon ÉDITIONS

Table des matières

Couverture
Page de titre
À leur corps défendant
En savoir plus sur L’oeuvre des pieux de Valérie Lys
Copyright

Anne-Solen Kerbrat

À leur corps défendant

MORBIHAN

PERROT ET LEFEVRE

palémon ÉDITIONS

ANNE-SOLEN KERBRAT

À leur corps défendant

ÉDITIONS DU PALÉMON
ZI de Kernevez - 11B rue Röntgen - 29000 QUIMPER

CE LIVRE EST UN ROMAN.

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres,des lieux privés, des noms de firmes, des situations existant ou ayant existé, ne saurait être que le fait du hasard.

Remerciements à Jordan Sanchez
pour sa photo tirée du site « Unsplash.com »

Un mois plus tôt

« *Ça y est, j'y suis.* »

« *Parfait, moi aussi.* »

Elle resserre les pans de son manteau, souffle à l'intérieur de son écharpe pour créer une atmosphère chaude autour de son visage que crispe le froid. Elle frappe doucement du talon pour activer la circulation dans ses pieds chaussés de bottines trop légères. Elle aurait dû enfiler une paire de chaussettes par-dessus son mi-bas trop fin. Elle s'est dit la même chose hier matin, mais voilà, le poids des habitudes… Ce rituel mille fois recommencé : les chaussettes en nylon, le jeans ajusté, les bottines ou les baskets et ce regret, une fois arrivée dehors, lorsqu'il est déjà trop tard pour remonter se changer. Elle souffle de plus belle dans son cache-col, sent son nez picoter, ses yeux s'embuer comme lorsque l'éternuement va vous saisir, intempestif et violent. Il fait encore nuit, mais on devine déjà l'amorce d'un petit jour humide et brumeux. Dans un grincement de tôle usée, le tramway s'avance, masse sombre aux contours indéfinissables, presque invisible sur le quai de l'Erdre. En contrebas, les péniches amarrées se pelotonnent contre l'assaut de la bruine. Certaines, habitées, laissent échapper de la fumée à travers les conduits en inox qui se dressent sur leur toit de métal. Deux ou trois mouettes trop matinales viennent de s'élancer de la rambarde du pont et on devine leur vol plané au-dessus des eaux noires. Le tramway d'un autre âge s'immobilise dans un crissement de freins un peu lugubre. Ils ne sont que trois à monter à bord, ils sont peut-être les seuls usagers du convoi tout entier à cette heure précoce. Elle grimpe lestement, pressée de se retrouver dans la chaleur bienfaisante, et valide sa carte de transports. Comme tous les jours, elle veille à choisir une place dans le coin du wagon, là où on ne viendra pas la déranger. Elle se réserve la possibilité de poursuivre sa trop courte nuit sur la banquette au skaï fatigué, loin des commentaires ou questions indiscrètes de passagers qui ont suffisamment dormi ou qui, au contraire, comptent sur une conversation paresseuse avec un voisin pour tromper la tentation du sommeil. Les lampadaires jettent une lumière blafarde sur le quai, nimbant le paysage d'une auréole pâle et triste. Un chien galeux fait un saut de côté pour éviter le monstre noir qui déboule sur les rails visqueux, visibles de lui seul. Un peu à contrecœur, elle sort son portable de la poche de son manteau et se force à taper le SMS.

« *Je suis dedans.* »

« *Nickel, moi aussi.* »

Puis elle verrouille son mobile, le glisse dans sa poche et repose paresseusement la tête sur le dossier. Sa tête dodeline mollement, au rythme des oscillations du train qui avance dans la nuit. Les cahots irréguliers la bercent doucement, elle sent la torpeur l'envahir, ramollir ses muscles, amoindrir ses réflexes. Pour un peu, elle céderait au sommeil, mais quelque instinct de prudence venu du fond de son être lui intime de résister. Elle se force à entrouvrir les yeux et respire profondément. Ce n'est pas le moment de s'endormir, là, sur cette banquette fatiguée d'avoir accueilli trop de passagers éreintés. Elle ne doit pas rater son arrêt, sans quoi elle arrivera en retard. Ça lui est arrivé à une reprise, c'était une des premières fois qu'elle attrapait le tram de cinq heures quinze. Elle s'était réveillée, hagarde et confuse, au terminus du tramway, surprise de voir monter ces têtes inconnues qui ne la voyaient même pas. Elle s'était levée péniblement de sa banquette avec l'impression désagréable de s'être fait avoir ou d'avoir fait preuve d'une quelconque faiblesse. Elle avait vite changé de voie et repris le train dans l'autre sens. Elle était arrivée en retard au travail et sa chef de service n'avait pas manqué de lui en faire la remarque. Elle s'était empressée de passer au vestiaire afin de quitter sa veste et ses chaussures et d'enfiler sa blouse et ses chaussons de caoutchouc blanc. Elle était repassée devant la vitre du bureau des surveillantes en baissant la tête et était allée consulter le tableau de la nuit. C'était de l'histoire ancienne, mais il était hors de question que cela se reproduise. Elle ouvre plus franchement les yeux et essaie de scruter les ténèbres. Il n'y a pas un chat dehors, les chanceux sont encore couchés, les autres émergent lentement des limbes du sommeil en tirant la couette sur leur museau fatigué et en détournant les yeux du cadran lumineux du réveil qui déroule implacablement ses minutes sur la table de chevet.

Il a reçu le SMS, il est rassuré. Il regarde au-dehors à travers la vitre qui aurait besoin d'être lavée à grande eau savonneuse pour faire disparaître les strates graisseuses qui la ternissent. Au loin, des immeubles aux contours flous dressent leur armature vers le ciel. Sur leurs façades se découpent de petits carrés dont une poignée sont déjà éclairés. Réveil matinal ? Insomnie ? Nuit de fête prolongée ? Cauchemar ou biberon de cinq heures ? Qui peut savoir ce qui se joue à l'abri de ces petits espaces de lumière, autonomes et pourtant imbriqués dans l'anonymat de la structure de fer et de béton ?

Il consulte les dernières informations sur son téléphone, même s'il préfère nettement tourner les pages un peu bruyantes d'un journal papier. Mais à l'heure où il attrape son train, le kiosque à journaux est encore fermé, tout comme le bureau de tabac du coin de la rue. Inconditionnellement, il s'assoit dans un recoin du wagon, ainsi il se prémunit contre l'installation d'un passager à ses côtés. Le risque

d'être dérangé par un bavard ou un humain en manque de contact est cependant minime à cette petite heure du matin où la rame est quasiment vide. Pourtant, il sait comme son congénère peut parfois se montrer surprenant, animal social ayant besoin de renifler son semblable pour se sentir vivant. De toute manière, quand un tel individu choisit de se glisser près de lui alors qu'il y a des places vacantes partout, il feint de ne pas sentir le frôlement du corps inconnu. Tout au long du trajet, il garde les yeux obstinément tournés dans la direction opposée ou fixés sur l'écran de son mobile. Dieu qu'il déteste la question stupide de celui qui veut créer un semblant de lien : « Vous pouvez me dire l'heure s'il vous plaît ? » « Cinq heures moins le quart ». « Ouf, merci, je me croyais en retard ! » Ne surtout pas enchaîner, sans quoi, on est fichu. Il jette un œil à l'application météo et fait la grimace en constatant que la journée s'annonce maussade. Il espère que le soleil sera de retour ce week-end, ainsi il pourra aller courir sur la côte ou dans les bois environnants.

*

— Alors, Sabrina ? Terminé pour aujourd'hui ?

— Ouf, oui ! répond la jeune femme à sa collègue souriante qui termine la préparation d'un chariot. C'est pas trop tôt, je me sens tellement ramollo ces temps-ci…

— Ce n'est guère étonnant. Et ça ne va pas aller en s'arrangeant…

Sabrina interrompt son rhabillage et cherche le regard de sa collègue.

— Pourquoi tu dis ça, Marie-Noëlle ?

— Pour rien, répond la plus âgée d'un ton énigmatique sans quitter des yeux les instruments qu'elle est occupée à désinfecter.

— Très bien, réplique Sabrina en haussant les épaules et en attrapant son sac à main dans son casier. À d'main.

— À demain, Sabrina.

L'aide-soignante fait rouler ses épaules d'avant en arrière tandis qu'elle enfile le couloir où se mêlent des odeurs variées : antiseptique, parfum bon marché, ragoût du déjeuner, peinture fraîche. Elle hâte le pas, soudain pressée de se retrouver à l'air libre. Le soleil n'est pas parvenu à percer l'épaisseur des nuages et l'atmosphère est toujours aussi humide. Son nez se met à la picoter et elle bloque un éternuement en se pinçant les narines. Elle fait deux tours à sa large écharpe qui, même une fois nouée, pend encore jusqu'en haut de ses cuisses. Elle ouvre son sac à main en faux cuir souple et attrape un paquet de chewing-gums à la menthe sans sucre. Elle ôte l'emballage, plie le rectangle en accordéon et le glisse dans sa bouche. Devant le CHU, la route se prolonge en pente douce herbue vers les immeubles anciens qui se sont installés sur le lit aujourd'hui asséché de la Loire. À la belle saison, les jeunes investissent les pelouses avec l'impression d'être à la plage. Mais en ce mois de novembre, elles se comptent sur les doigts d'une main les frileuses silhouettes serrées les unes contre les autres, agrippées à leur cigarette. Elle prend à gauche en direction de son arrêt Place du Commerce. Les tramways de la ligne deux se croisent, pas encore bondés en ce début d'après-midi. Les piétons se bousculent, étudiants oisifs, lycéens désœuvrés, femmes noires aux hanches larges et boubous colorés, hommes d'affaires avec leur mallette au bout du bras, chômeurs au regard triste. Elle n'a soudain plus envie de grimper tout de suite dans le tram pour se précipiter chez elle. Elle décide de marcher jusqu'au prochain arrêt, l'exercice physique lui fera du bien. Elle ne fait presque plus jamais de sport et s'en veut de cet état de fait et de ses justifications oiseuses pour

expliquer son manque d'envie. Elle se débrouillait plutôt bien en athlétisme au collège et au lycée, mais depuis qu'elle a passé son bac professionnel, elle a cessé toute activité sportive. À l'exception de la marche, toutefois. « Bien obligée », songe-t-elle en grimaçant intérieurement, « puisque je n'ai toujours pas trouvé le temps de passer mon permis. Ni l'argent pour acheter une voiture », ajoute une petite voix vicieuse. Elle s'arrête au croisement du cours des Cinquante Otages et de la rue du Calvaire afin de laisser passer les bus qui descendent l'un derrière l'autre. Le tram qui remonte la rue de la Boucherie en direction de la Tour de Bretagne fait penser à un funiculaire paré à grimper une colline. Elle traverse le carrefour et admire les jolis meubles contemporains dans la vitrine de chez Habitat. Elle se dit qu'un jour, elle s'arrêtera dans cette enseigne. Lorsqu'elle sera reçue au concours d'infirmière, se promet-elle en accélérant le pas comme s'il n'y avait soudain plus une minute à perdre. Elle arrive à l'arrêt au moment où s'immobilise le tram. Elle grimpe dedans, choisit une place près de la fenêtre et se met à consulter ses mails sur son téléphone portable. Deux ou trois messages sans importance apparaissent sur l'écran. Mais un dernier la rassure : son inscription au concours d'infirmière ainsi que celle aux cours du soir sont validées. Elle verrouille son téléphone, le fourre dans la poche de son manteau et enlève son écharpe. Il fait presque trop chaud dans le wagon et les vitres sont noyées d'une buée qui empêche de voir au-dehors. Une femme avec son bébé qui gémit est assise sur un siège de l'autre côté de la travée. Le nourrisson a les joues rouges de fièvre et la femme aux traits tirés le berce doucement pour éviter qu'il se mette à pleurer. Sabrina remarque que le petit fiévreux est trop couvert pour que sa température baisse. Elle se retient de dire à la mère qu'elle devrait ôter la doudoune du petit lorsqu'elle passe du froid du dehors à la touffeur des transports en commun. Mais la femme ne comprendrait pas ce conseil prononcé par une inconnue et l'enverrait certainement promener. Alors la jeune aide-soignante retient sa phrase et se concentre sur le magazine qu'elle vient d'acheter. Elle l'ouvre comme d'habitude en commençant par la fin et se plonge dans l'horoscope de la semaine : « *Amour : montrez-vous réceptive, la rencontre peut se faire n'importe où, n'importe quand, surtout lorsqu'on s'y attend le moins ! Cela peut arriver sur le chemin du travail ou dans l'épicerie de votre quartier, alors baissez la garde !* » Instinctivement, elle redresse le buste et jette un œil circulaire : l'homme de sa vie est-il en ce moment même dans le wagon ? Elle se mord la lèvre et secoue imperceptiblement la tête. Quelle midinette elle fait, tout de même ! Elle replonge le nez dans le magazine aux feuilles trop fines. « *Travail : croyez-en vous, l'horizon s'éclaircit ! Si vous êtes en recherche d'emploi, vous allez avoir sous peu une opportunité. Si vous êtes en reprise d'études,*

la période est favorable avec Vénus en Mercure. » « S'ils pouvaient dire vrai », soupire-t-elle en croisant les doigts, sans interrompre sa lecture. « *Santé : attention, petits pépins en vue ! Rien de méchant, rassurez-vous, mais un refroidissement est toujours possible*. » Elle regarde le bébé cramoisi à sa gauche et porte mécaniquement la main à son nez comme pour prévenir une éventuelle contamination. « *Un pépin d'un autre genre peut vous arriver, mais celui-là vous remplira de joie* ! » Elle laisse retomber le magazine et passe le revers de sa main sur son front qui vient de se couvrir d'une sueur froide. Elle regarde autour d'elle, scrute les visages au repos, aux yeux perdus dans le vague, et les faces animés de ceux qui échangent avec leurs voisins. Elle repense à la remarque pleine de sous-entendus de sa collègue Marie-Noëlle tout à l'heure. Était-ce une parole en l'air, comme ces mots que l'on prononce pour meubler le silence ? Doit-elle prêter garde aux propos de cette femme qui se repaît de romans à l'eau de rose mais dont la vie sentimentale se réduit au bonjour-bonsoir échangé avec le boulanger sexagénaire du coin de la rue ? Décidément, ça n'en vaut pas la peine, se dit Sabrina en reprenant son magazine au début, afin de découvrir les potins sur ceux qu'on appelle des stars pour l'unique raison qu'ils ont soi-disant lutté pour leur survie, en bikini ou micro-maillot de bain sur quelque île déserte truffée de caméras. Pendant quelques minutes, elle vit par procuration la vie rêvée d'une starlette de la téléréalité confrontée au terrible dilemme de savoir si en changeant de bonnet de soutien-gorge, elle retiendra l'attention du culturiste décérébré qui doit choisir entre quatre prétendantes peroxydées. « Si seulement la vie pouvait être aussi simple que pour ces gens-là… » soupire la jeune femme en refermant lentement son magazine. Elle, a tellement de choses à gérer, entre son emploi qu'elle aime mais qui réclame tant d'énergie et son ambition qui la pousse à aller plus loin. « Allons, se reprend-elle, il n'y a aucune raison de se laisser aller. Je suis dans la force de l'âge et j'ai la vie devant moi. » Elle tourne la tête sur la gauche, attirée par les gémissements sourds du bébé malade que sa mère continue de bercer doucement.

— Excusez-moi…, dit-elle en se penchant brusquement au-dessus de la travée.

— Oui ?

— Votre bébé, il risque de convulser si sa fièvre reste trop haute.

La mère lui lance un regard sans expression. A-t-elle seulement entendu ?

— Votre petit, il faut lui enlever son manteau, répète-t-elle en désignant le blouson matelassé. Je suis aide-soignante, se croit-elle obligée de préciser.

— Ah ?

— Oui, je vous assure. Vous le lui remettrez en sortant. Et une fois

chez vous, donnez-lui du Doliprane et laissez-le en body.

— Merci, souffle la femme en faisant docilement descendre la glissière de la doudoune, avant de l'ôter.

— Je vous en prie.

Elle reprend sa position, satisfaite d'avoir vaincu sa réticence à conseiller cette mère un peu désemparée. Pourtant, la femme assise sur sa gauche est bien plus âgée qu'elle, elle doit approcher les quarante ans. Mais elle semble inexpérimentée, ou bien simplement, songe Sabrina, lasse de la vie et du peu de joies qu'elle lui apporte. Elle a pourtant un petit, elle ne devrait pas se laisser aller comme ça au découragement. « À moins, réfléchit soudain Sabrina, que cet enfant n'ait pas été le bienvenu, peut-être est-il un fardeau dont elle n'a pas osé se débarrasser ? » Le soubresaut du tramway qui freine l'arrache à sa rêverie et la replonge dans la réalité. Elle descend au prochain arrêt. Elle se met donc debout, quand une idée lui traverse soudain l'esprit. Elle se met à fouiller dans son sac et au moment précis où le tramway s'immobilise, elle donne sa carte de visite à la mère de l'enfant malade. Celle-ci tend mécaniquement la main et tout aussi mécaniquement murmure un merci à peine audible. Sabrina se hâte dans la travée et se retrouve sur le quai qui se noie encore dans la brume. Elle ne sait pas ce qui l'a poussée à agir ainsi, elle qui est d'un naturel plutôt prudent et réservé, mais la détresse muette de la femme l'a touchée. À moins que ce ne soit son instinct de soignante qui ait guidé son geste. Ou encore une autre raison plus personnelle. Quoi qu'il en soit, elle se félicite d'avoir tendu sa carte à l'inconnue, songe-t-elle en regardant le convoi s'éloigner au son du grincement de ses essieux usés. Elle marche rapidement sur le trottoir au bitume luisant, en resserrant frileusement les pans de son manteau contre son buste. Le paysage disparaît presque dans la brume qui dénoue toujours plus ses écharpes cotonneuses. Elle va rentrer, se préparer un thé et s'atteler à son cours sur l'anesthésie. Ce n'est pas la partie qu'elle préfère, mais elle sait qu'elle doit maîtriser parfaitement le sujet pour le concours dont la date approche. Elle étouffe un bâillement, balaie l'éventualité de s'allonger pour une sieste sitôt arrivée dans son studio. Pourtant, ce ne serait pas un luxe car, dès mercredi, elle va enchaîner avec deux nuits au service. Mais elle n'a pas le loisir de faire un somme, chaque heure de son temps est comptée si elle veut être prête pour l'examen au printemps. D'un autre côté, si elle avait attrapé un tram dès sa sortie du CHU au lieu de flâner cours des Cinquante Otages, elle aurait pu s'octroyer une petite sieste avant de se remettre dans les livres. « Cependant, se console la jeune femme en pressant davantage le pas, si j'avais pris mon tram à l'arrêt habituel, je n'aurais pas croisé cette femme et son bébé. Et je n'aurais donc pas eu l'occasion de lui donner un conseil pour s'occuper de son petit

fiévreux. Alors, non, pas de regret, je pense que tout a un sens, même cette idée un peu folle de tendre ma carte à une parfaite inconnue ! »

*

Elle a fait ses deux nuits et a bénéficié d'une journée de repos qu'elle a mis à profit pour potasser le concours. Elle a décliné l'offre de Maylis, son amie de lycée à présent mariée et mère au foyer, d'aller boire une bière pendant que le mari de cette dernière s'occuperait des enfants. « Enfin quoi, s'est écriée Maylis lorsque Sabrina a refusé de sortir avec elle, tu devrais profiter d'être encore célibataire pour brûler la vie par les deux bouts ! Ce sera trop tard après ! », a soupiré la jeune mère sur un ton joyeux démentant la frustration qu'elle affichait.

En réalité, Sabrina sait comme son amie est épanouie dans son rôle de maman à plein temps au service de ses deux enfants de trois et un an et demi. Elle a la même formation que Sabrina mais n'a jamais exercé car elle est tombée très vite enceinte de son mari gendarme et a choisi de s'occuper de leurs enfants. Sabrina se demande dans quelle mesure elle se mettra un jour à travailler, car sa vie actuelle la comble. « Mais ses enfants vont grandir, songe Sabrina en regardant son tram qui approche dans le noir, elle n'aura, un jour, plus de raison de rester à la maison. À moins que Steph y trouve son compte, après tout, ça doit être bien agréable de retrouver une petite épouse épanouie et des enfants réjouis dans leur pyjama fleurant bon la lessive lorsqu'il rentre le soir… »

La situation familiale de Maylis la renvoie à la sienne, placée sous le signe du travail et d'une solitude revendiquée. Revendiquée, vraiment ? Elle se mord la lèvre en laissant échapper un éclat de rire muet. Elle n'est pas bien sûre d'avoir tout choisi dans ce qui lui arrive aujourd'hui. Elle sait ce dont elle ne veut pas, ça oui, elle le sait, mais pour le reste… A-t-elle réellement tout vu venir ? Allons, soyons honnête, elle n'a pas tout maîtrisé, loin s'en faut, sinon elle ne serait pas confrontée à ce dilemme. Ce soir, elle a accepté de faire deux heures supplémentaires pour pallier l'absence de Coralie, une collègue qui vient d'être placée en congé maternité. Elle se sent découragée à l'idée de terminer à minuit au lieu de vingt-deux heures, mais elle se dit que l'argent supplémentaire sera le bienvenu. Et puis, il faut être juste, rien ne la retient à la maison, ni mari ni enfant, alors c'est normal qu'elle se porte volontaire pour assurer les heures en trop.

L'après-midi puis la soirée ont passé sans qu'elle s'en rende compte, accaparée par les urgences qui se sont accumulées au fil des heures : accidenté en scooter, crise d'asthme aiguë, infarctus foudroyant, fausse alerte d'appendicite, accouchement prématuré… La litanie toujours recommencée et pourtant jamais la même d'un service des

urgences. Elle a bien failli s'assoupir dans le tram qui la ramène chez elle, vaincue par ces heures ininterrompues de tension. Mais la force des habitudes fait qu'elle sent toujours quand elle approche de son arrêt. Dans le wagon, ils sont une poignée : deux jeunes qui sortent probablement de quelque bar et parlent trop fort, un couple d'une vingtaine d'années qui se murmure des mots doux à l'oreille, un homme dont elle ne voit que la nuque aux cheveux mal taillés et les grosses chaussures de chantier, et une femme dont elle devine qu'elle est une femme de ménage qui travaille après la fermeture des bureaux. « Quelle drôle de vie elle doit mener, songe Sabrina en regardant la femme aux épaules un peu voûtées qui s'empêche de s'endormir en faisant des mots croisés dans son magazine télé. Moi, au moins, j'ai la chance de vivre des expériences enrichissantes, de rencontrer des gens différents tous les jours. Alors qu'elle, se contente d'astiquer les mêmes poignées de portes chaque soir, de vider les mêmes corbeilles, d'aspirer les mêmes linos, de regarder la jolie blonde et le gamin qui sourient dans leur cadre sur le bureau du directeur des ventes, de soupeser le presse-papiers en bronze dont elle se dit qu'il pourrait lui briser un pied s'il venait à lui tomber dessus. D'un autre côté, réfléchit Sabrina en étouffant un bâillement, elle n'est pas confrontée au stress de situations difficiles, à l'épreuve des familles en détresse, voire brutalement endeuillées… »

Une vibration dans la poche de son manteau la tire de ses réflexions un peu amères. Ah oui, elle a failli oublier d'envoyer son texto. Elle s'en acquitte avec un vague sentiment de culpabilité. Puis elle promène son regard sur le wagon aux trois quarts vide. L'ouvrier aux chaussures épaisses semble avoir piqué du nez tandis que la femme de ménage a l'air plus déterminée que jamais à remplir ses grilles de mots croisés ou fléchés. Les deux amoureux sont en train de se bécoter en gloussant et les deux camarades de fête ont l'œil un peu vitreux de celui chez qui l'excitation provoquée par l'alcool laisse progressivement place à une léthargie pâteuse. Encore trois arrêts et elle devra s'extraire de sa banquette et affronter le froid de la nuit. Dix minutes plus tard, elle est la dernière à descendre du wagon. Elle se répète alors pour la énième fois qu'elle serait bien mieux en voiture, plus en sécurité surtout. Mais une voiture grèverait un budget déjà serré, alors inutile de rêver à l'impossible. Pour l'heure, ce qui importe c'est d'avaler les presque deux kilomètres qui la séparent de la résidence près du quartier de l'Hippodrome où est situé son studio. Cela lui prend un peu plus de dix minutes en marchant d'un bon pas, le temps hélas d'être bien réveillée lorsqu'elle arrive chez elle, alors qu'elle est censée aller se coucher si elle veut récupérer. Ne surtout pas penser à ça, se réprimande-t-elle sinon elle est certaine de faire fuir le sommeil. Elle emprunte la première rue bordée de cyprès et

tressaille, malgré l'habitude, à l'aboiement du berger allemand caractériel du numéro douze. Elle peste à haute voix tandis qu'elle s'engage dans la rue suivante, celle qu'elle aime moins à cette heure tardive, car les lampadaires y ont été chichement installés. À deux ou trois endroits qu'elle connaît par cœur, la visibilité est quasiment inexistante et d'autres qu'elle auraient le ventre serré de s'aventurer seuls sur cette partie de la route. Mais Sabrina connaît ce trajet comme sa poche et n'est pas d'un tempérament peureux. Et puis, elle habite un coin tranquille, pas de raison de s'inquiéter, elle n'est ni la première ni la dernière à rentrer seule dans la nuit. On n'est pas à Chicago, tout de même, ça se saurait !

*

Coup de sifflet du paquebot qui s'éloigne du quai emportant à son bord Sofia et les enfants qui agitent leur mouchoir joyeusement. Ils ne voient donc pas que le bateau part sans leur père resté en bas ! Il faut absolument qu'il fasse arrêter le navire ! Mais à quoi bon faire des signes désespérés, pauvre pantin dérisoire qui disparaît dans l'ombre du géant des mers. Personne ne le voit ni ne l'entend. Et pourquoi la sirène du paquebot continue-t-elle ainsi à percer le silence en étouffant son cri ? La corne de brume lui écorche les oreilles, il porte la main à ses tempes. Puis un sursaut, la main qu'on tend à l'aveuglette et l'objet familier qu'on étreint, banal.

— Allô…

— Je vous réveille, commandant, désolé. Ici Yannick, du quart de nuit…

— Allez-y, je vous écoute, fait Perrot en se mettant laborieusement sur son séant, pas encore certain d'avoir quitté le port de Saint-Nazaire d'où s'éloignait *The Empire of the Seas*.

— On vient de trouver un corps du côté de l'Hippodrome.

— Qui « on » ?

— Un gars qui sortait son chien avant d'embaucher. C'est le chien qui l'a flairé.

— OK. Vous êtes sur place ?

— Oui, on est venus vérifier dès que le gars a appelé et on a sécurisé la zone.

— Bien. Et le témoin ?

— On l'a laissé repartir chez lui, il était sonné.

— Vous avez son adresse, tout de même ? lance Perrot tout à fait réveillé à présent.

— Évidemment, rétorque le gardien, on connaît la procédure.

— Oui, bien sûr. Bon, ne bougez pas, je suis là au plus vite.

Après le renfort saisonnier effectué aux Sables, Perrot est de retour sur ses terres nantaises et a réintégré l'aile du manoir que possède et habite sa vieille amie, Yvonne Madec. À cette heure matinale, la bâtisse trop grande pour sa logeuse et lui-même est encore plongée dans le noir. De toute manière, il ne croise jamais la vieille dame avant le soir, moment où il passe lui dire bonjour de temps en temps, quand le cœur lui en dit, mais certainement jamais par obligation morale ou sentiment de culpabilité. Il se douche rapidement, enfile un pantalon gris anthracite, une chemise bleu pâle et un pull-over bleu foncé, et descend à la cuisine. Pas le temps de prendre un petit-

déjeuner, mais un expresso n'est pas négociable. Cinq minutes plus tard, il referme la portière de sa voiture, remonte l'allée de la propriété et actionne l'ouverture des grilles à distance. La circulation inexistante lui permet de rallier sa destination en un peu moins de vingt minutes. Les indications du dénommé Yannick étant claires, il trouve rapidement l'endroit où a été signalée la découverte macabre. Une estafette aux couleurs de la police nationale est garée sur le bas-côté, légèrement penchée du côté du fossé. Un gardien est au volant, occupé à pianoter sur un téléphone portable. Perrot, qui a pris soin d'emporter sa vieille paire de bottes Aigle, tape au carreau du véhicule. Le gardien d'une vingtaine d'années sursaute légèrement avant de descendre sa vitre.

— Ah, c'est vous ! s'exclame-t-il en reconnaissant le commandant et en descendant du fourgon. Vous venez pour le corps ?

— À votre avis ? ironise Perrot avec un sourire.

— Évidemment, quelle question ! se reprend le jeune homme en secouant la tête.

— Il n'y a pas de mal, vous avez le droit d'être fatigué. C'est par où ?

— Là-bas, au bout du chemin, après les conteneurs. Vous verrez les collègues…

Perrot laisse le gardien se remettre au chaud dans l'habitacle et prend la direction indiquée. La pluie des derniers jours rend le terrain meuble et le sol a tendance à se dérober sous les semelles de caoutchouc de ses bottes. Il avance lentement afin d'éviter les ornières en pointant devant lui la torche dont il s'est muni. Le bruit de voix assourdies qui lui parvient lui indique qu'il arrive bientôt à destination. Deux collègues à l'avant-bras ceint d'un brassard fluorescent piétinent en bavardant pour tromper l'attente. Ils tapent du pied pour se réchauffer et ont enfoncé leurs mains profondément dans les poches de leur veste fourrée réglementaire. Celui qui fait face au chemin par lequel arrive Perrot, annonce son arrivée à son collègue d'un hochement de menton. Derrière eux, on aperçoit les cordons de sécurité qui ont été tendus pour tenir les curieux à distance. Les bandes orange fixées aux troncs des arbres constituent, avec le faisceau de la torche et l'écran du téléphone mobile du gardien à la carrure massive, les seules présences lumineuses dans l'obscurité du sous-bois.

— Bonjour, alors ça se trouve où ?

— Par-là, commandant, venez, je vous montre, l'invite le plus costaud en rempochant son téléphone pour soulever le cordon de police.

Le gardien plie son corps imposant avec difficulté et se faufile sous

le cordon en soufflant. Puis il tient le ruban levé afin de laisser le passage à son supérieur. Le gardien ouvre la marche, suivi de Perrot qui veille à glisser ses pas dans les empreintes de son collègue afin d'éviter de trop souiller la scène. Ils progressent lentement sur le terrain accidenté, manquant de perdre l'équilibre dans les creux boueux du chemin. Mais déjà, ils s'arrêtent. Une masse sombre se découpe sur le sol à moins de trois mètres devant eux, en partie dissimulée par des feuilles mortes. Perrot brandit la torche en direction du corps allongé sur le dos mais légèrement appuyé sur le flanc gauche. Puis, lentement, il fait décrire à sa torche un mouvement circulaire large sur le sol autour de la dépouille. Ensuite, il oriente la lumière à hauteur d'homme et tourne sur lui-même, toujours aussi lentement. Satisfait, il redescend le faisceau vers la dépouille et s'en approche d'une grande enjambée, toujours pour réduire au maximum la contamination de la scène. Au vu de la taille et de la corpulence générale, Perrot a l'impression qu'il s'agit d'une femme, mais on ne peut d'emblée exclure la possibilité d'un homme de petit gabarit. Autour du visage rendu invisible par les végétaux qui le recouvrent partiellement, une chevelure longue s'emmêle. Noyée dans les senteurs du sous-bois en automne, Perrot croit déceler une odeur vaguement fétide émanant de la masse gisant sur le sol terreux. Mais il ne jurerait pas que cet effluve qui lui effleure n'est pas le fruit d'un inconscient habitué à anticiper certaines sensations olfactives pas toujours plaisantes.

En se pinçant les narines, Perrot se penche davantage et dégage le visage à l'aide de sa main qu'il a pris soin de glisser dans un gant en latex. La face maculée de boue donne peu d'informations sur l'identité de la victime.

— L'individu me paraît plutôt jeune.

— C'est ce que je dirais aussi, répond le gardien resté en arrière. Une jeune femme.

— Une femme, difficile à dire, murmure Perrot toujours penché au-dessus du corps sans vie.

— Les cheveux longs, commandant.

— À notre époque, ça ne veut pas dire grand-chose.

— Ben, si c'est pas une femme, argue le gardien au physique de demi de mêlée, c'est un homme vraiment petit et mince.

— Ça existe.

— Vous pensez à Lefèvre, là ?

— Je lui dirai comment vous le voyez.

— Oh non, commandant, j'disais ça comme ça !

— Moi aussi, réplique Perrot sur un ton uni.

Il se relève doucement, faisant naître au passage une légère douleur

dans son genou droit. Un souvenir d'entorse enfantine qui ne demandera qu'à se raviver au fur et à mesure que l'arthrose se mettra dans ses articulations. « Perspective réjouissante ! Un souci que n'aura pas cet individu… », ironise Perrot avec un sentiment d'impuissance amer.

— Bon, j'appelle les collègues de l'IJ et en attendant, on ne touche à rien. De toute manière, on ne pourra pas faire grand-chose avant qu'il fasse complètement jour.

— On a au moins deux heures à poireauter, alors…

— Je ne vous le fais pas dire. Mais vous pouvez rentrer au service si vous voulez, je vais rester attendre les renforts ici.

— Non, pas question, j'attends avec vous.

— Merci.

N'ayant pas besoin de rester à proximité immédiate du cadavre, les deux hommes rebroussent chemin en écartant les fougères et autres ronces qui s'accrochent au bas de leur pantalon. L'odeur de végétation en décomposition est encore plus prégnante à mesure que l'on s'approche de l'aube, à moins que ce ne soit le déplacement de leur corps dans l'air humide qui leur donne cette illusion.

La porte s'ouvre à la volée, laissant passage à une silhouette étrangement frêle dans son anorak ajusté. Le visage disparaît presque derrière les multiples tours de l'écharpe tricotée d'un point lâche dans une laine à la couleur indéfinissable, entre le marron et le jaune moutarde.

— Je ne connaissais pas encore ce modèle, lance Perrot avec un demi-sourire, la dernière œuvre de maman ?

— Absolument, approuve Lefèvre qui tient deux gobelets fumants à la main et un sachet de viennoiseries tout juste sorties du four. Elle a des doigts de fée, n'est-ce pas ? riposte le capitaine en déposant ses provisions sur le bureau.

— Ou tu dois beaucoup l'aimer, c'est au choix…

— Bon, trêve de blagues à deux balles, pourquoi tu m'as fait venir dès potron-minet ? J'aurais bien pioncé un peu plus, moi.

— Moi aussi, figure-toi, réplique Perrot en étouffant un bâillement réflexe et en s'appuyant contre le dossier de son fauteuil pivotant. On a un macchabée du côté de l'Hippodrome.

— Je t'écoute, fait Lefèvre en se laissant tomber en face de son collègue et ami. Tiens, sers-toi, je suppose que tu as zappé le p'tit déj'…

— En effet, merci, fait Perrot en mordant dans un croissant. J'ai été appelé un peu après cinq heures, un type qui promenait son chien est tombé nez à nez avec un cadavre.

— On a pu l'identifier ?

— Non, pas pour le moment. Pas de portefeuille ou sac à main à proximité. Pas de portable non plus.

— Évidemment, ce serait bien trop facile… La mort a-t-elle été violente ?

— Impossible à dire pour l'instant. Personnellement, je n'ai rien constaté.

— Qu'en dit le légiste ?

— Pas grand-chose. Il a parlé d'une femme, sans doute assez jeune.

— Nue ? Habillée ?

— Habillée, enfouie sous des feuillages et de la terre, répond Perrot en avalant une gorgée de café.

— Pas enterrée, donc.

— Non, pas enterrée.

— Son meurtrier a peut-être été dérangé dans sa besogne… avance Lefèvre en vidant d'un coup son chocolat chaud.

— Ou bien espérait qu'on la trouve.

— Ou s'en fichait éperdument.

— On ne peut que supputer à ce stade.

— On a croisé avec des disparitions de femme récentes ?

— Je te signale que je viens juste de rentrer, Hubert, je ne suis pas une machine.

Lefèvre laisse échapper un rire amusé en écrasant son gobelet avant de viser la corbeille d'une main experte. Le service commence à s'animer, les bureaux s'éclairent les uns après les autres, les imprimantes et autres ordinateurs plus ou moins récents commencent leur ronronnement.

— L'autopsie est programmée à quelle heure ?

— Bascouret nous attend à quinze heures.

— Nous ? feint de s'étouffer le cadet.

— Oui, mon cher, je compte sur ta présence réconfortante.

Lefèvre fait une grimace de dégoût avant de demander :

— Que pense Bascouret pour la date du décès ?

— Il ne se prononce pas catégoriquement, entre un et deux mois environ.

— OK, ça permet de cibler les disparitions. Je vais jeter un œil au fichier des personnes disparues depuis moins de six mois.

— Entendu, je m'occupe du rapport préliminaire.

Lefèvre est déjà sorti et prend la direction de son petit bureau au bout du couloir. Perrot se lève également pour se servir une nouvelle tasse de café avant de se plonger dans la paperasse. La cafetière électrique est pleine sur son socle où rougeoie le bouton marche. Il se

remplit une tasse sur laquelle trône un chien habillé en veste de tweed avec monocle sur le museau. Cadeau de son fils pour la dernière fête des Pères. Il sourit en revoyant le gamin si fier de tendre son cadeau « payé avec mes sous ». À ses côtés, Clara avait esquissé la moue un peu suffisante de la sœur aînée qui offre des présents bien plus originaux. Il les a reçus le week-end dernier et ils ont passé un agréable moment ensemble, entre achat de nouveaux tee-shirts pour Clara qui commence à s'intéresser sérieusement à son allure et exposition au Muséum d'histoire naturelle. Il leur a fait des crêpes comme souvent quand ils sont ensemble et a laissé Simon noyer la sienne de sucre en poudre. Un pli d'inquiétude vient soudain barrer le front large du commandant. Clara lui a semblé un peu trop pâle, avec les yeux un peu creux. Il lui a demandé si elle dormait bien et elle a répondu par l'affirmative. Ne se couchait-elle pas trop tard ? « Mais non, papa, tu sais comment est maman ! Tellement à cheval sur les heures de coucher ! » C'est vrai, réfléchit-il, en avalant un peu de café, que Sofia a toujours veillé à ce que les enfants dorment tout leur saoul en période d'école. Même si elle est un oiseau de nuit, toujours prête à accepter quelque invitation qui lui permettra de se mêler à la foule des gens heureux. « Il va falloir que j'en parle à Sofia, je m'étais promis de le faire, mais ça m'est sorti de la tête. C'est peut-être la fatigue normale de l'adolescente qui fait sa poussée de croissance, mais mieux vaut vérifier. » Il se retient de le faire tout de suite, de crainte de l'importuner à l'heure où elle quitte la maison pour se rendre dans l'agence de graphisme parisien où elle travaille. Il ne veut pas qu'elle décroche en conduisant, et puis il n'y a aucune raison de l'inquiéter. Il est en train de terminer la description de l'environnement dans lequel a été trouvé le corps quand Lefèvre réapparaît, la mine réjouie. Il est à présent en sous-pull en acrylique dans les tons bruns dont Perrot pensait qu'il avait été à jamais relégué aux archives des vêtements importables. Aucun enfant normalement constitué de la génération des années quatre-vingt ne penserait encore à enfiler un tel vêtement. Sauf Lefèvre. À croire que l'horloge s'est arrêtée pour lui à l'heure du *Manège enchanté* et des desserts de La Roche aux Fées…

— On n'a pas plus de six femmes disparues signalées ces six derniers mois.

« Ou comment voir le verre à moitié plein », songe Perrot avec une indulgence quasi paternelle en constatant encore une fois la propension à l'optimisme de son sémillant collègue.

*

Ils viennent d'entrer dans le hall du CHU où s'agitent en une valse étonnamment feutrée blouses blanches, fauteuils roulants et visiteurs à la mine plus ou moins grave. Les deux officiers doivent montrer patte blanche au niveau du rez-de-chaussée puis à nouveau au sous-sol avant d'être autorisés à gagner l'unité médico-judiciaire. Une odeur piquante d'antiseptique et d'eau de javel annonce bien mieux que le panneau à l'entrée du couloir leur arrivée au royaume des morts qui n'ont pas encore gagné le droit au repos éternel. Le corridor sans fin qui conduit aux salles d'examen et aux box réfrigérés est pauvrement éclairé par des néons fatigués qui rendent encore plus blafard le vert d'eau de ses peintures. Le silence au sous-sol contraste avec celui qui régnait à l'étage au-dessus, fait de conversations murmurées entrecoupées par le cliquetis des chariots et le signal de l'ouverture des portes d'ascenseur. Ici, le silence est tout autre, complet, pesant, presque palpable. Sans s'en rendre compte, les deux policiers ont arrêté de parler et avancent en suivant des yeux les rainures du linoléum usé. Mais soudain, le silence se fait moins dense, plus vivant, malgré l'atmosphère sinistre des lieux. Perrot redresse la tête avec curiosité avant de comprendre ce qui a causé ce changement subtil : un doux air de jazz leur parvient, qui filtre à travers la porte entrouverte d'une salle située à l'extrémité du couloir. Ils s'approchent du bureau du médecin légiste Pierre Bascouret avec lequel ils ont déjà eu l'occasion de travailler. Une lampe à abat-jour saumoné diffuse une lumière chaleureuse dans la pièce dénuée de fenêtre et fait ressortir les couleurs chatoyantes des posters exotiques qui tapissent les murs. Aucune photo de famille, cependant, sur le bureau du médecin, comme pour marquer une frontière symbolique entre son foyer innocent et son lieu de travail dédié à l'analyse de l'origine du mal. Perrot avance le buste et salue :

— Bonjour, Pierre, on peut ?

— Ah, entrez, je vous en prie. Je termine un rapport et je suis à vous. Encore un gosse tombé dans la Loire…

— Accident ? demande Perrot en entrant.

— Comme d'habitude, soupire le médecin d'une cinquantaine d'années en apposant sa signature au bas des conclusions. Ça sort en ville après les exams, ça picole, ça s'amuse à se lancer des défis du genre « Cap' que je monte sur le parapet du pont ! ». On fait ça pour se faire peur ou se faire prendre en photo et c'est la chute. Dans une eau à douze degrés, la survie est de courte durée. Surtout avec un taux d'alcool conséquent dans le sang.

— Et comme les copains sont à peu près dans le même état d'ébriété, renchérit Lefèvre qui a croisé ses deux mains sur ses épaules en un geste frileux ou d'autoprotection, les secours sont appelés trop tard.

— C'est tout à fait ça, opine Pierre Bascouret, l'air navré. Celui-ci avait à peine vingt ans, fait-il en pointant le dossier du menton, disparu depuis plus de trois semaines. Ses proches espéraient encore qu'il avait décidé d'aller voir du pays sans prévenir personne. Mais bien évidemment, un jeune homme sensé et équilibré ne fait jamais ça, n'est-ce pas ? Surtout quand il réussit bien ses études et qu'il a une petite amie.

Perrot hoche du chef silencieusement. À quoi bon faire des phrases quand tout a déjà été dit. Il pense à ses deux enfants pas encore entrés dans l'âge des expérimentations dangereuses et se dit qu'il devra redoubler de vigilance, le moment venu. Mais pourra-t-il vraiment prévenir ce type de débordements lorsque ses enfants seront en âge d'aller et venir à leur guise ? Surtout s'il continue à vivre à quelques centaines de kilomètres de chez eux. À moins, se prend-il à espérer, qu'entre-temps, Sofia ait enfin décidé de déménager en province. Peu probable, hélas. Son ex-femme apprécie tant la vie tumultueuse de la capitale, sa fièvre, son énergie. Mais peut-être que les enfants, une fois le bac en poche, choisiront de venir étudier à l'université de Nantes, auquel cas, il aura le bonheur de les voir plus souvent. Quoique, rien de moins sûr, se dit Perrot avec un soupçon d'amertume, car ils auront certainement passé l'âge de venir faire la bise à papa à tout bout de champ. Il suspend sa réflexion en croisant le regard interrogateur de Bascouret posé sur lui. Celui-ci est manifestement en train de lui poser une question.

— Pardon Pierre, tu disais ?

— Qu'il est temps d'y aller, sourit le légiste en se levant.

— On te suit, fait Perrot en attrapant au fond de sa poche un paquet de chewing-gums à la menthe extra-forte et en plaçant deux dragées sur sa langue. Il tend le paquet à Lefèvre qui se sert avec gratitude tandis que le légiste refuse en précisant :

— Je n'en ai plus besoin depuis bien longtemps !

Par-dessus leurs vêtements de ville, les deux policiers enfilent la combinaison, les sur-chaussures et le calot jetables puis pénètrent dans la pièce d'à côté. Le corps est sur la table carrelée, entièrement dissimulé par un drap vert d'eau. Il fait quelques degrés de moins qu'à côté et les deux officiers ne peuvent réprimer un frisson. À moins qu'il ne s'agisse plutôt d'un frémissement d'appréhension. Ou les deux mêlés. La salle carrelée de blanc du sol au plafond renvoie la lumière crue des néons d'une manière presque aveuglante par comparaison avec l'éclairage tamisé du bureau du légiste. Ce dernier ne semble

nullement incommodé par le changement brutal de luminosité. Également vêtu de la tenue réglementaire, il est déjà en action, allant et venant dans ses sabots en plastique aussi silencieusement qu'un danseur classique évoluant sur la scène. Son assistant a préparé tous les instruments de travail sur le chariot en inox rutilant : scies, scalpels, leviers, pinces, cuvettes, morceaux de ouate. Après un bref hochement de tête à l'adresse des deux policiers, le médecin soulève délicatement le drap et dévoile la dépouille. Une vague de dégoût submerge les visiteurs à la vue du corps à la peau d'un marron presque rougeâtre et à l'abdomen renflé sous l'effet des gaz produits par la putréfaction.

— J'ai déjà procédé à l'inspection externe, précise le médecin en désignant la jeune femme.

— Vos premières conclusions ? demande Lefèvre sans s'approcher de la table de dissection.

— Nous ne parlons jamais de conclusion à ce stade, riposte Bascouret en s'adressant volontairement à Perrot plutôt qu'à son impatient équipier.

— Vos suppositions, alors, Monsieur le médecin spécialiste du service médico-légal du CHU de Nantes.

— J'aime mieux ça, Monsieur le capitaine, sourit Bascouret en s'adressant cette fois au cadet. Disons que le corps paraît intact à première vue.

— Façon de parler, s'étrangle Lefèvre en regardant à la dérobée le corps putréfié sur lequel les asticots ont prélevé leur dû depuis un temps certain.

Le visage de la morte est méconnaissable avec ses yeux béants dont la couleur est à présent totalement uniforme. La peau, ou plutôt ce qu'il en reste, est tendue en lambeaux accrochés aux reliefs du squelette. Les cheveux longs forment un lit de broussailles autour du visage aux pommettes trop saillantes. Le corps est élancé, les muscles longs affleurent à travers les fragments d'épiderme. Le corps mince offre une apparence repoussante, pourtant Perrot sent son œil irrésistiblement attiré par un détail. Il s'approche un peu plus et étrécit la paupière pour mieux voir l'extrémité des doigts d'une main dont les phalanges ne sont plus protégées par le derme.

— On dirait du vernis à ongles, n'est-ce pas ?

— Bien vu, Jean-Louis, les ongles étaient effectivement maquillés, ce qui nous confirme, si besoin était, que nous avons bien affaire à un individu de sexe féminin.

— Tout le monde peut se maquiller, ronchonne Lefèvre par-derrière, sur le ton du sale gosse qui n'a pas apprécié d'être mouché par son professeur.

— À chacun ses pratiques, en effet, persifle le médecin en se retournant vers le plus jeune. Libre à vous de…

— C'est bon, passons, le coupe Lefèvre en s'éloignant un peu plus et en mâchant furieusement son chewing-gum…

— Tu penseras bien à prélever un échantillon du vernis ? s'inquiète Perrot.

— Sois sans crainte, Jean-Louis, ce sera fait. Selon mes premières observations, la mort remonte probablement à trois semaines, peut-être plus, mais vraisemblablement pas moins. C'est l'examen bactériologique et entomologique qui nous en dira plus.

À ces mots, Lefèvre étouffe un haut-le-cœur, arrachant au légiste un sourire en coin. Imperturbable, celui-ci poursuit :

— Je pourrai donner une indication assez précise de l'âge de la victime une fois son squelette débarrassé du derme et nettoyé. Une fois aussi que les radios auront été faites.

— Ce qui nous amène à quand ? demande Perrot d'une voix qu'il voudrait moins pressante.

— Après-demain matin, si tout va bien. Mais je peux d'ores et déjà vous dire que l'individu est de type féminin, voyez comme l'os iliaque est étroit, et d'un âge adulte compris entre vingt et quarante ans environ. La marge est grande, je vous l'accorde, mais pour le moment, je ne peux pas en dire plus. Type caucasien. Bien, allons-y maintenant, fait-il en attrapant la scie sur le chariot métallique.

Les deux officiers se sont retranchés vers l'entrée de la salle, attendant que le médecin ait pratiqué les incisions permettant d'avoir accès aux organes internes de la victime. Au fur et à mesure des prélèvements, le médecin commente à haute voix ses gestes pourtant explicites. Mais c'est comme si cette description inutile permettait de donner un semblant d'humanité à une scène autrement parfaitement inhumaine. Quelques minutes plus tard, il tourne la tête en direction des policiers et, ses bras gantés toujours au-dessus de la dépouille, indique :

— Il s'agit bien d'une femme très jeune, je dirais entre vingt et trente ans. Elle était en bonne santé : cœur, foie, reins sains, pas d'artérome. Poumons sains : elle n'était pas fumeuse.

— Des signes distinctifs ? Fractures, cicatrices ?

— Étant donné l'état du derme, réplique le médecin en se penchant à nouveau au-dessus du corps, impossible de voir la moindre cicatrice. Pour les fractures, rien d'évident à l'œil nu, mais cela n'exclut pas que les radios nous en révèlent. En revanche, je peux vous certifier qu'il y avait un début de grossesse.

— À quel terme ?

— Récent, entre dix et quinze semaines, je dirais.

— Et pour les causes de la mort ? ne peut s'empêcher de demander Lefèvre.

— Probablement un coup mortel porté à l'abdomen, approchez voir…

Les deux policiers s'exécutent avec réticence et suivent des yeux la direction pointée par le doigt recouvert de latex.

— Ce n'est pas flagrant pour un œil non exercé, mais il n'y a pas de doute possible : la victime a reçu un coup violent au ventre.

Perrot et Lefèvre essaient de déceler dans la masse informe qui gît sur la table d'examen ce qui pourrait ressembler à la marque d'une lésion profonde. En vain. Les chairs malmenées refusent de livrer leur secret aux deux policiers pourtant expérimentés. L'expertise de Bascouret est absolument indispensable pour déchiffrer l'illisible. Le légiste continue :

— La victime a reçu un coup violent qui a provoqué une entaille profonde des tissus et de la cavité abdominale.

— Et le fœtus alors ? demande Perrot d'une voix blanche.

— J'allais y venir, fait le médecin en gardant les mains en l'air tel un marionnettiste sinistre, tout en rétroversant légèrement le bassin avec une grimace. Ces stations prolongées debout, ça me tue… ajoute-t-il en soupirant.

Il s'interrompt en s'entendant prononcer cette expression malvenue puis reprend :

— La cavité a été vidée de son contenu.

— Quoi ! ne peut s'empêcher de s'exclamer Lefèvre en scrutant la dépouille dans le vain espoir d'y voir quelque chose de précis.

— C'est comme je vous dis. L'utérus déformé est sans conteste celui d'une femme enceinte, mais il n'y a plus de fœtus à l'intérieur.

— Elle aurait pu avorter peu avant sa mort ?

— Elle aurait pu, mais non, elle ne l'a pas fait. Sinon, la cavité utérine ne présenterait pas ce volume caractéristique.

— Le fœtus aurait été prélevé à quel moment ? s'enquiert Perrot d'une voix sourde, priant intérieurement pour que son imagination ne lui donne pas raison.

— Après le décès, prononce le légiste d'une voix assurée. Dieu merci ! ajoute-t-il en dessinant un improbable signe de croix en l'air.

Un sentiment de soulagement envahit Perrot. Au moins, cette victime n'aura pas subi le pire des outrages qu'on puisse imposer à une femme. Il se recule en direction de l'entrée de la salle et va s'adosser au chambranle, suivi de Lefèvre. Bien que de dos, le médecin a été sensible au déplacement d'air provoqué par le mouvement des policiers. Il prononce à leur intention :

— Vous pouvez y aller, le reste de l'examen ne nous apprendra rien

de nouveau. Je vous tiens au courant pour la suite…

— Merci beaucoup, Pierre, et bonne fin de journée ! lance Perrot en tournant les talons.

Lefèvre a bougonné deux mots qui étaient peut-être un salut. Les deux collègues reprennent le couloir en sens inverse, à une allure bien plus rapide qu'à l'aller. Parvenus sur l'esplanade devant l'entrée principale du CHU, ils s'autorisent une pause, le temps de renouveler l'air fétide accumulé dans leurs poumons. Le ciel que le soleil n'a pas daigné honorer de ses rayons un seul instant, commence déjà à s'obscurcir. Deux ambulances s'arrêtent à leur niveau et, sans arrêter leur moteur, aident leurs patients à descendre. Un infirmier de l'hôpital vient à la rencontre du premier véhicule sanitaire et escorte un vieux monsieur appuyé à sa canne anglaise jusqu'à l'intérieur du bâtiment. Le couple de l'autre ambulance salue le conducteur et s'éloigne sans aide jusqu'au bâtiment blanc. La femme d'une soixantaine d'années tient le coude de son mari et porte un petit sac à la main. Ils discutent paisiblement tandis qu'ils se dirigent vers l'accueil. « Rien de grave pour ces deux-là… », se dit Perrot que cette idée réconforte un peu après l'épreuve de l'autopsie.

De retour au service, Perrot passe faire un compte rendu des premiers éléments de l'enquête au commissaire Law occupé à parcourir un épais dossier ouvert sur son bureau. Un mug à l'effigie de la reine mère est rempli d'un thé au lait qui achève de refroidir.

— C'est vous, Jean-Louis ? l'accueille-t-il en levant un visage agréable marqué par la couperose de l'Anglais à la peau trop fine. Du nouveau ?

Il a prononcé « dou » à la place de « du » car, même après plus de quinze ans passés en France, il ne s'est toujours pas départi d'un accent furieusement marqué qui méprise les « r » et snobe les « u ».

— On rentre à l'instant du CHU où on vient d'assister à l'autopsie de la victime de l'Hippodrome.

Law ne peut refréner une grimace compatissante.

— Il s'agirait d'une jeune femme, entre vingt et trente ans, disparue il y a environ trois semaines.

— On wisque de twouver un gwand nombwe de disparues, non ?

— Sauf que celle-ci était enceinte. Et que le fœtus a été extrait de son utérus.

Le père de quatre filles a un haut-le-cœur à l'énoncé de ce détail.

— Vous voulez dire que…

— Non, le fœtus a été sorti après la mort.

— *Thank God !* soupire Law en secouant une tête navrée. Du coup, le champ des possibilités est plus restreint.

— Lefèvre est en train de consulter la liste des personnes disparues

depuis moins d'un mois en Loire-Atlantique.

— Elle peut venir d'ailleurs, fait Law en portant sa tasse à ses lèvres avant de la reposer avec une mine dégoûtée en constatant que la boisson a refroidi.

— Évidemment, acquiesce Perrot en tournant les talons.

Huit mois plus tôt

« *J'y suis.* »
« *Moi aussi, merci.* »
« *Bonne route !* »
« *À vous aussi.* »

Elle raccroche mais garde son téléphone à la main afin de consulter le site de vente aux enchères sur lequel elle propose des vêtements qu'elle ne porte plus. La somme gagnée lui permettra de s'offrir des petits extras pendant les vacances d'été, voire de payer l'emplacement de sa tente au camping de Lacanau. Elle se prend à rêver à une semaine au bord de l'océan, tartinée de monoï et allongée sur le sable brûlant, ou en train de plonger dans les vagues de la mer déchaînée. Le soir, elle ira boire des mojitos avec ses deux copines au bar de la plage et elles iront peut-être danser en boîte de nuit. Enfin, si elle se sent suffisamment bien pour cela, nuance-t-elle en portant son pouce à sa bouche. Elle se met à mordiller le bout de son ongle en regardant à travers le carreau graisseux. Les barres d'immeubles se succèdent, raides et monotones, à peine plus claires que la nuit épaisse. Il fait bon dans le wagon et le mouvement du véhicule a un effet apaisant, comme la main d'une mère qui endort son enfant d'une caresse répétée sur le crâne. Une douce torpeur l'envahit, à laquelle elle essaie de résister par crainte de manquer son arrêt. Ce ne serait pourtant pas bien grave car, de toute manière, elle doit s'arrêter à l'avant-dernière station, mais la perspective de devoir faire demi-tour et marcher deux cents mètres toute seule ne la ravit pas. Aussi se force-t-elle à garder ses yeux brûlants ouverts et à regarder ce qui se passe à l'intérieur du wagon. Il ne se passe rien, en réalité. Ils sont trois pauvres hères, trois malheureux êtres humains arrachés à la chaleur de leurs draps quand tous leurs congénères viennent de se tourner de l'autre côté du lit, les yeux loin du cadran lumineux du réveil, pour entamer la dernière ligne droite dans les bras de Morphée. Oui, mais elle, à l'instar de ses deux voisins de voyage, terminera sa journée de labeur avant les autres et profitera de la lumière du jour quand les autres quitteront le bureau ou l'usine à l'heure où le soleil d'hiver décline. Elle est employée à la Poste depuis trois ans maintenant et ne se plaint pas de son travail. Quand on lui a proposé d'être au tri, elle a pesé le pour et le contre pour finalement accepter. Elle s'est dit que, tant qu'elle

n'avait pas d'enfants, elle pouvait se permettre de vivre en décalé avec le reste de ses congénères. De plus, Cindy Taviec a calculé qu'en ayant ses après-midi libres, elle pourrait cumuler avec un autre emploi. Elle est d'un milieu modeste, père ouvrier, mère au foyer, et a toujours dû ne compter que sur elle-même pour financer ses projets. Alors depuis plusieurs mois déjà, elle travaille en plus en tant que conseillère de vente à domicile. Elle est démonstratrice en robot ménager et se déplace chez les particuliers d'accord pour inviter quatre ou cinq amies à venir découvrir le robot qui fait tout « sauf les courses ! », – clin d'œil complice – « Mais il y a le service livraison à domicile pour les plus paresseuses, ou les plus occupées d'entre nous ! », re-coup d'œil complice. Sur chaque produit vendu – et elle peut se targuer d'en vendre au moins un à chaque fois – elle touche vingt pour cent de commission, soit un peu moins de cent vingt euros. Résultat : elle peut se payer son loyer dans un joli petit immeuble et ses extras, sans demander l'aide de quiconque. Cindy aime son travail mais lorsqu'elle songe à la journée qui commence, elle étouffe un bâillement las. Malgré l'habitude, elle a toujours du mal à se lever si tôt le matin et son humeur s'en ressent jusqu'à deux heures après son arrivée. Ensuite, c'est la nouvelle Cindy qui prend le relais, souriante et appréciée de tous. Elle est toujours pimpante avec ses cheveux blonds un peu flous, coupés au-dessus de l'épaule, et son maquillage soigné. Et même si elle commence avant l'aurore, elle met un point d'honneur à être coquette en toutes circonstances. Ce matin, elle a enfilé une combinaison-pantalon bleu nuit avec une paire de chaussures noires à talons hauts. Elle a mis une paire de boucles rose vif à ses oreilles, coordonnées au bracelet qui orne son poignet fin. Par-dessus, pour ne pas attirer trop l'œil des passants concupiscents, elle porte un long manteau noir un peu ample qu'elle ceinture. Elle étouffe un nouveau bâillement en portant sa main à sa bouche rosie de gloss. Elle manque de courage à la perspective d'être une des premières arrivées au bureau de tri et à devoir saluer d'un air faussement enjoué ses collègues du matin. Cependant, si elle sait qu'elle a toujours un peu de mal à se mettre en train de si bon matin – qui n'en a pas ? –, elle se connaît suffisamment aussi pour savoir que le deuxième souffle s'annoncera d'ici huit heures du matin pour la regonfler à bloc. En réalité, ce n'est pas tant la dette de sommeil et le légitime manque d'envie de commencer une journée de travail qui l'emplissent de lassitude. C'est plutôt l'ennui de devoir jouer la comédie encore une fois. Ses yeux balaient l'horizon que bouchent des constructions en tous genres – immeubles d'habitations, entreprises, entrepôts – qui sont pour la plupart encore plongées dans le noir. Elle pense à l'attitude désinvolte qu'elle va devoir adopter aujourd'hui encore, malgré l'angoisse diffuse qu'elle éprouve. Faire semblant, encore et

toujours, même quand on aurait envie de baisser les armes. Mais elle s'y refuse, arc-boutée sur un orgueil dérisoire qui, parfois, a pu lui jouer des tours. Si elle avait trouvé le courage d'aller lui parler, de lui expliquer ce qui était en train de se passer… Au lieu de prétendre qu'il ne s'était rien passé, juste une illusion de rencontre qui ne mènerait nulle part. Mais à présent, la donne avait changé et elle était la seule à le savoir, recroquevillée sur son secret qui commençait à prendre de la place. Heureusement, elle avait pris les dispositions nécessaires à la mise sous silence définitive de cette chose connue d'elle seule. Toutefois, la décision n'avait pas été aussi simple à prendre qu'elle se l'était figuré, en réduisant l'importance de l'événement à la simple extraction d'un corps étranger, agaçant comme l'épine qui gêne la marche sans toutefois l'empêcher. Mais elle ne va tout de même pas en faire une maladie, se dit-elle en se redressant sur la banquette dont le plastique percé par endroits laisse passer la mousse de son rembourrage. Elle porte l'intérieur du poignet à ses narines pour y respirer le parfum qu'elle s'est offert hier. Une petite folie pour son budget serré, mais elle a eu soudain envie de se faire plaisir lorsqu'elle est sortie du centre de tri. En s'achetant ce joli flacon ciselé de chez Dior, c'était comme accéder à un monde différent, plus léger, plus facile, plus heureux en un mot. Elle sait au fond d'elle-même qu'un flacon de parfum, aussi cher soit-il, n'est rien de plus que quelques gouttes d'essence enfermées dans une bouteille plus ou moins travaillée mais le plaisir qu'elle en retire n'est pas mesurable. C'est comme être quelqu'un d'autre, quelqu'un d'important ou plutôt non, pas d'important, réfléchit-elle en perdant ses yeux au-delà des poteaux électriques, d'intéressant, oui, c'est ça, une personne qui retient l'attention des autres parce qu'elle est aimable au sens premier du terme. Elle suscite l'envie chez les autres, pas une envie faite d'aigreur ou de jalousie, non, une attirance pour ce qui est beau et harmonieux. Cindy ne se le formule pas exactement en ces termes, mais c'est pourtant le sentiment qu'elle éprouve au plus profond d'elle-même, assise là sur cette banquette un peu défoncée de ce wagon dont les radiateurs pulsent un air un peu fétide.

*

Après avoir déposé son collègue au service, Perrot a pris le chemin du manoir où il occupe un logement. Il a soudain très hâte de rentrer chez lui et de s'installer devant la cheminée du salon avec un plateau-repas. Le vent n'a pas baissé la garde, faisant voltiger dans le faisceau des phares de voiture les feuilles mortes qui n'ont pas encore été réduites à l'état de poussière. Pour couronner le tout, la pluie s'est mise de la partie, drue, rapide, assenant ses coups bruyants sur la tôle du véhicule. Tout à coup, une ombre noire traverse devant la voiture, faisant faire une embardée au commandant.

— Merde ! s'écrie Perrot en redressant brutalement son volant.

Mais déjà, la masse aux contours indistincts est allée se perdre dans la futaie. Le conducteur scrute l'obscurité pour ne pas risquer de se faire à nouveau surprendre par quelque brocard égaré. Rapidement, la route fait un coude, annonçant l'arrivée dans le village où il réside. Le manoir se trouve un peu à l'écart du village, au bout d'une allée forestière que défendent des grilles fermées par un portail électrique que sa logeuse a récemment consenti à faire installer. Il roule au pas dans l'allée un peu défoncée, salué par les arbres alignés le long du chemin qui ploient leurs frondaisons sur son passage, avant de se redresser brutalement sous la poussée d'une nouvelle bourrasque. Il se gare devant la propriété et gravit les marches du perron qui se découpent sur la façade. Deux fenêtres sont éclairées au premier étage dans l'aile ouest, donnant l'impression au commandant d'être attendu dans son foyer. Il puise un certain réconfort à sentir une présence dans cette maison trop grande pour lui, même s'il ne rencontre pas sa vieille amie Yvonne Madec tous les jours. Il sait qu'elle est là, quelque part, appuyée à ses oreillers avec un roman à la main ou enfoncée dans son fauteuil préféré devant un film à la télévision. Ce soir, il ne saurait se l'expliquer, mais il a envie d'aller lui rendre visite. Comme ça, pour rien, ou peut-être si, pour relâcher la pression qui pèse sur sa poitrine depuis ce matin. Il tourne la clé dans la porte d'entrée et verrouille derrière lui. Il se dirige immédiatement vers le salon dont il allume les lampes à abat-jour poudré, posées sur les deux commodes, plutôt que le plafonnier qui donne une lumière trop crue. Il entreprend immédiatement d'allumer une flambée. Sans doute à cause de l'humidité ambiante qui semble ne pas vouloir soulever sa chape depuis des jours, le feu a du mal à prendre. Une odeur un peu piquante se dégage des bûches capricieuses et se propage dans la pièce meublée de lourds fauteuils anciens. Finalement, après deux ou trois essais infructueux, les flammes s'élèvent enfin, réconfortantes et

généreuses. Il replace le pare-feu et décide de monter saluer sa vieille amie dans ses appartements. Avant cela, il met à réchauffer au micro-ondes un reste de pot-au-feu qu'il avait placé au congélateur. Il grimpe lentement les escaliers menant aux étages et frappe doucement à la porte de la vieille dame. N'obtenant pas de réponse, il frappe à nouveau, et cette fois, il entend la voix familière l'inviter à entrer.

— Ah ! C'est toi, mon grand ?

Perrot sourit en se demandant si elle l'a réellement accueilli avec ces mots ou si c'est son imagination pétrie d'habitudes qui les a anticipés. Car il ne se souvient pas d'une seule fois où elle ne l'a pas appelé ainsi. Déjà, lorsqu'il avait huit ans et qu'il allait avec son frère chaparder des œufs chez la fermière voisine, elle le faisait revenir à la maison en le houspillant d'un « J'espère, mon grand, que tu n'as pas encore fait tourner la vieille Germaine en bourrique ! ». Et il riait à demi, conscient que la gronderie de l'amie de sa grand-mère n'en était pas une et qu'elle trouvait au fond très drôle qu'il aille embêter la voisine.

— C'est moi, comment vas-tu ? demande Perrot en allant embrasser la vieille dame.

Il pourrait reconnaître son odeur entre toutes, inchangée au fil des ans, mélange d'eau de rose et de poudre de riz. Ce soir, s'y mêle l'odeur d'un potage aux poireaux dont Yvonne a dû faire son frugal dîner. Malgré son âge avancé, elle tient à son autonomie. Tout juste consent-elle à se faire préparer ses repas par Mauricette, la fille de Fernande qui fut à son service pendant de longues années avant qu'elle prenne sa retraite. L'aide-ménagère lui porte ses repas en général dans la matinée et la vieille dame n'a plus qu'à les réchauffer dans la kitchenette qu'elle a fait installer dans la pièce contiguë à sa chambre et son salon. Elle n'a, en effet, plus de raison d'utiliser la grande cuisine du rez-de-chaussée avec son immense table de ferme pouvant accueillir jusqu'à douze personnes. Lorsque son fils unique est parti vivre aux États-Unis et que son mari est décédé, quelque temps plus tard, elle a progressivement déserté la grande cuisine qui lui rappelait trop combien sa solitude était grande. Et puis encore plus tard, lorsque sa mobilité s'est un peu réduite, elle a décidé d'installer ses appartements au premier dans les chambres qu'elle a décidé de reconvertir en pièces de vie plus intimes que les grandes pièces familiales du rez-de-chaussée. Quand Perrot qui venait régulièrement la voir, lui a annoncé qu'il cherchait un logement près du commissariat Waldeck-Rousseau à Nantes où il venait d'être nommé, elle lui a timidement suggéré que sa maison était bien trop spacieuse pour elle toute seule. Il n'a pas réfléchi deux secondes, cette proposition lui convenant tout à fait. Il n'aurait pas de loyer à payer en dehors des charges inhérentes à son entretien et il aurait de la

place pour recevoir ses deux enfants, un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires. En outre, il savait que sa compagnie rassurerait sa vieille amie qui prenait de l'âge et refusait l'éventualité de partir en maison de retraite. Certes, Mauricette passait chaque jour visiter la vieille dame et lui faire son ménage, mais contrairement à sa mère qui avait vécu en son temps à demeure au manoir, elle tenait à son indépendance et avait choisi d'habiter dans un petit pavillon mitoyen plutôt que dans l'auguste bâtisse. Aussi Yvonne passait-elle ses jours et ses nuits, seule au manoir. Pour être honnête avec lui-même, Perrot devait bien avouer qu'il puisait un contentement certain à savoir la maison habitée lorsqu'il revenait du service. Leur arrangement ne reposait sur aucun règlement officiel mais sur l'agrément tacitement établi selon lequel rien n'obligeait Perrot à venir voir sa logeuse chaque jour. Il passerait discuter quelques instants avec elle quand bon lui semblerait, mais jamais poussé par quelque vague sentiment de culpabilité. D'autant plus que la vieille dame avait équipé son appartement d'un système de sécurité lui permettant d'appeler sa femme de ménage, quel que soit l'endroit où elle se trouvait. Et dans le cas où Mauricette ne pouvait être jointe, l'appel basculait immédiatement vers une plate-forme d'écoute dédiée au maintien des personnes âgées à leur domicile. Cependant, Perrot lui avait fait promettre de l'appeler, lui, en priorité, avant de contacter la plate-forme téléphonique. Il ferait toujours son possible pour lui venir en aide.

— Je vais très bien, répond Yvonne Madec en souriant tandis qu'elle met son programme sur pause. J'étais en train de regarder un bon film.

— Je ne vais pas te déranger dans ce cas, fait Perrot en s'apprêtant à tourner les talons.

— Tu ne me déranges jamais, mon grand, combien de fois faudra-t-il te le répéter ?

Pour un peu, il glisserait ses mains derrière son dos pour qu'elle n'y assène pas la tapette familière de son enfance.

Mais déjà elle poursuit :

— Pas trop de travail en ce moment ?

— Si, on a un nouvel homicide. Une jeune femme décédée depuis quelque temps déjà et retrouvée par un promeneur et son chien dans le quartier de l'Hippodrome.

— Tu ne vas pas chômer, alors. Allez, je ne te retiens pas, je suppose que tu n'as pas dîné…

— Pas encore, non. Tu n'as besoin de rien ?

— Non, merci. Je suis passée faire deux courses cet après-midi après mon bridge. Mauricette a fait un far, elle l'a mis dans ton

réfrigérateur.

— Ah ? Très bien, tu la remercieras pour moi.

— Je n'y manquerai pas, bonne soirée, mon grand.

— Bonne soirée, Yvonne.

Il redescend chez lui, se sert une assiette de pot-au-feu et un verre de bordeaux et emporte le tout sur la table basse au coin du feu. Il met un CD de jazz dans la chaîne et s'assoit devant la cheminée où dansent les flammes, l'assiette sur les genoux. Au-dehors, le vent ne faiblit pas et la pluie s'abat à grandes claques furieuses sur les vitres du salon. Par-delà les petits carreaux des hautes fenêtres en ogive, les branches des arbres improvisent un ballet austère en agitant leurs bras noueux. Il commence à manger en repensant à la journée écoulée et à l'épreuve de l'autopsie. Il songe à l'entourage de la jeune femme qui devait espérer depuis près d'un mois qu'elle refasse surface ou qu'on trouve une explication à son silence obstiné. La victime avait sans doute des parents et peut-être un compagnon puisqu'elle portait un enfant… Il ne peut s'empêcher d'imaginer dans quel état lui-même serait si sa fille venait à disparaître. Il sait que la qualité première du policier comme du médecin ou du travailleur social est de savoir prendre ses distances, se désincarner en quelque sorte, pour ne pas laisser l'affect l'emporter sur la raison et le jugement. Son appétit s'en va brusquement, emporté par la vague d'inquiétude qui vient à nouveau le submerger. Il repose son assiette sur la table basse et va chercher son portable oublié dans la poche de son pardessus qu'il a accroché sur la boule de la rampe d'escalier. Il appelle aussitôt son ex-femme et va se rasseoir auprès du feu. Mais le téléphone sonne dans le vide avant de déclencher la messagerie. Perrot hésite à laisser un message à Sofia mais choisit finalement de n'en rien faire. Inutile de l'inquiéter ce soir, il la rappellera demain dans la journée et lui demandera si elle trouve leur fille en forme ces temps derniers.

On dirait que la tempête s'est calmée, du moins c'est l'impression qu'il a, encore blotti sous le gros édredon de plume qu'il a retrouvé lorsqu'il s'est installé au manoir d'Yvonne Madec. Un petit tour au pressing et le duvet était sien, le replongeant invariablement à chaque crissement léger de la plume dans ses vacances chez l'amie de sa grand-mère. Il repousse drap et édredon et se force à se lever, encore lourd d'un sommeil sans repos. Assis au bord du lit, il essaie de deviner la lueur de l'aube à travers les épais rideaux, mais les tentures, ajoutées au volet, ne laissent rien passer. Il déplie son corps raide en se demandant depuis combien de temps il a l'impression d'être ankylosé au réveil. Il est pourtant d'une bonne santé générale, se dit-il en se mettant debout sur le parquet. En effet, avec sa silhouette longiligne, le commandant a plutôt belle allure. Mais il ne récupère

plus aussi facilement qu'avant, des nuits entrecoupées de rêves agités. Cette nuit, il a de nouveau mal dormi et lorsqu'enfin il parvenait à sombrer, c'était pour se retrouver face à un individu au visage énigmatique brandissant d'une main le fœtus arraché au ventre de la victime de l'Hippodrome, de l'autre une tasse de thé à l'effigie de la reine d'Angleterre ! « Si Law imaginait une seule seconde qu'il hante mes rêves, sourit Perrot en lui-même, il n'en croirait pas ses oreilles ! » Il se traîne vers la salle de bains un peu vétuste avec sa baignoire aux pieds de lion et se glisse dans la douche. Il s'étrille sous l'eau froide en sentant avec plaisir le sang se mettre à circuler plus vite dans ses veines. L'odeur du citrus achève de le ramener à la vie et c'est un peu plus alerte qu'il sort de la douche pour s'envelopper dans le drap de bain tiédi qu'il avait posé sur le radiateur de fonte. Il va à la cuisine avaler un citron pressé avant de retourner enfiler un pantalon sombre et un pull-over à col roulé en cachemire bleu foncé. Puis il se rase, s'asperge d'eau d'Hermès et se passe un coup de peigne avant de gagner la cuisine. Il dépose trois cuillérées à café dans la machine électrique et, appuyé au buffet, écoute la radio en attendant que le café passe. Il ouvre les volets situés au-dessus de l'évier et regarde le jardin qui n'est encore qu'ombres indécises. L'air piquant qui lui parvient lui confirme que le temps a viré, passant de l'humidité poisseuse au froid qui pince. Il soupire avec le soulagement de celui qui sent que le vent a tourné, emportant au loin la menace de la tempête. Il se sert une tasse de café et va s'asseoir à la grande table de chêne polie par les milliers de frottements de manches. Il avale une part du far laissé par l'employée de maison dans le réfrigérateur et qu'il a boudé hier au dîner. Puis il se sert une deuxième tasse, tandis qu'il écoute distraitement les informations sur France Inter. Il jette un œil à son portable et constate que Sofia n'a pas cherché à le recontacter après son appel manqué d'hier soir. Il faut vraiment qu'il la joigne au plus vite ! se dit-il en lavant son couvert avant d'aller se brosser les dents.

Au moment du bulletin de huit heures, il tourne la clé de contact, direction Waldeck-Rousseau. Tout le long du trajet, la brume qui a succédé à la pluie noie le paysage dans un flou irréel d'où pointe par moments le clocher isolé d'une église égarée. Un timide trois degrés tremblote sur l'écran digital du tableau de bord, renforçant l'impression que les frimas sont là. Le bâtiment tout en longueur du commissariat peine à émerger des écharpes cotonneuses qui s'attardent sur l'Erdre. Perrot se gare sur le parking extérieur puis entre dans l'hôtel de police qui semble déjà bien réveillé avec ses plaignants en train de patienter sur les sièges à gauche de l'entrée. Il salue les gardiens et passe son badge devant le lecteur avant de pouvoir grimper à l'étage. Il a la surprise de voir que Lefèvre, installé

à son bureau, la tête penchée sur quelques feuillets, l'a précédé.

— Debout là-dedans ! lance Perrot en venant se poster devant le bureau.

— C'est ça, rigole, je suis là depuis une heure, Monsieur !

— Et pourquoi tant de zèle ?

— Une intuition, Sherlock, une intuition.

— Mais encore ? insiste Perrot en ôtant son pardessus et en s'asseyant.

— Je déconne ! J'arrivais pas à dormir, alors je suis venu bosser, c'est tout. Et figure-toi que j'ai peut-être l'identité de la nana de l'Hippodrome. Ça a matché pour deux noms. J'ai exclu d'office les quatre femmes dont la disparition remonte à plus de six semaines.

— Je t'écoute.

— Flora Gailles, vingt-deux ans, disparue à Rezé le vingt-huit septembre, et Sabrina Boucheul, vingt-deux ans, signalée le trois octobre à Nantes. Les deux profils peuvent correspondre.

— Il faut contacter les proches qui ont signalé les deux disparitions.

— Le problème, c'est que pour le moment, le corps est impossible à identifier, fait Lefèvre en secouant la tête avec une mine dégoûtée au souvenir de la dépouille autopsiée la veille.

— Je sais, c'est pour ça qu'on devra effectuer un prélèvement ADN dont on n'aura hélas pas le résultat immédiatement, ajoute Perrot.

— Alors, on fait comment ?

— On convoque les proches concernés et on les prélève.

— Alors, on ressort les dossiers… Gailles et Boucheul, fait-il en déchiffrant les noms notés sur le post-it jaune collé sur son bureau, et on fait les vérifs.

Les heures qui suivent sont consacrées à l'audition des personnes ayant signalé la disparition des deux jeunes femmes. Le père de Sabrina puis la mère de Flora sont entendus l'un après l'autre et un prélèvement de leur ADN est effectué à l'intérieur de leur bouche. Les deux personnes indiquent que depuis qu'ils ont signalé la disparition de leur fille, aucun élément nouveau ne leur a permis de penser que ces dernières avaient pu choisir de partir volontairement. A contrario, aucun élément nouveau n'a non plus permis d'écarter l'hypothèse d'un décès. À la fin de la journée, Perrot et Lefèvre ne sont pas plus avancés que le matin même. Le front appuyé à la fenêtre embuée du bureau de Perrot, Lefèvre réfléchit tout haut :

— Si ça se trouve, la victime n'est aucune de ces deux filles. Qui sait si elle n'a pas été tuée à l'autre bout de la France avant d'avoir été déposée dans la zone de l'Hippodrome ?

— Évidemment, soupire Perrot en déroulant son dos fatigué et en se mettant debout. Je crains qu'on n'arrive à rien de plus ce soir…

C’est le moment que choisit le téléphone fixe pour sonner, faisant sursauter les deux collègues. Il est tout juste vingt heures.

— Perrot, j’écoute…

— Bascouret à l’appareil.

Aussitôt, Perrot se redresse dans son fauteuil, aussi sûrement réveillé que s’il venait d’avaler un double expresso.

— Je t’écoute.

— J’ai les résultats, indique une voix ensommeillée. J’y ai passé quasiment toute la nuit et toute la journée…

— Et alors ? le coupe le commandant avec impatience.

— Sabrina Boucheul. Vous aviez vu juste.

— Merci infiniment, répond Perrot sans se perdre en palabres inutiles.

— C’était Bascouret, indique Perrot en lâchant la chemise cartonnée orangée au nom de Sabrina Boucheul sur le bureau.

Lefèvre n’a pas besoin de mots superflus pour comprendre. Il entreprend immédiatement de joindre le père de la malheureuse. Mais personne ne décroche. Lefèvre choisit de ne pas laisser de message sur une impersonnelle boîte vocale. Si le père doit apprendre ce qui est arrivé à sa fille, il vaut mieux qu’il l’entende de la bouche d’un être humain capable d’empathie. D’un commun accord, les deux officiers décident de regagner leurs pénates respectifs. Perrot essaiera à nouveau dans la soirée de joindre le père de la victime et s’il n’y parvient pas, ils devront remettre au lendemain matin l’annonce de la terrible nouvelle.

*

Ce n'est que peu avant huit heures le lendemain matin que Perrot parvient enfin à contacter le père de la jeune morte de l'Hippodrome. À mots choisis, il indique au père que les nouvelles ne sont pas bonnes et que son collègue et lui souhaiteraient lui rendre visite.

— Elle est morte, c'est ça ! s'étrangle le père au bout du fil.

— Malheureusement, oui, monsieur Boucheul. Nous serons chez vous au plus tôt.

Si le père a entendu, rien ne l'indique. Il a raccroché sans un mot.

— Elle aurait pu aller plus loin, vous savez, fait l'homme en caressant entre deux doigts la pointe mal taillée de sa moustache grisonnante. Mais à l'adolescence, elle était un peu perturbée. Mal dans sa peau, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous pouvez être plus précis ? demande Perrot en jouant avec l'anse de la tasse en porcelaine vieillotte dans laquelle l'homme a versé le café.

Ils sont installés dans la cuisine rustique aux meubles hauts et bas en imitation chêne vieilli. On a l'impression que le ménage a été abandonné depuis quelques jours. Du pain rassis traîne sur le plan de travail à côté d'une bouteille de vin rouge éventée et d'un paquet de petits-beurre entamé. La fenêtre est ouverte, mais la lumière d'hiver peine à traverser le rideau de mousseline écrue au motif de petite fille poussant une brouette chargée de fleurs des champs. Le père secoue lentement la tête en avançant les lèvres.

— J'ai jamais bien su si elle avait des mauvaises fréquentations ou ce genre de choses. Je crois qu'elle ne faisait pas de bêtises. En tout cas, poursuit-il en secouant la tête, elle a jamais eu affaire à la police.

Il s'interrompt comme s'il venait seulement de se rendre compte de l'identité de ses deux interlocuteurs. Il se perd quelques instants dans ses souvenirs, les yeux noyés au fond de sa tasse, tel le sorcier lisant dans le marc de café. Brusquement, il redresse la tête et articule avec une conviction retrouvée :

— Ma fille n'a jamais été une délinquante, je le sais. Je voyais juste qu'elle allait pas trop bien mais je trouvais ça normal, je me disais qu'elle traversait une période de chamboulement hormonal, vous comprenez ?

Perrot et Lefèvre opinent charitablement, tant la détresse de l'homme est visible. C'est comme s'il avait perdu sa fille unique deux fois : la première à l'adolescence, lorsqu'elle avait cessé de communiquer avec lui, la seconde, définitivement cette fois, à vingt-

trois ans. Il reprend son souffle avant de reprendre d'une voix étranglée :

— En plus, à cette époque de ma… de notre vie, c'était compliqué à la maison. Claudine, la mère de Sabrina, venait de partir, comme ça, sans prévenir. Un beau jour, ma fille est rentrée de l'école, sa mère avait fait ses valises.

Il s'interrompt, submergé par une douleur toujours aussi vive sept ans plus tard.

— Elle avait juste laissé un mot disant qu'elle avait envie d'une vie « plus grande », oui, c'est le mot qu'elle a écrit, « plus grande »… Comme si on avait besoin d'avoir une autre vie ! On n'a rien compris, avec Sabrina, juste qu'elle nous avait lâchés, tous les deux, comme des merdes ! termine l'homme en frappant de la pogne sur le bois usé de la table.

Sous le choc, les tasses ont vacillé dans leur soucoupe, faisant déborder un peu de leur contenu sur la toile cirée.

— Déjà que Sabrina était perturbée par l'adolescence, les garçons qui commençaient à tourner autour, l'orientation, tout ça… Mais après le départ de sa mère, ça a fait qu'aller de plus en plus mal. Elle me parlait plus du tout, bonjour, bonsoir, et encore, quand elle était bien lunée. Elle était pas agressive ni rien, c'est pas ça, mais on aurait dit qu'elle avait plus envie de rien. Ses notes ont commencé à baisser alors que, jusque-là, elle avait toujours bien travaillé à l'école. Réservée mais sérieuse, voilà ce que les professeurs avaient toujours dit d'elle. Mais à partir du départ de sa mère, elle ne fichait plus grand-chose en classe. Le principal m'avait convoqué, je me souviens, fait l'homme avec une grimace rétrospective, et c'est là que j'ai dû avouer que Claudine nous avait laissés.

Il laisse passer quelques secondes, le temps de digérer le sentiment d'humiliation que le souvenir a ravivé. Il n'a pas échappé à ses deux observateurs qu'il a usé du terme « avouer » pour évoquer la désertion de son épouse comme s'il avait commis quelque faute en subissant l'inconséquence de la mère de sa fille. Il attrape sa petite cuillère et se met à gratter le fond de la tasse vide, provoquant un grincement irritant qu'il ne paraît pas remarquer.

— Dans son collège, continue-t-il en opinant du chef, ils ont été bien pour elle. Ils lui ont fait voir l'assistante sociale et la conseillère d'orientation parce que ses notes avaient beaucoup trop baissé pour qu'elle puisse passer dans le général. Elle leur a dit qu'elle voulait s'occuper des autres plus tard, alors ils lui ont parlé des métiers dans le médical et elle a fait aide-soignante. Mais elle s'est vite rendu compte qu'elle pouvait aller plus haut. Attention ! nuance-t-il aussitôt en relevant le menton, c'est pas qu'elle méprisait son métier ou les gens qui le font, au contraire ! Elle disait souvent : « Être médecin,

c'est bien, ça veut dire que t'as travaillé dur pour y arriver, mais celui qui fait le métier le plus difficile, c'est celui qui est en bas de l'échelle, parce que lui, il est au plus près des gens. Et pas seulement pendant le temps de la consultation, non, avant et après, quand le patient est cloué sur son lit et qu'il peut pas faire les choses les plus… naturelles sans l'aide-soignant. Et c'est à ce moment-là qu'il ou elle pleure, parce qu'il se rend bien compte qu'il est pas grand-chose, au fond. »

L'homme s'interrompt, presque gêné de s'être laissé aller ainsi à cette tirade chargée d'émotion. Mais on sent qu'à travers sa bouche aux lèvres gercées, c'est sa fille disparue qui s'exprime. Sa fille fatiguée d'être sans cesse confrontée à l'aspect le plus dégradant d'un métier dont elle sait pourtant la valeur.

— Vous avez déclaré sa disparition assez tardivement, relève Lefèvre en relisant les notes qu'il a prises avant de venir. Trois jours après que son employeur l'a notée absente.

Le père ne répond pas, son regard est tellement vide que c'est à se demander s'il a seulement entendu la question. Ou bien, précisément c'est parce que la question de Lefèvre n'en était pas vraiment une à ses oreilles. Prononcée sur le ton du constat, il a pris la phrase du capitaine pour une simple observation. Lefèvre attend, essayant de capter l'attention de l'homme qui comprend enfin ce qu'on attend de lui.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Sabrina ne vivait plus ici, alors je ne pouvais pas savoir qu'elle n'était pas allée travailler depuis trois jours.

— Vous ne vous téléphoniez pas régulièrement ? insiste Lefèvre avec la note d'étonnement dans la voix de celui qui appelle sa mère tous les jours.

— Si, bien sûr, mais je tenais à respecter son intimité, alors je m'empêchais de l'appeler trop souvent.

— Elle vous reprochait d'être parfois un peu insistant ? demande Perrot.

L'homme triture les anses de sa tasse en réfléchissant quelques secondes.

— On peut pas dire ça comme ça. Disons plutôt qu'à un moment, Sabrina m'a peut-être trouvé un peu… inquiet, oui, inquiet, stressé si vous préférez.

— Vous pouvez expliquer pourquoi ?

— C'est pourtant clair, rétorque monsieur Boucheul en haussant ses épaules carrées, après tout ce qu'on a vécu ensemble, le départ de sa mère, sa crise d'adolescence, tout ça, j'avais envie de la protéger, c'est naturel. Je n'ai pas réussi, conclut-il dans un sanglot qui vient s'échouer à la base de sa gorge, sans s'autoriser à sortir.

Perrot laisse passer quelques secondes avant de s'éclaircir la voix pour poser la question qu'il ne peut retarder plus longtemps :

— Vous saviez que Sabrina attendait un enfant ?

L'homme blêmit puis rougit violemment pour bafouiller :

— Ppp pas pppossible ! Elle n'avait pas de copain !

— Elle ne vous en avait pas parlé ? Vous n'aviez rien deviné ?

— Nnnnnooonn, gémit celui qui comprend brutalement qu'on lui a infligé la double peine.

Il se prend la tête à deux mains et se laisse enfin aller à son chagrin en reniflant bruyamment. Perrot s'est rapproché de l'homme pour poser une main sur son épaule carrée et la serrer doucement. Lefèvre est allé remplir un verre au robinet et l'a posé devant le père endeuillé. Mécaniquement, celui-ci tend la main et vide le verre à petites gorgées nouées. Puis, d'une main tremblante, il repose le verre tandis que s'espacent ses sanglots. D'un bref hochement de tête, il remercie Perrot qui va se rasseoir et reprend :

— Vous ne lui connaissiez pas d'ennemis ? Elle ne vous avait pas parlé de messages de menace ?

— Non, fait le père en hochant la tête. Sabrina était une fille bien, tout le monde vous le dira.

Il a terminé sa phrase un ton plus haut, comme piqué au vif par une allusion que lui seul a perçue.

— Bien sûr, approuve Perrot, mais elle aurait tout de même pu être harcelée par quelqu'un, au bureau ou dans sa vie privée, que sais-je…

— Non, je ne vois pas. Comme je vous dis, Sabrina est… était une fille sans histoires, qui n'avait qu'une envie : réussir le concours d'infirmière à la fin de l'année.

— Elle vivait seule, constate Lefèvre sur un ton où perce cependant une note interrogative.

— Oui, réplique le père avec une intonation cassante qui sous-entend : « Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? »

— Malgré le fait qu'elle gagnait un tout petit salaire, insiste Lefèvre d'une voix égale.

— Sabrina était quelqu'un d'indépendant, alors dès qu'elle a pu, elle a trouvé un studio. Je lui disais qu'elle ferait mieux de garder ses sous pour plus tard, que ça me dérangeait pas qu'elle reste là. Au contraire, même, ajoute l'homme d'une voix sourde. Mais elle avait une sacrée caboche. Comme sa mère, au fond. Mais en version honnête, si vous voyez c'que j'veux dire !

Le ressentiment à l'égard de sa femme transpire par tous les pores de sa peau boucanée. Il secoue la tête puis termine d'un ton plus calme :

— Je pouvais comprendre qu'elle ait envie de s'installer, elle avait

l'âge, n'est-ce pas ? Et puis ce n'était pas bien drôle de rester avec moi, son vieux père un peu triste qui radotait.

— Je suis certain qu'elle ne pensait pas ça de vous, le rassure Perrot, les enfants finissent toujours par partir, ajoute-t-il en pensant avec un pincement au cœur que c'est la deuxième fois en l'espace de deux jours que cette réalité le frappe de plein fouet.

Pas plus tard que la veille, en effet, en songeant à la mine fatiguée de Clara, il s'est projeté dans un avenir pas si lointain où il verrait sa fille s'éloigner de lui. Il chasse cette pensée pour reprendre :

— Et la mère de Sabrina, où est-elle aujourd'hui ?

— Je n'en sais trop rien, marmonne le père.

— Elle n'a plus donné signe de vie après son départ surprise de la maison ? s'étonne Lefèvre.

— Si, quand même, fait l'homme en haussant des épaules désabusées. Une semaine plus tard, elle était déjà de retour, la queue entre les jambes, si vous me passez l'expression. Enfin, la valise dans la main, plutôt. Elle a cru qu'elle pouvait revenir comme ça ! s'enflamme soudain monsieur Boucheul. J'me casse et j'reviens, tranquille ! Sauf que Sabrina a piqué une énorme colère quand elle a vu sa mère débarquer à la maison, pas plus gênée que ça. Sabrina a crié : « Si tu reviens ici, c'est moi qui m'tire ! On s'débrouillait très bien sans toi avec papa ! » Moi à côté, je savais pas trop quoi en penser. Je me disais que ma fille avait raison, qu'il fallait donner une bonne leçon à Claudine, qu'elle comprenne qu'on peut pas se comporter comme ça avec les gens qu'on aime. Mais en même temps, ajoute-t-il en regardant ses larges mains impuissantes posées sur la table, j'avais envie qu'elle revienne, je crois. Ma famille, c'était elle et Sabrina. Claudine a été surprise de la réaction de Sabrina, elle devait penser qu'elle allait lui sauter dans les bras, je suppose, précise-t-il avec un petit rire amer. Mais elle a vite vu que Sabrina rigolait pas et pensait ce qu'elle disait. Alors, je lui ai dit, moi aussi, qu'on n'avait plus besoin d'elle, que c'était plus chez elle ici, fait-il en englobant la petite pièce d'un ample mouvement de son bras puissant.

Il laisse passer quelques minutes, les yeux dans le vide. Alors que Lefèvre s'apprête à le relancer, il reprend de lui-même d'une voix monocorde :

— Claudine s'est approchée de moi en tendant la main, je m'en souviens comme si c'était hier. Je me rappelle même qu'elle avait un nouveau parfum, c'est fou, hein, comme certains détails restent gravés dans not' mémoire… Enfin, bref, elle a essayé de m'amadouer, elle s'est mise à pleurer, à dire qu'elle s'était trompée, que ça se reproduirait plus. À ce moment, Sabrina lui a jeté : « Il t'a plaquée, c'est ça ? ». Je l'ai regardée sans comprendre et elle aussi, elle m'a regardé avec comme de la pitié dans les yeux. Alors j'ai compris que

Claudine était pas partie seule pour vivre sa vie « plus grande » comme elle disait. C'qu'on peut être con quand on est amoureux ! termine-t-il dans un sanglot douloureux.

— Elle est donc repartie… lui souffle Lefèvre qui voit que l'heure tourne au cadran de l'horloge du four encastré.

Le père opine lentement du chef en se mordillant la lèvre.

— On a divorcé juste après et j'ai eu la garde de Sabrina. Mais Sabrina est toujours restée distante avec Claudine après ça. Quelquefois, elle refusait même d'y aller pour le week-end. Je lui disais qu'elle devait, même si au fond, j'étais bien content de garder Sabrina pour moi tout seul mais je pensais que Claudine était suffisamment punie comme ça. Et puis le juge avait dit que Sabrina devait y aller régulièrement, alors je voulais pas être hors-la-loi. Mais Claudine n'insistait pas, elle préférait recevoir Sabrina quand elle était décidée, comme ça au moins, elles passaient un bon moment ensemble.

— Et depuis que votre fille était majeure, continuait-elle à voir sa mère ?

— De temps en temps, je suppose, mais elle ne m'en parlait pas trop.

— On peut la trouver où ?

— Aux dernières nouvelles, elle habitait au Cellier. Elle parlait d'ouvrir une chambre d'hôtes. Mais à mon avis, c'est comme pour le reste, ça a dû tomber à l'eau.

— Vous avez ses coordonnées précises ?

— Oui.

— Vous pouvez nous les donner ? insiste Perrot en voyant que l'homme n'a pas fait mine de se lever.

— Oui.

— Maintenant ?

— Oui, bien sûr, accepte le père en se levant pesamment pour aller ouvrir le tiroir d'un meuble de la cuisine équipée.

Il en sort un petit carnet aux coins écornés qu'il vient poser sur la table à côté de sa tasse vide. Puis il se rassoit, toujours aussi lentement, faisant craquer le montant fragile de la chaise de bois. Il ouvre le carnet, fait tourner lentement les pages puis s'arrête et pose son doigt massif sur une série de numéros qu'il se met à épeler d'un ton bourru.

Perrot note les coordonnées dans son petit carnet rouge et après avoir consulté son collègue d'un coup d'œil muet, repousse sa chaise.

— Nous allons vous laisser, monsieur Boucheul. Nous vous tiendrons bien évidemment au courant des progrès de l'enquête, mais si un détail vous revenait, n'importe lequel, n'hésitez pas à nous le

communiquer.

— D’accord, murmure l’homme sans quitter sa chaise, tandis que les deux policiers sortent silencieusement de la cuisine.

*

Le vent glacial qui balaie le jardinet de monsieur Boucheul les saisit et leur coupe le souffle. Le contraste est d'autant plus saisissant que la maison était agréablement chauffée. Ils referment le portail bas à la fonction plus symbolique que protectrice et remontent la rue jusqu'à l'emplacement du véhicule de service. La bise fait voler le pardessus de Perrot et s'envoler l'écharpe de son collègue. Ils se précipitent vers leur voiture et Perrot met immédiatement le contact afin de déclencher le radiateur. Lefèvre se laisse tomber en grelottant sur le siège passager, tourne la mollette du radiateur sur position maximale puis sort une barre chocolatée de la poche de son anorak.

— Pauvre gars, compatit-il en enfournant d'un coup de dent la moitié de sa barre chocolatée. Il a tout perdu, sa femme d'abord, sa fille ensuite…

— À moins qu'il ait quelque chose à voir avec la mort de sa fille ?

— Tu crois ? répond son équipier en tournant la tête vers le conducteur.

— Non. En réalité, je n'y crois pas une seule seconde. Mais tu sais comme les apparences sont parfois trompeuses.

— À ce point-là, tout de même !

— Souviens-toi de ce carnage à Orvault : tout accusait le fils de la famille, un gamin renfermé qui postait sur la Toile des messages suicidaires et d'autres accablant son père porté sur la bouteille. Et finalement, le gosse n'y était pour rien…

Lefèvre opine, se souvenant de ce drame sordide dont le commissariat avait été saisi quelques mois plus tôt.

Personne au service n'oublierait de sitôt la fièvre qui s'était emparée des équipes lorsqu'elles avaient compris qu'une famille entière avait été décimée.

Pendant les premiers jours, la France avait eu les yeux rivés sur le petit écran, telle la foule aux jeux à Rome, impatiente de voir le gamin jeté aux lions. Et puis tout avait basculé : de bourreau le fils était devenu victime, sacrifié comme sa sœur et ses parents à la folie meurtrière et cupide d'un oncle par alliance. Les deux collègues se revoient en compagnie des dizaines de policiers et gendarmes en train de fouiller sous la pluie les sous-bois détrempés autour de Brest, à la recherche des morceaux des quatre victimes disséminés au gré du meurtrier. Un puzzle macabre qui les marquerait à coup sûr jusqu'à la fin de leur carrière.

— … En revanche, si le père n'y est sans doute pour rien, je n'en

dirais pas autant de la mère déserteuse…

— Celle qui voulait mener la grande vie !

— Une vie « plus grande », pour reprendre exactement ses termes, précise Lefèvre en dessinant des guillemets de ses deux index dressés. En tout cas, c'est pas la morale qui l'étouffait, la nana ! Du jour au lendemain, pfffffuiii, envolé l'oiseau ! En laissant une gamine de seize ans et un mari derrière. Belle mentalité ! Et puis gonflée avec ça ! Huit jours après, elle revenait, prête à reprendre son train-train quotidien, sa vie pas très « grande », mais suffisante au bout du compte.

— Ce que je retiens, fait Perrot en mettant le clignotant pour sortir de sa place, c'est que la victime ne manquait pas de caractère. Dire à sa mère de repartir d'où elle venait et ne pas revenir sur sa décision montre qu'elle avait un sacré tempérament. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé le jour de sa mort, mais ce qui est certain c'est qu'elle n'avait pas le profil type de la victime. C'était une fille qui avait les pieds sur terre et de l'ambition à revendre.

— Enfin, dixit le père, commente Lefèvre en enfonçant l'emballage de sa friandise dans le cendrier déjà plein.

— On ne peut pas exclure une certaine subjectivité, concède le conducteur, mais tu en connais beaucoup toi, des ados de seize ans capables de mettre leur mère à la porte sans billet retour ?

— Euh, la tienne peut-être, ose Lefèvre en regardant son voisin à la dérobée.

— Clara ? réplique Perrot en tournant la tête d'un coup sec et en donnant un coup de volant.

— Oui, TA Clara, sourit Lefèvre. Je pense qu'elle est à peu près de la même trempe que cette Sabrina. Elle n'a juste pas la même mère…

Perrot ne répond pas immédiatement, troublé par cette comparaison entre cette victime malmenée et sa fille dont il croit innocemment que son amour la mettra à jamais à l'abri de la folie du monde. D'un autre côté, Lefèvre n'a pas tort lorsqu'il fait le parallèle entre ces deux tempéraments bien trempés. Il finit par sourire.

— Tu as peut-être raison, c'est sûr que Clara aussi sait ce qu'elle veut, la bourrique !

Mais aussitôt, il se tait en se rappelant qu'il doit appeler son ex-femme pour lui parler de l'état de santé de leur aînée. Le passager a aperçu le voile qui vient de passer sur le visage de son voisin.

— J'ai dit un truc qu'il ne fallait pas ?

— Hein ? Euh, non, rien de méchant, ne t'inquiète pas. Bon, qu'est-ce que tu proposes maintenant ?

— Trop tard pour aller rendre visite à la mère ?

— Pour ce matin, je crains que oui, confirme Perrot en louchant vers l'horloge du tableau de bord. On va manger un morceau quelque

part ?

— Le « Café du matin » ?

— C'est parti ! acquiesce Perrot en mettant le cap sur le quartier de Talensac où s'achève le grand marché quotidien installé sous les halles en semaine mais qui s'étend tout autour le week-end.

— Et si ce n'était pas un coup isolé ?

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Un aspect un peu rituel, peut-être ? interroge Lefèvre en fronçant les sourcils.

— Pas nécessairement, quoique… À bien y réfléchir, je trouve que le type a agi un peu bizarrement.

— Quel euphémisme ! ironise Lefèvre en levant les yeux au ciel.

— Allons, ne joue pas sur les mots, tu comprends ce que je veux dire. Ce type…

— Ou cette nana, l'interrompt Lefèvre en hochant la tête.

Perrot poursuit, sans relever l'allusion de son collègue plus féministe que son allure générale et ses propos provocateurs pourraient le laisser supposer :

— Sans parler de la mutilation, il y a quelque chose de particulier dans sa façon de faire.

— Je t'écoute.

— Réfléchis deux secondes : si tu tues quelqu'un, tu vas t'arranger pour qu'on ne la retrouve pas, n'est-ce pas ?

— Pas obligatoirement. Au contraire, il peut s'agir d'un artiste qui a envie qu'on admire son chef-d'œuvre.

— Soit, mais dans ce cas, continue Perrot en amorçant un créneau délicat pour se glisser dans l'emplacement vacant devant le magasin de bricolage Weldom, pourquoi l'enfouir sous un amas de feuilles au lieu de la laisser bien en évidence ?

— Peut-être qu'il ne voulait pas qu'un animal errant la retrouve avant un être humain.

— Mouais, fait Perrot peu convaincu en éteignant le moteur.

— Ou alors, s'écrie Lefèvre en ouvrant la portière côté passager, elle n'a pas été tuée à cet endroit…

Perrot a déjà dégainé son portable et fait défiler les contacts avant de composer un numéro.

— Pierre ? Jean-Louis à l'appareil. Dis-moi, dans l'affaire de la femme retrouvée avant-hier… Lefèvre vient de faire une suggestion : est-ce qu'elle aurait pu être tuée ailleurs et transportée ensuite ?

— C'est possible, mais jusqu'ici, je ne me suis intéressée qu'à la dépouille proprement dite, pas au reste. Chaque chose en son temps…

— Bien sûr, et tu peux t'y atteler quand, à ton avis ?

— Demain, si tout va bien.

— Merci Pierre, j'attends de tes nouvelles.

Perrot a raccroché et explique :

— Bascouret n'exclut pas l'hypothèse que la femme ait été tuée ailleurs et transportée, mais il n'a pas encore eu le temps de s'occuper des relevés de terrain. Il s'y colle au plus vite, demain s'il le peut.

— Ouais, j'ai entendu, marmonne Lefèvre en remontant la fermeture Éclair de son anorak étriqué.

Ils s'installent à une table pour deux près de l'entrée et commandent aussitôt le plat du jour. Un joyeux brouhaha règne dans le restaurant dont la particularité est de coller au rythme du marché quotidien qui se tient en face. Ainsi, dès l'aube, le poissonnier, botté de caoutchouc et le torse ceint de son grand tablier imperméable, vient avaler son petit noir, laissant derrière lui les senteurs iodées de la Turballe ou de Noirmoutier. Il salue son voisin d'étal, le boucher sous son plastron un peu taché, déjà accoudé devant son café-croissant. Le marchand de primeurs bio est déjà passé, précédé de la fleuriste et du boulanger. Vers dix heures, les mêmes repasseront faire une pause roborative constituée d'un sandwich aux rillettes et d'un pichet de vin rouge. Dans ce bar à la clientèle cosmopolite, on trouve aussi le retraité célibataire ou veuf qui épluche le journal devant son rosé ou le groupe de copines quadragénaires qui se donnent rendez-vous chaque semaine pour se moquer de leurs petits soucis sans importance.

— On a cherché dans les archives si on avait un autre cas de ce genre ? demande Lefèvre en piochant le croûton dans la corbeille.

— Pas encore, non. En tout cas, moi, ça ne me rappelle rien, mais ça a pu arriver ailleurs ou à une autre période. Ça vaudrait le coup de jeter un œil.

— Je m'en charge après le déjeuner, propose le plus jeune en s'attaquant à un deuxième morceau de pain tandis que ses yeux louchent vers la table voisine où papotent trois femmes bien mises. L'une a l'air soucieux et ses deux amies semblent vouloir lui remonter le moral.

— PPDR, souffle Lefèvre avec mépris.

— Pardon ?

— Je disais : PPDR.

— Mais encore ? demande Perrot en dégageant sa serviette de papier pour que la fille du patron, dont le ventre bien rond tend le tablier, dépose devant lui son assiette de parmentier de canard fumante.

En voyant le visage épanoui de la jeune femme enceinte, le commandant ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec la malheureuse de l'Hippodrome qui ne connaîtrait jamais telle félicité.

— Petit Problème de Riche, explique Lefèvre avec un regard méprisant pour ses deux voisines penchées au travers de la table pour faire parler leur amie éplorée.

— Mais tu n'en sais rien ! Ça se trouve, il lui arrive un gros pépin, les défend Perrot sans pouvoir retenir un sourire amusé face à l'intransigeance parfois éhontée de son collègue. Ce n'est pas parce qu'elles sont bien sapées que leur vie est parfaitement rose !

— Mouais, doute Lefèvre en choisissant de fixer ses yeux sur le décor plus agréable que constitue son plat parfumé. À mon avis, ça doit pas être bien méchant.

Mais déjà, son esprit s'est égaré ailleurs. Il se met à manger à grandes bouchées gourmandes, le menton à quelques centimètres à peine de son assiette.

— Tu avais un petit creux, peut-être ? ironise Perrot en portant une fourchette moins pressée à sa bouche.

Lefèvre hausse l'épaule sans répondre et se met à éponger la sauce à l'aide du dernier morceau de pain qui traînait dans la corbeille. Puis, sentant que son collègue va donner sans tarder le signal du départ, il lève la main pour attirer l'attention de la patronne.

— La tarte citron meringuée et deux cafés en même temps, s'il vous plaît !

*

Trente minutes plus tard, un Lefèvre repu et somnolent repose sa tête sur le dossier du siège passager. Ils ont prévenu Claudine Goustan de leur venue chez elle à partir de quatorze heures trente. Son ex-mari leur a communiqué son adresse quelque part dans le vignoble. Perrot s'engage sur la route de Paris avant de poursuivre dans Mauves-sur-Loire. À l'habitat resserré de la métropole succèdent rapidement des constructions clairsemées au charme bucolique. La route se met à sinuer entre vignes et champs où la nature s'est mise au repos. Les plants de vigne sont à présent nus et de leurs grappes cueillies ne subsistent que quelques grains égarés réduits à de minuscules squelettes noirs. Les pommiers déploient leurs branches inutiles tandis que tournoient dans le ciel bas quelques corneilles bagarreuses. La maison de Claudine Goustan se devine au bout d'un chemin de terre entouré de vergers, dont les ornières invisibles malmènent les essieux de la voiture, faisant pester le passager à moitié endormi. L'ex-mari a évoqué avec condescendance la reconversion professionnelle de Claudine Goustan dans la création de chambres d'hôtes. Pourtant, aucune pancarte à l'entrée du chemin ou un peu plus tôt sur la route n'annonçait la présence d'une quelconque maison d'hôtes à proximité. D'ailleurs, en admettant que le panneau ait été arraché par quelque coup de vent malencontreux ou quelque vandale, même en se rapprochant de l'habitation, on ne peut une seule seconde imaginer que la bâtisse puisse servir de logement d'agrément. La grande baraque à pans de bois ressemble à ces immenses maisons plantées au milieu de nulle part dans l'Ouest américain. Elle aurait besoin d'un sérieux coup de peinture et deux ou trois volets menacent de se décrocher. En outre, les alentours sont laissés à l'abandon : la grange attenante laisse voir le ciel à travers son toit percé et un vieux tracteur rouillé achève sa vie dans la cour qui s'étire à l'arrière. Attirée par le bruit du moteur du véhicule des officiers, une femme sort sur le porche, la taille enserrée par un tablier coloré dont la partie supérieure non attachée autour du cou retombe par-dessus. Par réflexe plus que pour protéger ses yeux d'un soleil qui ne s'est pas montré depuis ce qui semble une éternité, elle met sa main en visière tandis que l'autre se pose sur sa hanche. Les policiers descendent de voiture et approchent en se présentant.

— Commandant Perrot et capitaine Lefèvre.

— Ah ? dit-elle sur un ton où se devine un peu de surprise.

Aurait-elle oublié la venue pourtant prévue des visiteurs ? Elle tourne les talons et prend le chemin de la maison. Ils mettent leurs pas

dans les siens sans y être invités et pénètrent directement dans une grande pièce un peu basse de plafond, mal éclairée par des fenêtres trop étroites. La femme va directement ôter la verseuse de la cafetière électrique et la pose sur la table avant d'aller chercher trois tasses et un sucrier blanc en porcelaine ébréchée. Puis elle s'assoit, sans leur faire signe de l'imiter, à la grande table de ferme qui mange presque tout l'espace d'une cuisine pourtant très vaste. Toujours sans un mot, elle pose ses avant-bras sur le bois poli par le frottement de milliers de coudes de paysans abrutis de travail. Claudine Goustan est une belle femme, aussi brune que sa fille l'était, et avec les traits aussi fins. Mais il se dégage du visage un peu flétri un petit quelque chose de vulgaire, comme un stigmate indéfinissable. Perrot se demande si c'est dû à la manière qu'a la femme de rouler des hanches malgré le tablier disgracieux qui lui ceint la taille ou de faire pointer ses seins dont le volume ne doit peut-être rien à la nature. Elle a les yeux lourdement maquillés et un peu de mascara a fui au coin de ses paupières. Voyant que les hommes sont restés debout, elle les invite enfin d'un coup de menton muet à s'asseoir sur le long banc de bois. Derrière elle, le mur est occupé par un large évier de faïence blanc, prolongé par son égouttoir qui dessine des petites vagues. Il supporte un bloc de savon de Marseille dans son porte-savon en inox et trois bols retournés. Une série de casseroles en cuivre est suspendue au-dessus, à côté d'un râtelier en tôle évasé à sa base où sont pendus passoire et tamis en fer-blanc. En observant ce décor un peu désuet, Perrot se dit que cette pièce ferait le bonheur d'un antiquaire amoureux des vieux objets. Mais la proximité d'un meuble en mélaminé sur lequel sont posés un four à micro-ondes et un porte-ustensiles en plastique laisse à penser que Claudine Goustan n'a pas fait d'effort particulier pour donner un aspect charmant aux lieux et qu'elle a probablement récupéré la maison avec son contenu. On peut même imaginer que sa seule touche personnelle réside dans les objets de plastique disséminés ici et là.

— Madame Goustan, tout d'abord, permettez-nous de vous présenter nos condoléances.

Elle hoche imperceptiblement la tête, les yeux tournés vers la porte d'entrée fermée. De ses deux mains, elle frotte le haut de ses bras comme si elle avait besoin de se réchauffer. Il fait pourtant bon dans la grande pièce où ronfle un vieux poêle à bois qui ajoute sa chaleur à celle des deux radiateurs de fonte. Le mouvement de ses bras provoque à chaque passage la remontée de deux seins imposants que le pull en acrylique ajusté, dans les tons mauves, met en valeur.

— Je peux ? demande Lefèvre en indiquant la cafetière intouchée.

Elle opine sans répondre. Il remplit les trois tasses, laisse tomber quatre sucres dans la sienne et se met à remuer son café. Elle n'a pas bronché en voyant les trop nombreux morceaux de sucre se noyer

dans le café. Elle continue à fixer la porte d'entrée et Perrot ne parvient à décider si elle attend l'arrivée de quelqu'un ou si elle préfère éviter le regard des officiers. Mais peut-être a-t-elle simplement envie de s'éloigner de l'atmosphère lourde de cette pièce où subsiste, presque imperceptible, le fumet d'un poulet grillé. Alors que Perrot s'apprête à exposer le motif de leur visite, la porte d'entrée s'ouvre brutalement, livrant passage à un homme de haute stature qu'accompagne une bourrasque glaciale. Claudine Goustan s'est redressée comme par magie et sur son visage est apparu le soupçon d'un sourire. L'homme reste sur le seuil, observant d'un air moins curieux qu'inhospitalier les deux intrus attablés.

— Ce sont les messieurs du commissariat, je t'en ai parlé, se dépêche-t-elle d'indiquer en écartant la chaise voisine de la table.

Il acquiesce sans se défaire de son air bourru et vient déposer sa grande carcasse sur la chaise préparée à son intention. Sous son poids, l'assise en paille a gémi. Il regarde la cafetière et sans avoir besoin de dire un mot, sa compagne s'affaire déjà à lui trouver une tasse.

— Tiens, chéri, dit-elle en déposant la tasse devant le bonhomme.

Elle lui verse son café et ajoute deux morceaux de sucre qu'elle fait fondre avant de lui tendre sa boisson. Avec un grognement qu'on pourrait interpréter comme un remerciement, le colosse vide sa tasse d'un trait. Sous les yeux médusés des deux policiers, la femme affolante s'est muée en épouse servile et craintive.

— Z'êtes sans doute pas là pour nous dire que vous avez retrouvé c't enfant d'salaud ?

— Malheureusement non, réplique Perrot d'un ton uni, mais sachez que nous faisons notre possible pour y arriver.

— Et en quoi on peut vous aider ? demande l'homme sur un ton qu'on ne peut confondre avec une offre de service.

— Tout d'abord bonjour… riposte Lefèvre en reposant lentement sa tasse vide.

Le colosse regarde son interlocuteur avec une mine où se mêlent surprise et mépris, mais il n'a pas le temps de riposter.

Lefèvre reprend :

— … Pour commencer, vous allez nous dire quand vous avez vu Sabrina pour la dernière fois.

— C'était…

— Madame répond d'abord, si ça ne vous fait rien.

Claudine Goustan regarde son compagnon à la dérobée puis reporte ses yeux sur ses ongles peints en rose framboise. Elle se mord la lèvre et hoche lentement la tête pour répondre d'une voix sourde :

— Je m'en souviens bien, répond-elle sur un ton catégorique, c'était le douze septembre.

— Il s'est passé quelque chose de particulier ce jour-là pour que vous vous souveniez précisément de la date ? demande Perrot.

— C'était le lendemain de son anniversaire, murmure la femme en agrippant sa main droite de son autre main. Elle ne pleure pas, pourtant, elle se met à renifler comme si les larmes coulaient. On est allées au restaurant et puis on s'est quittées, voilà.

« Voilà c'est tout, qu'est-ce que je peux ajouter ? Voilà, sa vie s'est arrêtée là, c'est le destin, qu'y puis-je ? » Dans ce « voilà » lapidaire, tout le champ des possibles, ce qu'on aurait dû faire mais qu'on n'a pas fait, ce qu'on aurait dû voir venir mais qu'on n'a pas repéré.

— Et vous, Monsieur ?

— Je ne sais plus trop, quelque part avant ça.

— Vous n'étiez pas présent à ce déjeuner d'anniversaire ?

L'homme remonte la fermeture légèrement entrouverte de son bleu de travail en répondant :

— Non.

— Pourquoi ? insiste Lefèvre en plantant ses yeux dans ceux du bonhomme.

— Pour rien, comme ça.

— Il n'était pas invité ? demande-t-il en s'adressant à la femme qui regarde son compagnon.

— Non… Sabrina… n'y… tenait pas vraiment.

— J'ai cru que vous alliez dire : « ne l'aimait pas vraiment », je me trompe ? insiste Lefèvre en penchant légèrement la tête de côté, tel le confesseur appelant le pénitent à soulager son âme.

— Mais de quel droit ! s'offusque le colosse en repoussant brutalement sa chaise avec le projet manifeste de chasser les intrus.

D'un léger coup de pied dans le tibia, Perrot fait taire son collègue belliqueux et prend la main :

— Donc vous ne participiez pas à ce déjeuner d'anniversaire. Mais vous avez peut-être vu Sabrina juste avant ou juste après ?

— Non. Comme a dit Claudine, Sabrina voulait être seule avec sa mère.

— C'était toujours comme ça ?

— Oui, depuis quelque temps.

— Depuis quand précisément ?

L'homme avance les lèvres en une moue indécise tandis qu'il se met à gratter un peu de cambouis qui s'est glissé au revers de sa paume. Il y passe la corne de son ongle plus furieusement, avant de répondre d'une voix chargée de colère rentrée :

— Elle avait décidé que je valais rien, alors j'évitais de la croiser, les rares fois où elle venait !

Il a appuyé sur l'adjectif « rares » pour bien souligner le caractère inhabituel des visites de la jeune femme à sa mère.

— Vous aviez eu des mots ?

— Même pas, grogne le bonhomme en contemplant sa peau redevenue propre. Ça a été difficile dès le début avec elle…

— Le début remontant à quand ?

— À ma rencontre avec sa mère, indique-t-il en montrant sa voisine d'un coup de menton dénué de chaleur. Sabrina m'a tout de suite eu dans le nez. Elle pensait que j'étais le méchant, celui qui avait fait exploser le mariage de ses parents. Sauf qu'en vérité, Claudine était pas heureuse avec son mari, alors j'ai pas eu beaucoup à la pousser pour qu'elle le quitte.

— Vous êtes d'accord avec ce que dit monsieur ? s'enquiert Perrot en regardant la femme en train d'acquiescer à chaque mot de son compagnon.

— Oui, fait-elle en redressant le buste, faisant pointer sa poitrine insolente. Le père de Sabrina était, comment dire…, tente-t-elle d'expliquer en tordant sa bouche de côté et en ouvrant deux mains impuissantes, pas très drôle, enfin, comment dire… Enfin, vous voyez, au lit, tout ça, il se passait pas grand-chose. Il aimait pas sortir boire des coups, aller au cinéma, ce genre de choses, alors c'est vrai que je m'ennuyais avec lui.

— Donc, vous êtes partie.

— Oui.

— Comment a réagi votre mari ?

La question a arraché un sourire méprisant au bonhomme qui a planté ses coudes dans la table et croisé ses mains en signe de défi.

— Le truc, justement, réfléchit la femme en lissant ses ongles roses, c'est qu'il n'a pas réagi.

— Pas du tout ?

— À peine. C'est surtout Sabrina qui s'est mise en colère quand je suis revenue au bout de huit jours, une vraie furie ! se remémore la femme avec un sourire triste teinté de fierté. Elle m'a quasiment mise à la porte, alors que ç'aurait dû être à son père de le faire.

À nouveau, son compagnon étouffe un rire narquois et lève les yeux au ciel.

Elle poursuit :

— Après ça, Jacques a demandé le divorce et ça s'est réglé assez vite, vu que j'étais en tort, enfin, aux yeux de la loi, ajoute-t-elle avec un haussement d'épaules qui fait soulever ses cheveux noirs.

— Vous avez eu la garde de votre fille ? demande Perrot qui connaît pertinemment la réponse.

— Non, comme je vous disais, vu que j'étais considérée comme « la

méchante » explique-t-elle en dessinant deux guillemets ironiques dans l'espace, il était pas question que j'obtienne la garde.

— Et vous l'avez regretté ?

Elle laisse ses yeux se perdre au-delà de la fenêtre que n'occulte aucun voilage. On aperçoit la structure en bois et chaume d'un ancien bâtiment agricole à demi délabré. Sur le faîte du toit se distingue un couple de merles qui se tournent le dos, à plusieurs centimètres l'un de l'autre. « Comme une métaphore de la dissension entre Claudine et son ex-mari », songe Perrot qui a suivi malgré lui la direction du regard de la femme.

— Pas vraiment, en fait, car Sabrina était vraiment dans l'opposition avec moi. Tout ce qui sortait de ma bouche était débile, tout ce que je faisais était ridicule. Dès qu'elle a su que j'aimais quelqu'un d'autre, elle s'est braquée contre moi et a pris la défense de Jacques.

— Quand a-t-elle appris votre relation avec monsieur ici présent ? intervient Lefèvre que Perrot ne peut museler plus longtemps.

— Un jour, je l'ai dit à son père et elle était là, explique-t-elle en cillant légèrement tandis que sa main se met à faire glisser le sucrier sur le bois poli.

— Ah ? s'étonne Lefèvre sans plus de commentaires.

Elle le regarde, comme surprise qu'il ne rajoute pas quelque remarque mordante, puis, apparemment soulagée, elle ajoute :

— Je voyais Sabrina un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires.

— Sabrina acceptait ce principe ? demande Lefèvre avec l'air de ne pas y toucher.

— Bien entendu, rétorque-t-elle, de toute manière, c'est le juge qui décide, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, opine Lefèvre sans sourciller devant cette version des faits différente de celle donnée par le père de la victime.

Ce dernier avait prétendu que leur fille refusait d'aller voir sa mère et que, les fois où elle y allait malgré tout, cela se passait tellement mal que Claudine avait décidé en désespoir de cause de laisser sa fille choisir la fréquence à laquelle elle irait chez elle. L'un des deux ne disait pas la vérité, assurément. Lefèvre revient à la charge :

— Et vous, monsieur Gatrevaux, vous dites que vous ne vous rappelez pas quand vous avez vu Sabrina pour la dernière fois.

— C'est ce que j'ai dit, grommelle l'homme.

— C'est bien embêtant, soupire Lefèvre, vous êtes certain que la mémoire ne vous est pas revenue depuis tout à l'heure ?

L'homme choisit d'ignorer la question pleine de sarcasme et se lève pour aller se servir un verre d'eau qu'il boit en gardant le dos

ostensiblement tourné. Les muscles de ses trapèzes tendent la toile bleue dont le tissu est tellement usé qu'il pourrait rompre à tout instant. Il vide son verre sans hâte en fixant le carrelage un peu lézardé du mur devant lui puis se retourne lentement, tenant toujours son verre à la main.

— Je n'avais pas vu Sabrina depuis très longtemps car elle ne voulait pas me croiser. Quand elle venait passer le week-end, je m'arrangeais pour ne pas être là.

— Et ça vous coûtait ?

— Vous croyez quoi ? Que c'est agréable de se faire prendre de haut par une gamine ! Alors, oui, ça me faisait mal, mais je préférais éviter de me retrouver en sa présence.

— Vous avez des enfants, monsieur Gatrevaux ? demande Perrot.

— Non, répond-il d'une voix un peu étranglée.

L'émotion rentrée n'a pas échappé à l'œil affûté de ses interlocuteurs. Pourtant, Perrot décide de ne pas relever.

— Sabrina aurait été tuée il y a trois semaines, la date ne peut être précisée au jour près, cependant, vous souvenez-vous de ce que vous faisiez, vous, entre le deux et le quatre octobre ?

Il s'est adressé à la mère puis au beau-père en alternance. Il répond le premier avec empressement :

— Il faudrait que je vérifie, mais je me demande si c'est pas au cours de cette semaine-là que je suis allé donner un coup de main à mon frangin pour restaurer sa baraque dans le Jura.

— Vous pouvez nous donner ses coordonnées pour que nous vérifiions ?

Le colosse glisse la main dans la poche profonde qui descend le long de sa cuisse massive et en exhume un mobile ridiculement petit par rapport à la poigne dans laquelle il se perd. Il cherche le contact de son frère et le dicte à Perrot qui prend note dans son petit carnet rouge, méprisant le répertoire téléphonique de son portable. Même si après, progrès oblige, il transférera sans tarder le numéro dans son mobile.

— Et vous, Madame ?

— J'étais ici, je crois. Je n'ai pas dû trop bouger. J'étais en train de repeindre une chambre au premier car on a prévu d'ouvrir des chambres d'hôtes au printemps.

Ainsi donc, le projet auquel l'ex-mari a fait allusion était bien réel. Pourtant, un simple coup d'œil autour d'eux suffit à se rendre compte que le travail est titanesque avant de pouvoir prétendre accueillir des vacanciers ici. À moins de cibler des locataires épris d'authenticité brute et de rusticité poussiéreuse. À l'idée de séjourner dans cette baraque décrépite, Lefèvre a un frisson de dégoût.

Perrot poursuit :

— Après le déjeuner d'anniversaire, vous n'avez plus eu de nouvelles de Sabrina ?

— Non, répond la mère dans un gémissement étouffé.

— À partir de quel moment vous êtes-vous étonnée de ne pas recevoir de nouvelles d'elle ?

Elle détourne les yeux, comme gênée d'être placée face à ses insuffisances. En se concentrant sur son index au bout duquel le vernis commence à s'écailler, elle murmure :

— À aucun moment, je crois bien. C'est quand son père m'a appelée pour me dire qu'elle était pas apparue au boulot depuis deux jours, que j'ai commencé à m'inquiéter. Qu'elle ne m'appelle pas pendant plusieurs jours, ça ne m'étonnait pas, qu'elle rate le travail, oui.

— Son père non plus n'avait pas eu de nouvelles depuis quelques jours.

— C'est ce qu'il m'a dit, oui.

— Donc à lui non plus, elle ne donnait pas signe de vie régulièrement ?

Perrot se mord la langue, mais trop tard, l'expression mal choisie a franchi le seuil de ses lèvres. Cependant, la femme ne semble pas l'avoir notée. Elle secoue lentement la tête.

— Il faudrait voir avec lui, répond-elle lapidairement.

— C'est ce que nous allons faire, répond Perrot en repoussant sa chaise. Dernière chose, l'autopsie pratiquée sur le corps de Sabrina a montré qu'elle attendait un enfant, le saviez-vous ? demande-t-il en taisant volontairement le sort réservé au fœtus.

La mère de la victime ouvre une bouche démesurée tandis qu'elle porte la main droite à son cœur. À sa gauche, Claude Gatrevaux a gardé un visage impénétrable.

— Vous n'étiez pas au courant ? répète Perrot en faisant glisser son regard de l'un à l'autre.

Claudine Goustan secoue la tête en signe de dénégation avant de regarder son conjoint avec un air interrogateur. S'il sent ses yeux posés sur lui, il n'en montre rien et continue à fixer un point sur le mur loin derrière le dos de ses interlocuteurs.

— On ne vous a pas entendu, monsieur Gatrevaux, fait remarquer Lefèvre en levant les sourcils. Est-ce la surprise qui vous rend muet ?

Le beau-père de Sabrina ramène lentement ses yeux vers ce qui pourrait, de loin, faire penser à une réunion amicale. Mais la tension dans les nuques et la crispation des maxillaires fait sauter le vernis des apparences. Claude Gatrevaux jauge les deux policiers puis regarde sa compagne, avant de revenir vers les visiteurs. Enfin, il brise le silence avec l'effort qu'il déploierait pour soulever une tonne.

— Oui, je savais.

Claudine Goustan s'est retournée brutalement vers lui, le visage soudain exsangue.

— Qu'est… Qu'est-ce que tu dis, Claude ? se met-elle à bafouiller. Tu… tu savais que Sabrina était enceinte ? Mais comment c'est… c'est possible, puisque moi j'étais pas au courant ?

Tout à coup, elle s'interrompt, frappée d'une illumination insensée, terrifiante. Il a dû sentir le poids de son regard passer en un éclair de la tendresse à l'incrédulité dégoûtée, car pour la première fois depuis le début de l'entretien, il consent à la regarder dans les yeux. Avec véhémence, il se défend :

— Eh ! Me regarde pas comme ça, Claudine, on dirait que t'as vu le diable ! J'ai rien à voir avec cette histoire, moi ! insiste-t-il en posant la main sur l'avant-bras de la femme.

Mais elle a un brusque mouvement de recul et retire son bras.

— Tu dis pourtant que tu étais au courant, continue-t-elle en fixant les yeux sur le bois de la table. Explique-toi !

En face, les deux policiers assistent à la scène sans chercher à interférer en jouant les arbitres. Ils profitent, au contraire, de leur statut d'observateurs privilégiés.

— En fait, je n'en étais pas vraiment sûr, fait l'homme en regardant la paume calleuse de ses mains, mais j'avais un doute.

— Comment ça, t'avais un doute ? Elle avait pris du ventre ou quelque chose comme ça ?

— Non, réplique Claude Gatrevaux en remuant la tête, c'est juste que la dernière fois qu'elle est venue ici, j'ai remarqué qu'elle avait fui le chat comme la peste.

— Et alors ? s'écrie la femme en ouvrant de grands yeux pleins d'incompréhension.

— Quand Charline attendait Fiona, la gynéco lui a dit qu'elle n'était pas immunisée contre la toxoplasmose, alors du jour au lendemain, ça a tourné à la psychose, elle pouvait plus croiser un matou sans avoir peur de tomber malade illico ! Alors quand j'ai vu Sabrina avoir soudain peur de ton chat, je me suis dit qu'elle cachait sans doute quelque chose.

— Mais tu ne m'as rien dit ! murmure Claudine Goustan sur un ton accablé.

— Non.

— Pourquoi ? demande-t-elle d'une voix soudain timide.

— Parce que dès que je parlais de Sabrina, ça tournait au vinaigre, tu sais bien.

Elle opine doucement du chef en se mordant la lèvre. C'est le moment que choisit Lefèvre pour intervenir :

— Je croyais que vous n'aviez pas vu Sabrina depuis très longtemps, non ?

L'homme ne se trouble pas et répond calmement :

— J'ai dit ça parce que c'est la vérité. J'ai dit que je m'arrangeais pour ne pas la croiser, mais ça arrivait quand même que je tombe sur elle, je suis encore ici chez moi, je vous rappelle !

— Évidemment, fait Lefèvre en échangeant un coup d'œil avec son voisin qui acquiesce puis repousse son siège.

Mécaniquement, la mère de Sabrina s'est levée pour les raccompagner tandis que son compagnon reste vissé à sa chaise.

Perrot rejoint Lefèvre déjà dans la cour quand soudain la mère se glisse derrière eux et referme la porte d'entrée. Avec un regard craintif vers l'arrière, elle murmure à leur intention :

— Vous pensez que vous allez le retrouver ?

Les officiers se sont retournés. Lefèvre feint de ne pas comprendre.

— De qui parlez-vous ?

— Ben, de celui qui a tué Sabrina ! s'exclame-t-elle en faisant partir sa voix dans les aigus tandis que ses yeux s'écarquillent d'étonnement en entendant la question du plus jeune policier.

— Ou celle, réplique le cadet en appuyant sur le mot.

Elle le dévisage avec des yeux pleins d'incompréhension. Elle cherche une explication du côté de Perrot qui répond prudemment :

— Notre métier est d'arrêter les coupables, Madame, tous les coupables.

Avec un bref hochement de tête en guise de salut, il se dirige vers le véhicule de service garé dans la cour qui disparaît déjà dans les nuées couleur bleu nuit.

*

De retour au poste, Perrot est allé rejoindre son bureau, suivi par Lefèvre. Il s'appuie au dossier de son fauteuil et étire les bras au-dessus de sa tête en expirant bruyamment.

Lefèvre qui est passé au distributeur sur le palier, pose un gobelet sur la table et déchire l'emballage d'une barre chocolat-noisette nappée de cacahuètes. Les yeux dans le vague, il se met à déguster.

Au-dehors, le vent souffle sans discontinuer et dans la lumière des réverbères, l'onde oblique trace ses traits au crayon noir. Lefèvre ramène les yeux vers son collègue, en écrasant l'emballage de la sucrerie déjà presque digérée.

Le portable de Perrot se met à vibrer sur le bureau, mais à la surprise de Lefèvre, celui-ci semble vouloir ignorer l'appel. Il regarde l'objet qui tremble sur la surface brillante du plateau avec un air méfiant, presque craintif.

— Tu ne prends pas ? s'étonne le plus jeune en désignant le mobile qui continue à vibrer, comme doué d'une vie autonome.

Perrot tend une main mécanique vers le portable et le déverrouille en regardant l'écran. Il a un peu pâli mais il porte l'appareil à son oreille. Sous le regard attentif de Lefèvre, Perrot pâlit davantage, tandis que sa main gauche se met à malmener un Bic.

Lefèvre devine la teneur de l'appel. En effet, son ami lui a brièvement fait part de ses appréhensions concernant les examens de santé que Sofia a décidé de faire pratiquer à leur fille Clara. Lorsque Perrot lui a parlé de ses inquiétudes concernant Clara qu'il trouvait pâle et amaigrie, Sofia a avoué qu'elle-même avait quelques interrogations depuis la fin de l'été. Elle s'était engagée à faire examiner l'enfant dans les plus brefs délais, ce qu'elle avait fait dès le lendemain. Le visage décomposé de Perrot dit mieux que des mots que les nouvelles ne sont pas bonnes. Il raccroche lentement, tout en continuant à triturer le crayon à bille, puis il repose le téléphone et semble enfin prendre conscience de la présence de son collègue dans la même pièce. Sa gorge étranglée ne laisse passer qu'un murmure :

— Cancer.

— Oh merde ! s'écrie Lefèvre en se penchant pardessus le bureau pour poser une main maladroite sur celle de son ami toujours arrimée au crayon. Je suis désolé, Jean-Louis.

— Je sais, répond machinalement Perrot en regardant sans les voir ni même les sentir leurs deux mains en contact.

— Et que disent les médecins ?

— Stade un, Dieu merci.

— Alléluia ! s'exclame Lefèvre qui porte pourtant son athéisme hérité du communisme comme un étendard. Et le traitement ?

— Chimio pendant six mois.

— Pas de rayons ?

— Non.

Lefèvre laisse retomber le silence et retire sa main qu'il vient poser sur le haut de sa cuisse, inutile. Il se sent soudain désemparé, incapable de trouver les mots justes, la bonne attitude, lui, le trublion prompt à rire de tout. Des bureaux voisins leur parvient le brouhaha indélicat de la vie qui continue, ignorante du drame qui se joue entre les quatre murs du bureau. On entend la rumeur étouffée des conversations ponctuées de rires jaunes et d'exclamations rageuses des collègues fatigués. Lefèvre regarde par la fenêtre la nuit qui est tombée, profonde et opaque, engluant tout sur son passage comme une marée noire. C'est finalement Perrot qui lui vient en aide :

— Les médecins de Necker se sont montrés rassurants : le traitement donne – en général, précise-t-il d'une voix plus sourde – de très bons résultats. Le protocole est déjà prêt, elle commence sa première séance lundi matin.

— Prends quelques jours, Sofia et les enfants vont avoir besoin de toi, propose Lefèvre sans croire à ses propres paroles.

Perrot le regarde d'un œil vide, comme s'il n'avait pas entendu, mais rapidement, il se ressaisit pour répondre :

— Ce n'est pas possible en ce moment, tu le sais bien, avec cette affaire…

— Oui, mais Sofia, elle…

— Sofia comprend, répond laconiquement Perrot.

— Tu es sûr ?

— Je suis sûr.

Perrot se met à consulter le site de la SNCF et indique :

— Je prends le premier train samedi matin et je repars dimanche. Clara est une emmerdeuse, ajoute-t-il avec un sourire attendri, mais dans ces circonstances, je suis convaincu qu'elle comprendra que je ne peux pas quitter le boulot comme ça. De toute manière, Sofia se relayera avec ses parents pour la garder à la maison, le temps qu'il faudra.

— Bon, fait Lefèvre en hochant la tête. Tu veux que j'aille en toucher deux mots à Law ?

— Tu pourrais ? demande Perrot avec soulagement. Merci, vraiment merci.

Lefèvre est déjà debout, pressé d'échapper à toute éventualité de sentimentalisme.

*

Perrot a passé une soirée triste, à lutter contre les idées noires et effrayantes qui essayaient de s'imposer à sa conscience. Il n'a pas été vraiment surpris cet après-midi lorsque Sofia lui a confirmé les doutes des médecins. En effet, il pressentait depuis l'apparition des premiers symptômes que sa fille était atteinte d'un mal sérieux. Et les premiers résultats de la batterie d'examens pratiqués sur Clara n'avaient fait que renforcer son appréhension muette. Pourtant, comme tout proche de malade, il avait presque réussi à se convaincre que les signes annonciateurs étaient peut-être bénins, la simple manifestation des modifications hormonales du début de puberté. Mais le verdict a réactivé ses angoisses et le sommeil ne lui a été d'aucun secours, peuplé de rêves plus terrifiants les uns que les autres. Tant qu'il était éveillé et au cours du dîner auquel il n'a pas touché, il a réussi à tenir ses peurs à distance en dépit de la boule qui lui bloquait la gorge. Mais l'endormissement lui a été fatal, libérant des hordes de pensées obscures venant briser les barrières de son subconscient. Il s'est réveillé en grelottant dans son pyjama trempé de sueur et a constaté que drap et couverture gisaient sur le parquet, jetés à son insu pendant son cauchemar. Il s'est levé pour monter le chauffage et a ôté ses vêtements humides pour se remettre sous les draps. Mais son esprit s'est braqué contre les velléités de son corps de se détendre et de céder au sommeil. Alors il est resté fixer le plafond invisible dans la chambre plongée dans une nuit d'encre. À cinq heures, ivre de fatigue et les nerfs à vif, il a fini par se lever pour se glisser sous une douche brûlante, dérogeant exceptionnellement à sa dynamisante douche froide matinale. Puis, la peau rougie et presque douloureuse à force d'être restée sous le jet de lave, il a enfilé un pantalon noir et un pull à col roulé également noir, avant de jeter un œil dans le miroir pour se raser. Mais la couleur de deuil que lui a renvoyé le miroir l'a figé sur place, comme le signe prémonitoire d'une tragédie inéluctable. Alors, d'un geste vif, il s'est déshabillé pour enfiler une chemise bleue et un pull-over assorti. Inutile d'assombrir encore un visage qui ne sourirait sans doute plus avant quelques semaines.

Les deux officiers patientent dans le couloir en regardant le ballet feutré des chariots du ménage.

Avant de se quitter hier soir, ils ont décidé d'aller à la première heure ce matin interroger les collègues de Sabrina Boucheul au CHU, ou plutôt la collègue, car la jeune femme travaillait essentiellement en binôme avec une autre aide-soignante. Ils ont déjà brièvement rencontré le chef de service qui leur a accordé quelques minutes entre

deux portes. Mais il semblait très peu connaître son personnel, du moins, pour ce qui relevait de leur vie privée.

L'homme au visage anguleux et moustaches impressionnantes s'est montré coopératif mais ne leur a rien appris qu'ils ne savaient déjà, à savoir que Sabrina Boucheul était une professionnelle au-dessus de tout reproche, engagée, responsable et empathique. Des relations extra-professionnelles avec les employés de l'hôpital ? Le chef de service a ouvert des yeux ignorants et a secoué la tête avec impuissance. « On n'a pas vraiment le temps de s'occuper de la vie personnelle de nos employés », a-t-il constaté avec une note de regret dans sa voix rauque de fumeur. « Demandez plutôt à son binôme », a-t-il conseillé en tournant les talons avec un mot d'excuse pour le peu de temps qu'il pouvait accorder aux policiers.

— Marie-Noëlle Le Gars ?

— C'est moi, fait la grande femme vêtue d'une blouse parme et de chaussons de bloc en se levant.

— Restez assise, fait Perrot en s'installant autour de la table de la salle de repos. Vous étiez en pause-déjeuner, désolé, ajoute-t-il en désignant le récipient en plastique odorant, placé devant la femme.

— Oh, vous savez, on mange toujours en horaire décalé, ici, alors…

— Continuez, ça ne nous dérange pas.

La salle de repos est plutôt plaisante grâce aux efforts de décoration déployés par le personnel. Deux grandes plantes grasses dans leur cache-pot de plastique blanc s'épanouissent devant la fenêtre et les murs ont été agrémentés de posters colorés représentant des décors exotiques, l'éléphant de la compagnie Royal de Luxe ou des scènes de film comique. Deux ou trois faire-part de naissance sont fixés à un tableau de liège à côté d'invitation à un défilé de mode solidaire à Trentemoult et à un vide-greniers de Noël au Hangar à bananes. Cependant, l'anachronique odeur de blanquette de veau est écœurante à cette heure matinale.

— Vous êtes là pour Sabrina.

Sa phrase n'a pas pris le mode ascendant d'une question. Elle énonce simplement.

— Oui. Vous travailliez en binôme, n'est-ce pas ?

— Oui, depuis que Sabrina est… enfin, était entrée au CHU.

— Son décès vous a surprise ? interroge Lefèvre sans préambule.

— Évidemment ! s'écrie la femme aux cheveux tirant sur le roux, coupés à la garçonne.

Elle a redressé son dos large avec véhémence. Elle a une silhouette masculine avec sa taille droite et sa stature carrée, mais cela n'empêche pas une certaine coquetterie. En effet, elle arbore à chaque lobe d'oreille une myriade de boucles et autres puces d'oreille et

chacun de ses doigts porte une bague argentée plus ou moins imposante.

— Sabrina était une fille qui avait la tête sur les épaules, je ne peux pas imaginer un seul instant qu'elle ait pu s'attirer des ennuis.

Le ton de sa voix en prononçant le dernier mot a paru plus hésitant, comme si elle doutait de ses propres paroles.

— Qu'entendez-vous précisément par « ennuis » ? rebondit Perrot.

— Rien de particulier, fait la femme en avalant une cuillérée et en secouant la tête.

— Elle avait reçu des menaces, elle se sentait en danger ?

— Non, pas que je sache. Il n'y avait rien de changé chez elle.

À nouveau, la voix s'est un peu fêlée sur la fin de la phrase.

— Vous êtes sûre ? insiste Perrot en regardant la femme se lever pour aller au réfrigérateur chercher un yaourt.

Elle ôte le couvercle et lèche la crème rose restée dessus avant de planter sa cuillère dans le pot.

— En fait, avoue-t-elle en détournant les yeux vers la fenêtre au-delà de laquelle se dresse une enfilade d'immeubles dont l'uniformité n'est cassée que par la morne succession d'arbres dénudés, il y avait quand même quelque chose de changé chez Sabrina.

Elle s'interrompt comme si elle avait peur d'en dire trop. Pour protéger la mémoire de la disparue ? Se protéger elle-même ? Quelqu'un d'autre ? Elle ramène son regard dans la pièce où Lefèvre vient de refermer avec une mine dégoûtée la barquette odorante laissée sur la table. Il a un appétit légendaire mais pour rien au monde, il n'avalerait une assiette de blanquette à huit heures du matin ! Marie-Noëlle Le Gars le regarde faire d'un air impassible et poursuit :

— Je la sentais un peu tendue, c'est vrai, et je mettais ça sur le compte qu'elle se mettait la pression pour réussir le concours d'infirmière qu'elle devait passer au mois de mai. Mais il s'est passé quelque chose : il y a quelque temps, Sabrina était au vestiaire en train de se changer et, tout d'un coup, je l'ai vue se précipiter aux toilettes. Je l'ai entendue vomir, puis elle est sortie, comme si de rien n'était. Je lui ai demandé si ça allait et si elle allait pouvoir continuer sa journée de travail. Elle m'a dit de ne pas m'en faire, qu'elle avait dû avaler un plat pas très frais la veille ou bien que c'était une petite attaque de gastro. Comme elle a semblé aller mieux très vite, j'ai oublié cet épisode, sauf que trois jours plus tard, elle remettait ça.

— Et cette fois-là, elle ne vous a toujours rien dit ?

— Non, elle m'a à nouveau parlé de gastro et comme il y avait effectivement une épidémie à ce moment-là, je n'ai pas cherché davantage. Mais le soir même, en rentrant chez moi, un détail m'a chiffonnée : si Sabrina avait effectivement la gastro, elle n'aurait pas

vomi une seule fois un jour et puis à nouveau trois jours plus tard. Or, entre ces deux épisodes, elle m'avait paru en pleine forme. C'est là que j'ai compris : si je n'avais pas vu Sabrina patraque les autres jours, c'est que nous étions du soir.

Les deux officiers la regardent sans comprendre où elle veut en venir. Elle poursuit son raisonnement :

— Sabrina ne vomissait que très tôt le matin, ce qui est typique des nausées de la femme enceinte.

— Vous lui avez demandé confirmation ?

La femme aux cheveux presque roux secoue la tête avec un air de regret rétrospectif.

— Non, j'attendais qu'elle m'en parle. Sabrina était comme ça, secrète presque renfermée. Alors je ne voulais pas la braquer en posant des questions indiscrètes. Je me disais qu'elle finirait par m'en parler, qu'elle attendait le bon moment…

Elle secoue la tête en repoussant le yaourt qu'elle a à peine entamé. Utilisant sa cuillère comme un stylo, elle se met à superposer des cercles sur la table, formant une sorte de signe olympique. Fasciné, Lefèvre regarde les doigts couverts de bagues qui lui rappellent les étranges mains métalliques d'Edward aux mains d'argent. Dans un murmure, elle ajoute :

— Je me dis que j'aurais dû forcer sa réserve naturelle et l'interroger sur cette grossesse. Mais je ne me sentais pas le droit de le faire, étant donné que je n'ai pas eu d'enfant et que je n'en aurai jamais, vous voyez…

Elle regarde les deux hommes comme si elle les mettait au défi de saisir son allusion. Mais la femme aux manières d'homme s'est parfaitement fait comprendre. Ils opinent tandis qu'elle poursuit :

— Je me dis aussi que cette grossesse devait être un accident car je n'ai jamais entendu parler de petit copain. Je n'étais pas sa meilleure amie, c'est vrai – ni sa petite amie d'ailleurs, s'autorise-t-elle avec un air malicieux – mais je crois qu'elle me faisait confiance, alors si elle ne m'a rien dit c'est que quelque chose l'en empêchait.

— Vous n'étiez pas sa meilleure amie, mais peut-être avez-vous le nom d'une personne vraiment proche d'elle ?

La question semble la surprendre. Elle interrompt son dessin répétitif et relève la tête en faisant un signe de dénégation.

— En fait, non, elle ne me parlait jamais de personne en particulier. Elle n'avait peut-être pas d'autre amie que moi, finalement.

Elle ravale un sanglot et se remet à tracer des cercles. Mais, soudain frappée d'une révélation, elle demande :

— J'avais raison, n'est-ce pas ? Elle attendait bien un bébé ?

— Oui, vous aviez vu juste.

Elle laisse tomber ses épaules avec accablement et jette un œil à son bracelet-montre.

— Je vais devoir reprendre mon service.

— Nous n'allons pas vous retenir davantage, répond Perrot. Une dernière chose toutefois : quels rapports entretenait-elle avec sa famille proche ?

— Encore une fois, répond la femme en allant jeter son pot de yaourt à la poubelle, Sabrina ne se livrait pas beaucoup. Tout ce que je sais, c'est qu'elle avait beaucoup de tendresse pour son père. De la pitié aussi, car il s'était fait quitter brutalement par sa femme. Bizarrement, d'ailleurs, on aurait dit que c'est elle qui avait consolé son père quand sa mère est partie, alors qu'à l'époque, ce n'était encore qu'une môme. C'est comme si elle était devenue la chef de famille, ajoute-t-elle avec une note de fierté presque maternelle. Elle en a terriblement voulu à sa mère de les avoir laissés du jour au lendemain. Je crois bien, ajoute-t-elle en fourrant le récipient de son repas au fond de son sac, qu'elle ne lui a jamais pardonné. Elle la voyait assez rarement, je crois.

— Et le compagnon de sa mère ?

— Elle n'en parlait pas. Ah si, une fois, elle m'en a dit deux mots. C'était un soir où j'avais réussi à la distraire de ses cahiers pour aller boire une bière. Elle ne tenait pas l'alcool, la bichette, alors du coup, elle s'est un peu confiée. Je crois qu'elle n'avait rien de précis à reprocher à cet homme, sinon qu'il avait attiré sa mère.

— Bien, merci beaucoup de nous avoir parlé pendant votre pause, fait Perrot en se levant et en lui tendant sa carte. Si vous avez une information à nous communiquer, voici le numéro où nous joindre.

Elle empoche la carte dans sa blouse mauve et quitte la pièce avec un salut de la tête.

*

Tandis qu'ils s'installent dans la voiture de service, le mobile de Perrot se met à sonner dans la poche de son pardessus. Il l'attrape et décroche d'une main tandis que de l'autre, il manœuvre entre le fourgon de restauration collective venu livrer l'hôpital et un camion de fournitures de matériel médical.

— Alberto à l'appareil, j'ai des infos sur le dénommé Claude Gatrevaux.

— Je t'écoute.

— Inconnu des services de police sauf pour une affaire un peu particulière.

L'interlocuteur s'interrompt à nouveau, avec son sens tout personnel de la théâtralité. Les deux officiers connaissent bien le fin limier à la lenteur exaspérante et savent qu'il faut user de patience avec lui.

— Lefèvre et moi sommes tout ouïe, Alberto.

— Donc, comme je disais, le dénommé Claude Gatrevaux a bien eu affaire à la police, mais pas pour des voies de fait ou des actes de violence. Ou des problèmes de stups ou autres…

Perrot lance un clin d'œil à son voisin qu'il sent au bord de l'implosion sur son siège passager. Mais ce dernier n'y tient plus.

— Accouche, Alberto !

— Ah, bonjour Hubert ! Très bien et toi ?

— Au fait, Alberto !

— Bon, bon, puisque les bonnes manières se perdent, ronchonne l'interlocuteur, je vais en venir au fait : Claude Gatrevaux a eu une fille, décédée de façon mystérieuse.

— Mais encore ? réagit Perrot en redressant son volant.

— Elle a disparu en novembre deux mille deux, on l'a retrouvée le lendemain, noyée dans un étang proche de son domicile. On n'a jamais sorti l'affaire.

— Merci infiniment, Alberto, fait Perrot en raccrochant.

— Le dénommé Claude Gatrevaux a fait allusion à une Fiona hier, tu t'en souviens ?

— Vaguement.

— Il a parlé de cette femme qui s'était mise à craindre le contact avec les chats parce qu'elle était enceinte. J'ai supposé qu'il s'agissait de son ex-femme et que la Fiona en question était sa fille.

Perrot fronce les sourcils tandis qu'il essaie de rassembler ses souvenirs. Le manque de sommeil, combiné à l'angoisse de savoir sa

fille malade, lui rend la chose malaisée. Pourtant, quelque chose le chiffonne.

— Il n'a pas dit quand on lui a posé la question qu'il n'avait jamais eu d'enfant ?

— Si. C'est bien le problème…

Une fois au service, Perrot se met à rechercher le dossier consacré à la disparition de la petite Fiona Gatrevaux, dix ans à l'époque des faits. Affaire classée sans suite. La petite était morte noyée. Accident ? Homicide ? Rien n'avait pu être établi. Perrot se rend dans le bureau de Lefèvre en train lui aussi de pianoter sur son ordinateur.

— Je te dérange ?

— Pas du tout, répond le plus jeune avec un air ironique, j'étais en train de chercher une recette. Le plat que mangeait la demoiselle tout à l'heure m'a donné des idées.

— La demoiselle ? interroge Perrot avant de comprendre que Lefèvre fait référence à l'aide-soignante rencontrée plus tôt le matin. C'est drôle, ce n'est pas le qualificatif qui me serait venu spontanément à l'esprit pour parler d'elle.

— Ah ? raille Lefèvre, tu n'as pas trouvé notre gaie aide-soignante tout à fait féminine ?

Perrot secoue la tête en levant les yeux au ciel puis indique :

— Je viens de faire une recherche sur le décès de la petite Fiona Gatrevaux. L'histoire ne me dit rien.

— Moi non plus, renchérit Lefèvre. En même temps, on n'était pas dans la région à l'époque des faits.

— En effet, j'étais en poste à Cergy à cette période et nos services n'ont, à ma connaissance, jamais eu vent de cette affaire. En tout cas, cet élément jette un jour nouveau sur la personnalité du beau-père de Sabrina. Je propose d'aller parler à Claude Gatrevaux, qu'il nous explique ce silence à propos de la mort de sa fille qui, fait étrange, aurait eu le même âge que Sabrina.

Peu après, à bord de leur véhicule, ils s'engagent sur la route de Paris et traversent un paysage urbain qui se devine plus qu'il ne se voit dans la lumière grise et froide de ce matin d'hiver.

Ils quittent le périphérique et ses encombrements habituels pour pénétrer le calme vignoble. Ils roulent à travers des étendues mornes de champs et de vignes que l'absence de soleil semble avoir figés dans une coulée de glaise, comme une Pompéi moderne.

Ils trouvent Claude Gatrevaux au pied du chemin menant à son domicile, occupé à planter une pancarte indiquant la présence de chambre d'hôtes au sommet de la côte. C'est à croire que l'homme avait senti la perplexité des policiers quant à l'éventualité d'une activité tournée vers l'accueil de visiteurs lors de leur passage.

Il se redresse en reconnaissant les passagers et passe le dos de sa main sur son front, plus par atavisme ouvrier que par réelle nécessité. Sans parole inutile, il se met à remonter la pente de son pas lourd, suivi de la voiture qui avance au ralenti sur le chemin caillouteux. La bâtisse se distingue à peine dans la brume cotonneuse qui arrondit les angles et gomme les contours. Parvenu au sommet, l'homme pénètre dans la maison, sans un geste en direction des visiteurs qui s'autorisent néanmoins à entrer. Gatrevaux leur tourne le dos, occupé à se verser une tasse de café à la machine restée allumée.

— Vous en voulez ?

— Avec ce froid, ce n'est pas de refus, accepte Lefèvre sur un ton léger, malgré le ton peu amène de la proposition.

Perrot lui lance une œillade avant de s'asseoir à la lourde table de chêne où son collègue vient de prendre place. L'homme pose les tasses d'un geste un peu brusque et vient enfoncer ses coudes dans le bois patiné. Lefèvre laisse tomber quatre morceaux de sucre dans sa tasse et remue le café lentement avant de déclarer plutôt qu'il ne demande :

— Vous avez eu une fille, monsieur Gatrevaux…

L'homme s'est raidi immédiatement tandis qu'un tic nerveux vient agiter sa paupière lourde. Il boit aussitôt une gorgée brûlante avant de reposer brutalement sa tasse avec une grimace douloureuse.

- Que lui est-il arrivé ? enchaîne Lefèvre sur un ton égal.

— On n'a jamais trop su, grommelle le bonhomme en gardant les yeux posés sur la table. Elle était partie voir sa copine sur son vélo. Il y avait un étang à côté du lotissement où habitait sa copine. On l'y a retrouvée le lendemain. Noyée.

Il ne semble pas s'apercevoir de l'inutilité de la dernière précision.

— Personne n'a été inquiété ?

L'homme hausse ses épaules massives et écarte deux pognes impuissantes.

— Il y a eu une enquête, bien sûr, des interrogatoires et tout ce qui s'ensuit. Mais ça n'a rien donné, ajoute-t-il avec une moue méprisante. Moi je leur ai conseillé de s'intéresser aux manouches qui traînaient dans l'coin depuis des mois. Des mecs pas nets avec leur super-caravane et leur BMW à 400 000 balles…

On dirait que l'homme s'est retenu de cracher, comme bridé par le respect dû aux forces de l'ordre, mais la haine est palpable, qui sourd de tous les pores de sa peau tannée comme le cuir.

— On les voyait là avec leur palanquée de mouflets morveux et leurs femmes assez jeunes pour être leurs filles… Mais apparemment, ajoute-t-il en serrant les dents, ils ont rien pu prouver contre eux.

— Et vous ? demande Perrot d'une voix sans timbre.

— Quoi, moi ? tonne soudain l'homme dont les joues ont viré au

cramoisi. Vous voulez savoir si vos collègues se sont intéressés à moi ? Oui, oui, je vous rassure, ils ont fait leur boulot ! siffle-t-il en pinçant les narines. Puisqu'il paraît que quand un gosse meurt, c'est du côté des parents qu'il faut chercher les responsables !

Il étouffe un sanglot de désespoir et de frustration mêlés et laisse sa tête retomber dans ses mains. Pourtant, on n'entend pas le moindre bruit de pleurs ou de reniflements, comme si le chagrin de l'homme avait tari sa source depuis longtemps. En effet, il relève bientôt un visage aux yeux secs où brille une lueur vindicative.

— Je ne désespère pas de savoir ce qui lui est arrivé, articule-t-il d'une voix sourde, même si ça doit être dans dix ans ou dans vingt ans. Ça a fichu ma vie en l'air, vous savez… Après la mort de Fiona, on s'est séparés avec ma femme, reprend-il en laissant son regard s'évader en direction de la fenêtre. Elle a pas supporté tout ça. Et je crois que ce qu'elle a pas supporté surtout, c'est d'avoir un moment douté de moi…

Il s'interrompt en secouant une tête résignée, mais ses mâchoires crispées témoignent de son désir encore vivace d'en découdre.

— … Quand la police a commencé à tourner autour de moi, une idée a fait son chemin dans sa tête. Oh, malgré elle, bien sûr, mais vous savez, quand les policiers reviennent sans arrêt vous poser les mêmes questions et qu'à un moment, vous n'en pouvez tellement plus que vous vous emmêlez les pinceaux et que vos explications s'embrouillent… Avec ça, que vous dormez plus depuis des jours et que vous buvez trop de café et de vin rouge. Alors, si dans votre propre tête, c'est plus très clair, comment vous voulez que les autres arrivent à lire dans la vôtre ?

Perrot et Lefèvre sont surpris de constater que la montagne de muscles et de gras qui se tient devant eux ne paraît pas nourrir de ressentiment à l'égard d'une épouse qui a pourtant remis en cause son innocence. Il l'absout, voyant en elle la victime d'une machine judiciaire implacable, qui brouille les certitudes et brise les ménages.

Mais, songe Perrot en essayant de déchiffrer le visage de l'homme, en a-t-il toujours été ainsi ? A-t-il pardonné à sa femme dès le début ? Il aurait pourtant été légitime qu'il lui en veuille de le trahir ainsi au pire moment de leur vie, à cet instant crucial où ils auraient dû se serrer les coudes, faire front contre le destin.

Gatrevaux se redresse brusquement et s'écrie :

— C'est pas parce que ma gosse a disparu que je m'en serais pris à Sabrina ! C'est n'importe quoi d'aller imaginer un truc pareil ! Pourquoi j'aurais fait ça ? Pour punir Claudine d'avoir une fille vivante alors que la mienne était en train de pourrir sous terre ?

Il s'arrête et essuie d'un revers de son avant-bras noueux les larmes

qui ont jailli sans prévenir. Malgré la détresse qui se lit sur le visage du beau-père de Sabrina, Lefèvre rebondit :

— C'est une éventualité…

L'énormité du propos du capitaine a pour effet d'assécher aussitôt les larmes de Claude Gatrevaux qui se met à rugir :

— Vous pensez pas ce que vous venez de dire !

— Non, répond calmement Lefèvre, mais d'autres que moi pourraient le penser. Ou alors, glisse-t-il d'un ton suave, d'autres que moi pourraient imaginer que vous aviez peut-être des raisons d'en vouloir à votre belle-fille.

Le bonhomme relève brutalement le menton, défiant du regard ce policier gringalet qu'il pourrait écraser d'une seule pression de ses poignes de molosse.

— Je vois pas de quoi vous voulez parler !

— Vous ne vous entendiez pas tous les deux, nous avez-vous dit lors de notre précédente rencontre, mais peut-être que Sabrina avait une bonne raison de vous en vouloir…

— Il insinue quoi, là, votre collègue ? tonne Claude Gatrevaux à l'adresse de Perrot. Je vais pas me laisser faire, hein, faut pas croire !

— Du calme, monsieur Gatrevaux, enjoint Perrot en levant une main apaisante pour dissuader l'homme de se lever. Ce que nous cherchons simplement à comprendre aujourd'hui, c'est pourquoi, dans un premier temps, vous nous avez dit que vous n'aviez pas d'enfant, au lieu de dire que vous n'aviez plus d'enfant. Est-ce parce que c'était trop douloureux ?

L'homme toussote et répond :

— À votre avis ? Vous pensez qu'on a envie de dire au premier venu tous ses malheurs ?

— Un policier en charge d'une enquête pour homicide n'est pas le premier venu, corrige Lefèvre, et toutes les informations que vous retenez délibérément apparaissent forcément suspectes.

L'homme opine mollement, comme vaincu par l'argument. Pourtant, au fond de ses prunelles, le feu couve encore.

— Vous vous doutiez bien qu'à un moment donné, cet événement referait surface, non ?

Il lève ses épaules carrées sans répondre.

— Sabrina connaissait-elle l'existence de votre fille disparue ?

— Quelle question, évidemment ! Même si, encore une fois, c'était pas une histoire que j'aimais raconter.

— Elle vous posait des questions sur Fiona ?

— Mais en quoi la disparition de ma gosse vous intéresse ? Je ne comprends pas, fait-il un ton en dessous, c'est bien Sabrina qui est morte, non ?

Il secoue lentement la tête, submergé par un torrent de questions dont les policiers viennent d'ouvrir les vannes.

— Cela fait tout de même deux morts violentes… et inexpliquées dans la même famille, ajoute Lefèvre en appuyant sur l'adjectif final.

— Peut-être mais j'y suis pour rien…

— Vous nous avez dit que dans l'intervalle où Sabrina est décédée, vous étiez chez votre frère dans le Jura…

Lefèvre suspend sa phrase afin de susciter une réaction chez son interlocuteur. Celle-ci ne se fait pas attendre, Gatrevaux relève la tête pour acquiescer d'un ton méfiant :

— Oui.

— Pourtant, votre belle-sœur… madame Cécile Gatrevaux, précise Perrot en relisant ses notes dans son petit carnet rouge, ne s'est pas montrée aussi catégorique sur les dates.

— Oh, celle-là ! s'écrie l'homme avant de refermer brusquement la bouche par peur d'en dire trop.

— Celle-là ? répète Lefèvre en venant se poster à côté de l'homme en bleu de travail. Vous ne la portez pas trop dans votre cœur, je me trompe ?

— C'est plutôt à elle qu'il faudrait poser la question !

— Décidément, se met à énumérer Lefèvre en comptant lentement sur ses doigts brandis devant lui, vous leur faisiez quoi, à ces femmes, pour qu'elles vous détestent à ce point ?

De ses yeux soudain injectés de sang, l'homme se met à décocher des flèches en direction de son voisin si près de lui que le parfum de sa lessive lui parvient jusqu'aux narines. Le capitaine ne bronche pas, tout occupé à faire semblant de compter et recompter sur ses doigts le nombre des ennemies de Claude Gatrevaux. Perrot observe la scène sans sourciller, en continuant à griffonner dans son carnet. On a l'impression que le témoin fait appel à toute la patience dont il est capable pour ne pas saisir le cadet au collet et lui faire ravaler ses propos déplacés. Les phalanges, blanches d'être trop crispées, tranchent avec la peau violacée des mains desséchées par le travail au grand air. Gatrevaux inspire amplement à une ou deux reprises avant d'expliquer, en cherchant le regard impassible du policier qui lui fait face :

— Cécile, si elle m'en veut de quelque chose, c'est tout simplement parce que je lui ai préféré Claudine. Voilà, c'est ça son problème ! Pas autre chose. Alors si elle a vous a menti à propos de ma présence chez mon frère cette semaine-là, c'est par pure méchanceté !

— Ceci dit, intervient Lefèvre venu se glisser à droite de son collègue, vous pouvez très bien être effectivement allé chez votre frère et en être reparti quelques heures, le temps de régler son compte à

Sabrina.

Découragé, l'homme secoue la tête en murmurant :

— Ce serait dans un téléfilm sur la Une que personne y croirait à votre histoire !

— Sauf que je ne suis pas scénariste, riposte Lefèvre en montrant les dents, je suis un policier en charge d'un homicide d'une rare violence et jusqu'à preuve du contraire, vous étiez l'un des seuls ennemis de Sabrina !

L'homme rentre les épaules et regarde la toile usée de son bleu qui moule ses cuisses larges. De la pointe de son ongle un peu long et pointu, il se met à tirer l'extrémité d'un fil qu'il fait ensuite rouler entre ses doigts. Tout à coup, une idée le traverse et le fait s'exclamer :

— Son seul ennemi, c'est vous qui le dites ! Vous avez bien dit qu'elle attendait un enfant, non ? C'est donc qu'il y a un homme quelque part, un homme qui n'avait peut-être pas très envie de devenir père ! Vous l'avez trouvé, celui-là ?

Il s'est adressé à Lefèvre, toujours campé sur ses jambes à deux pas de lui, avec un geste du menton plein de défi.

— Peut-être bien, répond le capitaine sur un ton lourd de sous-entendus.

Claude Gatrevaux a dû percevoir l'accusation déguisée car, à nouveau, une vague de fureur le submerge. Un rouge sombre envahit ses joues mal rasées et ses mains se croisent convulsivement tandis que ses pieds se mettent à battre le rythme sur le carrelage de la cuisine. Perrot décide de calmer le jeu.

— Nous nous intéressons effectivement à cet homme, indique-t-il en dévisageant l'homme dont les yeux courroucés semblent vouloir sortir de sa tête. Aucune idée de qui ça peut être ?

— Non, je vous l'ai déjà dit.

— On ne vous a jamais vraiment posé la question, le corrige tranquillement Perrot.

— Non, mais c'est tout comme, puisque vous m'avez demandé si je savais que Sabrina était enceinte. Et je vous répète que je ne sais pas avec qui elle sortait. Sabrina, réfléchit-il un ton en dessous, était pas du genre coureuse. Enfin, pour ce que j'en sais…

Il se perd dans ses pensées quelques secondes avant de reprendre d'une voix catégorique :

— Non, je suis sûr que c'était pas une « Marie couche-toi là ». Excusez l'expression, se dépêche d'ajouter le bonhomme comme s'il avait proféré une obscénité.

Le décalage entre la dimension barbare du meurtre et la pruderie du colosse pourrait presque prêter à sourire, mais la détresse que Lefèvre lit dans son regard le retient de lancer quelque sarcasme.

Cette réticence à évoquer l'intimité de sa belle-fille est plutôt saine, commente intérieurement Perrot en observant la réaction de l'homme dont la chaise disparaît derrière le volume de son corps. Cependant, quelque chose le surprend.

— Vous ne lui avez jamais connu de petit ami ? Elle ne vous a jamais présenté quelqu'un ?

— En tout cas, pas à moi. Et pas à Claudine, non plus, j'en suis presque sûr, elle m'en aurait parlé sinon.

— Bien, nous allons en rester là. Ah si, autre chose, se souvient Perrot en relisant ses notes : Sabrina avait-elle pour habitude de se maquiller les ongles ?

— Pas vraiment, non, elle mettait juste du vernis incolore pour durcir ses ongles et les faire briller. Jamais de couleur. Elle détestait ça.

— Si un détail vous revenait, n'hésitez pas à nous contacter, l'engage Perrot en repoussant sa chaise.

Claude Gatrevaux lâche un grommellement qui ne peut être confondu avec une quelconque marque de bonne volonté et reste assis tandis que les deux hommes sortent de la maison, accueillis par la claque humide d'une bourrasque vicieuse.

*

La femme lit et relit la page du journal sans parvenir à en croire ses yeux. Machinalement, elle donne des petits coups dans le maxi-cosy pour que l'enfant continue à dormir. Son thé aux fruits rouges au goût un peu chimique tiédit dans la tasse ébréchée qu'elle refuse, pour une raison obscure, de jeter. Se pourrait-il qu'il s'agisse de la même personne ? Celle-là même qui avait osé braver l'anonymat d'un autobus pour lui suggérer un conseil ? Elle voit qu'on encourage toute personne qui pourrait avoir été en contact avec la malheureuse à se rapprocher du service de police judiciaire de Waldeck-Rousseau. Son regard glisse sur le petit qui dort du sommeil du juste, sursautant par moments sous l'effet de quelque songe dont il n'a aucune conscience. Elle se sent bien dans ce studio chichement meublé que les services HLM lui ont enfin dégotté pour son fils et elle. Fini, la galère des foyers d'urgence et autres centres qui n'ont d'accueillants que le nom. Aujourd'hui qu'elle a décroché cet emploi aidé au drive de l'hypermarché voisin, elle n'a plus qu'une envie : se rendre invisible au monde, exister juste pour elle-même et son fils. Ne plus rien devoir à personne, faire sa petite vie comme elle l'entend, sans rendre de compte à quiconque. Et surtout pas au père du petit, cette enflure brutale qu'elle a réussi à faire incarcérer après qu'une assistante sociale lui a fait comprendre que la prochaine fois il la tuerait. Elle hésite encore. Et si en contactant la police, ils faisaient le rapprochement entre elle et son ex-conjoint enfermé derrière les barreaux ? Ce dernier ne risquerait-il pas de remonter jusqu'à elle pour réclamer ses droits sur l'enfant ? Elle a pris le nom de sa mère et déménagé le plus loin possible du lieu d'incarcération de son bourreau, mais en se rapprochant des services de police, ne va-t-elle pas braquer les projecteurs sur elle et son fils ? Son regard, malgré elle, revient sur l'entrefilet du *Ouest-France* et lui reviennent en mémoire les paroles douces de la jeune femme aujourd'hui disparue. Au cours des deux années chaotiques qu'elle vient de vivre, la femme n'a croisé que très peu de gens bien sûr son chemin. Dont cette jeune femme qui lui a tendu sa carte presque timidement l'autre jour dans le bus. Elle hésite encore, tenaillée entre l'envie de se manifester et celle de se taire pour se protéger. Elle ne sait rien, au fond, de cette jeune victime, juste qu'elle s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Mais qu'y peut-elle ? C'est le destin après tout, un destin qui peut frapper à tout instant, au hasard de son caprice. Pourtant, elle ne peut s'empêcher de revoir en pensée le visage fatigué de l'aide-soignante qui aurait pu feindre d'ignorer la détresse de la mère assise

sur la banquette du tramway avec son bébé fiévreux dans les bras, mais avait choisi de lui prodiguer des conseils. Comme ça, gratuitement, par simple humanité. La femme n'a plus le choix. Avec un dernier regard sur le bébé qui dort dans sa coque moulée, elle se lève et décroche le combiné du téléphone fixe posé sur le petit guéridon recouvert d'un napperon en crochet hérité de sa mère.

*

— J'ai l'impression de tourner en rond, fait Perrot en mettant du poivre sur sa cuisse de poulet à la crème servie avec des haricots verts. Le beau-père nous dit que Sabrina n'était pas une « Marie couche-toi là », pour reprendre son expression. Elle n'aurait même jamais eu de petit copain, du moins dans la version officielle.

— On pourrait penser que Gatrevaux était volontairement tenu à l'écart de la vie privée de Sabrina, mais le plus étrange c'est que même la mère semble tout ignorer de l'intimité de sa fille.

— Pas étonnant lorsqu'on sait les mauvaises relations que mère et fille entretenaient depuis toujours. Ce qui me surprend davantage c'est que le père n'a pas l'air non plus de savoir grand-chose sur sa fille, ajoute Lefèvre, occupé à vider la salière sur ses frites. Jamais entendu parler de la moindre amourette. C'était pas une « Marie couche-toi là », soit, mais de là à en faire une Vierge Marie ! Si c'est pas de l'Immaculée Conception, c't'histoire-là, c'est que je m'y connais pas.

— Tu étais pourtant doué en catéchisme, non ? grince Perrot qui connaît l'athéisme revendiqué d'un Lefèvre nourri au *Petit Livre rouge* et au *Manifeste du Parti communiste* de Marx.

Lefèvre sourit en engloutissant une portion de frites qu'il a, au préalable, noyée de sauce. Il a insisté pour qu'ils s'octroient une pause déjeuner et Perrot s'est laissé convaincre malgré le manque d'appétit dont il souffre depuis l'annonce de la maladie de Clara.

— On ne lui connaissait pas d'ennemis et pas de petit ami non plus. Pas d'amis, même. Cette fille était une extraterrestre, commente Lefèvre en s'essuyant délicatement les babines.

— Ou juste une fille obsédée par l'envie de s'élever socialement et qui sacrifiait sa jeunesse au travail.

— C'est effectivement ce qu'ont laissé entendre ses collègues du CHU.

Après leur déjeuner rapide, les deux collègues ont regagné le service et Lefèvre s'est invité dans le bureau de son aîné. Le dos reposant sur le dossier de sa chaise et les mains croisées derrière la nuque, il a les yeux fermés, « pour mieux penser », a-t-il jugé bon de préciser. Perrot se sent pour sa part incapable de s'abandonner à un petit somme, tant son esprit est accaparé par l'enquête en cours et ses soucis personnels. Clara est en ce moment même en train de subir sa première séance de chimiothérapie à Necker. Il l'imagine sans peine, installée dans un fauteuil médicalisé trop grand pour elle, souriant vaillamment à Sofia qui doit tenir son bras libre de perfusion. Il croit

entendre la petite risquer une plaisanterie douteuse pour oublier qu'elle a peur et chasser l'effroi tenace dans les yeux de sa mère. Il l'appellera ce soir et lui dira qu'il va venir dès qu'il le pourra. Et qu'il l'aime plus que lui-même. D'un raclement de gorge, il chasse l'émotion qui ne demande qu'à l'envahir et le priver du peu d'énergie qu'il lui reste. Il se force à se plonger à nouveau dans le dossier consacré à l'homicide contre Sabrina Boucheul. Il relit lentement les premiers PV d'audition ainsi que les premiers résultats de prélèvements toxicologiques. Sabrina Boucheul était une jeune femme en parfaite santé et qui n'abusait d'aucune substance toxique. Aucune trace de stupéfiant ou d'alcool dans le sang, cœur tout neuf. Aucune trace de médicaments non plus, la victime n'avait pas été droguée par son assaillant. Aucun détail particulier concernant le corps, l'extraction du fœtus mis à part, évidemment. Le visage était légèrement maquillé : crème teintée, fard à joues rosé et mascara brun. Présence probable de baume à lèvres hydratant. Et du vernis sur les ongles, un vernis d'un rouge profond, un peu sombre, que l'enfouissement sous la terre avait partiellement écaillé. Pensivement, Perrot relit les multiples notes avec l'impression vague que quelque chose est en train de lui échapper. Il se frotte les yeux et se concentre à nouveau sur l'écran de l'ordinateur, mais les lignes commencent à se brouiller devant ses yeux. Avec un soupir, il relève la tête et croise le regard de Lefèvre à présent parfaitement alerte.

— Bien dormi ?

— Puisque je te dis que je réfléchissais ! se défend mollement Lefèvre en étouffant un bâillement intempestif.

— C'est ce que je vois, oui, fait Perrot en se levant. Bon, comme personnellement, je n'ai pas ta capacité à pouvoir « réfléchir » ainsi, je vais aller faire quelques pas dehors.

Tandis que Perrot s'éloigne, Lefèvre se glisse derrière le bureau de son collègue pour relire à son tour les premiers éléments de l'enquête. Il fait défiler les pages les unes après les autres lentement afin de ne rien laisser de côté. Sous l'effet de la concentration, son front aussi lisse que celui d'un enfant se plisse en une ride profonde. Qu'est-ce qui aurait bien pu leur échapper ?

Il relève la tête, écoute les bruits de voix dans le couloir et le vrombissement de la photocopieuse dans la pièce d'à côté. Il décide de prendre les choses différemment. Il ferme la page et en ouvre une autre sur le serveur de la police nationale. Il commence à entrer différents mots-clés : « *mutilation* », « *prélèvement post-mortem* », « *avortement* », « *torture et acte de barbarie* ». Des visages et des noms s'affichent en une liste macabre d'individus sans loi et sans morale. Accablé, il laisse à nouveau son regard s'évader, comme un baigneur qui relèverait la tête, le temps d'une inspiration salvatrice avant de

replonger dans les abîmes. Il referme le fichier et ouvre celui des disparitions inquiétantes survenues dans le département au cours des mois précédents. Au bout de plusieurs minutes, il secoue la tête avec découragement. À quoi bon fureter dans les archives s'il ne sait pas ce qu'il cherche précisément ? C'est le moment que choisit Perrot pour faire son retour, deux tasses à la main. Il les pose sur le bureau avant de planter ses deux mains sur les hanches.

— Ça va ? Je ne te dérange pas ?

— Je t'en prie, fais comme chez toi, réplique Lefèvre en désignant le fauteuil en vis-à-vis d'un air malicieux, au moment même où retentit le téléphone fixe sur le bureau.

— Allô ?

— …

— Ne bougez pas, nous serons là dans la demi-heure.

Perrot raccroche et explique tandis qu'il va décrocher son imper :

— L'appel à témoin a porté ses fruits. Une femme qui connaissait Sabrina Boucheul nous attend chez elle. Quartier Bellevue.

Il n'est que seize heures lorsqu'ils arrivent à l'adresse indiquée et on sent pourtant que le crépuscule est proche, noyant déjà les hautes tours dans une obscurité grandissante.

— Quand j'ai lu dans le journal le nom de la victime retrouvée à l'Hippodrome, j'ai cru faire une attaque, explique la femme engoncée dans son chemisier trop serré, d'un blanc passé. Et quand j'ai vu que la police invitait les gens qui la connaissaient à se manifester, j'ai pas hésité.

— Vous avez bien fait, répond Perrot en s'asseyant sur la seule chaise praticable à ses yeux dans la pièce à l'ameublement plus que modeste.

Elle s'assoit dans l'autre unique fauteuil du minuscule salon, son bébé endormi à ses pieds, tandis que Lefèvre doit se contenter d'une inconfortable chauffeuse au ras du sol.

— En fait, si, j'ai hésité, corrige la femme en regardant Perrot par en dessous, parce que… Enfin, voilà, je ne voudrais pas que ma photo apparaisse quelque part dans vos papiers…

Perrot la dévisage avec un air perplexe :

— En fait, c'est un faux nom que je vous ai donné, continue-t-elle. Enfin, pas vraiment, j'ai pris celui de ma mère. Je n'ai rien fait de mal, rassurez-vous ! C'est simplement que… J'ai honte de le dire, mais, je suis une femme… battue…

Elle s'interrompt, les larmes aux yeux.

— Même aujourd'hui, j'ai encore du mal à en parler, dit-elle en couvant son bébé d'un regard protecteur. Mon ex-conjoint a été incarcéré pour cinq ans et moi j'ai préféré changer d'identité pour

qu'il ne me retrouve plus jamais. Et surtout, ajoute-t-elle en caressant le front du nourrisson, pour qu'il ne le retrouve jamais, lui.

— Ne vous inquiétez pas, la rassure Perrot en hochant une tête compréhensive, votre identité n'apparaîtra que dans le procès-verbal d'audition et nous ne prendrons aucune photo de vous.

Un mouvement brusque suivi d'un grognement interrompt la conversation. Malgré son poids plume, Lefèvre a manqué basculer sur le sol. Il se redresse tant bien que mal dans son fauteuil trop bas et essaie de trouver une position à peu près confortable.

— Si j'étais chez moi, précise la femme comme si elle lisait dans les pensées de Lefèvre, j'abattrais cette cloison pour faire une pièce unique, comme ça, je pourrais installer un canapé.

Ils opinent sans répondre, pressés d'en venir au fait. Ils refusent le café et lui demandent de préciser dans quelles circonstances elle avait fait la connaissance de la victime.

— En fait, je ne l'ai croisée qu'une fois, un après-midi dans le bus. J'étais avec mon bébé malade qui avait pleuré presque toute la nuit. Elle s'est penchée vers moi et m'a conseillé de lui enlever son manteau car il avait les joues rouges de fièvre. Sans doute pour m'inspirer confiance, elle m'a précisé qu'elle était aide-soignante. Je devais avoir l'air débordé ou épuisé, je suppose, pour qu'elle ose s'adresser à moi dans le bus.

— Vous aviez ses coordonnées ? s'étonne le capitaine en essayant de garder l'équilibre dans son fauteuil qui ne demande qu'à se transformer en lit d'appoint à chacun de ses mouvements.

— C'est elle qui me les avait données au moment où elle descendait du bus. Elle était déjà debout pour partir quand elle s'est retournée et m'a tendu sa carte en me disant de l'appeler si j'avais des inquiétudes au sujet du petit.

— Et vous l'avez rappelée.

— Pas tout de suite. Pour dire vrai, cette rencontre m'était sortie de la tête jusqu'à ce que le petit me refasse une poussée de fièvre, trois jours plus tard. C'est là que j'ai pensé à cette jeune femme du bus. Et je me suis décidée à l'appeler.

— Elle vous a répondu ?

— Oui, elle se souvenait de moi.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De Matéo, fait-elle en tendant le menton en direction du bébé endormi dans son nid d'ange jaune pâle. Je lui ai raconté comme c'était difficile d'obtenir un rendez-vous chez le médecin, surtout quand on est à la CMU, ajoute-t-elle avec une note d'aigreur dans la voix. Je suppose que pour les plus riches, les médecins trouvent plus facilement un créneau…

Ses cheveux sont secs et la teinture blonde s'est estompée de manière irrégulière, laissant apparaître une raie foncée. Son maquillage ne parvient pas à dissimuler des cernes profonds et des rides prématurées au coin de sa bouche. Le petit laisse échapper un geignement presque inaudible mais ne se réveille pas.

— Bref, je lui ai demandé conseil pour Matéo. Elle m'a dit de surveiller sa température et de ne surtout pas me précipiter aux Urgences car on me ferait attendre pendant des heures sur une chaise dans un couloir plein de patients. Elle avait raison, ajoute-t-elle avec un sourire reconnaissant, Matéo faisait juste une poussée dentaire, rien de plus grave.

Elle s'interrompt pour envelopper son bébé d'un regard attendri. Comme s'il était sensible à son attention, le nourrisson toujours endormi ouvre et ferme ses petits poings potelés qu'il tend devant lui.

— Elle ne vous a rien dit d'autre ?

— Pas grand-chose, non. On a parlé quelques minutes, pas plus et ensuite, je n'ai plus jamais entendu parler d'elle. Jusqu'à ce que je lise la page des faits divers dans *Ouest-France* où on parlait de la découverte d'une jeune femme.

— Elle ne vous a pas parlé d'elle du tout ? De son métier, de sa vie personnelle ?

— Non, vraiment je ne sais rien d'elle. Sauf qu'elle était plus généreuse que la plupart des gens qui restent dans leur bulle et vous ignorent complètement ajoute-t-elle avec un air de mépris. Vous comprenez, c'est tellement rare que quelqu'un vous propose son aide comme ça, gratuitement, spontanément. Sur le coup, je dois avouer que son geste m'a surprise, presque vexée, pour tout dire. De quel droit cette gamine me donnait des conseils, à moi qui étais plus âgée qu'elle et mère de famille ? Mais j'ai tout de suite vu qu'elle le faisait par gentillesse ou conscience professionnelle, ou les deux à la fois, je ne sais pas trop. Même elle avait l'air surprise d'avoir osé me tendre sa carte avant de descendre à l'arrêt.

— Elle était bien seule quand vous l'avez rencontrée ?

— Absolument.

— Elle revenait du travail ?

— C'est ce que j'ai pensé, oui, d'autant qu'elle avait l'air très fatigué. Ah oui, je me rappelle aussi qu'elle m'avait dit en riant au téléphone, que c'était une chance qu'on se soit croisées dans le bus car elle était généralement de nuit. Je me rappelle même, ajoute-t-elle d'un ton songeur, que je lui avais demandé si elle n'avait pas peur de prendre les transports en commun si tard la nuit. Je ne pensais pas si bien dire…

Son regard s'attarde à nouveau sur son bébé que de légers

soubresauts agitent dans son sommeil. Lui a la vie devant lui, doit-elle se dire avec une espérance mâtinée d'inquiétude, alors que la jeune femme bienveillante rencontrée dans le tramway a été fauchée dans la force de l'âge. Une étincelle s'allume soudain dans son regard comme si elle venait de se souvenir de quelque chose. Elle ramène les yeux vers le policier assis à hauteur normale et dit dans un rire sans joie :

— C'est drôle, mais Sabrina m'avait répondu qu'elle ne craignait rien à prendre le tram seule la nuit. Elle était pleine d'assurance, ça m'avait étonnée, je m'en souviens, mais elle m'avait expliqué un drôle de truc, une histoire d'appli qu'elle avait téléchargée sur son iPhone, ou quelque chose comme ça. Je vous dirais que j'y connais pas grand-chose en technologie, s'excuse la femme avec un sourire un peu moqueur, je sais tout juste mettre le micro-ondes en route, et encore ! Enfin, j'exagère à peine, je sais utiliser mon téléphone portable parce que c'est un modèle ancien, mais tout ce qui est Smartphone, pffff…

Lefèvre croise le regard de son collègue dans lequel un éclat s'est allumé et hoche la tête en signe de connivence. Perrot donne le signal du départ, autorisant Lefèvre à s'extirper avec soulagement de son fauteuil inconfortable. Ils remercient leur hôtesse en lui demandant de passer au plus vite à l'hôtel de police afin de faire enregistrer sa déposition.

— Ne vous inquiétez pas, répète Perrot en croisant le regard inquiet de la femme, votre anonymat sera respecté.

Le soulagement se lit sur les traits tirés de la mère tandis qu'elle referme la porte sur eux.

Sur le palier où flotte l'incontournable odeur de potage aux poireaux, Lefèvre réagit :

— Qu'est-ce qu'elle a voulu dire avec cette appli pour iPhone ? Tu as déjà entendu parler d'un système de ce genre ?

— Non, ça ne me dit rien. En outre, impossible de vérifier cette histoire d'application puisque le mobile de la victime n'a pas été retrouvé.

— Il va falloir demander les fadettes et remonter l'historique de sa messagerie Internet.

— Ça vaut le coup de vérifier.

Lorsqu'ils sont de retour au service, les locaux sont déjà presque vides, aucune chance de lancer la procédure de récupération des données téléphoniques de Sabrina Boucheul dès ce soir.

Perrot demande à Lefèvre de le déposer à la gare car il a encore le temps d'attraper le train de dix-neuf heures trente pour Paris. Il a prévu un nécessaire de toilette qui l'attend dans le coffre. Lefèvre passera faire un compte rendu de l'avancée de l'enquête à Law et, après avoir mis au clair les notes prises dans la journée, il pourra

s'octroyer un repos bien mérité.

Sofia lui a proposé de venir dormir chez elle dans l'appartement qu'il lui a laissé après le divorce, ce qu'il a accepté sans se faire prier. Il ne veut pas perdre une précieuse minute loin de ses enfants, et surtout de Clara.

Lorsqu'il arrive, il trouve sa fille assise sur le canapé, un plaid rose duveteux sur les genoux et un épais roman à la couverture bariolée à la main. Il lui trouve le visage pâle et ses yeux sont si cernés qu'ils en paraissent ombrés de khôl. Il ne lui laisse pas le temps de se lever et se jette sur elle pour la serrer dans ses bras.

— Eh, doucement ! le rabroue Clara sur le ton de la boutade, n'oublie pas que je suis TRÈS souffrante !

Elle a appuyé sur le « très » avec son sens inné de l'autodérision et un certain goût pour la théâtralité.

— Oui, bien sûr, excuse-moi, sourit Perrot en faisant mine de lui assener une bourrade.

Il s'assoit près d'elle tandis qu'elle reprend :

— T'as pensé à m'apporter le tome quatre ?

— Tiens, le voilà, fait Perrot en ouvrant son petit sac de voyage pour lui tendre l'épais roman à couverture souple rose et argent.

— Cool ! Merci papou, fait la petite en lui posant un baiser sur la joue.

Comme un coup de baguette de magique, le pragmatisme de la petite malade a pour effet de libérer la soupape d'angoisse qui étouffait Perrot depuis l'annonce du protocole qu'allait devoir suivre sa fille. Comme un ballon de baudruche trop grand qui se dégonfle, la scène de retrouvailles qu'il appréhendait tant vient, en une fraction de seconde, de reprendre une dimension de normalité. Il n'est qu'un père ordinaire rendant visite à sa fille malade, rien de plus. Néanmoins, la boule qui lui serrait légitimement la gorge depuis des jours s'explique par l'éloignement géographique. Contrairement à Sofia qui a accompagné Clara chez les spécialistes puis à ses deux premières séances de chimiothérapie à l'Hôpital Necker, Perrot n'a pu que se figurer mentalement l'épreuve. Et rien n'est pire qu'une imagination nourrie à l'angoisse pour dresser un tableau tragique de la réalité.

Un soupir à peine audible parvient alors aux oreilles de Perrot qui tourne la tête pour découvrir Simon planté sur le seuil du salon, les bras ballants dans son pyjama trop grand.

— T'étais là, mon bonhomme ! s'écrie Perrot en se dirigeant vers son fils pour l'étreindre.

Le gamin, perdu dans son pyjama en pilou bleu ciel, hausse imperceptiblement l'épaule comme s'excusant presque d'être là.

— Comment vas-tu ?

Le petit a à peine le temps de répondre par un vague « Ça va » que son aînée proteste à l'arrière :

— Eh ! Oh ! Je te rappelle que c'est quand même moi qui me tape les piqûres, hein !

Simon sort de la pièce sans répondre, le dos voûté, ravalant le sanglot qui ne demandait qu'à affleurer.

— C'est vrai, quoi ! insiste Clara pour contrer la remarque que son père ne va pas manquer de lui adresser.

Mais il n'en fait rien, convaincu que les manières un peu brusques de Clara à l'encontre de son petit frère sont sa façon à elle de montrer qu'elle est inchangée. Elle est peut-être malade, mais elle reste encore la grande sœur qui adore titiller son petit frère. Plus tard, lorsque Perrot se retrouve allongé dans le lit du garçonnet tandis que celui-ci s'installe sur un matelas à même le sol, il tente de réconforter son fils. À mots choisis, mais sans éluder la gravité de la maladie de sa sœur, il lui explique que la meilleure défense de Clara a toujours été l'attaque et que c'est sans doute ce trait de caractère qui lui permettra de traverser l'épreuve.

— Néanmoins, mon loulou, ajoute Perrot en promenant la main sur la soie des cheveux du bambin, tu as tout à fait le droit de montrer les dents si Clara pousse un peu trop loin le bouchon.

— Mais elle est malade, papa, je peux pas, plaide le petit en serrant son doudou très fort entre ses doigts crispés.

Ému, Perrot fait monter le petit auprès de lui dans le lit trop étroit et, tout en lui caressant le dos, lui répète qu'il ne doit pas tout accepter de Clara au seul prétexte qu'elle est souffrante.

— Clara sera bientôt guérie, tente-t-il de le rassurer et, ce jour-là, elle ne comprendra pas si tu commences à te défendre. Alors, un conseil, lui murmure-t-il à l'oreille, entraîne-toi avant…

*

Le lundi à huit heures, après une très courte nuit, Perrot trouve son collègue déjà au travail, les yeux rivés sur son écran.

— Ah, salut Jean-Louis, et Clara ? Tu l'as trouvée comment ?

Perrot se laisse tomber sur la chaise de l'autre côté du bureau avec une lourdeur qui trahit sa fatigue. Pourtant, il se redresse aussitôt.

— Ça va, merci de me le demander. Elle a apparemment bien supporté sa première séance à Necker. Elle avait l'air fatiguée, mais elle avait le sourire. Et toi ? fait-il en se penchant ostensiblement vers l'ordinateur, comme pour signifier qu'il n'y a rien à dire de plus, à part qu'il se fait un sang d'encre mais qu'en parler n'arrangera rien. Lefèvre a compris le message. D'un ton égal, il répond :

— J'ai eu le temps de passer voir Georges en bas. Il était arrivé tôt heureusement, lui aussi. Il s'occupe de sonder l'ordi personnel de Sabrina que les collègues ont ramené de la perquise hier après-midi. Il nous tient au courant. Quant aux relevés téléphoniques du mobile de la victime, j'attends que l'opérateur nous les envoie sur la boîte. Mais ça risque de prendre un peu de temps…

— C'est probable.

— J'ai également commencé à consulter le fichier des disparitions inquiétantes.

— Et ? demande Perrot sans entrain.

— Rien. Remarque, je ne sais pas ce que je cherchais. Je te laisse ma place, si tu veux, fait-il en écartant sa chaise pour se mettre debout. J'vais chercher un truc à me mettre sous la dent…

Perrot s'installe sur l'assise tiédie et se met à son tour à éplucher les données amassées dans le disque dur de l'ordinateur. Lefèvre s'absente quelques minutes et réapparaît, un sachet de chouquettes à la main.

— Tu as raison, constate Perrot sans relever la tête, je ne vois pas trop quoi tirer de tout ça.

Mais soudain, il blêmit et se fige.

— Quoi ? s'écrie Lefèvre, la bouche pleine, en se précipitant à sa droite.

Perrot pointe l'index sur une photo en portrait représentant une jeune femme aux cheveux mi-longs, habillée d'un pull-over ou tee-shirt à manches longues noir à col V. D'une voix blanche, il articule :

— Ce type a déjà frappé…

— Quoi ? Mais comment… ?

— Regarde ceci : « *Vannes : jeune femme retrouvée plusieurs semaines après son décès. Détail : extraction de fœtus post mortem.* »

— Merde ! Comment ça a pu nous échapper !

— Problème de gestion des données, soupire le plus âgé en secouant la tête. Le décès était archivé sous la rubrique « *Disparitions inquiétantes* », parce que cette victime, contrairement à Sabrina, était portée disparue depuis plusieurs semaines quand elle a été retrouvée par hasard lors de travaux d'assèchement d'une zone marécageuse.

— Et comme on n'était pas dans la région à l'époque des faits…

— On n'en a rien su, conclut Perrot.

— Tout de même, une histoire pareille !

— Tu sais comment c'est, on tait les détails du meurtre dans les médias pour ne pas inciter des détraqués à faire un copycat, et dans le même coup, certaines informations capitales nous échappent à nous policiers.

— N'empêche, maugrée Lefèvre, un meurtre pareil aurait dû faire parler de lui dans les commissariats !

— Tant qu'il s'agit d'un acte isolé, lui rappelle calmement son collègue, on n'alerte pas toutes les polices de France et de Navarre. Mais avec le meurtre de l'Hippodrome, ça change tout…

Lefèvre sent une soudaine montée d'adrénaline le gagner et se met à tapoter d'un index impatient sur le bureau.

— Bon, la suite !

— Je résume : une jeune femme de vingt-sept ans est assassinée à côté de Vannes, ou du moins est retrouvée à côté de Vannes, plus précisément dans la réserve naturelle des Marais de Séné. Lorsqu'on la retrouve, elle est décédée depuis plusieurs jours, voire plusieurs semaines. L'identification est rendue difficile par le séjour prolongé dans l'eau, mais par recoupement avec le signalement des jeunes femmes disparues dans la région et surtout grâce aux empreintes dentaires, on parvient à lui donner un nom : Cindy Joly, vingt-sept ans, célibataire, travaillait au tri, à la poste centrale d'Auray.

— On a les coordonnées de ceux qui ont été saisis ?

— Oui, une certaine capitaine Jeanne Sixte et le lieutenant Jean Cinq.

Lefèvre hausse les sourcils.

— Tu te fiches de moi ?

— Même pas !

— J'ose espérer qu'avec ces blazes mathématiques, ils ont fait le boulot correctement !

— On leur passe un coup de fil et on prend rendez-vous avec eux, décide Perrot en dégainant son portable.

*

Le commissariat de Vannes est implanté boulevard de la Paix sur un axe passant dans un quartier sans charme. Avec ses murs gris et sa façade rectiligne, le bâtiment rappelle ses homologues soviétiques où le pratique et le fonctionnel l'emportaient sur l'esthétique. Un vent aigre souffle à nouveau ce matin et se glisse entre les cols redressés et la peau tendre du cou. Le bus blanc de la Kéolis a chargé ses passagers et aborde le rond-point où piaffent les véhicules en faisant vrombir son moteur. Les deux officiers sont conduits par un gardien au bureau de la capitaine Jeanne Sixte, au second étage du bâtiment. Une odeur de café flotte dans l'air, mêlée au parfum citronné des sols lavés de frais avant l'arrivée du personnel. Le collège Jules Simon, le plus vieil établissement d'enseignement secondaire de la ville, dresse sa silhouette majestueuse, à demi dissimulée par une austère construction grise et un mur de pierre. Sur le pignon du bâtiment formant un angle avec le collège, un étrange oiseau géant déploie ses ailes bleues, semblant vouloir défier la grisaille environnante.

Une femme à la silhouette gracile vient vers eux, la main tendue, et les invite à s'asseoir. Lefèvre est surpris par la poigne ferme presque brutale de la jeune capitaine de police au sourire engageant.

— Café ?

— Volontiers.

— Avec beaucoup de sucre ! précise Lefèvre.

Elle sort dans le couloir et revient aussitôt avec un plateau supportant trois tasses fumantes et plusieurs petits sachets de sucre. Mais parvenue face à son bureau sur lequel s'amoncellent des corbeilles débordant de paperasse, la perplexité se lit sur son visage aux traits fins. Lefèvre écarte d'un geste vif les corbeilles pour aménager un espace de quelques centimètres carrés.

— Excusez le bazar, sourit-elle, je suis en plein déménagement.

— Mutation ?

— Non, pourquoi ? réplique-t-elle avec surprise en secouant ses boucles blondes.

— Vous parliez de déménagement, répond Lefèvre en pointant du menton les corbeilles en plastique censées mettre de l'ordre dans le chaos des PV et autres formulaires.

— Ah… fait la jeune femme sans donner plus d'explications.

Dérouté, Lefèvre commence à se demander à qui ils ont affaire quand la capitaine plante deux coudes décidés sur le bureau pour déclarer :

— Vous vouliez en savoir davantage sur le meurtre de cette Cindy Joly ?

— C'est exact.

— Sale affaire, commente la femme en remuant la tête avec un effroi rétrospectif. J'ai relu le dossier après votre appel téléphonique, même si je peux vous assurer que je n'avais oublié aucun détail, ajoute-t-elle en avalant sans sourciller son café brûlant. On a retrouvé le corps après un séjour prolongé dans les marais, je ne vous dis pas l'état…

— Dans quelles circonstances a-t-il été retrouvé ? interroge Perrot en prenant des notes dans son petit carnet rouge.

— Pur hasard. La zone avait dû être asséchée pour une raison X ou Y, je ne me rappelle plus laquelle. Toujours est-il que le terrain habituellement recouvert sous plus d'un mètre d'eau s'est soudain retrouvé à sec, laissant apparaître le corps.

— Mais un corps n'est pas censé remonter à la surface à un moment ou à un autre ? s'étonne Lefèvre en remuant son café sirupeux.

— Bien sûr, sauf quand il est malencontreusement enchevêtré dans les herbes et les racines.

— Je vois, fait Lefèvre. Et la personne était portée disparue au moment où le cadavre a été repêché ?

— Oui, depuis plusieurs jours. Elle vivait seule mais elle n'était pas venue travailler le jeudi matin et n'avait donné aucune explication par téléphone. Du coup, le chef d'agence a appelé le numéro à joindre en cas d'urgence qui figurait dans son dossier personnel.

— Et qui était cette personne à contacter en cas d'urgence ?

— Ses parents, Corinne et Romuald Joly, domiciliés à Auray, précise-t-elle en jetant un œil sur le PV posé devant elle. Nous les avons entendus plusieurs fois. Des gens bien, ajoute-t-elle en laissant son regard s'échapper au-dessus de la tête des visiteurs, comme pour mieux visualiser les entretiens menés auprès parents de la victime.

— Les conclusions de l'enquête ?

Elle redescend son regard vers les deux officiers assis en vis-à-vis et fait un lent signe de dénégation de sa tête coiffée de boucles blondes.

— Ça a été un échec, cette enquête, avoue-t-elle en se mordant la lèvre inférieure. Enfin, attention ! se reprend-elle aussitôt, non pas de notre fait, car le travail d'investigation a été bien mené, rien à se reprocher à ce niveau, non, je ne parle pas vraiment de ça, car après tout, on ne retrouve pas toujours les coupables, n'est-ce pas, ça se saurait…

Surpris, Perrot et Lefèvre la laissent venir, sans bien comprendre à quoi elle peut bien faire référence.

— Notre plus grosse frustration dans cette affaire, se remémore-t-

elle avec une voix grave, c'est de ne pas avoir compris la détresse du père de Cindy.

Elle s'interrompt en remuant la tête et pinçant ses lèvres maquillées d'un rose discret, avant de préciser :

— Il s'est donné la mort peu après. Je crois que personne n'a rien vu venir, regrette-t-elle en secouant ses boucles de plus belle.

Le silence s'installe dans le bureau, à peine entrecoupé par le cliquetis de doigts courant sur un clavier d'ordinateur, dans un bureau mitoyen à la cloison trop fine. Perrot se racle la gorge.

— On voit rarement venir ce genre de choses, la rassure-t-il platement, surtout lorsqu'on ne fait pas partie de l'entourage proche. Ou peut-être surtout lorsqu'on fait partie de l'entourage proche, corrige-t-il aussitôt en se rappelant des témoignages plus bouleversants les uns que les autres de témoins n'ayant pu prévenir le suicide d'un parent ou d'un ami.

— Le père avait-il été inquiété à l'époque ? demande Lefèvre dans un souci de mettre fin à l'apitoiement général.

— Non, pas plus que ça dans ce genre d'affaire, répond la capitaine. Il avait d'ailleurs été rapidement mis hors de cause puisqu'au moment de la disparition de sa fille, il était hospitalisé pour une appendicite.

— Et la mère ?

— J'ai entendu dire que, peu après le décès de son mari, elle avait déclenché un cancer du sein. Réaction assez classique, paraît-il, quand une femme est confrontée à de terribles pertes.

Lefèvre a lancé malgré lui un regard craintif en direction de son voisin, mais celui-ci, s'il a été ébranlé par l'évocation de la maladie dont souffrait la mère de la victime, n'en laisse rien paraître. Il sait qu'il faut absolument faire des cases dans sa tête et ne pas laisser l'intime interférer avec le professionnel. Il n'empêche, la vision de Clara perfusée sur un lit d'hôpital vient perfidement s'inscrire sur sa rétine.

— Donc, personne n'a été mis en cause ?

— Non, personne. C'est à croire qu'elle s'était elle-même mise dans le marais.

— Ce qui est impossible.

— Évidemment, puisqu'il y a eu qu'il y a eu mutilation post mortem… Mais au fait, réagit-elle soudain, je ne comprends pas pourquoi vous vous intéressez maintenant à cette affaire ? Ne me dites pas que…

Perrot opine gravement. Elle porte la main à sa bouche et laisse échapper :

— Oh, Seigneur…

*

La femme qui leur ouvre la porte a le visage ravagé, pourtant, malgré ses cheveux gris et ses yeux enfoncés dans leurs orbites, il émane d'elle une sorte de dignité.

Elle a accepté de les recevoir sitôt qu'ils l'ont appelée du commissariat de Vannes.

— Je n'ai pas eu le temps de faire le ménage, indique-t-elle en désignant d'un geste las le salon qui se profile dans son dos.

— Pas de souci, la rassure Perrot en la suivant à l'intérieur.

— Si vous appelez ça du bazar, je ne sais pas comment il faudrait qualifier le bureau que l'on vient de quitter ! commente Lefèvre sans toutefois préciser l'identité de l'occupante dudit bureau.

Corinne Joly esquisse un sourire sans joie et chasse deux chats du canapé pour laisser la place aux visiteurs. Le salon est plongé dans la pénombre à cause des lourdes tentures qui aveuglent les deux fenêtres. Sans consulter leur hôtesse, Lefèvre écarte d'un mouvement vif les lourds rideaux, faisant ainsi entrer la pâle lumière d'hiver. La femme cligne des yeux plusieurs fois, comme éblouie par un soleil trop ardent. Pourtant, la lumière est encore insuffisante et Lefèvre allume le plafonnier. Un des deux chats est venu se blottir sur les genoux osseux de la femme. Elle se met à lui gratter le dessous du menton d'un geste mécanique, déclenchant un sonore ronronnement de plaisir.

— Il a l'air d'apprécier, sourit Perrot en désignant la boule de poils bruyante.

Elle opine sans répondre, mais son regard s'est un peu adouci.

— C'est à peu près tout ce qu'il me reste, articulet-elle douloureusement après quelques secondes de silence. Mais au fait, je n'ai pas bien compris la raison de votre venue ici. Vous avez enfin retrouvé celui qui a fait ça à ma Cindy ? demande-t-elle d'une voix qui dérape tout à coup dans les aigus.

— Malheureusement non, répond calmement Perrot, d'autant que nous ne sommes pas en charge de cette enquête.

— Mais alors, je ne comprends pas…

— Il n'est pas exclu, réplique prudemment Perrot, qu'une autre jeune femme ait connu le même sort que Cindy…

— Elle aussi a été…

— Oui, elle aussi a été mutilée, indique pudiquement le commandant en rentrant les lèvres et en opinant du chef. La ressemblance est trop troublante entre ces deux crimes pour qu'on ait affaire à deux individus distincts.

— Je vois… Mais qu'est-ce que je peux faire de plus aujourd'hui ? J'ai déjà répondu cinquante fois aux mêmes questions, souffle-t-elle avec accablement.

— Ce ne sera pas long, fait Lefèvre en essayant d'adopter un ton persuasif. Bien, la date de la disparition de Cindy a-t-elle été formellement établie ?

La femme hoche lentement la tête et précise d'une voix sourde :

— Oui, elle a probablement disparu le jeudi entre cinq heures et cinq heures et demie du matin.

— Comment en êtes-vous si sûre ?

— Cindy travaillait au tri à la poste centrale et elle embauchait à cinq heures et demie tous les matins. Il lui fallait une demi-heure pour s'y rendre de son domicile, donc l'heure de sa disparition a été fixée à cette heure-là.

— Elle aurait pu être sortie la veille au soir… avance Lefèvre en fronçant les sourcils.

— Elle aurait pu mais elle ne l'a pas fait, conteste la femme en continuant à caresser le chat.

— Comment le savez-vous ? Elle était jeune, elle…

— Parce que je le sais, c'est tout, le coupe madame Joly sur un ton soudain cassant.

— Permettez-moi d'insister, ose Lefèvre en penchant le buste en avant comme pour l'inciter à la confidence.

— Cindy était une fille sérieuse, explique la mère sur un ton radouci, elle n'avait pas pour habitude de sortir en semaine, d'autant, je vous le rappelle, qu'elle devait se lever très tôt le matin. S'il lui arrivait de sortir avec des amis – ce qui était rare, précise-t-elle sur un ton sans appel – c'était uniquement le vendredi ou le samedi soir, car elle pouvait dormir plus tard le lendemain.

— Bien sûr, acquiesce Perrot en indiquant à son voisin qu'il prend la suite. Donc, selon vous, elle a été assaillie par son meurtrier alors qu'elle se rendait au travail ?

— C'est ça.

— Son corps a pourtant été retrouvé loin de son lieu de travail.

— Je sais, on n'a jamais trouvé l'explication, répond la femme en secouant la tête avec lassitude. Il a dû transporter son corps…

— C'est probable, en effet. Pour revenir à Cindy, vous dites qu'elle prenait le travail tôt le matin…

— Oui.

— Elle s'y rendait dans son véhicule personnel ?

— Non, en bus, elle n'avait pas son permis. Elle repoussait toujours le projet de passer son permis, se rappelle la mère avec une note de tendresse dans la voix, mais je crois qu'au fond, elle avait peur de se

lancer. Elle disait qu'il n'y avait rien de plus dangereux que la route. Moi je lui disais qu'il y avait d'autres dangers, mais bon…

Elle s'interrompt soudain, comme gênée d'avoir pris la parole si longtemps.

Le chat en profite pour échapper à son étreinte et se planter devant la fenêtre. Mécaniquement, elle se lève et ouvre la porte à l'animal qui bondit au-dehors. Le vent s'est engouffré en une bourrasque glacée dans le salon sans vie.

Perrot poursuit son raisonnement :

— Vous diriez que Cindy était craintive ?

Elle regarde le policier avec une lueur nouvelle dans le regard.

— Non ! se défend-elle avec âpreté.

— Vous avez pourtant dit qu'elle craignait la route et ses dangers.

— Ça ne faisait pas d'elle une peureuse, juste quelqu'un de lucide, je dirais plutôt.

— En gros, elle ne craignait que les chauffards, c'est bien cela ?

— Oui, pour le reste, elle n'avait peur de rien. Même de partir seule dans la nuit au travail, ajoute-t-elle d'une voix étranglée.

Elle soupire et s'enfonce dans son fauteuil qui semble vouloir avaler sa chétive silhouette. Des photos de famille ornent les murs du salon et l'on y voit une Corinne Joly aux formes opulentes et au sourire radieux. Mais la Corinne d'autrefois n'est plus, remplacée par une enveloppe vide désormais éprise de l'ombre.

Perrot se racle la gorge avant de poser la question redoutée :

— Cindy était enceinte, vous le saviez ?

— Non, je l'ai déjà dit aux enquêteurs, réplique-t-elle vertement comme si le policier avait voulu l'offenser en mettant le doigt sur une quelconque faille maternelle.

— Elle fréquentait quelqu'un à l'époque de sa disparition ?

La femme soupire en ouvrant deux mains aux phalanges noueuses.

— Vous avez lu le dossier, non ? Pourquoi ressasser encore ces questions ?

— Nous savons que c'est douloureux, madame Joly, explique doucement Perrot, mais c'est important d'entendre les choses de la bouche même des témoins.

— Des « témoins » ?

— Des proches, si vous préférez.

Elle hoche la tête tandis qu'une moue dubitative se dessine sur son visage. De la voix automatique d'un individu qu'on interrogerait sous hypnose, elle reprend :

— Cindy n'avait pas de petit ami à cette époque, du moins, pas à notre connaissance. Les enquêteurs nous ont appris qu'elle attendait

un bébé… Je dois dire que j'ai encore du mal à y croire aujourd'hui.

*

— Et s'il y en avait d'autres ?

— D'autres quoi ? interroge Perrot en regardant son passager qui vient d'incliner son fauteuil en position horizontale.

— D'autres victimes de l'extracteur de fœtus !

Perrot se met soudain à envisager avec effroi l'éventualité de l'existence d'un tueur en série.

— On en aurait entendu parler…

— Pas forcément. Imagine que ça se soit passé il y longtemps et loin d'ici…

— Mouais.

— Après tout, le meurtre de Cindy Joly nous avait complètement échappé, alors… pourquoi pas un autre, voire des autres ? Ça mange pas de pain de vérifier. Après ma sieste, je passerai voir Rosemonde aux archives. En espérant qu'elle sera toujours au service quand on rentrera.

Perrot lorgne l'horloge de bord et se dit qu'au vu de la circulation sur l'axe Vannes-Nantes, ils ne sont en effet pas certains d'arriver avant dix-huit heures trente dans la cité des Ducs. Son esprit s'évade soudain en des contrées qu'il aurait voulu ne jamais visiter, celles des enfants malades. Pourtant, se réprimande-t-il, il n'a pas le droit de s'apitoyer sur son sort puisque sa propre fille ne le fait pas. Une bouffée de fierté et de tendresse le submerge tandis qu'il se remémore avec quelle habileté – volontaire ou pas – Clara a permis de dédramatiser la situation. Quand il est parti hier soir en fin d'après-midi pour attraper son métro pour Montparnasse, Clara lui a serré le haut du bras et lui a soufflé à l'oreille : « Ne t'inquiète pas, ça va. Ça va aller. » En ce brusque retournement des choses avec cette inversion des rôles qui fait que parfois les enfants prennent en charge la douleur des parents. Cette idée le ramène inévitablement vers Sabrina qui, en son temps, avait également endossé le rôle de mère protectrice auprès de son père qui venait de se faire quitter par sa femme.

Il constate avec soulagement qu'ils arrivent enfin à destination. Il jette un œil vers son voisin qui dort du sommeil du juste. Lorsqu'ils s'engagent enfin sur le pont de la Motte-Rouge où se pressent les voitures des gens fatigués, les péniches en dessous ne sont plus que des silhouettes fantomatiques qui oscillent au bout de leur chaîne. Sur les trottoirs bordant le pont, des passants se hâtent, emmitouflés dans leur manteau fourré. Le thermomètre de la pharmacie qu'ils viennent de dépasser n'indiquait qu'un petit huit degrés, mais le vent qui ne

faiblit pas renforce l'impression de froid. Lefèvre s'est réveillé sitôt arrivé devant le commissariat, comme le cheval qu'un sixième sens prévient qu'il arrive à l'écurie. Il s'étire en laissant échapper un bâillement satisfait et prend aussitôt la direction du sous-sol où officie l'archiviste au nom prédestiné, Rosemonde Sétou. Une vague odeur de tabac annonce aussi sûrement qu'un fléchage l'arrivée au bureau de la femme à la silhouette de bûcheron et au léger strabisme. Elle a depuis longtemps dépassé l'âge de la retraite mais a toujours refusé de lever le camp, arguant que « personne ne m'attend chez moi, à part mes poissons rouges qui ne sont guère bavards ». En réalité, personne au service n'a jamais souhaité son départ, car « Disque dur », comme on la surnomme à son insu – du moins, ses collègues s'en convainquent-ils – est la mémoire du commissariat.

— Putain, on se les gèle ici ! s'exclame Lefèvre en pénétrant dans le bureau dont la croisée grande ouverte laisse entrer les bourrasques humides.

— La chaleur ramollit le cerveau, prononce la femme à la voix rauque, en esquissant un rictus qui se veut un sourire mais qui n'a jamais réussi à attirer un homme.

Rosemonde Sétou est une fumeuse invétérée qu'aucune loi ni sermon n'ont jamais pu faire cesser de fumer sur son lieu de travail. Le commissaire Law a bien essayé à plusieurs reprises de la faire céder, mais il a dû renoncer face à ses menaces de tout laisser en plan et ne jamais revenir. Sans doute par peur de se retrouver plaqué au mur par l'énorme femme, Law a reculé, et Rosemonde Sétou a continué à enfumer son antre. Ceci dit, le mal n'est pas si grand, se dit Lefèvre, puisqu'elle ne partage son bureau avec personne et que la fenêtre est ouverte en permanence. En revanche, la maudit-il en enfonçant le nez dans ses tours d'écharpe, il est fort désagréable pour toute personne normalement constituée de pénétrer dans un endroit si glacial.

— Bon, que puis-je pour toi ?

— On pourrait fermer la fenêtre ? demande Lefèvre en louchant d'un air mauvais vers les limbes sombres et en se mettant à frapper théâtralement ses bras de ses mains croisées sur sa poitrine.

— Tss tss tss, refuse-t-elle d'un claquement de langue. Raconte…

— Voilà, est-ce que tu pourrais faire une recherche sur des meurtres avec avortement *post-mortem* ?

— Beurk ! s'écrie-t-elle en portant une main à son ventre proéminent qui n'a pourtant jamais porté la vie.

— Je te le fais pas dire. Tu peux faire ça pour moi ?

— Tu n'as pas d'autres précisions à me donner ?

— Si, des jeunes femmes entre vingt et trente ans. Extraction du fœtus après leur mort. Pas d'autre marque de violence volontaire. Pas

de trace de viol. Voilà, fait Lefèvre en ouvrant les mains et en mettant la bouche de côté, c'est à peu près tout ce que j'ai.

— Une zone géographique ?

Il tord sa bouche de plus belle.

— Je vois. Une période, au moins ? demande-t-elle avec une note d'espoir dans sa voix rauque.

Il accentue sa grimace et prend un air de chien battu.

— Avec tout ça, j'vais pas aller loin ! fulmine la femme en se mettant à pianoter sur son clavier afin de signifier son congé au capitaine.

Sans demander son reste, Lefèvre a pris ses jambes à son cou, trop heureux de rentrer chez lui se décongeler un plat Picard.

*

— Allez, Lou, encore un dernier effort ! lance le jeune homme vêtu d'une veste sans manches et d'une casquette de côté.

Elle bande ses muscles tétanisés et soulève la dernière cagette de pommes pour la poser dans le camion. Puis elle se redresse et cambre son dos, quand une douleur au bas du ventre lui arrache une grimace.

— Tout va bien, Lou ? s'inquiète son collègue.

— Un bon bain et une bonne sieste, et ce sera de l'histoire ancienne, fait-elle en se dirigeant vers le fond de l'entrepôt.

— À demain, alors, et repose-toi bien ! lance l'homme en laissant transpercer une note d'inquiétude dans sa voix.

— T'inquiète, Joris, à demain !

Elle est allée récupérer son sac et son manteau au vestiaire et est à présent sur le grand parking qu'éclaire la lumière blanche des projecteurs installés en hauteur aux quatre angles. Elle regarde les grands camions verts barrés de rouge et ornés d'un soleil radieux qui s'apprêtent, l'un après l'autre, à aller livrer leur stock de fruits et légumes un peu partout en France. À nouveau, elle se dit qu'un jour viendra où elle passera son permis poids lourd et se glissera à son tour derrière le volant. Car, se prend-elle à rêver, quel plus sûr moyen de voir du pays que d'embarquer à bord de ces mastodontes colorés ? Elle répond au signe timide du chauffeur, un quinquagénaire un peu fruste mais au bon cœur, qui s'apprête à sortir son véhicule de son emplacement étroit avant de se lancer à l'assaut de la nuit. Elle reste plantée là à regarder la manœuvre délicate comme elle assisterait au ballet aérien de quelque danseur étoile défiant les lois de la pesanteur. Mais elle se secoue soudain en se rappelant que l'heure tourne et qu'elle risque de rater le cinq heures cinq si elle ne se dépêche pas. Elle sort du parking en courant et se jette dans la nuit épaisse qu'éclairent faiblement quelques lampadaires fatigués. À nouveau, elle se fait la réflexion qu'il faudrait signaler à la mairie que l'éclairage public est insuffisant, surtout lorsqu'on est obligé comme elle de circuler seule sur cette portion de route déserte à cette heure. Elle hâte un peu plus le pas, déclenchant à nouveau une douleur sourde dans son bas-ventre. Mais elle n'y prête pas garde, bien décidée à attraper ce bus de malheur dont elle voit déjà les phares qui se rapprochent. Elle adresse au conducteur de grands gestes désespérés même si elle sait qu'elle est invisible à cette distance. Mais le bus s'éloigne déjà, emportant ses rares passagers arrachés à la tiédeur de leur couche et d'autres, tout aussi rares, qui s'y sont précipités, leur nuit de labeur accomplie. Découragée, elle laisse baller ses bras aux muscles

douloureux d'avoir soulevé des charges et reprend son souffle. Elle n'a d'autre option que d'attendre le prochain bus sur le banc raide de l'abribus ou de retourner à la coopérative pour patienter au chaud. Mais elle n'a pas le courage de repartir dans l'autre sens. Tant pis, elle va rester attendre à l'arrêt de bus aux parois taguées de dessins obscènes. Elle s'assoit et remonte la capuche bordée de fourrure de sa doudoune en se demandant avec colère comment elle a pu se laisser aller à rêvasser ainsi, au point de manquer son bus. Elle qui venait de dire à Joris qu'elle avait hâte de se prendre un bon bain et de se glisser sous la couette !

Quelle sotte ! se répète-t-elle en jetant un regard alentour. Mais bon, c'est plutôt touristique, comme endroit, ironise-t-elle intérieurement pour se donner du courage. Vue imprenable sur les villas entourées de jardins, parc verdoyant à perte de vue, océan miroitant dans le lointain. Température clémente toute l'année, population accueillante. Oui, vraiment, grimace-t-elle dans son écharpe, ça vaut le coup de venir en vacances ici !

Soudain, un frémissement la fait sursauter. Elle regarde autour d'elle avec un sentiment de panique quand elle comprend que ce n'est que son portable qui vibre au fond de sa poche. En étouffant une grimace d'autodérision, elle exhume son mobile, ôte son gant et le déverrouille de ses doigts que le froid engourdit immédiatement. Elle répond au texto à toute vitesse et guette la réponse sur l'écran qui diffuse une lumière rassurante. La réponse ne se fait pas attendre, sèche presque brutale dans sa concision : « *Mais où êtes-vous* ? » Perplexe, elle regarde les quelques mots au ton impérieux qui s'affichent sur l'écran. Mais après tout, elle se fait peut-être des idées, le ton de l'interlocuteur n'est peut-être pas autoritaire. Il est simplement inquiet, oui, voilà, c'est l'inquiétude qui transpire de ces mots un peu brefs. Difficile avec les SMS ou les mails de savoir quand le messager est indifférent, surpris, étonné voire en colère. En effet, si on n'agrémente pas son discours d'émoticônes – ces petites vignettes aux visages et dessins étonnamment expressifs – le texte peut paraître dur, voire cassant, alors qu'il est d'une banale neutralité. Aussi se met-elle à répondre aussitôt de ses doigts rompus à ce genre d'exercice. « *À l'arrêt de bus ! Prochain : cinq heures vingt-deux !* » « *Tant pis ! À demain alors.* », répond l'autre dans la seconde. Elle clôt la conversation et se met à surfer sur des sites familiers afin de tromper l'ennui. Le froid commence à gagner ses cuisses au contact du plastique glacé tandis qu'un vent désagréable s'amuse à se frayer un passage entre le bas de son blouson et sa taille. Un grelottement la saisit qu'elle réprime en se forçant à inspirer calmement à l'intérieur de son écharpe serrée sur son nez. Elle ne devrait plus attendre trop longtemps à présent, et bientôt, à elle le bain chaud parfumé ! Quoique, peut-être pas

aujourd'hui, se dit-elle, elle a plutôt intérêt à se glisser sous les draps dès son retour dans son studio, sinon elle est bonne pour n'émerger de son sommeil que vers quinze heures, ce qui ne lui laissera que peu de temps avant l'embauche de dix-neuf heures. Elle commence à en avoir assez de ces horaires décalés et se dit qu'elle va vraiment s'inscrire au permis poids lourd. En outre, elle n'aura même pas besoin de chercher du travail, une fois le sésame en poche, car elle sait que son patron lui confiera volontiers un camion. Enfin, c'est ce dont elle essaie de se convaincre car elle ne mettrait pas sa tête à couper que monsieur Georgelin serait vraiment rassuré de voir ce petit bout de femme seul sur les routes. Pourtant, se dit-elle en scrutant les ténèbres à la recherche des phares du prochain bus, elle ferait son travail aussi bien que ses collègues masculins. Elle serait même capable de mettre les mains dans le cambouis, au besoin. Évidemment, elle entend d'ici les poncifs du genre : « Et lorsque tu seras seule sur ton aire de repos, entourée de routiers tatoués, comment feras-tu pour repousser leurs avances ? » Eh bien, je verrouillerai mes portières, se dit-elle en haussant les épaules et je mettrai les points sur les i tout de suite ! « Pas de ça entre nous, Messieurs ! Nous sommes entre gens de qualité ! » Bon, naturellement, plus facile à dire qu'à faire, mais, elle en est sûre, une femme peut tout à fait se faire respecter dans un milieu d'hommes, et sans renoncer à sa féminité, d'ailleurs. Oui, c'est décidé, elle va se mettre sérieusement à préparer le permis poids lourd, et finis les horaires atypiques ! Elle pourra gérer son temps comme elle l'entend, partir pour une semaine puis profiter de quelques jours de repos. Bon, évidemment, se rappelle-t-elle avec gravité, j'ai un petit problème à régler avant, mais bientôt, ce sera oublié et j'aurai totalement la tête à mes projets de reconversion…

*

Il pose son café devant lui, accroche son pardessus au perroquet tout droit sorti d'un film noir des années trente et se laisse tomber sur son fauteuil. Il fait encore nuit noire au-dehors et le service est quasiment désert. Perrot n'arrivait pas à dormir et, après des heures à se tourner et se retourner dans son lit qu'il n'arrivait pas à réchauffer, il a fini par se lever. Il a pris le temps de se griller des tartines et de se faire un thé en écoutant le bulletin de six heures sur « *Paris Inter* », comme son père persiste à appeler la station de radio. Puis il est sorti dans la nuit froide, immédiatement enveloppé par une humidité que décuple la végétation du parc. Sentant son nez picoter désagréablement et ses yeux s'embuer, il s'est engouffré dans sa voiture et a poussé le chauffage à fond. À présent assis dans son bureau, il serait incapable de dire s'il a croisé un seul véhicule sur le chemin ou s'il a plu. Il a roulé comme dans un rêve, avec l'esprit embrumé de celui qui n'a pas dormi, actionnant les commandes mécaniquement, aussi bien programmé qu'un robot. Il repère aussitôt qu'un message urgent se signale dans sa messagerie. C'est le labo. Il sent une poussée d'adrénaline bien connue venir lui chatouiller les extrémités. Il clique pour ouvrir le message intitulé « *vernis à ongles* ». Il fronce les sourcils avec un air dubitatif et s'apprête à renvoyer le message à son destinataire avec la mention « *erreur* », quand, tout à coup, ça lui revient. Mais oui bien sûr ! Perrot avait remarqué que les ongles de Sabrina étaient laqués et lorsqu'il avait interrogé ses parents à ce sujet, ceux-ci avaient certifié que ce n'était nullement dans les habitudes de la jeune fille de le faire. Le texte du technicien de l'IJ est lapidaire : « *Vernis à ongles introuvable dans les banques de données*. »

Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? s'interroge Perrot en relisant le message concis. Mais la réponse évidente lui apparaît aussitôt : la jeune femme portait probablement un vernis très récemment commercialisé, donc qui n'avait pas encore été enregistré dans la banque de données des laboratoires de la police scientifique. Peut-être même avait-elle utilisé un prototype distribué sous forme d'échantillon promotionnel et qui n'avait finalement jamais été mis sur le marché.

Encore une piste inexploitable ! soupire le commandant en refermant le message pour consulter les autres arrivés pendant la nuit. Pendant l'heure suivante, il termine des notes en souffrance et réfléchit à la suite à donner aux opérations. Cependant, il a du mal à se concentrer sur son travail car, sans arrêt, une pensée insaisissable vient le narguer pour mieux lui échapper la seconde d'après. Il repousse sa chaise et va se placer devant la fenêtre. Sur l'avenue, les

voitures commencent à affluer, slalomant dangereusement pour gagner deux pauvres places sur le pont de la Motte-Rouge. De rares passants se précipitent pour attraper le tram en provenance de Saint-Félix qui dévale l'avenue Amiral Courbet avant de prendre la courbe débouchant sur le quai de Versailles, dans un grincement d'essieux. Il tourne le regard vers la droite, en direction des « Bateaux Nantais » encore à quai, attendant les touristes ou hommes d'affaires qui viendront pour les uns admirer le paysage, pour les autres signer un contrat juteux, tranquillement installés derrière les baies vitrées des énormes vedettes. Pour la centième fois, Perrot se dit qu'il devrait vraiment y aller, au lieu de regarder avec envie les bateaux remonter nonchalamment l'Erdre. Quand Clara sera sur pied, se promet-il, il réservera une table pour elle et Simon. Et à eux le gueuleton sur l'*Hydramour*, le bateau-restaurant dont le nom un peu ridicule attire immanquablement les moqueries de son aînée.

— C'est comme ça que tu bosses !

L'arrivée tonitruante de Lefèvre l'arrache à une mélancolie qui ne demandait qu'à s'installer.

— J'avais un peu de mal à m'y mettre, reconnaît Perrot en revenant s'asseoir derrière son bureau. Tiens, regarde ce que François m'a envoyé, fait-il en montrant le message du labo.

— Tu veux que je dise quoi, là ?

— Je n'en sais rien. Tu en tires quelle conclusion, toi ?

— Ben qu'elle avait mis du vernis d'un vieux flacon retrouvé chez elle.

Perrot relève brutalement le menton et s'exclame en attrapant son portable :

— Eh, mais ça change tout, ça !

Aussitôt, il est en communication avec le technicien qui lui a envoyé les résultats d'analyse du vernis à ongles retrouvé sur la première victime.

— Dis, j'ai reçu ton message concernant le vernis à ongles…

— …

— Oui, c'est ce que j'ai pensé, moi aussi, mais Lefèvre voit les choses différemment.

— …

— Pour lui, le vernis n'est pas référencé parce que beaucoup trop vieux. C'est possible, à ton avis ?

— …

— Bien, je compte sur toi. Au plus vite, n'est-ce pas ?

Perrot repose le combiné sur sa base et explique :

— Il s'y met immédiatement ; avec un peu de chance, on aura rapidement des infos.

— Et tu peux me dire à quoi ça va nous servir, tout ça ? grogne Lefèvre sur un ton morne.

— Je n'en sais rien, avoue Perrot, avant de se redresser brutalement et d'attraper à nouveau le téléphone.

— T'as bouffé du lion, ou quoi ?

Sans répondre, le commandant consulte son petit carnet rouge et compose un numéro. Puis il branche le haut-parleur à l'intention de Lefèvre avachi sur sa chaise et qui l'observe avec la plus parfaite indifférence. Quelqu'un au bout du fil répond immédiatement.

— Bonjour Madame, commandant Perrot à l'appareil.

— Vous avez du nouveau ?

— Non, malheureusement, rien encore. Mais j'avais une question à vous poser.

— Allez-y…

— Cindy avait-elle l'habitude de porter du vernis à ongles ?

— Certainement pas ! Elle disait que ça ne servait à rien puisqu'il s'écaillait quand elle manipulait les corbeilles de courrier. Mais pourquoi vous me demandez ça ?

— Simple curiosité, merci encore. Bonne journée.

La formule de politesse éculée sonne soudain creux aux propres oreilles de Perrot tandis qu'il croise le regard vide de Cindy Joly froidement placardée sur le tableau de liège derrière la tête de Lefèvre.

— J'ai l'impression qu'on tient enfin quelque chose, s'exclame Lefèvre en frappant du poing sur la table, faisant valser la boîte de trombones métalliques. Même si je ne sais pas trop quoi…

— Bon, résumons, fait Perrot en redressant la boîte de trombones. Points communs, je t'écoute, fait-il en appuyant sur le sommet de son crayon Bic et en commençant à noter dans son petit carnet.

— Deux nanas, jeunes, enceintes, mais a priori sans compagnon.

— Quoi d'autre ?

— Les deux auraient été tuées sur le chemin du travail. Tard le soir ou tôt le matin, ça dépend comment on voit les choses, grimace Lefèvre qui n'a jamais goûté la vie nocturne. Les deux travaillaient en horaire atypique.

— Ce qui arrangeait leur tueur, commente Perrot en continuant à noter.

— Si l'on considère que le crime était prémédité, nuance Lefèvre en venant croiser les mains derrière la nuque.

— Parce que ça ne te semble pas acquis ? s'étonne Perrot en relevant la tête.

— J'ai pas dit ça. Les deux vivaient seules, pour-suit-il, sans colocataire ou compagnon.

— Ou compagne.

— Si tu veux, concède le plus jeune dans un rictus indéchiffrable. Les deux étaient indépendantes et ambitieuses, selon leur entourage familial et professionnel. Assez solitaires, aussi. Ne sortaient pas, ou que très rarement le soir avec des amis de leur âge.

— Autre chose ?

Lefèvre réfléchit quelques instants, les yeux fermés pour mieux se concentrer. Dans le bureau contigu, quelqu'un vient d'entrer en sifflotant légèrement. On entend une porte de placard qui s'ouvre et se referme dans un claquement. Puis le bruit sourd d'un objet qui tombe sur le carrelage, suivi d'un « Merde ! » sonore. Perrot a instinctivement regardé en direction du bruit, mais en face de lui Lefèvre est imperturbable, toujours plongé dans ses réflexions.

— Les deux étaient coquettes, féminines, continue-t-il en gardant les yeux fermés. Elles se maquillaient mais pas les ongles des mains. Jamais. Or, les deux ont été retrouvées avec les ongles laqués. Ah, j'oubliais ! Et les deux prenaient les transports en commun.

— Très tôt le matin, précise Perrot. Après son service au CHU pour Sabrina, avant de commencer sa journée à la poste centrale pour Cindy.

— Et si elles se connaissaient ? avance soudain Lefèvre en ouvrant enfin les yeux.

Perrot arrête d'écrire et recule la tête en signe de surprise avant d'opiner lentement :

— Et pourquoi pas ? Je n'avais pas envisagé cette possibilité, mais je suppose que ça vaut la peine de vérifier. Ce que je te propose, c'est que tu appelles les parents et collègues de Sabrina pour leur demander s'ils ont déjà entendu parler par leur fille d'une certaine Cindy. Je fais la même chose de mon côté auprès des relations de Cindy Joly.

— OK, accepte Lefèvre en se levant pour gagner son bureau.

Par la porte restée entrouverte, Perrot le voit faire une pause au distributeur, avant de redémarrer, un gobelet à la main. Lefèvre commence par appeler l'un après l'autre les parents de Sabrina. Le père est injoignable, aussi le capitaine lui laisse-t-il un message dans lequel il lui enjoint de rappeler, s'il connaît une certaine Cindy Joly. La mère est en revanche disponible, mais elle répond par la négative : elle n'a jamais entendu parler d'une amie ou collègue de sa fille de ce nom-là. Lefèvre laisse ensuite un message sur le portable de Marie-Noëlle, la collègue et amie de Sabrina au CHU. Il suppute que si elle ne répond pas, c'est qu'elle est de service à cette heure. Le capitaine réfléchit à d'autres personnes à contacter mais doit se rendre à l'évidence : peu de gens gravitaient autour de la jeune femme retrouvée morte dans la zone de l'Hippodrome. Avec perplexité, il

essaie de dresser un portrait à peu près fidèle de la jeune victime d'après les informations qu'ils ont récoltées. À part le fait qu'elle était enceinte bien que n'ayant pas de petit ami, il ne voit rien de particulier à noter dans la vie bien rangée de la jeune femme.

L'entreprise de Perrot, n'est pas plus couronnée de succès. Le nom de Sabrina n'a éveillé d'écho chez aucun de ses interlocuteurs. Dépité, il regarde le téléphone, muet sur son socle, et se retient d'appeler Sofia pour prendre des nouvelles de sa fille. Il s'est mis d'accord avec elles deux pour n'appeler que le soir et encore, pas nécessairement tous les soirs, lui a soufflé son ex-femme sur le seuil, au moment du départ. Au pire, se dit-il, j'enverrai un texto… Il se rencogne dans son fauteuil, à nouveau submergé par une bouffée d'angoisse. Et si le traitement s'avérait inefficace ? Et si Clara ne s'en remettait pas ? Et si, et si ? C'est le moment que choisit Lefèvre pour débouler dans le bureau, comme si un sixième sens l'avait averti qu'il fallait aller distraire son ami de ses idées noires.

— Rien ! annonce-t-il dès le pas de la porte. Et toi ?

— Pareil, dit Perrot qui s'entend ajouter : on sort manger un morceau ?

— Ben ça alors, si c'est toi qui proposes, maintenant !

Après déjeuner, ils consacrent le reste de la journée à éplucher les mêmes rapports et relevés, avant d'aller rendre compte au commissaire Law des maigres avancées de l'enquête. Ce n'est qu'en fin d'après-midi, alors que le commissariat a commencé à se dépeupler et que les réverbères se sont depuis longtemps allumés dans la rue que leur parvient le coup de fil tant attendu. Le haut-parleur est déjà en route.

— Ici, François du labo. Lefèvre a eu le nez creux : le vernis est de la marque Revlon, c'est le numéro vingt-trois ou « Heure d'été », ajoute-t-il sur un mode légèrement ironique, qui a été commercialisé en 1967 à 1999.

— Merci François, bon boulot ! Je vais encore abuser de tes services : est-ce que tu pourrais le comparer avec un autre échantillon prélevé dans le cadre d'une autre affaire plus ancienne ?

— Ça doit être dans mes cordes. Il est où, ce fameux échantillon ?

— En fait, il n'est pas ici, avoue Perrot. S'il se trouve quelque part – en espérant qu'il existe bien – il doit se trouver parmi des scellés au commissariat de Vannes.

— Dès que tu les as récupérés, tu me les fais passer et je m'en occupe, d'accord ?

— D'accord. Bonne soirée, François.

Perrot louche sur sa montre et esquisse une grimace navrée. À

presque dix-neuf heures, aucune chance de pouvoir contacter le service des scellés de Vannes. Il décide alors de laisser un message vocal à la capitaine Jeanne Sixte qui les a reçus le matin même. Il lui demande de le rappeler sitôt que le message lui sera parvenu. Lefèvre n'a pas quitté son fauteuil et a les yeux rivés sur l'écran de son portable.

— Tu cherches quoi ?

— Une nouvelle recette, ma mère va venir passer quelques jours, alors tu comprends, il faut que je prépare mes menus, répond Lefèvre le plus sérieusement du monde.

— Priorité absolue ! ironise Perrot avant de croiser le regard moqueur de son ami.

— Mais non, j'étais pas en train de lire les fiches cuisine de Elle, je cherchais des renseignements sur les produits Revlon.

— Tu comptes te faire une manucure ?

— Très drôle ! En fait, ce produit n'est effectivement plus vendu depuis presque vingt ans. C'est quand même bizarre que Sabrina se soit retrouvée avec ce vieux vernis sur les ongles.

Perrot acquiesce en étouffant un bâillement et en se levant péniblement.

— J'espère que la capitaine Sixte me rappellera à la première heure demain et qu'elle confirmera l'existence de ces scellés. En attendant, je crois bien que je vais rentrer.

— J'y vais aussi.

Les deux hommes écourtent les adieux sur le perron du commissariat que balayent des bourrasques chargées d'humidité, pressés d'aller grappiller quelques heures de sommeil.

Le lendemain matin, alors qu'il est en route pour le commissariat, la capitaine Sixte rappelle Perrot. Il a réussi à dormir quelques heures d'affilée, après s'être endormi comme une masse, sitôt la tête posée sur l'oreiller. Les nouvelles de Clara étaient bonnes et le soulagement mêlé à l'épuisement ont eu raison de ses nerfs tendus à bloc.

Il branche le Bluetooth de son téléphone et explique fébrilement à sa collègue de Vannes pourquoi il importe de mettre la main sur l'échantillon de vernis prélevé sur Cindy Joly.

— Car le vernis a bien été prélevé à l'époque, n'est-ce pas ? interroge Perrot d'une voix où perce l'inquiétude.

— Bien sûr ! Vous ne croyez quand même pas qu'on néglige ce genre de détail dans les petits commissariats de province, mon cher collègue ! réplique la jeune femme avec un bon rire.

— Évidemment que non, se rattrape Perrot en abordant la passerelle menant au sous-sol du commissariat. Et ces échantillons se

trouvent donc…

— Avec les autres scellés, termine Sixte sur un ton catégorique. Je vous envoie immédiatement l'échantillon par service recommandé.

— C'est entendu. Merci infiniment pour votre efficacité.

— Mais de rien. Si vous avez besoin d'autre chose…, propose la jeune femme avec une inflexion nouvelle dans la voix qui laisse son interlocuteur pantois.

Tandis qu'il coupe le moteur, Perrot se demande soudain si la jeune capitaine n'est pas en train de lui faire du gringue. Mais aussitôt, il se tance : c'est son imagination qui s'emballe, faute au manque de sommeil et à ses inquiétudes au sujet de sa fille, rien de plus ! Que va-t-il chercher là ? Pourtant, il se sent perplexe lorsqu'il pense à la jeune femme sympathique et qui avait à cœur de venir en aide à ses collègues de Nantes, qu'il a rencontrée la veille. Ne s'est-elle pas montrée trop obligeante, trop accommodante ? Mais il secoue la tête en levant les yeux au ciel : s'il commence à s'imaginer des choses de ce genre, c'est qu'il est soit très perturbé soit très naïf, voire les deux à la fois… Il gagne l'étage et constate que Lefèvre l'a devancé. Installé à son bureau, il a le teint frais de celui qui a passé une nuit réparatrice et le col de son polo d'un improbable vert amande est amidonné de près. D'un mot, Perrot l'informe du coup de fil du capitaine Sixte.

— Tu ne penses pas qu'on aurait tout intérêt à aller les chercher sur place, ces scellés ? On en profiterait pour aller interroger les collègues de Cindy Joly à la poste de Vannes.

— On a doublement intérêt à y aller, réplique Perrot d'une voix sombre en lisant une note tombée pendant la nuit sur son écran.

— De quoi tu parles ?

— Disparition inquiétante d'une jeune femme de vingt-trois ans.

— Et en quoi ça nous regarde ?

— Elle est du Morbihan, elle aussi…

*

Elle sent une douleur cuisante sous sa hanche, l'impression qu'une masse pèse sur elle de tout son poids. Sa joue et sa tempe sont également sensibles et comme glacées. Elle a la bouche pâteuse et les paupières collées sur des yeux qu'elle peine à ouvrir. De toute manière, le peu qu'elle aperçoit entre ses paupières gonflées ne lui apprend rien sur l'endroit où elle se trouve. Elle a cru un court instant qu'elle était en train d'émerger d'un sommeil lourd, de ceux dont on s'extirpe avec peine, non pas tant parce qu'on était au loin dans quelque songe merveilleux, mais juste parce que l'épuisement nous a emmenés au plus profond de la nuit. Elle ne distingue rien autour d'elle, le noir l'entoure, opaque et menaçant. Elle n'a pas peur du noir pourtant, elle n'a pas peur de grand-chose d'ailleurs. À quoi bon puisque tout peut arriver, même aux plus prudents d'entre nous ? C'est sa philosophie, primaire sans doute, mais celle qu'elle s'est forgée. Aller de l'avant, foncer, sans craindre d'être freinée, regarder devant soi et ne pas appréhender le monde qui nous entoure. Cependant, les beaux principes font souvent long feu lorsque la réalité les rattrape. Une bouffée de panique la submerge soudain, aussi inattendue que violente. Elle referme les yeux, serre très fort les paupières et va pour se les frotter quand une étrange sensation lui parvient : ses mains ne répondent pas, ne consentent même pas à bouger, en quelque refus obstiné de se hisser jusqu'à son visage. Elle se concentre davantage sur ses sensations corporelles, se dit que quelque circuit dans son cerveau a peut-être été touché, ce qui expliquerait cette paralysie subite. Mais elle n'a pas l'impression d'être égarée, du moins au niveau de sa perception des choses, même si elle ignore où elle se trouve. Un nouvel effort qui amène ses mains à bouger d'un misérable millimètre. Elle tente à nouveau de mouvoir ses doigts et soudain ils rencontrent une surface rugueuse. Elle comprend rapidement qu'il s'agit d'une corde qui lui enserre les poignets. Elle baisse les yeux en direction de ses mains qu'elle sait désormais attachées devant elle, mais ne distingue toujours rien dans cette obscurité tenace. Malgré ce que lui crie sa raison, elle se dit avec la mauvaise foi du condamné que peut-être ses membres inférieurs ne sont pas entravés, eux. Mais un petit rire étouffé accompagne la découverte attendue du lien qui lui enserre les chevilles. Elle a été déposée sur le sol en chien de fusil, voilà pourquoi son flanc et sa joue lui font mal. Elle respire lentement pour faire refluer une nouvelle montée d'angoisse et essaie de réfléchir à ce qui l'a menée là. Que s'est-il passé ? A-t-elle été victime de quelque accident de la route ? Est-elle tout bonnement allongée sur un lit

d'hôpital ? Mais la dureté de la couche et la présence des liens excluent cette hypothèse. Ou alors, il s'agit d'une méthode thérapeutique pour contrôler les mouvements erratiques d'une démente ? Qui dit qu'elle n'a pas été prise d'une bouffée délirante qui aurait conduit à la placer en camisole chimique ? Mais elle n'a jamais souffert de ce genre de troubles, réfléchit-elle en étrécissant davantage les yeux pour essayer de se repérer dans l'espace. En vain. Sa vue ne lui est d'aucun secours. Reste l'odorat qu'elle a sensible, elle qui a toujours aimé traîner dans les parfumeries afin d'aller choisir le parfum qu'elle se ferait offrir à son anniversaire. Elle ferme les yeux et dilate les narines, inspire lentement, profondément. L'air qui lui emplit les poumons sent légèrement la poussière et quelque chose qui ressemble à la moisissure ou au salpêtre. L'atmosphère est humide dans cette pièce dépourvue de système de chauffage et les champignons qui doivent coloniser les murs dégagent cette odeur particulière qui provoque l'éternuement. Elle devine qu'elle est détenue dans quelque cave, à moins qu'il ne s'agisse de quelque grotte perdue au fin fond de la campagne. Dans une grotte ? Même elle qui ignore tout de son lieu de captivité, ne croit pas une seconde à cette hypothèse absurde. Mais où Dieu peut-elle bien se trouver ? À nouveau, l'angoisse lui étreint la gorge et lui coupe le souffle. Elle laisse échapper un gémissement désespéré et sent les larmes jaillir et brûler ses yeux desséchés. C'est en entendant sa propre voix résonner dans l'obscurité qu'elle réalise soudain qu'elle n'est pas bâillonnée. Cela signifie-t-il qu'aucun être humain ne se trouve à portée de voix ? Sa gorge se serre un peu plus tandis qu'un spasme nerveux lui crispe l'abdomen. Aussitôt, une douleur sourde fait écho au bas de son ventre, diffuse et lourde. Elle se dit qu'elle doit faire le chemin en arrière dans sa tête, reprendre le fil des événements depuis le début. Mais le début de quoi ? se demande-t-elle avec désespoir. Avant que le découragement ne la submerge tout à fait, elle décide de s'exhorter au calme. Elle se force à se réciter son mantra personnel, celui par lequel elle s'est toujours convaincue que rien ne devait lui faire peur et l'empêcher d'avancer. Après quelques minutes d'autosuggestion, elle sent la vague de terreur refluer et son esprit s'éclaircir un peu. Il faut qu'elle essaie de se rappeler ses derniers instants avant son réveil dans cet endroit inhospitalier. A-t-elle été victime d'un accident ou d'une agression ? Son cerveau ne lui renvoie qu'un écran désespérément blanc sur lequel aucune image violente ne se dessine. Bizarre. Est-ce à dire qu'elle aurait suivi quelqu'un jusqu'ici de son plein gré ? Mais comment le savoir si elle ne sait pas où elle se trouve ? Et puis, elle ne se souvient pas d'avoir accompagné quiconque dans un endroit inconnu récemment. Jamais, même. Ou alors elle aurait été endormie par l'inconnu qui l'a transportée ici ? Elle sent les larmes poindre à

nouveau au ras de ses cils collés. Mais qu'a-t-elle fait pour qu'on lui inflige cette séquestration ? Car elle en est certaine à présent, c'est bien de cela qu'il s'agit. Et quelle heure peut-il donc être ? Sommes-nous le jour ? La nuit ? Un nouveau serrement de cœur lorsqu'elle comprend qu'elle ignore même jusqu'au jour où elle est. Et si ça faisait des jours qu'elle était retenue prisonnière ici ?

Aussitôt, sa raison fragile vient contrer cette hypothèse en avançant un argument logique : si elle était retenue ici depuis longtemps, elle en aurait eu conscience avant, non ? « Oui, souffle une petite voix perfide qu'elle voudrait faire taire, sauf si tu as été endormie tout ce temps, à coups de barbituriques administrés régulièrement. » Soit, mais elle mourrait de faim, se défend sa raison vacillante, n'est-ce pas ? Or, si elle a effectivement une sensation de faim, celle-ci n'est pas intolérable comme le serait une privation de nourriture prolongée. Elle soupire, il faut vraiment qu'elle se remémore les dernières heures. Jusqu'où remontent ses souvenirs ? Elle respire lentement, posément, essaie de les rassembler. Bien, elle était au travail, oui, c'est ça, elle était à l'entreprise. Elle faisait le chargement, elle avait les biceps tétanisés. Elle fait jouer ses biceps et se rend compte qu'elle peut encore sentir les courbatures dans son bras. Cela confirme l'hypothèse d'une séquestration récente car ces douleurs ne persistent pas plus de quarante-huit heures, soixante-douze tout au plus, après un effort physique intense. Elle se rappelle qu'elle était de nuit, comme la plupart du temps, et s'apprêtait à partir. Oui, elle avait fini son service et n'aspirait qu'à aller se coucher. Avec qui était-elle donc cette nuit-là ? Les mêmes que d'habitude sans doute, ils ne sont pas si nombreux à travailler dans cette entreprise de gros. Il y a les chauffeurs poids lourd et les manutentionnaires. Et elle qui supervise les approvisionnements. Et le patron et sa secrétaire, bien sûr. Donc elle était avec l'équipe de nuit. Oui, elle s'en souvient à présent, elle était avec Joris, elle lui disait qu'il lui tardait d'aller retrouver son lit. Et que lui répondait-il ? Elle essaie de se remémorer la scène. Elle croit se rappeler son visage soucieux lorsqu'il l'a regardée partir et il lui a dit quelque chose. Quelque chose comme « Prends garde à toi ! » ou une formule de ce genre. Mais pourquoi lui a-t-il dit cela ? Craignait-il quelque chose en particulier ? Ou bien était-ce ce type d'expressions tellement éculées qu'elles en deviennent vides de sens ? Et si c'était justement lui qui l'avait menée jusqu'à cet endroit insalubre où elle commence à grelotter de froid dans sa parka dont elle sent contre son cou les poils en synthétique de la capuche fourrée. Mais pourquoi aurait-il fait cela ? Elle referme les yeux, soudain accablée par une réalité à laquelle elle ne peut se soustraire indéfiniment : oui, Joris aurait eu des raisons de la conduire au fond de cet antre humide et poisseux…

*

La capitaine Jeanne Sixte les accueille avec le sourire et leur désigne les scellés qui les attendent sur son bureau. Ses boucles blondes sont retenues en une queue-de-cheval un peu haute et le fard à joues rose sur ses pommettes lui donne la bonne mine de celle qui viendrait de rentrer d'une longue promenade au grand air. Elle n'a pourtant pas dû voir beaucoup le jour depuis la réouverture du dossier Cindy Joly.

— Asseyez-vous, vous avez fait bonne route ?

— Oui, et merci d'être allée récupérer les scellés, fait Perrot en désignant les enveloppes et sachets translucides d'un geste du menton.

— Avant d'oublier, je vous demanderai de signer les reçus, indique la jeune femme en se levant à demi pour faire glisser sur la table les formulaires préremplis. Si cette affaire pouvait enfin se conclure…, soupire-t-elle en se rasseyant. Même si ça ne ramènera pas le père de la victime…

— Nous espérons bien que ces prélèvements nous aideront à y voir plus clair, acquiesce Perrot en les fourrant dans le sac dont il s'est muni. Au fait, vous avez eu le temps de nous photocopier les pièces du dossier ?

— L'essentiel, oui. Vous avez les PV des auditions, le compte rendu de la légiste et l'enquête de voisinage.

— Parfait. Et…

— Vous voudriez un petit coin pour étudier tout ça, je me trompe ? le coupe la capitaine Sixte avec un clin d'œil narquois.

— Exactement, sourit Perrot.

— J'y ai pensé, rassurez-vous. Je vous ai déniché un petit bureau dépourvu de fenêtre, désolée, mais c'est précisément pour cette raison que personne n'en veut…

— Je vois, fait Lefèvre, on a droit au cagibi, comme les parias.

La capitaine hésite un quart de seconde, juste le temps de saisir qu'il s'agit d'un trait d'humour. Elle se lève pour accompagner ses collègues dans le bureau d'appoint.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit…

— Du café serait bienvenu, réplique Lefèvre, et des petits biscuits, si ce n'est pas trop demander !

— On peut parfaitement aller se servir, intervient Perrot en donnant un coup d'épaule à son voisin.

— Pas de souci, je m'en charge, répond la capitaine avec un demi-sourire. Quand c'est si gentiment demandé…

Tandis qu'elle s'éloigne, laissant derrière elle le sillage frais d'un parfum à base de muguet, Perrot rouspète :

— T'en rates vraiment pas une, toi ! Dans le genre goujat, tu te poses là !

— Ben quoi, se défend Lefèvre avec un sourire amusé, on est parqués ici comme du bétail prêt pour l'abattoir, manquerait plus qu'on crève de faim et de soif en plus !

Jeanne Sixte est de retour, un plateau dans les mains, qu'elle pose devant eux.

— Merci infiniment, dit Lefèvre sur un ton teinté d'ironie.

— Tout le plaisir est pour moi, se moque-t-elle en tournant les talons.

Perrot ouvre l'épais dossier sur la large table qui occupe la quasi-totalité de la pièce éclairée par un néon. Le dossier regroupe plusieurs sous-chemises de couleur parfaitement identifiées par des étiquettes colorées.

— Tu prends le rapport du légiste ? Je m'occupe du premier PV et on échange ensuite ?

— Allez…

*

Sur le coup de treize heures, la capitaine Jeanne Sixte penche le buste à l'intérieur du bureau.

— Un petit creux, Messieurs ? Je vous emmène déjeuner ?

— Évidemment ! lance Lefèvre déjà sur ses pieds, alors que Perrot s'apprêtait à décliner par manque de temps.

Finalement, sans doute parce qu'il est personnellement confronté aux angoisses de la maladie, il est presque content de céder aux caprices de son équipier. Ils embarquent dans le véhicule banalisé de la jeune femme qui les mène sur le port plongé dans la brume. Pourtant, malgré le temps qui décline toutes les nuances de gris et fait fuir les badauds, le port de Vannes garde tout son charme. En outre, si le quai est vide de piétons – si l'on excepte un groupe d'hommes en ciré jaune et un couple de vieux bien mis, serrés sous leur parapluie – les brasseries qui ouvrent leurs baies vitrées sur le port sont presque pleines. Face à elles, se découpe le rectangle du port de plaisance bordé à droite par une promenade agréablement habillée de lattes de bois qui, à la belle saison et le dimanche, voit défiler des vagues de promeneurs. Mais en ce jour de grisaille, l'esplanade plantée d'arbres est abandonnée des touristes.

— Plat du jour pour tout le monde ? demande Jeanne Sixte en regardant l'ardoise.

Les deux hommes répondent par l'affirmative et la capitaine hèle immédiatement une serveuse en jupe noire et chemisier blanc.

— Bonjour, vous nous mettrez trois plats du jour et un pichet de vin de pays. Nous sommes un peu pressés, précise-t-elle avec son sourire irrésistible. Bien, dit-elle en reportant son attention vers les visiteurs, vous avez du neuf ?

— Pas vraiment, non, répond Perrot. On a deux victimes qui se ressemblaient beaucoup a priori : jeunes, indépendantes, pas de conjoint, relations très limitées avec leur famille…

— Et avortées *post mortem*, le coupe Lefèvre.

— Et avortées *post mortem*, répète Perrot. Et c'est le point véritablement commun entre les deux. Car pour le reste, à part un mode de vie très proche et un caractère indépendant, il n'y a rien de bien notable chez ces femmes.

— On aura peut-être le vernis aussi, ajoute Jeanne Sixte en se servant un verre d'eau.

— Exact. Et ce serait le deuxième élément qui les relie de manière incontestable.

— On est sur la trace d'un fétichiste, vous croyez ? demande Sixte en picorant un bout de pain.

— S'il s'avère que le vernis est bien le même chez les deux victimes, on est en droit de le penser, acquiesce Lefèvre tout en louchant sur le plat en sauce servi à la table voisine et se disant qu'il aurait dû choisir au lieu de laisser leur hôtesse décider pour eux. Le problème, c'est qu'on n'a que l'avortement comme élément tangible pour le moment, ajoute-t-il.

— Vous comptiez réinterroger l'entourage de Cindy Joly ? s'enquiert Jeanne Sixte en s'écartant pour laisser la serveuse déposer son assiette brûlante.

— Ce ne sera pas nécessaire pour le moment car, au vu des rapports des interrogatoires, les enquêteurs n'ont, a priori, négligé aucun détail.

— Quand je vous disais que dans les petits commissariats, on savait bosser, le taquine la capitaine en avalant une cuillérée de purée de pommes de terre parsemée de persil.

Lefèvre est trop concentré sur son rôti qu'il ne regrette finalement pas d'avoir commandé, pour relever la boutade.

Après déjeuner, ils passent récupérer leurs affaires au commissariat de Vannes avant de reprendre la route de Nantes. Rien ne les retient ici puisque les dossiers épluchés le matin même n'ont rien révélé. Ils font la route sous une pluie qui tambourine sans relâche contre le pare-brise et contraint les chauffeurs à une vigilance décuplée. Bercé par le crépitement de l'eau sur la carrosserie, Lefèvre a cédé aux appels de Morphée pour n'ouvrir un œil qu'au moment où Perrot s'engage sur la rampe menant au parking enterré.

Leur premier geste est d'aller déposer le prélèvement de vernis à ongles entre les mains du technicien. Ce dernier s'engage à faire de son mieux pour leur communiquer les résultats dans les heures qui suivent. « Quitte à travailler toute la nuit ! », ajoute-t-il pour témoigner de son zèle. Perrot passe ensuite rendre compte à Law qu'il trouve en pleine conversation téléphonique pendant que sa secrétaire, les bras chargés de feuilles à faire signer, chaussée d'escarpins vertigineux, patiente en passant d'un pied sur l'autre.

— Ça va ? chuchote Perrot en montrant le commissaire.

— C'est le proc', ça a l'air de barder ! réplique-t-elle sur le même ton.

Avisant le commandant, Law salue le procureur d'une voix presque trop respectueuse et raccroche avec la promesse que ses « équipes font tout leur possible ». Il a prononcé « possibeul » avec cet accent dont il n'a jamais pu se défaire. Sous l'effet de la pression, son teint pâle a viré au cramoisi, faisant ressortir le bleu de ses yeux. Law est un homme calme et pondéré, mais s'il ne s'emporte

qu'exceptionnellement, son teint trahit alors inévitablement la fluctuation de ses émotions. Il paraphe les documents que lui tend la secrétaire et attend qu'elle ait refermé la porte pour expliquer :

— C'était le pwocuweur, il était twès wemonté. Il paraît que la pwesse a eu vent des détails horribles de notwe affaire. Du coup, on risque d'être submergé par des demandes d'interviews de chacals assoiffés de scandales.

— Je me demande qui a pu aller baver, fulmine Perrot en secouant la tête. Communiquer à la presse ces éléments confidentiels ne va faire qu'inquiéter la population et ralentir l'enquête.

— Justement, vous en êtes où ?

— On arrive de Vannes où nous avons récupéré le dossier de Cindy Joly qui, a priori, a aussi été victime de ce taré. François, au labo, est en ce moment même en train de comparer le vernis à ongles trouvé sur les ongles de celle-ci avec celui prélevé sur ceux de Sabrina Boucheul. S'il s'agit du même – ce qui est probable car ces deux femmes ne portaient jamais de vernis, selon leur entourage – alors, on aura la preuve formelle que nous sommes sur la trace d'un tueur qui n'en est pas à son coup d'essai.

— J'attends les nouvelles du labo et en fonction des wésultats, je sewai obligé de wéunir une conférence de pwesse dès demain, soupire le commissaire en s'appuyant au dossier de son fauteuil. Hélas, il n'y a pas que ça…

— Vous voulez parler de la disparition inquiétante dans le Morbihan, qu'on nous a signalée hier ?

— Yes. J'espèw qu'il s'agit d'une disparition volontaiw.

— Croisons les doigts…

Il retourne à son bureau, se prépare un thé et pose la chemise cartonnée concernant Cindy Joly sur son bureau. Ce faisant, il croise le regard narquois de sa fille qui sourit à l'objectif du haut de sa balançoire, dans le cadre doré sur le meuble à soufflets. Non, il s'est promis de ne pas appeler tous les jours. Qu'il reste concentré sur sa tâche et qu'il ne laisse pas l'inquiétude le distraire.

Lefèvre vient le rejoindre, un sachet de madeleines à la main. Il s'effondre sur le fauteuil en vis-à-vis, déchire le paquet pour en extraire un gâteau qu'il enfourne en deux bouchées et demande :

— Toujours plongé dans le dossier Cindy Joly ?

— Affirmatif. Tu m'aides ?

— Fais passer…

Les deux hommes se penchent sur les feuillets qu'ils s'échangent pour tenter de relever un détail qui pourrait les mettre sur une piste. Au bout de deux heures, Lefèvre se met à se tortiller sur son fauteuil, comme un gosse mal élevé qui voudrait attirer l'attention de sa mère.

— Je t'écoute, dit Perrot en soufflant avec une fausse irritation.

— Marre…j'trouve rien. On peut s'arrêter là, non ?

— Oui, je me rends compte que je suis en train de relire le même passage depuis dix minutes. Un peu de repos ne serait pas de refus, répond Perrot en plaçant les mains sur les lombaires et en arquant son dos douloureux.

Avec une grimace, il range sommairement son bureau puis se lève. Lefèvre est déjà à la porte, la glissière de son anorak trop court remontée jusqu'à son nez. Ils se séparent en se souhaitant une bonne nuit.

C'est alors qu'il termine son frugal repas en solitaire devant un feu de cheminée qu'il a eu le courage d'allumer malgré sa fatigue, que son téléphone se met à résonner dans le salon. Il hésite à décrocher, convaincu que rien n'est suffisamment urgent pour interrompre ce *Nocturne* de Chopin sur *Radio Classique*. Mais sa main s'est tendue d'elle-même vers le téléphone abandonné sur la table basse.

— Perrot, j'écoute.

— Banco, le vernis provient du même flacon.

— Et merde !

— Tu l'as dit !

— Merci infiniment pour ton efficacité, bonne soirée.

Il raccroche pour composer le numéro de Lefèvre.

— J'espère que t'as une raison vitale pour m'appeler, bougonne Lefèvre en décrochant dès la première sonnerie, parce qu'on ne me dérange pas impunément pendant *La Bataille du Rail* !

— Que tu as vu quarante-six fois, au moins !

— Accouche…

— Pour le vernis, ça a matché !

— Putain, on est tombés sur un gros fêlé !

— Je ne te le fais pas dire. On en reparle demain.

— Dors bien.

— Si seulement…

À nouveau, Perrot louche sur son téléphone redevenu muet et se retient d'appeler Sofia et les enfants. Il doit espacer ses appels, sans quoi il risque d'inquiéter inutilement Clara avec ses propres angoisses, et Simon aussi, qui assiste de loin et de trop près à la fois, au combat de sa sœur contre la maladie. Le sourire de Sofia le ramène malgré lui vers celui de la capitaine Sixte à Vannes. Il se demande s'il ne devrait pas l'appeler pour la tenir informée qu'ils sont à présent certains d'être sur la trace d'un seul et même individu. Mais il se ravise en se disant que cela peut certainement attendre le lendemain, que cette jeune femme a sans doute une vie de famille, un mari, des enfants.

Il regarde les flammes danser dans l'âtre et se dit qu'au fond, il ne

sait rien de sa vie. La femme s'est révélée d'un abord franc et sympathique, mais ils sont prudemment restés sur le terrain professionnel et lui-même n'a à aucun moment mentionné l'existence de ses enfants. « C'est sans doute mieux ainsi, réfléchit-il en se rapprochant du foyer pour sentir la chaleur se diffuser dans tout son corps. Le coup de fil peut bien attendre demain. » En revanche, Law doit être avisé de cette dernière avancée. Rapidement, Perrot appelle le commissaire Law et lui transmet la nouvelle. Puis il place le pare-feu, débarrasse son plateau du dîner et monte se coucher d'un pas lourd, faisant craquer les marches du vieil escalier de bois. Mais qu'importe, ce n'est pas comme s'il risquait de réveiller quelqu'un…

*

Le lendemain, il est au service avant huit heures, le cerveau encore embrumé lorsqu'il prend place derrière son bureau. Il se sert un café et se replonge dans le dossier de la première victime quand Lefèvre déboule, son visage rasé de près aussi lisse et rose que celui d'un bébé.

— Ouh, j'ai bien dormi ! fait ce dernier en s'étirant exagérément. Et toi ?

— Pareil. J'attendais huit heures pour appeler Jeanne Sixte. Je ne voulais pas la déranger trop tôt, si elle est en famille, tu comprends…

— Dis plutôt : « Au fait, cher Hubert, sais-tu si la ravissante Jeanne Sixte est libre comme l'air ? », ricane Lefèvre en ôtant son blouson. Question à laquelle je répondrais – si on me la posait, bien entendu – que je n'en sais fichtrement rien, car moi, je sais faire la part des choses entre le boulot et la vie privée !

— C'est bon ? T'as fini ton laïus ? gronde Perrot en retenant un sourire.

La perspicacité de Lefèvre continue à le sidérer, d'autant plus frappante qu'elle se déploie avec cet air de ne pas y toucher.

Perrot décroche son téléphone et appelle la capitaine Sixte du commissariat de Vannes. Et pour prouver à son collègue qu'il n'a rien à lui cacher, il branche ostensiblement le haut-parleur.

— Ah, bonjour Jean-Louis, l'accueille familièrement la jeune capitaine tandis que Lefèvre se met à pouffer dans son col. Bien dormi ?

— Merci, oui, répond Perrot en fusillant du regard son ami hilare. Je voulais vous dire que le vernis à ongles provenait bien du même flacon.

— Ah ! Au moins, on est fixés maintenant.

— Quelque chose vous perturbe ? interroge Perrot devant le manque d'enthousiasme de son interlocutrice.

— Je ne sais pas si je vous ai parlé hier de cette jeune femme disparue à Auray…

— Non, mais on en a entendu parler. Vous avez été saisis ?

— Oui, hier soir. Je peux vous dire que ça ne m'arrange pas, je devais fêter l'anniversaire de ma fille ce soir…

« Ben, tu vois, semble dire Lefèvre en face, suffit de demander ! »

— Il faudra peut-être décaler…

— Sauf que mon ex-mari faisait spécialement un saut à Vannes pour les dix ans d'Aurélie.

« Eh ben voilà, tu sais tout ! » peut-on lire dans le regard ironique

de Lefèvre, affalé dans son fauteuil et qui n'en perd pas une miette.

— Vos collègues seront compréhensifs…

— J'espère. En attendant, cette disparition est plutôt mystérieuse.

— Racontez.

— Loulou Hauguin, vingt-trois ans, a disparu sur le chemin de retour du travail.

— Elle rentrait comment ?

— Ne bougez pas, je regarde. En bus, elle rentrait à l'aube, après son travail de nuit dans une entreprise de gros en fruits et légumes sur la ZI de Vannes.

Perrot sent son ventre se serrer tandis qu'il demande :

— Autres éléments ?

— Célibataire, vivait seule.

— Qui a signalé la disparition ?

— Son patron qui ne l'a pas vue apparaître au travail et qui n'arrivait pas à la joindre depuis deux jours.

— La famille ?

— Ils n'étaient apparemment plus en contact avec elle.

— Bien, on se tient au courant ?

— Évidemment.

Perrot regarde son collègue redevenu sérieux qui prononce :

— Et si c'était pas une coïncidence ?

— J'espère que si…, répond gravement Perrot.

— Au fait, on en est où des fadettes de Sabrina Boucheul ?

— Tu fais bien d'en parler, elles sont arrivées il y a quelques minutes sur ma boîte mail. Et Georges devait cracker le mot de passe de son ordinateur personnel hier soir. Il a été retrouvé chez elle quand les collègues ont perquisitionné.

— Ils n'ont rien trouvé de particulier dans son appartement ?

— Non, pas à ma connaissance.

— Bon, allons-y avec ces relevés téléphoniques. On remonte jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce qu'on trouve quelque chose à se mettre sous la dent, répond Perrot d'un ton morne.

Lefèvre rapproche sa chaise de celle de son voisin et ils se mettent à éplucher les relevés fournis par France Télécom.

La jeune Sabrina n'était pas du genre bavarde car ses communications étaient rares et n'excédaient jamais les trois minutes. À tour de rôle, Perrot et Lefèvre vérifient l'identité derrière les numéros relevés. Ils s'attardent sur ceux qui ne correspondent ni à un commerce ni à un fournisseur de gaz ou d'électricité. Les numéros inconnus sont systématiquement appelés afin de vérifier à qui ils

appartiennent. Ils s'attaquent ensuite aux SMS, rares eux aussi. Elle envoyait des messages à une poignée d'interlocuteurs de manière régulière quoiqu'espacée. Elle avait pour interlocuteur son amie Marie-Noëlle du CHU, une autre amie prénommée Carolina X, sa mère et son père, sa chef de service, une cousine. Les jours précédant la date estimée de son meurtre, elle avait passé cinq textos en tout et pour tout.

— Incroyable à notre époque où les gens s'envoient un SMS pour prévenir qu'ils vont pisser ! s'étonne Lefèvre. Remarque, ça colle avec cette personnalité ultra-discrète que ses proches décrivent.

— Mm…

Avec impatience, ils essaient de remonter jusqu'aux destinataires des fameux textos. C'est chose faite au bout d'une heure et demie de travail fastidieux. Enfin pas tout à fait car il reste un destinataire non identifié.

— Bon, pourquoi il bloque, ce numéro ? s'agace Lefèvre en pianotant sur le bureau avec son Bic.

— Je n'en sais rien. Il s'agit peut-être d'une carte prépayée…

— J'espère que non, sinon, on est cuits.

À cet instant, le dénommé Georges du service informatique vient frapper à la porte entrouverte.

— Je peux ? demande le géant à la voix étonnamment basse.

— Mais bien sûr, Georges, entre.

Le technicien plie son mètre quatre-vingt-dix-huit pour pénétrer dans le bureau et dépose l'ordinateur de Sabrina Boucheul sur le bureau.

— Vous pouvez y aller, j'ai cracké son pseudo et son code secret. J'ai un peu galéré, mais c'est fait.

— Bravo, on te doit une fière chandelle !

— Je ne fais que mon métier, réplique le collègue en repartant aussi discrètement qu'il était arrivé.

Il est connu dans le service pour avoir épousé une femme qui le domine malgré son déficit de cinquante centimètres. Ils ont en outre des jumelles au caractère aussi impossible que celui de leur mère, ce qui explique probablement pourquoi le pauvre Georges ne rechigne jamais devant les heures supplémentaires.

— Voyons ce qu'il a dans le ventre ! s'exclame Lefèvre en déverrouillant l'ordinateur de la victime de l'Hippodrome.

Les heures qui suivent se passent à étudier la messagerie électronique de la victime. Heureusement pour eux, la jeune femme était méthodique et archivait consciencieusement ses mails dans les rubriques ad hoc : santé ; travail ; famille ; amis ; vacances ; banque ; loisirs. Pour se donner du cœur à l'ouvrage, Lefèvre s'est fait livrer des

sandwiches pour eux deux et une tarte à la crème pour lui. Un à un, tous les mails sont lus et analysés sans qu'aucun des collègues ne relève une quelconque anomalie. Régulièrement, les deux équipiers se lèvent pour faire quelques pas dans le couloir ou échanger avec leurs collègues. La nuit est déjà tombée lorsqu'ils achèvent enfin leur besogne harassante.

— Putain, rien ! fulmine Lefèvre en écartant son fauteuil à roulettes d'un coup de talon énervé.

— Et il va falloir faire pareil avec le mobile et l'ordinateur de Cindy Joly…

— Pitié !

Il s'étire avec une lassitude exagérée avant de se redresser pour contester :

— Tu penses bien que les collègues de Vannes l'ont fait au moment de sa disparition il y a plusieurs mois !

— Oui, mais à l'époque, ils n'avaient aucune raison de croire que le meurtre n'était pas un acte isolé. À la lumière de ce qu'on sait maintenant, il faut absolument qu'on compare les contenus.

— Tous ! s'étrangle Lefèvre. Mais pour quoi faire ?

— Attends, le calme Perrot d'un geste de la main, je ne dis pas qu'on va confronter tout ce qu'il y a sur le disque dur, du moins, pas dans l'immédiat. L'impératif, c'est de repérer si elles ont eu des interlocuteurs communs, voire si elles ont communiqué entre elles.

— Et si elles se méfiaient de tout le monde et qu'elles s'étaient amusées à coder leurs messages ?

— Elles ne travaillaient pas pour les services secrets, que je sache ! En outre, elles vivaient seules, donc à première vue, personne n'avait accès à leur ordi perso.

— Mouais, en attendant, j'ai besoin de me dégourdir les pattes.

— Moi aussi, reconnaît Perrot, mais après, on s'y remet.

— Pas avant d'avoir mangé un morceau !

— Une heure, tu as une heure, le prévient Perrot en enfilant son pardessus pour suivre Lefèvre qui remonte déjà le couloir déserté.

À peine une heure plus tard, ils sont de retour, le ventre lesté d'un kebab acheté à « La Fleur de Tunis », une gargote tenue par un dénommé Ahmed, dans une rue partant du boulevard des Belges. Le service de la police judiciaire est client chez Ahmed depuis plusieurs années car le commerçant est un puits de science sur ce qui se trame dans le quartier. L'accord est tacite entre eux : les collègues acceptent de fermer les yeux sur ses pratiques un peu douteuses – emplois non déclarés et autre business de cannabis sans envergure – et en échange de leur mansuétude, Ahmed joue ponctuellement les tontons pour eux.

— Allez, fait Lefèvre en ouvrant le dossier récupéré à Vannes, la

veille. Tu prends les mails ?

— OK, fais les fadettes.

Là aussi, les mails ont été rangés par dossiers numériques, ce qui facilite grandement la corvée des enquêteurs. Pour autant, l'indispensable tâche s'avère aussi longue et fastidieuse que prévu. Minuit et quart, et toujours rien de probant. Une heure moins cinq. On entendrait une mouche voler. Petit grincement des chaises sur lesquelles on s'agite malgré soi. Soudain, Lefèvre perce le silence, faisant sursauter Perrot qui paraissait prêt à s'endormir sur ses papiers.

— J'ai p'têt'quelqu'chose…

— Vas-y.

— Les deux ont été en relation avec deux sites communs. L'un, c'est *bonappétit.com*.

— Le site de livraison de repas ?

— Tout juste.

— Je ne vois pas trop en quoi…

— On peut imaginer que le tueur les a approchés via ce site.

— Exact. À vérifier.

— Et l'autre ?

— Celui-là est inconnu au bataillon : *petit poucet. com*.

— Tu as cherché de quoi il s'agissait ?

— Pas encore. Attends, je vérifie.

Lefèvre se met à frapper les touches de son ordinateur portable avec frénésie pour finalement annoncer :

— Bizarre, il n'y a pas d'entrée sous ce nom.

— Le site aurait été fermé ?

— Ça m'en a tout l'air. Et merde ! gémit Lefèvre en voyant la première esquisse de piste s'évanouir devant ses yeux brûlants de fatigue. Je déclare forfait, qui m'aime me suive !

Lourdement, Perrot s'écarte de la table, enfile son pardessus et suit Lefèvre jusque sur le perron que balaie une pluie tenace. Le corps aussi rouillé que celui d'un vieux robot, chacun part retrouver son véhicule.

*

— Jean-Louis ? Jeanne Sixte à l'appareil.

— Bonjour Jeanne, quoi de neuf ?

— Mes collègues ont perquisitionné le studio de la disparue d'Auray. Devinez quoi…

— Je ne sais pas…

— Ils ont trouvé des examens médicaux dans un tiroir : elle était enceinte…

Perrot digère la nouvelle en silence, tandis qu'une perspective sombre et redoutée s'ouvre devant lui.

— Qu'en dit votre patron ?

— Il s'est rangé à mon avis. Il pense qu'on doit travailler sur cette affaire de disparition comme s'il s'agissait d'un meurtre. Il y a trop de points communs entre ces trois affaires : le profil des filles, la géographie, leur grossesse.

— Sauf qu'on n'a pas le corps de Lou.

— Parce qu'il n'y a peut-être pas encore de corps.

Un sentiment d'urgence gagne Perrot et achève de le réveiller. Sa collègue de Vannes voit hélas peut-être juste, mieux vaut traiter ce cas avec le même regard que les affaires Sabrina et Cindy. Ils ne doivent absolument pas se retrouver à identifier un troisième corps martyrisé. Il en va de leur santé mentale à eux tous chargés des enquêtes criminelles.

— Je suppose que le commissaire Bernardon a déjà contacté Law ?

— Je n'en sais rien mais j'imagine que oui.

— Je me renseigne et je reviens vers vous.

— Entendu, Jean-Louis.

Perrot raccroche, les yeux un peu rêveurs. Il aime le ton velouté avec lequel elle prononce son prénom, comme si elle disait un poème ou suçait un bonbon au caramel. Mais il n'a pas le temps de s'appesantir sur la voix sucrée de Jeanne Sixte. Il traverse le couloir et descend au premier frapper à la porte du commissaire Law. Ce dernier, dont on ne peut douter qu'il soit arrivé au bureau avec une chemise fraîchement repassée et le cheveu brossé, a déjà l'allure d'un épouvantail. Sous le coup de l'excitation, il a tombé la veste et, malgré le froid au-dehors, ses aisselles sont déjà auréolées et son brushing n'est plus qu'un lointain souvenir.

— Ah, entrez, Perrot. Vous connaissez la nouvelle ?

— Si vous voulez parler de la disparue d'Auray, oui, je suis au courant.

— Bernardon, le chef de Vannes, partage l'analyse de la capitaine Sixte. Il pense qu'on ne peut pas écarter l'hypothèse que cette Lou puisse être la nouvelle victime de ce tueur.

— Je suis d'accord avec elle, les points communs sont troublants.

— C'est pour ça que le procureur nous a co-saisis. Ce qui signifie que Lefèvre et vous, vous allez wenforcer les équipes de Vannes.

Perrot réfléchit un quart de seconde aux répercussions sur les deux dossiers qui les occupent actuellement.

— Pas de problème, mais qu'est-ce qu'on fait des deux autres affaires ?

Law hausse les épaules avec accablement.

— Celles-là sont déjà mowtes…

*

Le temps d'aller réunir une ou deux tenues de rechange chez eux ainsi qu'un nécessaire de toilette, et les deux acolytes mettent le cap sur le commissariat de Vannes. Jeanne Sixte les accueille chaleureusement bien qu'elle ait à leur annoncer qu'ils vont devoir continuer à travailler dans le petit bureau aveugle.

— Désolée, on n'a pas trouvé mieux, s'excuse-t-elle, mais je suis partageuse, si vous voulez, je vous accueille dans le mien, propose-t-elle en regardant exclusivement l'un des deux arrivants.

Lefèvre ne peut s'empêcher de donner un coup de coude discret dans les côtes de son voisin qui fait comme s'il n'avait rien senti. Perrot remercie Sixte en l'assurant qu'ils s'accommoderont parfaitement du bureau dépourvu de fenêtre. Ils déposent leurs bagages dans un coin du bureau et vont rejoindre les équipes réunies autour du commissaire Bernardon dans la salle de réunion. L'homme approche de la retraite et on devine à l'air las qu'il arbore, qu'il se serait bien passé de gérer ce qui pourrait s'apparenter à des meurtres en série. Vêtu d'un jeans brut et d'une chemise blanche, il se tient debout devant un tableau blanc sur lequel ont été placardées des images de la disparue d'Auray. La jeune femme sourit timidement à l'objectif et donne l'impression qu'elle paierait cher pour ne pas être photographiée. Des indications ont été notées au marqueur tout autour.

— Avant de commencer, laissez-moi vous présenter le commandant Jean-Louis Perrot et le capitaine Hubert Lefèvre, venus de Nantes pour nous seconder. En effet, l'affaire qui nous préoccupe présente d'étranges similitudes avec le cas récent du meurtre avec mutilation de Sabrina Boucheul et celui plus ancien de Cindy Joly.

L'assemblée constituée d'une dizaine d'enquêteurs et officiers est tout ouïe. Ils saluent les deux arrivants d'un hochement de tête ou d'un vague « Bonjour ! » lancé à la cantonade. Certains ont le bassin descendu sur leur chaise, d'autres se tiennent bien droit, les coudes plantés sur la table, mais dans tous les regards, c'est la même intensité du chasseur qui flaire sa proie.

— Pour info ou pour rappel : on recherche Lou Hauguin. Disparue a priori en rentrant du travail au petit matin du dix-sept novembre ou peut-être dans les vingt-quatre heures suivantes, puisqu'on a un laps de plus de trente-six heures entre son départ de l'entreprise « FRUIFRAI » et son absence signalée par son patron. Elle vit seule et n'a pas de compagnon en ce moment. Elle serait enceinte. Elle n'a plus donné signe de vie, que ce soit sur son portable ou sur sa boîte mail

depuis approximativement son départ de l'entreprise.

— Elle a pu décider de partir d'elle-même, suggère une femme d'une quarantaine d'années aux cheveux ramenés en un chignon serré sur le sommet de son crâne et aux yeux bleus surlignés d'un trait bleu qui tue l'éclat de son regard au lieu de l'attiser.

— Sans prévenir personne ? Improbable. C'était une fille très carrée, pas du genre à prendre la poudre d'escampette comme ça. De toute manière, la visite de son domicile prévue à onze heures ce matin devrait confirmer l'hypothèse d'une disparition involontaire. Quelqu'un pour s'y coller ?

Jeanne Sixte lève la main.

— Je propose d'y aller avec le commandant Perrot, ça lui permettra de se familiariser avec nos méthodes de travail.

Perrot n'a pas le temps de répondre que Lefèvre s'empresse d'ajouter, avec un rictus à l'adresse de son acolyte :

— On ne sera pas trop de trois !

— Alors, c'est entendu, répond Bernardon, les autres, vous continuez l'enquête de voisinage, on se retrouve pour un débriefing à dix-huit heures. Quelqu'un a quelque chose à ajouter ?

Perrot qui était en train de compulser son petit carnet rouge, lève la main.

— Oui, commandant ?

— On a quitté Nantes un peu précipitamment, du coup, on n'a pas eu le temps de creuser une piste oh ! peut-être complètement inutile, mais bon, au point où on en est…

— Dites toujours, invite Bernardon en fronçant les sourcils.

— Voilà, en crackant l'ordinateur personnel de Sabrina Boucheul, on a constaté qu'elle s'était connectée récemment au site « *petitpoucet.com* ». On a évidemment cherché à quoi ça correspondait, mais bizarrement, on n'a trouvé aucune entrée en surfant sur Google. Deux possibilités : ou le serveur a été fermé ou il a été rebaptisé pour une raison que j'ignore. Il faudrait donc qu'un technicien en informatique du service essaie de remonter ce site. Et par la même occasion, il faudrait relire les mails de Cindy Joly et ceux de Lou Hauguin, histoire de voir si ces deux femmes auraient, elles aussi, eu affaire à ce site, quel qu'il soit.

— On ne doit négliger aucune piste, tranche Bernardon. Pérez, vous vous attaquez au site « *petitpoucet.com* » ?

— OK, patron, acquiesce le jeune geek aux cheveux longs retenus en queue-de-cheval un peu filasse, qui vient d'être affecté au service, directement après une formation poussée en informatique.

— Bien. Caroline et Desmoulins, vous vous occupez de recouper les mails ?

— Oui, chef, répond la seule personne du commissariat que le commissaire Bernardon appelle par son prénom.

Personne – à part les deux intéressés sans doute – n'a jamais su ce qui expliquait ce traitement de faveur. De nombreuses supputations s'étaient diffusées dans le service, mais personne n'avait osé retenir l'hypothèse d'une amourette entre la sexagénaire aux joues duveteuses et aux jupes sous le genou et le commissaire qui, à l'aube de la retraite, portait encore beau.

— Bon courage à tous !

— Merci patron !

Lou Hauguin est domiciliée dans une petite résidence de deux étages au fond d'une venelle dans la commune de Saint-Nolff au nord-est de Vannes. Sans être ancien, le bâtiment de couleur jaune pâle a connu des jours meilleurs. La façade se lézarde par endroits et au niveau des orifices d'évacuation des eaux de pluie, l'écoulement a marqué le crépi d'une traînée noirâtre. Les deux appartements du rez-de-chaussée disposent d'un carré de pelouse que prolonge le petit parking clos de la résidence.

Jeanne Sixte, après avoir pressé trois sonnettes, tombe enfin sur un voisin qui accepte d'assister à la perquisition.

L'homme explique qu'il est en arrêt maladie suite à une chute d'un escabeau et qu'il trouve son temps bien long, assis à regarder la télévision toute la journée.

— Ça m'fera de la distraction, dit l'homme à la moustache bien taillée tandis qu'il referme derrière lui pour suivre Sixte en clopinant légèrement jusque chez Lou. Mais, au fait, réagit-il avec retard, pourquoi vous voulez fouiller chez cette jeune femme ? Elle m'a l'air bien honnête, pourtant.

— Nous sommes à sa recherche, explique lapidairement Jeanne Sixte avant de laisser l'homme entrer. Tenez, prenez une chaise ici, ça ne devrait pas être très long.

Le voisin obtempère avec la mine un peu déçue de celui qui espérait participer plus activement à une intervention de police à laquelle il n'a jamais assistée qu'à travers le prisme déformant d'une série télévisée. Le studio meublé essentiellement de meubles en pin est propre et ordonné. Dans le rayon de soleil timide qui consent enfin à filtrer entre deux nuages, pas un grain de poussière en suspension. Une plante grasse au feuillage luisant s'épanouit devant la fenêtre pourvue d'un balcon permettant tout juste de glisser une minuscule table bistrot et sa chaise coordonnée ou une chaise longue, à condition de la placer parallèlement à la fenêtre. Rien autour d'eux ne laisse penser à un départ précipité : pas de chaise renversée ou de tiroir laissé ouvert. Aucun vêtement ne traîne nulle part, chaque chose

semble être à sa place. Sur la table ronde au milieu de la pièce, des pivoines roses parfaitement imitées se serrent dans un vase en verre à côté d'un journal encore scellé.

— On dirait bien, prononce soudain Perrot en brandissant le *Ouest-France* daté du jour d'avant, encore plié sous sa cellophane, qu'elle n'a pas reparu chez elle depuis le jour où elle a été vue pour la dernière fois à son travail.

— À moins qu'elle soit repassée ici depuis et qu'elle ait emporté le journal pour le lire.

— Je n'y crois pas trop, réfléchit Perrot à haute voix. Pourquoi n'aurait-elle pas lu celui-ci, dans ce cas ?

— Évidemment…

— Hubert, tu jettes un œil à la salle de bains ? Jeanne, vous prenez la chambre et moi le séjour ?

— Parfait.

Perrot commence par ouvrir le petit réfrigérateur encastré qui émet un très léger ronronnement dans le coin cuisine, sous le regard attentif du voisin qui a tendu sa jambe ankylosée devant lui. Le réfrigérateur contient quelques provisions, dont une bouteille de lait entamée mais encore buvable, une barquette de jambon également ouverte et un sachet de gruyère râpé à moitié vide. Si Lou Hauguin avait décidé de partir, aurait-elle laissé ainsi son réfrigérateur avec des produits déjà entamés ? Difficile à imaginer si l'on se fie au portrait dressé par les proches qui ont parlé d'une fille ordonnée et rigoureuse. *A contrario*, pense Perrot, cela peut aussi être la mise en scène de quelqu'un qui, précisément, veut laisser croire qu'elle ne serait jamais partie de son propre chef sans jeter les aliments périssables et vider les poubelles. Il ouvre méthodiquement les placards au-dessus de l'évier pour n'y voir que des assiettes de couleur bien empilées et des verres disposés de manière symétrique. Le placard à provisions ne lui apprend rien non plus, à part que Lou Hauguin faisait attention à son alimentation en privilégiant les produits bios et en excluant les aliments transformés. Dans le salon attenant, une étagère en pin occupe tout un mur. Y sont rangés une collection de CD et un assortiment de *Boule et Bill*, *Yoko Tsuno* et autres *Gaston*. Il y trouve également une série de boules à neige de plusieurs villes ou pays, rangées par ordre croissant de taille. Des bibelots sans valeur autre que sentimentale sont également exposés : petite poupée de porcelaine sur son socle, éventail déplié à la verticale en imitation soie, photophores de différents modèles abritant leurs bougies neuves ou déjà partiellement fondues. Sur les murs, des reproductions de paysage côtoient une ou deux photos de famille montrant la disparue à un âge où elle suçait encore son pouce. Pour ne rien laisser au hasard, Perrot s'occupe de secouer les bandes dessinées ainsi que les deux ou trois romans posés sur l'étagère, afin

d'en faire tomber un éventuel document. Il fait de même avec les boîtiers de CD mais il s'avoue vite vaincu : si Lou Hauguin avait quelque chose à cacher, ce n'est pas dans ce salon qu'elle l'a dissimulé. Tout à coup, quelque chose lui revient et il fait alors demi-tour pour aller décrocher de la porte du réfrigérateur un calendrier aimanté à motifs amusants qu'il avait remarqué. Il le glisse dans un sac transparent et gagne le couloir.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non !

— Rien ! renchérit Lefèvre en sortant de la salle de bains. La brosse à dents est toujours dans son verre, le dentifrice aussi. Peu de produits de toilette et bios pour la plupart. Aucun médicament à part du Doliprane et des pastilles Rennie. Ah ! Et la trousse de voyage est toujours là.

— De mon côté, rien à signaler non plus. La chambre est en ordre, le lit est fait. Si elle est partie, ce n'était pas prévu car le roman qu'elle lit en ce moment est retourné sur la table de chevet à côté d'un demi-verre d'eau. De plus, il y a deux valises dans le petit placard, dont une qui contient son passeport. Qui n'a d'ailleurs servi qu'une fois, lors d'un séjour de quatre jours à New York au printemps 2012.

— Bien, Monsieur, fait Perrot à l'adresse du voisin, nous allons vous remercier de nous avoir servi de témoin.

— C'est la moindre des choses, répond l'homme en repliant sa jambe convalescente à regret, si vous avez encore besoin de mes services, n'hésitez pas.

— Nous n'y manquerons pas, sourit la jeune policière en le raccompagnant.

À l'extérieur du bâtiment, ils tombent nez à nez avec deux collègues du commissariat venus faire l'enquête de voisinage. À leur air dépité, on devine qu'ils ont fait chou blanc. Ce que confirme le plus jeune, un policier au visage marqué par des traces d'acné et aux beaux yeux bleus, qui participait à la réunion plus tôt le matin :

— Les voisins à qui on a pu parler – les autres sont encore au travail à cette heure – n'ont rien pu nous dire. Ils n'ont pas remarqué de manège bizarre autour de chez elle et personne ne l'a vue partir avec un bagage sous le bras. Évidemment, on y retourne après dix-neuf heures, histoire de trouver plus de monde dans l'immeuble.

— Bien, tenez-nous au courant si vous trouvez quelque chose, les enjoint Perrot en rabattant contre lui les pans de son manteau que le vent joue à écarter.

Dans la voiture qui les ramène au commissariat de Vannes, les trois collègues sont plongés dans le silence. Leur inspection du domicile de la disparue ne leur a rien apporté, hormis la quasi-certitude qu'elle

n'est pas partie de son plein gré. Cela fait-il d'elle pour autant la victime du tueur dépeceur ? À travers les vitres noyées de pluie, le paysage se gondole et les reliefs se dérobent. Tout n'est que grisaille à perte de vue, seulement entrecoupée par les signaux lumineux des enseignes publicitaires sur le bord de la route ou les phares des voitures venant en face.

— Et maintenant ? lance Sixte à l'adresse de Perrot installé sur le siège passager et de Lefèvre dont elle ne devine la présence à l'arrière que grâce au son de l'emballage de quelque friandise qu'il froisse dans sa main.

— Je ne sais pas, réplique Perrot en regardant pensivement à travers la vitre côté passager. Il faut espérer que ses collègues de travail seront plus bavards…

Sixte opine en silence tandis qu'elle s'engage sur la bretelle qui disparaît dans la brume. Lou Hauguin est ou était employée dans une entreprise de fruits et légumes en gros située sur la zone industrielle du Prat, au nord-est de l'agglomération vannetaise. Les bâtiments de la maison « Fruifrai » se dressent entre une société de transports et une autre spécialisée dans le BTP. Une haute grille encercle le périmètre comprenant le parking où sont rangés les poids lourds, les entrepôts de stockage et les bureaux de la direction. Sur le mur du premier bâtiment sur la gauche - le seul comportant des fenêtres à hauteur d'homme -une plaque dorée sur la porte indique qu'il s'agit du bureau de la direction. Lefèvre regarde par la fenêtre éclairée et fait signe à la femme assise au fond du bureau, derrière son ordinateur. Celle-ci sort sur le seuil et les toise d'un air méfiant, les mains posées sur ses hanches larges.

— Bonjour, c'est pour quoi ? interroge-t-elle en fronçant ses sourcils que dissimule à demi une frange au poil maigre.

— Bonjour Madame, commissariat de Vannes et de Nantes, se présente Jeanne Sixte en montrant sa carte, nous voudrions parler au directeur. Ou à la directrice, ajoute la féministe qui sommeille en elle.

— Monsieur Clément avait rendez-vous en ville avec les banques. Il voudrait s'agrandir, précise-t-elle avec une note d'admiration dans la voix. Mais les équipes de jour – à l'exception des chauffeurs déjà en route, bien sûr – sont sur site. Si vous voulez leur parler…, invite-t-elle en esquissant le geste de rentrer dans sa tanière.

— C'est ce que nous allons faire, mais avant cela, nous voudrions vous parler quelques minutes. On peut ? s'enquiert Jeanne Sixte en désignant l'intérieur du bureau qui leur fait de l'œil avec son chauffage allumé.

— Je vous en prie, accepte-t-elle de mauvaise grâce en les précédant dans le bureau presque surchauffé.

Un galet branché diffuse un parfum d'ambiance recréant artificiellement l'odeur du jasmin. Par-derrière flotte l'odeur ténue mais reconnaissable du tabac blond que la secrétaire ne fume peut-être même plus aujourd'hui mais dont elle a abusé trop long-temps entre ces quatre murs. Jeanne Sixte et Perrot s'assoient en face du bureau, sur les deux uniques chaises à disposition, tandis que Lefèvre va appuyer son postérieur au radiateur. Le bureau est encombré de corbeilles de papiers à trier et d'une collection impressionnante de stylos de couleurs différentes. Perrot se remémore alors son plaisir d'enfant lorsqu'il pouvait varier la couleur dans ses cahiers d'écolier. C'était comme si quelqu'un d'autre que lui avait pris sa place, s'emparant de son poignet pour tracer les lignes et les lignes demandées par le maître. Lefèvre aussi a remarqué la panoplie de crayons à bille et feutres multicolores.

— Votre mari est dans la papeterie ?

— Je ne suis pas mariée.

— Et tous ces crayons ?

— Ah ! répond-elle en consentant enfin à sourire, je crois qu'on appelle ça un TOC. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, sauf que je fais une petite fixette, ajoute-t-elle en tordant sa bouche peinte en rose pastel en un rictus faussement navré.

— Trouble obsessionnel compulsif, ne peut s'empêcher de préciser Jeanne Sixte.

— Ça doit être ça, acquiesce la femme en enfonçant son corps massif dans le fauteuil à peine assez large pour elle. Rien de bien méchant, au fond. Mais vous n'êtes pas venus jusqu'ici pour parler de mes tics ou de mes TOC, n'est-ce pas ?

— En effet. Lou Hauguin n'a pas donné signe de vie depuis le dix-sept novembre, enchaîne Perrot. Vous êtes sans doute au courant…

— Bien sûr, opine gravement la secrétaire de direction en se mordant la lèvre. Pauvre petite, je me demande ce qui a bien pu lui arriver…

— Vous la connaissez bien ?

— Bien, oui, dans le sens où elle est employée chez nous depuis presque quatre ans.

Elle a prononcé le « nous » avec une possessivité manifeste, comme si elle avait personnellement investi dans l'entreprise.

— Quand vous dites « chez nous », ne manque pas de faire remarquer Lefèvre, vous voulez dire chez monsieur Clément et vous-même ?

Imperméable à l'hypocrisie sous-jacente, elle rosit légèrement, autant sous l'effet de la surprise que de la fierté que ce policier ait pu la croire aussi proche de son patron.

— Non, je veux dire chez « Fruifrai », corrige-t-elle en se redressant légèrement, soudain plus sûre de ses charmes que la graisse camoufle. Lou est là depuis pas mal de temps et pourtant, je ne sais pas si je peux dire que je la connais si bien que ça. C'est une bosseuse, toujours à l'heure, jamais absente. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai été très surprise quand l'un de ses collègues m'a signalé son absence. J'ai vérifié après coup et j'ai noté qu'en presque quatre ans, elle n'avait été absente que deux fois : l'une pour grippe, l'autre pour le décès de sa grand-mère. Mais dans les deux cas, elle nous avait immédiatement prévenus. Alors que cette fois-ci, rien…

— Vous avez peut-être une explication ? demande Jeanne Sixte en jouant machinalement avec les crayons multicolores qui se trouvent dans le pot devant elle.

— Comment voulez-vous ? À part envisager une maladie, je ne vois pas… J'ai attendu dix heures pour appeler sur son portable puis à son domicile, en me disant que si elle était effectivement clouée au lit, elle dormait peut-être encore. Mais elle n'a pas répondu, ce qui n'est pas du tout dans ses habitudes, ajoute la femme en secouant la tête avec conviction.

— Avez-vous noté quelque chose de différent chez elle, les jours précédant sa disparition ?

— Pas du tout.

— Ou remarqué des tensions avec le patron ou un collègue en particulier ?

— Non plus.

— Diriez-vous que monsieur Clément est satisfait du travail de Lou Hauguin ?

— Absolument.

— Donc, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, se met à persifler Lefèvre en passant d'une fesse sur l'autre sur le radiateur brûlant.

— On peut sans doute dire ça, approuve la femme d'un ton uni. Après, nuance-t-elle en retournant les paumes au plafond, les apparences sont peut-être trompeuses ou alors je suis un peu naïve, mais j'ai l'impression que les gens sont heureux de travailler ici.

— Est-ce qu'il serait possible de parler au personnel ?

— Bien sûr. Vous voulez parler à qui en particulier ?

— Peut-être à ceux qui travaillent en équipe avec elle…

— Je vois ce que vous voulez dire, mais Lou ne travaille pas réellement en équipe puisqu'elle supervise la phase chargement.

— Elle était peut-être plus proche de l'un ou l'autre en particulier ?

La femme semble hésiter un quart de seconde avant de répondre par l'affirmative, comme si elle avait tout à coup craint d'en dire trop.

— Oui, elle était… elle est souvent avec Joris Pélion. Ils s'entendent bien, ces deux-là, ajoute-t-elle avant de se mordre la lèvre comme pour se punir d'avoir parlé trop vite.

— Ils sont amants ? rebondit Lefèvre du haut de son perchoir.

— Je n'ai pas dit ça ! se récrie la femme en s'empourprant sous le coup de l'agacement.

— Ah ? J'ai du mal comprendre, conclut Lefèvre avec son air de ne pas y toucher. Et où peut-on trouver le personnel en ce moment ?

— Dehors ou à l'entrepôt, indique la secrétaire d'un coup de menton sec avant de baisser ostensiblement la tête vers les papiers dispersés devant elle.

Elle répond du bout des dents au salut des trois policiers qui quittent son bureau en laissant s'engouffrer une vague d'air froid.

Les trois collègues avisent deux hommes en train de décharger un camion sur une palette à roulettes placée à l'aplomb de l'immense remorque. L'un a une petite quarantaine d'années et est vêtu d'une veste polaire noire et d'un bonnet noir profondément enfoncé sur ses oreilles. L'autre ne porte qu'un pullover également noir malgré la bise glaciale contre laquelle les camions alignés sur l'immense parking bétonné constituent un piètre rempart. Le deuxième homme est nettement plus jeune, avec un corps de sportif. Ils sont penchés au-dessus de l'ouverture du véhicule où s'entassent des cageots de fruits et de légumes de saison. Les deux ouvriers qui semblent engagés dans une discussion animée, s'interrompent aussitôt qu'ils remarquent la présence des arrivants.

— L'un de vous est-il Joris Pélion ? demande la capitaine Sixte à tout hasard.

— Oui, c'est moi, réplique le plus jeune en se redressant, c'est pour quoi ?

— Nous enquêtons sur la disparition de Lou Hauguin.

— Ah ? Et…

— Et nous voudrions nous entretenir avec vous, termine Lefèvre, avant que le dénommé Pélion n'exprime son impuissance à les aider.

— Bon, fait le jeune homme à l'adresse de l'ouvrier au sweat-shirt à l'effigie du club de football vannetais sponsorisé par la marque Breizh Cola. Tu continues sans moi ?

L'homme à bonnet noir hausse les épaules avec indifférence et soulève un cageot avec un « Han ! » étouffé.

Joris Pélion les invite à le suivre à quelques mètres de là, sous l'avancée d'un hangar au fond duquel se devine un enchevêtrement de palettes et de cartons en tous genres.

L'auvent n'est d'aucune utilité contre les bourrasques humides qui s'abattent sur l'esplanade bétonnée à intervalles réguliers. En retenant

un frisson de froid, Lefèvre insinue de son ton égal :

— Vous avez l'air très affecté par la disparition de votre collègue Lou, monsieur… Pélion.

Le jeune homme aux biceps volumineux sous son pull-over noir moulant ne répond pas et se contente de le regarder comme s'il ignorait que c'est à lui que s'adresse ce policier au blouson démodé. Mais le clignement qui se met soudain à agiter sa paupière supérieure parle pour lui. S'il ne pipe mot, il a commencé, sans même s'en rendre compte, à bander son biceps droit tandis que du pouce gauche il en teste la résistance.

— Vous êtes culturiste ?

— Non ! répond-il en brisant enfin le silence.

— Vous êtes très musclé, commente Perrot en désignant du menton la main du jeune homme qui enserre toujours son bras.

— Ah ! Non, c'est simplement le fait de charger et décharger des camions toute la journée. Y a des gens qui se musclent plus facilement que d'autres.

— Et Lou fait le même travail ?

— Plus ou moins. En fait, elle doit surtout superviser le chargement, mais comme on manque toujours de bras ici, elle met la main à la pâte, elle aussi. De toute manière, réfléchit le jeune homme à haute voix en regardant derrière son épaule les engins garés sur le parking, on a tout à y gagner si tout le monde participe. Comme ça, on arrive à tenir les horaires.

— Et avec les autres collègues ?

— Ça se passe bien.

— Non, je voulais dire entre Lou et vos collègues.

— Lou s'entend avec tout le monde, répond-il en laissant échapper un sourire attendri qui découvre une dentition parfaite. Elle a bon caractère et elle est toujours prête à rendre service.

— Et dans sa vie privée ?

Le cou du jeune manutentionnaire s'est subitement tendu, faisant saillir les tendons. Sur un ton presque bravache, il réplique :

— Qu'est-ce que vous voulez savoir sur sa vie privée ? La vie de Lou est pour le coup très privée.

— C'est-à-dire ?

Le jeune homme serre la mâchoire.

— Je suis pas le mieux placé pour parler de Lou, je ne connais pas grand-chose sur elle. On s'entend bien, mais ça s'arrête là.

— Ce n'est pas ce qu'on nous a dit, lance Lefèvre tout à trac.

Le jeune Joris Pélion se crispe un peu plus et enfonce ses deux mains dans les poches de son jeans comme pour les empêcher de le trahir.

— Vous êtes son petit ami, n'est-ce pas ? insiste Lefèvre.

— Non. On est collègues, c'est tout, riposte le jeune homme en donnant un coup de pied dans un caillou imaginaire. Je n'ai rien de plus à vous dire, excusez-moi, il faut que j'y retourne, conclut-il en tournant brusquement les talons.

Les deux collègues observent le jeune homme qui s'éloigne à grandes enjambées décidées vers la partie administrative de l'entreprise. Il ouvre la première porte à gauche qui, à en croire la grande table basse de forme ronde et les fauteuils disposés autour qu'on aperçoit dans l'embrasure, doit être celle de la salle de repos. Sans y être invités, les trois officiers lui emboîtent le pas, tandis que Perrot glisse à son voisin :

— Pour le coup du petit ami, tu bluffais, non ?

— Absolument. Mais je crois que j'ai mis dans le mille…

Ils pénètrent à la suite du manutentionnaire dans une grande salle équipée de quelques poufs et fauteuils bas autour d'une table basse sur laquelle traînent quelques verres et tasses sales ainsi qu'un paquet de biscuits entamé. Une femme dont on ne voit que la queue-de-cheval y est assise, ainsi qu'un homme qui présente son profil. Les deux portent un bleu de travail.

— La porte, on se caille ! lance l'homme à l'adresse des arrivants avant de se reprendre avec un :

— Désolé, je croyais que c'était Joris qui avait oublié de claquer la porte. C'est mal isolé ici, se justifie-t-il avec un rictus d'excuse.

— On peut s'asseoir ? demande Lefèvre en montrant sa carte tricolore et en prenant place sans attendre la réponse. Vous êtes ?

— Marc le Guellant et Paula Lodec, indique l'individu en désignant la femme d'une petite quarantaine d'années qui les dévisage avec un mélange de curiosité et de crainte.

L'ouvrière a noué un foulard de mousseline rose corail autour de son cou, seul artifice féminin dans sa tenue asexuée.

— On ne vous apprend rien si on vous dit que votre collègue Lou Hauguin est portée disparue.

— Oui, on est au courant, dit l'homme tandis que la femme opine avec un air grave.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— C'était jeudi, répond la femme sur un ton catégorique. Elle était de nuit, elle aussi.

— Et ?

— Et rien, on a fait nos heures et on a quitté l'entreprise.

— Ensemble ?

— Non.

— Pourquoi ? intervient Perrot.

— Pour rien, répond la femme au visage agréable malgré son air fatigué, on n'est pas parties ensemble, c'est tout. Moi j'ai ma voiture, alors que Lou prend les transports.

— Comment était-elle ce jour-là ?

— Comme d'habitude, hein, qu'est-ce que t'en penses ? répond la femme en cherchant l'assentiment de son voisin.

— Pareil. J'ai rien remarqué de spécial.

— Vous l'avez vue partir ? demande Perrot.

— Je ne m'en souviens pas, répond l'ouvrière en secouant la tête. Je ne crois pas, non. Vous savez quand on est du soir et qu'enfin, on débauche, on n'a pas envie de rester traîner. On se change au vestiaire et on rentre vite fait chez soi.

— Et vous, monsieur le Guellant ?

— Je ne me rappelle pas.

On sent un léger flottement dans sa réponse. Perrot se penche, les coudes sur les genoux.

— Faites un petit effort…

Mais l'homme au visage mal rasé et aux yeux enfoncés dans leurs orbites avance une lippe dubitative.

— Je vais vous aider, propose Lefèvre avec un rictus. On peut supposer que Lou se trouvait avec Joris Pélion avant de partir, non ?

Les deux interlocuteurs ont frémi légèrement et ont échangé un regard fugace. L'homme décide de répondre :

— Peut-être, mais je ne m'en souviens pas. Et toi, Paula ?

— Moi non plus. Mais je peux juste vous dire une chose : c'est qu'elle était de chargement en fin de journée. Ça arrive souvent qu'elle doive donner un coup de main pour charger les camions quand on a pris du retard.

— Et elle se trouvait avec qui au cul du camion ? insiste Lefèvre en fronçant les sourcils.

— Je ne pourrais pas en jurer, hésite la femme en secouant sa queue-de-cheval, mais j'imagine que c'était avec Joris.

— Parce que c'était leur habitude ? s'enquiert Perrot en faisant passer son regard de l'un à l'autre.

Elle se mord la lèvre et opine doucement, imitée par son collègue. Mais elle se reprend aussitôt et précise :

— Mais ça ne veut pas dire que je les ai vus partir ensemble, hein ! Ce n'est pas ça que j'ai dit.

Elle s'interrompt aussitôt tandis que le rouge lui monte aux joues.

Elle détourne les yeux comme si elle cherchait quelque trou de souris où se terrer.

— Nous vous avons bien compris, la rassure doucement Perrot en

changeant charitablement d'interlocuteur.

— Et vous, Monsieur, vous souvenez-vous si Joris Pélion et Lou sont partis ensemble ?

— Non.

— Que faisiez-vous à ce moment-là ? Vous deviez être dans les parages, non ?

— Plus ou moins, oui. On passe tous se changer avant de partir, certains restent un peu plus, histoire de boire un café avant de rentrer.

— C'est ce que vous avez fait ?

— Non.

— Mais vous ne l'avez pas vue partir ?

— Puisque je vous dis que je ne m'en souviens plus ! s'énerve soudain l'ouvrier en frappant du poing sur sa cuisse.

Paula Lodec a sursauté et on lit dans ses yeux une inquiétude mêlée de sollicitude.

— C'est tout de même dommage que vous n'ayez pas meilleure mémoire, poursuit Lefèvre de son ton dangereusement calme. Mais si elle vous revenait, vous savez où nous joindre, dit-il en tendant sa carte avant de se lever.

Ils sont à nouveau dehors sur l'esplanade balayée par un vent chargé d'humidité. Un camion est en train de franchir le portail d'entrée, mastodonte coloré que son chauffeur manœuvre avec une aisance déconcertante.

— Elle donnait l'impression de vouloir le protéger, commente Perrot ou, en tout cas, de ne pas vouloir salir sa réputation.

— Elle a le béguin pour lui.

— Ou alors, elle a intérêt à le ménager.

— Comment ça ?

— Allons demander son avis au collègue qui travaillait avec Pélion quand on est arrivés…

L'homme au bonnet noir est en train de fumer une cigarette, avec sur le visage la satisfaction du devoir accompli. La palette à roulettes qu'il déchargeait est à présent vide et le camion prêt à partir livrer.

— Nous revoilà ! s'écrie Lefèvre en surjouant un enthousiasme enfantin, faisant sourire la capitaine Sixte qui découvre progressivement le tempérament imprévisible de l'énergumène qu'on lui a collé dans les pattes, le temps de cette affaire. On peut vous dire deux mots ?

— Mouais.

— Lou.

— Quoi, Lou ? répète l'ouvrier sur un ton rogue en tirant un peu plus fort sur sa cigarette roulée.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous en dire ?

— Pas grand-chose, fait l'homme un ton en dessous, comme si l'image de sa collègue le faisait revenir à de meilleurs sentiments. Lou est une fille sympa, une collègue sur laquelle on peut compter.

— Et pourtant, elle a disparu sans prévenir personne, insinue Lefèvre qui a enfoncé les mains au fond de ses poches pour les mettre à l'abri du froid.

— Elle n'a peut-être pas choisi de disparaître ! réplique l'homme avec véhémence. Sinon, vous ne seriez pas là, de toute façon, je me trompe ? ajoute-t-il avec un sens certain de la logique.

— Vous avez des raisons de croire que quelqu'un l'a « aidée » à disparaître ? insiste Jeanne Sixte en dessinant des guillemets dans les airs.

— Non, pas du tout, ce n'est pas ce que je dis. Je dis juste que Lou ne sécherait jamais le boulot sur un coup de tête. C'est tout, fait l'homme en se retournant avec la volonté manifeste de mettre un terme à la discussion.

— Stop ! l'interrompt Lefèvre en se mettant devant lui pour lui barrer le passage, on n'a pas terminé. Pouvez-vous nous dire si elle a eu des différends avec quelqu'un ici ?

Il allume une autre cigarette, peut-être juste pour se donner une contenance.

— Lou n'a jamais eu de problèmes avec personne parmi le personnel. Enfin, pas que je sache…

— Une relation privilégiée avec quelqu'un d'ici ?

— Oui, répond-il sans hésiter, comme s'il espérait se débarrasser des curieux plus vite en les dirigeant vers une autre proie. Elle était proche de Joris, le gars qui déchargeait avec moi tout à l'heure, précise-t-il avec un geste de la main tenant une cigarette en direction du camion désormais plein. Mais je ne sais rien de plus. Moi, je fais mes heures et puis, salut tout l'monde. Ma femme vient d'avoir des jumeaux, précise-t-il avec une fierté qui éclaire soudain son visage, alors je me dépêche de rentrer pour lui donner un coup de main. En plus, je ne suis qu'exceptionnellement de nuit avec Lou et Joris, alors je vois pas ce que je peux vous dire de plus.

— Dans ce cas, on vous laisse y aller, prononce Perrot, voici ma carte au cas où vous auriez oublié de nous préciser quelque chose.

— J'vois pas quoi, mais bon…, fait l'ouvrier en glissant malgré tout la carte de visite dans la poche poitrine zippée de son sweat-shirt.

Avec un sentiment grandissant de frustration, ils regardent l'homme au bonnet noir se hâter vers la sortie du parking sur lequel commence à tomber le crépuscule. Les camions ne seront bientôt plus que des ombres indistinctes que la nuée dérobe. Des trois officiers, Sixte

semble être celle qui a encore un peu d'ardeur à revendre.

— Il faut qu'on parle à nouveau à Pélion, décide-t-elle, il est bien plus proche de la disparue qu'il ne nous l'a laissé entendre. Tiens ! fait-elle en tendant le bras dans la direction que vient d'emprunter l'homme au bonnet noir, je crois bien que c'est lui là-bas.

D'un bond, ils sont près de l'homme vêtu d'un coupe-vent au col remonté haut qui lui couvre la moitié du visage. Il s'agit bien de Joris Pélion qui s'apprêtait à quitter le parking de l'entreprise.

— Juste à temps ! ironise Lefèvre avec un bon sourire, moins une et on vous ratait. Vous partiez ?

— À votre avis ? rétorque le jeune homme d'un ton las.

— Ça vous dérange si on retourne se mettre au chaud quelques minutes ? demande Jeanne Sixte aimablement.

Le jeune homme hausse les épaules avec indifférence et rebrousse chemin en direction de la salle de repos. À présent, la pièce commune s'est vidée de ses occupants qui ont débarrassé la table basse avant de partir. Joris Pélion se dirige vers l'arrière, dans ce qui s'avère être le vestiaire collectif, vaste pièce aux deux murs couverts de casiers fermés par des cadenas dont certains portent un petit ruban de couleur distinctif ou un porte-clés avec une figurine de héros de bande dessinée.

Sur le troisième mur se découpent trois portes de cabines qui permettent aux femmes de se changer loin du regard concupiscent de leurs collègues mâles. À moins que lesdits collègues mâles aient également à cœur de protéger leur intimité… se dit Lefèvre en découvrant les cabines. Lui-même garde un souvenir cuisant de ces vestiaires collectifs où, adolescent, il devait exhiber son corps malingre à ses camarades mieux bâtis. Oui, décidément, il utiliserait ces cabines s'il travaillait là.

Il croise le regard interrogatif de Perrot et comprend qu'il doit revenir dans le vif du sujet. Pélion a posé sa veste sur le banc central et a ouvert un casier. Il s'est mis à farfouiller à l'intérieur, peut-être plus pour garder une contenance que pour y chercher quelque chose.

— Paula Lodec a l'air de bien vous aimer, lâche Lefèvre en s'appuyant le dos contre la porte en contreplaqué d'une des cabines.

Joris Pélion continue à ranger ses affaires dans son casier, comme frappé de surdité.

— Vous lui plaisez peut-être… Enfin, malgré la différence d'âge…, insinue lourdement Lefèvre.

Les dorsaux se tendent sous le pull-over moulant, mais Pélion ne se retourne pas.

— Elle ne vous plaît pas, à vous ?

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? répond le jeune homme en se

retournant avec agacement. Je croyais que vous étiez là pour Lou…

— C'est exact, acquiesce Lefèvre en croisant les bras sur son torse étroit comme s'il voulait inconsciemment éviter qu'on puisse comparer leurs deux silhouettes. Mais Paula Lodec nous a donné l'impression qu'elle voulait vous protéger. Je me trompe ?

Pélion se laisse soudain tomber sur le banc.

— Vous comprenez pas…

Lefèvre lève les yeux au ciel et ouvre les mains pour signifier que, précisément, c'est ce qu'ils aimeraient : comprendre.

— Notre patron, monsieur Clément, reprend le manutentionnaire d'une voix sourde, n'aime pas trop les relations amoureuses sur le lieu de travail. Il nous l'a bien fait savoir. C'est un bon patron, ajoute Joris Pélion, on peut facilement aller lui parler, mais s'il y a bien un truc qu'il veut pas, c'est que les histoires de cœur gênent le travail.

— Un peu rétrograde, non ? commente Jeanne Sixte.

Joris Pélion lève l'épaule en signe d'ignorance mais poursuit, en baissant d'un ton et en jetant un coup d'œil furtif derrière lui :

— D'après des anciens, monsieur Clément aurait eu une aventure avec son ancienne secrétaire il y a quelques années et ça avait mis la pagaille dans l'entreprise, parce que la femme en question était mariée, ajoute-t-il en baissant encore la voix. Avec la responsable des stocks de l'époque…

— Évidemment, ce n'est pas idéal pour l'ambiance au travail, commente Lefèvre sur un ton sarcastique. Donc, si je vous comprends bien, c'est pour ne pas que ça remonte aux oreilles du patron que Paula Lodec nous a dit qu'elle n'était pas au courant de votre relation avec Lou ?

Le jeune homme se mord la lèvre tandis qu'un voile obscurcit son regard.

— Il n'y a pas d'autre raison ?

— C'est pas tout, admet le jeune homme. Disons que c'est un peu comme un arrangement entre nous : je dis rien pour Paula et Marc et eux font mine de ne rien remarquer entre moi et Lou.

— Bien, mais cela ne nous dit pas si vous étiez effectivement avec Lou Hauguin ou pas avant qu'elle disparaisse, conteste Lefèvre en croisant les bras sur la poitrine.

— On a terminé de charger ensemble, c'est vrai, mais après, elle est partie au vestiaire. Elle était pressée de rentrer, elle disait qu'elle était crevée.

— Et elle rentrait seule dans la nuit ? s'étonne Perrot, resté coi jusque-là, debout près de l'unique fenêtre toute en largeur.

— Oui, elle disait… enfin, elle dit qu'elle ne risque rien avec les muscles qu'elle s'est fait à force de soulever les cageots. Pourtant,

ajoute-t-il comme pour lui-même, elle n'est pas bien costaude, Lou.

— Et pourtant, vous la laissez partir toute seule, ose Lefèvre.

— Non, mais, attendez ! Je suis pas sa nourrice, moi ! Elle me dit qu'elle préfère repartir seule jusqu'à l'arrêt de bus, je la laisse ! Et puis l'arrêt n'est pas si loin, en vérité.

— C'est vrai, mais suffisamment pour qu'elle se volatilise sur le chemin.

Cette pensée fait frémir le jeune homme dont la colère s'envole soudain pour laisser place à l'abattement.

— Je m'en voudrais toute ma vie s'il est arrivé quelque chose à Lou…

— Surtout si vous y êtes pour quelque chose, conclut Lefèvre avant de tourner les talons.

Dans la salle commune qu'ils retraversent pour sortir, ils tombent sur Paula Lodec, occupée à pianoter sur son portable. Elle était sans doute elle-même sur le point de partir puisqu'elle a enfilé son manteau et elle porte son sac à son épaule.

— Joris Pélion a confirmé sa liaison avec Lou, annonce Perrot en entrant. Vous avez l'air surprise ?

Elle cesse de regarder son téléphone pour répondre en hochant la tête :

— La vérité, c'est qu'ils étaient plus ensemble, Joris et Lou. D'ailleurs, je sais pas combien de temps ils sont sortis ensemble, parce qu'ils ne montraient rien aux autres. Mais un jour, je les ai surpris près des conteneurs là-bas derrière, fait-elle en indiquant une direction derrière son épaule. Ils s'embrassaient. J'aurais voulu faire comme si j'avais rien vu, mais problème, j'ai buté dans une canette abandonnée par terre et ça les a fait sursauter. Je leur ai fait signe de ne pas s'inquiéter, que je ne dirais rien. Mais vous savez comment c'est, quand on travaille plusieurs heures ensemble chaque jour, on finit par se trahir. Elle réfléchit une seconde avant de conclure :

— Mais au fond, qu'est-ce qu'on en a à fiche, hein ?

— Sauf quand la personne en question disparaît sans laisser de trace.

— Oui, bien sûr.

— Et selon vous, ils ne sortaient plus ensemble ?

— Oui, j'en mettrais ma main à couper, répond Paula Lodec en boutonnant son manteau en laine bouclette d'un rouge profond. Il n'y avait plus ces petits gestes entre eux que font les amoureux, même quand ils pensent qu'ils sont discrets, vous voyez ce que je veux dire ?

— Je pense, oui, réplique Perrot avec une esquisse de sourire en se remémorant ses premiers rendez-vous avec Sofia. Et Joris prenait ça

comment ?

— Mmm… difficile à dire, hésite-t-elle en fronçant le nez, Joris est quelqu'un qui ne se livre pas. Mais je le trouvais d'humeur maussade dernièrement et puis il donnait l'impression d'être mal à l'aise avec Lou quand on était tous ensemble en salle de repos.

— Pourtant, il chargeait avec elle, le jour de sa disparition.

— Ça ne veut rien dire, ça. Quand on a du pain sur la planche, tout le monde s'y met, copains ou pas.

— Bien, et elle ?

— Lou était égale à elle-même, peut-être un peu gênée en présence de Joris, mais je n'en jurerais pas. Elle n'est pas du genre à montrer quand ça ne va pas, vous savez. D'ailleurs, les gars ici disent que dans le corps de Lou se cache un homme. Je ne sais pas si c'est un compliment, réfléchit-elle pour elle-même.

— Nous n'allons pas vous retenir plus longtemps, mais si quelque chose vous revient…

— J'ai compris, l'interrompt-elle en ajustant la lanière de son sac sur son épaule.

*

Pour plus de commodité, Perrot et Lefèvre ont choisi de s'installer à l'hôtel, le temps que leur présence s'avérera nécessaire auprès des équipes vannetaises. Ils ont opté pour un petit hôtel familial niché entre deux brasseries sur le port de plaisance. Lorsqu'ils sont de retour au centre-ville, la réunion prévue par le commissaire Bernardon en fin d'après-midi est depuis bien longtemps commencée, voire terminée, aussi décident-ils de passer récupérer leur véhicule au parking sans faire de crochet par le bureau du chef. Jeanne Sixte propose d'aller rendre compte en leur nom de l'avancée de leurs investigations – ou peut-être vaut-il mieux parler du manque d'avancée – à la hiérarchie, avant de rentrer à son tour. La jeune capitaine explique que son ex-mari ayant décidé de rester une nuit de plus à Vannes pour profiter de leur fille, elle n'est pas aussi pressée que d'habitude de rentrer. Elle suggère même qu'ils aillent dîner ensemble après son compte rendu à Bernardon. Offre que Lefèvre accueille avec enthousiasme, mais Perrot déclare préférer rentrer immédiatement, au prétexte qu'il sent la migraine – sa plus fidèle ennemie – prête à fondre sur lui à tout moment. Au grand dam de Lefèvre, Jeanne Sixte ne lui propose pas de dîner en tête à tête avec elle et les abandonne sur le parking du commissariat. Quelques minutes plus tard, ils se garent à proximité de la place Gambetta qui achève de se noyer dans la brume du crépuscule. Des bateaux amarrés, on n'entend que les drisses qui se répondent, chahutées par les coups de vent. Des mouettes fantomatiques planent au-dessus du port avant de piquer brusquement sur quelque dépouille de poisson abandonnée sur le quai ou en fond de cale. Les passants se comptent sur les doigts d'une main, silhouettes aux contours flous que les manteaux dissimulent au regard. Lefèvre ouvre le coffre de la voiture de service en secouant la tête.

— Elle est gonflée, quand même, la Jeanne de nous planter comme ça ! J'étais prêt à me sacrifier, moi !

— Faut croire qu'elle préfère la compagnie des hommes plus mûrs…

— Elle cherche les emmerdes, oui ! J'suis célibataire, libre, open, une promesse de bonheur à moi tout seul ! Qu'est-ce qu'il lui faut de plus ? feint de s'emporter le cadet en se penchant dans le coffre pour récupérer sa petite valise en cuir marron, aussi vintage que son blouson.

— Peut-être quelqu'un qui ne serait plus amoureux de sa mère… riposte Perrot en esquivant la bourrade que lui envoie son équipier.

Ils pénètrent dans « L'Océan » et demandent à accéder à leurs

chambres. Perrot s'allonge aussitôt après avoir avalé son anti-migraineux qu'il a été contraint de prendre un peu trop tard puisqu'il avait bêtement fourré la boîte au fond de sa valise. Il sait que ce délai dans l'absorption du médicament risque de compromettre son efficacité et prolonger sa crise de migraine. Il se masse les tempes en essayant de faire le vide dans sa tête quand son téléphone se met à vibrer sur le couvre-lit vert amande près de lui. En pestant, il décroche et s'apprête à rabrouer Lefèvre dont il devine qu'il va lui annoncer sa fin prochaine pour cause de malnutrition, quand il se rend compte que c'est une voix juvénile qui résonne dans le combiné.

— Clara, ma puce, ça me fait plaisir de t'entendre !

— C'est sûr que si je devais attendre que t'appelles ! reproche sa fille avec sa mauvaise foi habituelle.

— Mais enfin, se défend le père en se redressant sur ses oreillers, c'est toi-même et maman qui m'avez demandé de ne pas téléphoner tous les jours !

— Mouais, entre appeler tous les jours et JAMAIS, y a une différence !

Perrot laisse échapper un rire, soulagé de voir que la maladie n'a en rien modifié le caractère de sa fille aînée. Comme à l'accoutumée, la colère de Clara a fait long feu et c'est d'une voix charmante qu'elle s'enquiert :

— Tu travailles beaucoup, mon papounet, hein ? Pas trop fatigué ?

— J'ai mal au crâne, admet Perrot, mais après une bonne nuit de sommeil, ça ira mieux. Et toi ? Comment vas-tu ?

— J'm'ennuie, se met à ronchonner l'enfant en changeant à nouveau de ton, avec la chimio, j'ai pas pu aller à l'école aujourd'hui.

La désinvolture avec laquelle elle prononce ce terme médical tant redouté tord le ventre de Perrot. Quel parent peut imaginer qu'un jour, son enfant sera amené à parler de rayons et de chimiothérapie comme d'autres évoquent la perte d'une dent de lait ? Mais, se secoue le policier, il faut qu'il arrête de se faire du mouron, Clara va s'en tirer, les médecins sont très rassurants.

— Tu retournes au collège demain ? interroge-t-il en espérant malgré lui qu'elle répondra par la négative.

— Et comment ! Tu crois pas que je vais rester à la maison comme une petite vieille, si ? Le médecin a dit que si j'étais trop fatiguée, je devais me reposer chez moi, mais moi, comme j'ai expliqué à maman, je pense que pour le moral, c'est important de retrouver les copines. C'est vrai, non ? C'est pas ce qu'on se dit dans ce genre de maladie : quand on garde le moral, tout s'arrange ?

Perrot manque de s'étrangler de rire en entendant les propos de sa fille, à la fois ingénus et tellement matures. Et tout à coup, c'est

comme si l'orage dans sa tête s'était calmé, la migraine a battu en retraite.

— Tu as raison, ma chérie, je crois que tu sais exactement ce qui est bon pour toi. Promets-moi seulement une chose : si tu te sens faible, n'hésite pas à le dire à maman. Tes copines, tu as toute la vie pour les voir. Bon, évidemment, ajoute-t-il avec une ironie tendre, ne t'arrange pas pour te sentir épuisée, pile le jour du contrôle de maths !

— Mais comment tu peux imaginer un truc pareil ! s'esclaffe Clara en se sentant démasquée.

— Bon, ma puce, j'entends mon voisin de chambre glouton qui frappe à ma porte, nous allons dîner vite fait en bas. Tu embrasses Simon pour moi ?

— T'inquiète, et maman aussi ?

— Bien sûr !

Ils dînent rapidement d'une savoureuse marmite de la mer dans la salle de restaurant qui ne semble occupée que par des VRP esseulés ou en groupes imposés. Ni l'un ni l'autre n'éprouvent le besoin de parler, aussi se contentent-ils de manger tranquillement en se berçant du brouhaha de la salle de restauration. Le silence qui les accompagne est tout sauf embarrassant car ils se connaissent suffisamment bien pour savoir quand l'échange de mots n'est pas indispensable. De toute manière, Lefèvre est bien trop occupé par sa dégustation de fruits de mer et de crème brûlée pour s'attarder sur les codes qui régissent un dîner réussi. Une fois leur repas avalé, les deux compères regagnent les étages et se séparent sur le palier de leurs pénates respectifs. Tandis qu'il est allongé sur son lit, les yeux vaguement posés sur les infos en continu sur BFM TV, Perrot repense au coup de fil de Clara. Et à sa dernière question : « et maman aussi ? » Bien sûr qu'il embrasse Sofia, il n'a d'ailleurs jamais cessé de lui témoigner sa tendresse, même après la séparation, même malgré l'éloignement géographique. Ils n'ont jamais été en conflit tous les deux, c'est simplement la vie qui les a séparés, ou pour être juste, sa vie à lui, celle d'un commandant de police qui n'a pas su s'extraire à temps de ses obligations professionnelles. « Non, Sofia, pas ce week-end, je suis naze, j'ai travaillé comme un dingue ces deux dernières semaines, je n'ai vraiment pas le courage de les recevoir à dîner. Demain soir, tu dis ? Un vernissage à Neuilly ? Mais non, je t'assure, tu ne m'en avais pas parlé ! Si ? Ben, désolé, ça m'était sorti de la tête. Mais, écoute, vas-y sans moi, je vais rester avec les enfants. Je ne serais pas de compagnie très agréable, de toute façon… » Ces phrases de désertion, combien de fois les avait-il prononcées ? Sans même se rendre compte que derrière le sourire immuablement espiègle de Sofia s'accumulaient des strates de déception. Est-ce par crainte de commettre les mêmes erreurs qu'aujourd'hui il se refuse à regarder autour de lui ? Est-ce

pour cette raison frileuse qu'il a refusé d'aller dîner avec cette charmante Jeanne Sixte ?

Il regarde sans les voir les images des derniers attentats ou de ceux à venir, il ne sait plus trop, tant on a l'impression que ces drames s'enchaînent en une litanie sans fin. « Mais non, se morigène-t-il, c'était juste parce que j'avais un foutu mal de tête et que j'avais besoin de me reposer ». Et comme pour se convaincre que ce qu'il dit est l'exacte vérité, il éteint la télévision et se glisse sous les draps.

Frais comme un gardon tout juste sorti des flots, Lefèvre est déjà attablé dans la salle du restaurant lorsque Perrot descend à sept heures le lendemain. Avec un sourire radieux, il remercie la serveuse qui vient de déposer sur sa table un petit-déjeuner copieux et appétissant.

— Je suppute que la nuit fut bonne, ironise Perrot en se glissant sur la chaise devant lui.

— Excellente, se réjouit Lefèvre en avalant cul sec le verre d'orange pressée avant de s'attaquer à l'œuf à la coque.

— « Heureux les innocents… »

— Tais-toi et mange !

Perrot laisse errer son regard au-delà de la vitre que la brume embue. Il fait encore sombre et, dans le faisceau de lumière des réverbères, la pluie trace ses zigzags. Quelques voitures traversent la place au ralenti, faisant jaillir l'eau des flaques sur leur passage. Un temps à ne pas mettre un chien dehors, se dit Perrot en frissonnant malgré lui. À moins d'avoir la chance de rouler en voiture ou en transports en commun. Par association d'idées, un souvenir lui revient brusquement. Il repose sa tasse de thé vivement sur sa soucoupe, faisant sursauter son voisin de table.

— Eh, du calme !

— Je viens de repenser à un truc, explique Perrot en ouvrant son petit carnet rouge. Tu te souviens de cette dame à qui Sabrina avait remis sa carte.

— Dans le tram ?

— Oui. Elle nous avait parlé d'une application pour mobile que Sabrina avait évoquée.

— Oui, je m'en souviens vaguement, dit Lefèvre en trempant son croissant dans son bol de chocolat.

— Il s'agissait apparemment d'une appli qui lui permettait d'avoir moins peur dans les transports.

Lefèvre prend un air dubitatif.

— Jamais entendu parler de ce truc. Cette pauvre femme dit peut-être n'importe quoi, ou bien elle n'a pas bien compris ce que lui disait Sabrina.

— Peut-être, n'empêche, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose là-

dedans, commente Perrot en mastiquant sans faim son bout de croissant.

Il vide sa tasse de thé et repousse sa chaise.

— C'est bon, tu as fini ?

— *Yes*, acquiesce Lefèvre en attrapant un croissant avant de se lever. C'est parti, mon kiki !

La tête rentrée dans les épaules pour échapper aux gouttes, ils traversent la place au pas de course pour s'engouffrer dans leur voiture. Ils se branchent sur France info, histoire de se reconnecter avec la réalité du monde et font la route en silence.

Au commissariat de Vannes, les teints pâles et les traits tirés attestent d'une nuit trop courte ou trop agitée.

— Dans cinq minutes, dans la salle de réunion ! leur lance la capitaine Sixte qu'ils croisent en train de courir dans le couloir, une pochette sous le bras.

— C'est quoi cette hystérie, de si bon matin ? grogne Lefèvre à l'adresse de son équipier en prenant le chemin de la salle de réunion.

Les mêmes que la veille sont déjà installés autour de la grande table ovale.

— Café ? leur propose la dénommée Caroline dont ils ont cru comprendre qu'elle avait une certaine proximité avec le commissaire Bernardon.

— Volontiers, acceptent les deux arrivants en tendant la main pour attraper la tasse.

— J'ai du nouveau, indique la sexagénaire aux joues duveteuses dont la jupe coupée au genou dévoile des jambes droites et épaisses. J'en dirai plus au cours de la réunion…

À travers le brouhaha, une voix se fait entendre, appelant au silence.

— Bonjour à tous et merci d'être présents à cette réunion décidée au pied levé ce matin. Pour ceux qui l'ignorent, celle d'hier soir a été annulée car vous étiez nombreux à être encore sur le terrain, en début de soirée. On va donc recouper les infos récoltées hier. Bord et Pardon, on vous écoute pour les résultats de l'enquête de voisinage…

Le jeune homme à la peau grêlée et aux beaux yeux bleus, croisé la veille au domicile de Lou Hauguin, se lève en rosissant légèrement, imité par Lola Pardon, une grande brune maigre aux avant-bras tatoués. Cette dernière dont l'apparence pseudo-gothique cherche probablement à tenir son entourage en respect, passe son temps libre de célibataire à réaliser des ouvrages minutieux au point de croix. C'est la découverte surprenante qu'ont faite ses collègues invités à sa crémaillère lorsqu'elle a été nommée à Vannes, trois ans plus tôt. S'ils s'attendaient à pénétrer dans quelque antre obscur aux murs tendus de

masques mortuaires et autres têtes de morts, ils en ont été pour leurs frais. L'appartement de la lieutenante est un endroit charmant voire désuet, avec ses canapés à motif liberty, ses tableaux bucoliques et sa vaisselle en Wedgewood. Bord se racle la gorge avant de parler :

— On a sonné à toutes les portes de l'immeuble ainsi qu'à celles de la résidence voisine, quartier Bourméhiec à Saint-Nolff. Les gens ont tous décrit Lou comme une fille sans histoires, une voisine discrète et toujours polie.

— Le dernier à l'avoir vue est son voisin de palier, l'homme qui a assisté à la perquisition du domicile de la disparue, enchaîne Lola Pardon. Les autres n'ont apparemment aucun souvenir récent d'elle. Comme prévu, on a forcé sa boîte aux lettres : on y a trouvé du courrier reçu le jour de sa disparition et après, ce qui accrédite l'hypothèse qu'elle n'est pas repassée chez elle depuis le jour supposé de sa disparition.

— Les voisins n'ont rien remarqué de spécial ces temps derniers, reprend Bord. Elle ne fréquentait personne dans la résidence ou celle d'à côté. Bonjour, bonsoir, ça se résumait à ça.

— Des visites régulières ? demande Bernardon.

Les deux collègues se regardent avant de faire non de la tête. Lola Pardon précise :

— Le voisin qui a assisté à la perquise a déjà vu des gens venir chez elle, mais très rarement, et il n'a rien noté de particulier. Selon lui, elle n'avait pas de petit ami. Ou de petite amie, ajoute-t-elle en relevant le menton dans un imperceptible geste de défi.

— Bien, merci, clôt le commissaire en détournant le regard. Caroline et Desmoulins, qu'avez-vous à nous dire ce matin ?

Comme dans un ballet bien chorégraphié, les deux précédents se rassoient tandis que la sexagénaire à l'allure vieillotte et l'athlétique quarantenaire aux épaules démesurées se lèvent. « À toi » murmure le plus jeune dont le maillot rayé rappelle, s'il en était besoin, qu'il pratique le rugby avec assiduité et qu'il est le fervent défenseur de l'Aviron bayonnais depuis son enfance.

— Bien, commence la commandante célibataire qui refuse de partir à la retraite bien qu'elle ait toutes ses annuités depuis deux ans, on a fait une avancée qui me semble appréciable…

Elle s'interrompt théâtralement pour savourer l'attente dans les yeux de l'assemblée.

— … Nous avons la preuve que Sabrina et Cindy ont surfé sur un même site Internet baptisé « *petitpoucet.com* », site qui a depuis été supprimé de la Toile. Elles s'y sont connectées l'une et l'autre à plusieurs reprises au cours des semaines précédant leur décès.

— Et le contenu des messages ?

— Ça, c'est la moins bonne nouvelle, se rembrunit Caroline en ajustant sa jupe droite sur ses hanches larges. On n'a pas réussi à les lire.

— C'est comme si, renchérit le rugbyman, quelqu'un – peut-être les principales intéressées elles-mêmes – avait supprimé les échanges.

— Et merde ! gronde Bernardon en se retournant vers Pérez, le jeune geek à la queue-de-cheval filasse. Et vous, Pérez, ça semble dans vos cordes de retrouver ces fameux échanges de mails ?

— Je peux essayer, mais je ne promets rien. Un as de l'informatique peut hélas assez facilement faire disparaître ce qu'il veut de son propre ordi mais aussi de ceux des autres à distance. Je m'en occupe en sortant d'ici. D'ailleurs, si vous n'y voyez pas d'inconvénient…

— Allez-y, Pérez !

Le jeune spécialiste de l'informatique est déjà sur le seuil, visiblement ravi d'échapper à la pression qu'engendre sur le timide maladif qu'il est, la présence d'une assemblée nombreuse.

— Et pour le téléphone de la disparue, quelqu'un a pu le tracer ?

— Négatif, patron. Soit il est éteint ou déchargé soit elle ou son agresseur s'en est débarrassé.

— Et re-merde ! souffle le commissaire, soudain accablé, en se rasseyant. Quelqu'un a quelque chose à nous apprendre ? demande-t-il sans y croire en jetant un regard désabusé autour de la table de conférence.

Jeanne Sixte sourit en voyant Perrot lever la main.

— Il m'est revenu une chose ce matin : la dame de Nantes à qui Sabrina avait remis sa carte dans le tram, nous avait rapporté un détail qui pourrait être relié à ce fameux site.

— Dites toujours, invite Bernardon en croisant les bras sur sa poitrine.

— Elle a parlé d'une application téléphonique que Sabrina aurait téléchargée sur son mobile. Elle en ignorait le nom mais elle se rappelait que Sabrina avait dit que cette appli lui permettait de se sentir en sécurité.

— Son portable a été retrouvé ?

— Hélas non.

— Ses appels tracés ?

— Évidemment, rétorque Perrot avec un léger haussement d'épaules que Sixte salue d'un sourire étouffé. Sabrina utilisait très peu son mobile et tous les destinataires ont pu être identifiés sauf un. Georges, le responsable téléphonie au SRPJ de Nantes nous tient au courant s'il découvre quelque chose.

— OK. Quoi d'autre ?

— Nespresso, ricane un invisible en sourdine, suscitant quelques

rires vite réprimés.

Tous se regardent avant de revenir vers le commissaire en hochant négativement la tête.

— Dans ce cas, vous savez tous ce que vous avez à faire, termine Bernardon en refermant sa chemise cartonnée d'un coup sec.

Les chaises qu'on repousse crissent désagréablement sur le carrelage tandis que le brouhaha reprend. Perrot et Lefèvre sortent en compagnie de Jeanne Sixte.

— Vous avez bien dormi à L'Océan ? s'enquiert aimablement cette dernière dont les cheveux lavés de frais flottent légèrement sur ses épaules.

— Comme un loir ! Et le p'tit-déj' était fameux !

— Et vous, Jean-Louis ?

— Je n'ai pas la bonne nature de mon équipier, répond le commandant dont les yeux ombrés de cernes parlent d'une nuit qui aurait pu être plus reposante.

— Votre plan de bataille aujourd'hui ? interroge Jeanne Sixte en s'écartant pour laisser passer un collègue venant en face, chargé d'un ordinateur portable.

— Si je le savais, soupire Perrot en allant s'appuyer au radiateur du petit bureau sans fenêtre qui leur a été alloué.

— J'y pense, intervient Lefèvre, est-ce que le chauffeur de bus de la ligne qu'empruntait Lou a été entendu ?

— Je ne crois pas. Il y a eu tellement de personnes à interroger, répond Sixte.

— Allons faire un tour au dépôt, propose alors Perrot que la perspective de rester enfermé entre quatre murs sans espoir d'apercevoir un bout de ciel ou de gazon, déprime à l'avance. Voyons où il se trouve, fait-il en se connectant sur le Net. Voilà le plan du réseau. J'y suis, le siège se trouve au nord de Vannes, sur l'axe menant à Meucon. Allons-y. On vous laisse là, Jeanne ?

— Oui, j'ai à faire ici.

Ils prennent la direction de Saint-Avé au moment même où la pluie se remet à tomber, drue et continue. Les essuie-glaces balaient furieusement le pare-brise avec comme unique résultat de brouiller encore plus la visibilité. Il fait tellement gris qu'on croirait la nuit déjà tombée alors que la matinée ne fait que commencer. Ils laissent l'hypermarché sur leur gauche, dont ils ne devinent que la voyelle géante qui luit dans la brume. Ils avancent cent mètres de plus et arrivent à destination.

Le bâtiment rectangulaire des bureaux de la compagnie de bus vannetaise se voit de la route dont il est séparé par un grillage vert et une haie de lauriers. De l'autre côté de la rue se dessine un sentier

pédestre planté d'arbres qui longe la route en formant l'illusion d'un poumon de verdure pour urbains en manque de chlorophylle. Ils se présentent à l'accueil où officient deux jeunes gens souriants.

— Je peux vous aider, Messieurs ?

— Nous sommes de la police, se présente Perrot en prenant garde à ne pas alerter les deux ou trois personnes présentes dans la pièce vitrée, décorée de plantes vertes et de sièges multicolores enchâssés dans le mur. Nous voudrions parler aux chauffeurs de bus.

— Tous ? s'inquiète le jeune réceptionniste en regardant autour de lui avec un air découragé.

— Non, uniquement celui ou ceux qui sont en charge de la ligne cinq entre « Abattoir », précise Perrot en relisant ses notes dans son petit carnet rouge, et « Bourméhiec ».

Le préposé se tourne aussitôt vers le plan de bus géant qui occupe la quasi-totalité du mur devant lui. C'est à ce moment que Perrot et Lefèvre remarquent que l'homme est assis dans un fauteuil roulant. À sa droite, l'employé ne fait même plus mine de travailler et regarde bouche bée ces deux policiers dont l'irruption lui donne l'impression d'être tout à coup propulsé sur le devant de la scène. Autant pour se montrer secourable que pour donner du piment à sa journée qui s'annonçait aussi terne que les précédentes, il s'est tourné, lui aussi, vers la grande carte murale.

— Donc, ceux qui font la cinq et la huit, prononce le premier. Ce sera Grimal et Tropec pour la cinq, Perrin et Armel pour la huit. Malheureusement, je ne sais pas à qui vous allez pouvoir parler à cette heure. Attendez que je regarde les plannings, dit-il en faisant pivoter son fauteuil électrique vers un écran voisin. Mais, au fait, si je savais ce que vous cherchez précisément, ce serait plus facile pour vous aider… suggère l'homme avec un sourire aimable.

— Nous cherchons qui était d'astreinte sur ces deux lignes le jeudi dix-sept novembre à partir de cinq heures du matin, réplique Perrot sans donner plus de détails.

— Ah ! Ça, c'est déjà plus précis, fait l'homme en se penchant à nouveau sur son écran.

— C'était Grimal et Armel.

— Mais non ! intervient son voisin, Armel est en arrêt maladie depuis plusieurs jours, il a été remplacé par un autre conducteur.

— Lequel ?

— Hum, voyons que je réfléchisse, c'est Laurie qui fait l'intérim et, en ce moment, elle se trouve… attendez, eh bien, vous avez de la chance, elle a débauché il y a un peu moins d'une heure. Elle est peut-être encore dans le coin…

— On pourrait la trouver où exactement ?

— La salle de repos est au bout du couloir à droite.

— Et Grimal ?

— Il est malheureusement en route à cette heure. Il termine dans deux heures, lui.

Perrot et Lefèvre remercient et prennent la direction de la salle de repos. Une musique s'échappe de la pièce en question ainsi que quelques rires. Ils frappent et entrent sans attendre la réponse. Aussitôt, les conversations s'interrompent et l'étonnement se lit sur le visage des quatre personnes présentes.

— Bonjour, Laurie est-elle présente parmi vous ? demande Perrot en montrant sa carte tricolore.

— C'est moi, répond une jolie blonde aux cheveux longs en se levant. C'est pour quoi ? se renseigne-t-elle d'une voix où perce un soupçon d'appréhension.

— Rien de grave, la rassure l'enquêteur en élevant la main. On pourrait vous parler quelque part tranquillement ?

Elle regarde autour d'elle avec un air perplexe avant de hausser des épaules navrées.

— On y allait de toute façon, prononce un homme en se levant, imité par une collègue aux cheveux roux et une autre au teint mat.

— Merci. Bien, dit Perrot, une fois la porte refermée, nous sommes ici dans le cadre d'une enquête pour disparition inquiétante.

La femme vêtue d'un jeans slim et d'un pull-over rose pastel n'a pas l'air de comprendre où le policier veut en venir.

Elle se gratte la lèvre supérieure du bout de l'ongle en fronçant les sourcils. Sa jambe droite repliée sur la gauche bat la cadence.

— Il se trouve que la personne disparue était usagère de la ligne de bus sur laquelle vous travaillez. La cinq.

— Je ne fais pas toujours cette ligne.

— Non, mais ces jours-ci, vous y effectuez un remplacement, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Le jour qui nous intéresse est le jeudi dix-sept à partir de cinq heures.

— Jeudi ? Vous savez, tous les jours se ressemblent pour un conducteur de bus.

— Sauf lorsqu'il se passe un événement particulier sans doute.

— Oui, du genre accident ou altercation, opine la femme. Mais je n'ai rien eu de tout ça récemment, réfléchit-elle en plissant le front.

— Notre question, c'est : est-ce qu'à l'arrêt « Abattoir », vous auriez noté quelque chose ?

— Quelque chose comme quoi ?

— Je ne sais pas, une femme à l'arrêt – seule ou accompagnée – qui ne serait finalement pas montée à bord, par exemple, répond évasivement le commandant, de manière à ne pas influencer le témoin.

— À cette heure, en hiver, il fait nuit, répond la conductrice en donnant un coup de tête vers la fenêtre qui ne laisse voir qu'un décor noir et gris alors qu'on approche de midi. Du coup, à part les gens qui montent, on ne voit pas grand-chose d'autre. D'autant que l'arrêt n'est pas éclairé. Enfin, comme tous les arrêts mais celui-là est particulièrement sombre car les réverbères ne sont pas puissants sur ce tronçon. Mais vous cherchez qui précisément ? ose la conductrice avec un air presque gêné devant sa propre audace.

— Cette personne, indique Lefèvre en sortant l'avis de recherche qui est placardé dans les commissariats depuis à présent plus de dix jours.

Une lueur d'intérêt se lit dans les yeux clairs de la jeune femme.

— Vous voyez de qui il s'agit ? s'empresse de demander le policier.

— Je l'ai vue sur le journal.

— Mais à part ça, vous ne la connaissez pas ?

Elle aspire les lèvres et hoche la tête en signe de dénégation.

— Désolée, je n'ai aucun souvenir d'elle.

— Tant pis, réplique Perrot en lui tendant sa carte. Si un détail vous revient en mémoire, surtout n'hésitez pas à nous appeler.

— Vous pouvez compter sur moi, répond la jeune femme, visiblement soulagée que l'entretien se termine.

Elle les salue d'un coup de tête et les laisse sortir. Quelques minutes plus tard, ils ont peine à reconnaître sous le blouson matelassé de cuir et le pantalon assorti la frêle conductrice de bus. Elle enfile un casque intégral et sort sous l'ondée. Bientôt, un gros cylindre franchit les grilles vertes et s'élance sur l'asphalte trempé.

— On va casser une graine, le temps que l'autre conducteur termine son service ?

— On n'a rien de mieux à faire, acquiesce mollement Perrot. On peut aller jusqu'au centre commercial devant lequel on est passés en arrivant. J'attrape un parapluie et on y va à pied, c'est aussi simple.

— Tu plaisantes, je vais me dissoudre dans toute cette flotte ! proteste Lefèvre en louchant avec envie vers la voiture.

Mais Perrot reste intraitable et c'est en remorquant un Lefèvre bougonnant qu'il se hâte vers le centre commercial. Armés d'un plateau, ils font leur choix au self-service de la cafeteria avant de se trouver une petite alcôve à l'écart, dans la grande pièce que baigne une lumière crue.

— Je me demande si on n'est pas en train de perdre notre temps,

prononce Perrot en plantant sa fourchette dans son lieu jaune - pommes de terre vapeur.

— Se sustenter ne constitue jamais une perte de temps ! professe Lefèvre en brandissant sa fourchette pour donner du poids à son propos.

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre…

— Je te trouve bien pessimiste. Tu sais aussi bien que moi qu'on est obligés de passer par des interrogatoires sans fin avant d'espérer déboucher sur quelque chose.

— Je sais, répond Perrot en avalant mécaniquement un morceau de poisson.

Lefèvre observe son équipier et décide de ravaler sa pique. Il comprend que derrière le manque d'entrain de Perrot se cache l'anxiété du père qui sait sa fille atteinte d'une grave maladie.

Son collègue et ami, s'il a un tempérament plus calme que son cadet, n'est pas pour autant quelqu'un de défaitiste. Il est au contraire toujours prompt à voir le verre à moitié plein. Mais dans les circonstances actuelles, Lefèvre ne comprend que trop bien l'abattement de son collègue, lui-même ayant traversé une période un peu difficile l'année précédente lorsque sa mère adorée a eu à subir des examens invasifs. Il ramène son esprit vers son sauté de veau qu'il avale à grandes bouchées avant de saucer allègrement son assiette.

— Tu veux lécher la mienne ? lui demande alors Perrot en lui tendant son assiette.

— Non merci, grimace Lefèvre, soulagé de constater que son équipier a encore de l'humour.

Il jette un sort à sa mousse au chocolat tandis que Perrot se lève pour aller chercher deux cafés au comptoir, en échange des deux jetons obtenus en caisse. Lorsqu'il revient, la mousse au chocolat n'est déjà plus qu'un lointain souvenir et Lefèvre est adossé à la banquette, un sourire repu sur les lèvres. Ils avalent leur café et sortent du centre commercial encore calme en ce début d'après-midi. Lorsqu'ils débouchent à l'air libre, le contraste est saisissant entre la clarté aveuglante des allées du centre et le ciel bas et lourd qui pèse sur le paysage. Ils prennent la route du dépôt de bus en rentrant les épaules pour offrir le moins de prise possible au vent et à la pluie et s'engouffrent dans le bâtiment, trempés comme des soupes. Il n'est pas encore tout à fait quatorze heures, aussi décident-ils d'attendre dans l'entrée que le conducteur Grimal termine son service. Lefèvre ferme aussitôt les yeux et descend son bassin sur sa chaise pour faire un petit somme tandis que Perrot feuillette vaguement un magazine écorné. Derrière le guichet se trouvent les mêmes que plus tôt, mais leur curiosité semble s'être émoussée avec le cycle de la digestion. Perrot

repose son magazine avec un soupir exaspéré en se demandant pourquoi il a parcouru cet article anxiogène consacré au deuil, lui qui aurait eu bien besoin d'une lecture légère. Mais il n'a pas le temps de se lamenter davantage car le dénommé Grimal vient de franchir le seuil, annoncé par l'invalide de l'accueil. Perrot tapote l'épaule de son collègue qui revient à lui avec la même facilité déconcertante du nourrisson qui trouve le moyen de sourire alors qu'on l'arrache au sommeil. En entendant son collègue le présenter tout fort, Grimal s'est arrêté et regarde les deux inconnus avec un air interrogateur. Perrot vient vers lui, main tendue, et expose en deux mots l'objet de leur visite.

— Nous pouvons rester discuter là, propose l'homme à la petite moustache bien taillée, en invitant les officiers à reprendre leur place.

— Très bien, accepte l'enquêteur en se rasseyant. Ce ne sera pas long, de toute façon.

— Pfff, j'ai tout mon temps, répond l'homme sans préambule, ma femme vient de me quitter, alors, vous savez, je suis pas pressé de rentrer à la maison.

— Je comprends, compatit Perrot en taisant sa surprise.

— Ça a peut-être un lien avec vos conditions de travail… avance Lefèvre.

— Mais pas du tout ! rétorque l'homme au blouson d'aviateur, ça n'a rien à voir avec ça ! Elle se faisait faire des piqûres pour éviter la phlébite après son opération l'an dernier et elle a sympathisé avec l'infirmier qui venait à domicile ! Vous vous rendez compte ! Et dire que c'est moi qui ai fait entrer le loup dans la bergerie… termine-t-il en assenant une claque sur sa large cuisse.

— Vous devez avoir une dent contre les femmes depuis… suggère Lefèvre en croisant les bras.

Le conducteur le dévisage avec de grands yeux et s'écrie :

— Vous avez vraiment de drôles d'idées, vous ! Sauf votre respect, ajoute-t-il un ton en dessous. Je peux vous dire que j'en ai pas contre LES femmes mais j'en ai contre MA femme. Vous saisissez la nuance ? lance-t-il d'un ton narquois.

— Je pense que oui, répond Lefèvre avec un demi-sourire amusé.

— Nous recherchons une usagère qui aurait disparu jeudi dix-sept précisément entre cinq heures du matin et six heures sur la ligne huit, direction Saint-Nolff.

— Et en quoi je peux vous aider ? interroge l'homme en s'enfonçant dans son fauteuil tout en lissant sa moustache entre son pouce et son index.

— Avez-vous remarqué une femme qui aurait finalement décidé de ne pas monter à bord ? Ou bien un manège particulier à l'abri de bus

ou à proximité ?

Le conducteur réfléchit plusieurs secondes en perdant ses yeux sur le mur derrière les policiers. Il se racle la gorge.

— J'ai peut-être quelque chose… Je ne sais plus trop, mais j'ai l'impression qu'il s'est bien passé quelque chose, ce jour-là. Oh, pas de truc grave, genre passager incontrôlable ou accident sur la route. Non, ça, je l'aurais pas oublié, d'autant qu'on est obligés de consigner ce genre d'événements sur le cahier de bord du dépôt. Je suis bien certain de ne rien avoir noté ces dix derniers jours à part une panne de moteur et une bagarre entre SDF il y a deux jours.

— Pourtant, vous avez eu l'air d'hésiter, fait remarquer Perrot pour le ramener dans la bonne direction.

— Oui, ça me revient à présent. Je ne jurerais pas que c'était ce jour-là, en revanche, mais c'était il y a une dizaine de jours, à mon avis. Je commençais mon service et, dans la zone du Prat, il s'est passé quelque chose à bord de mon bus.

— Oui ? le presse Lefèvre sans pouvoir cacher son impatience.

— J'avais dépassé l'arrêt quand quelqu'un à bord a élevé la voix.

— Quel arrêt ?

— Gerbault.

Les deux officiers sont désormais tout ouïe, le buste penché vers l'avant. J'ai cru que c'était un barjo – passez-moi l'expression, mais si vous saviez tous les gens qu'on rencontre ! – du coup, je n'y ai pas prêté cas. Sauf lorsqu'il m'a crié qu'on avait oublié quelqu'un à l'arrêt. Je lui ai répondu que j'avais bien regardé, comme d'habitude, et que je n'avais vu personne. L'homme n'a pas insisté et j'ai oublié l'incident. Jusqu'à aujourd'hui.

— Vous pourriez le décrire ?

— Absolument pas, je n'ai entendu que sa voix. Une voix un peu cassée, si je m'en souviens bien.

— Et la personne qui serait restée à l'arrêt ?

— Je ne vois pas de qui il s'agit. C'était dans sa tête, à mon avis.

— Vous connaissez cette personne ? demande Perrot en sortant la photo de Lou.

— Ah oui, elle descend à Abattoir, à Prat, tous les jours. Tiens, c'est drôle, je n'avais pas fait attention, mais ça fait plusieurs jours que je ne l'ai pas vue à bord.

Il a soudain une illumination.

— Parce que c'est elle que vous recherchez !

— Oui. Vous pouvez nous dire quelque chose sur elle ?

— Non, rien de particulier. C'est une femme qui travaille chez Fruifrai, je crois bien. Elle est toujours polie, souriante, mais on n'a jamais parlé ensemble. Elle s'assoit vers le fond du bus, toujours à la

même place et je suppose qu'elle fait comme les autres à cette heure, elle pique un somme.

— Et lorsqu'elle descend ?

— Un « Merci, bonne journée ! » et c'est tout. Remarquez, c'est déjà beaucoup, parce que certains oublient tout bonnement de saluer le chauffeur.

— Quelqu'un s'assoit près d'elle dans le bus ?

— Non, répond catégoriquement l'homme. À cette heure, il y a ceux qui embauchent et ceux qui terminent leur cycle, et ces deux catégories ne se mélangent pas.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, mettez-vous à la place de ceux qui viennent de débaucher, ils n'ont qu'une envie c'est de se mettre dans leur bulle, comme pour commencer leur nuit si vous voulez…

— Et vous avez déjà remarqué quelqu'un qui attendait cette femme à l'arrêt ?

Il laisse échapper de l'air entre ses lèvres et répond par la négative.

— Regardez à nouveau cette photo : cette femme pourrait-elle être la personne dont parlait l'homme ?

— Je n'en sais rien. Et encore une fois, rien ne prouve qu'il ne délirait pas. Parce que s'il y a bien une chose dont je suis sûr, c'est qu'il n'y avait personne en rade à l'arrêt de bus.

— Quelqu'un qui serait arrivé quelques secondes trop tard ?

— Ah, ça, c'est possible, convient le chauffeur, mais de toutes les façons, une fois qu'on s'est éloigné, pas question de s'arrêter pour attendre le retardataire. Avant, on pouvait se le permettre, mais la direction est devenue inflexible sur le sujet : on respecte les horaires, point barre.

— Il n'y a pas de caméras embarquées à bord ?

— Tous n'en sont pas équipés. Ceux de la ligne huit ne le sont pas encore. De toute manière, mes collègues de la deux disent que ça ne dissuade ni les contrevenants ni les fauteurs de troubles, alors…

— Bien, Monsieur, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps, fait Perrot en se levant pour lui tendre la main.

— Vous me dérangez pas, comme je vous disais, y a personne qui m'attend à la maison en ce moment…

Avant que l'homme ne s'épanche à nouveau sur sa situation personnelle, les deux officiers se sont rués vers la sortie.

*

Elle émerge lentement d'un somme dont elle ne sait combien de temps il a duré. Elle a certainement dû rêver à quelque chose, quelque chose de doux et d'heureux, mais il ne lui en reste aucune image. La seule sensation qu'elle a en cet instant c'est celle de la sécheresse qui transforme le fond de sa gorge en parchemin douloureux. Elle essaie de déglutir, mais l'effort lui arrache des larmes. C'est comme si une lame de rasoir s'amusait à aller et venir le long de son larynx. Elle essaie de mouvoir sa langue collée à son palais puis fait bouger ses lèvres. Elle réalise alors que sa bouche n'est plus comprimée par le bout d'étoffe. A-t-elle imaginé le bâillon qui lui pressait la bouche et la contraignait à respirer à petites inspirations mesurées ? Mais non, elle n'est pas folle, elle n'a pas pu inventer le frottement désagréablement rêche du tissu sur ses lèvres gercées par la soif. Mais alors, que faut-il en penser ? Cela signifie-t-il qu'elle est désormais autorisée à manger, voire à parler ? Elle sent son cœur battre soudain plus vite dans sa poitrine creusée, avec l'impatience du nomade qui croit apercevoir une oasis. Mais c'est peut-être un simple mirage, une hallucination créée par le manque d'eau et de nourriture.

Elle sent une vague de désespoir la submerger à nouveau lorsqu'elle comprend qu'elle est toujours couchée dans la même position inconfortable sur le flanc, à même la dalle en béton. Elle ne voit goutte et n'a aucune notion du temps qui a pu s'écouler depuis le moment où elle a atterri ici. Quelques heures, quelques jours ? Et toujours cet inconfort au niveau du bas-ventre, cette pesanteur qu'elle sent chaque fois qu'elle essaie de gonfler le ventre pour s'emplir les poumons d'un air un peu piquant.

Soudain, elle entend un léger bruit, infime, à peine perceptible.

Puis plus rien.

Elle concentre toute son attention vers la direction d'où il lui a semblé entendre un bruit. Mais elle ne perçoit plus rien. Est-ce son imagination qui lui joue des tours ? Découragée, elle décide de crier à l'aide, quelqu'un va bien finir par arriver, non ? Mais le son s'étrangle aussitôt entre ses cordes vocales qui refusent de laisser passer la moindre vibration. Elle n'a proféré qu'un murmure inaudible, de ceux qu'articulent avec peine les sourds et malentendants.

Et soudain, une voix brise le silence sépulcral :

— Tout doux, la belle, tu ne vas quand même pas te casser les cordes vocales !

Et elle sent un frôlement dans son dos, suivi d'une caresse sur sa

trachée douloureuse. Elle veut esquiver le contact, mais son effort se solde par son souffle qui se coupe d'effroi.

— Mmm, gémit-elle à l'adresse de l'homme dont elle devine la présence accroupie derrière elle.

— Mais que dis-tu donc ? s'amuse la voix, je ne comprends pas un mot de ce que tu racontes. Tu te rends compte que personne ne pourrait saisir ce que tu dis. Je t'ai connue plus audible, la belle. Et plus convaincante…

Elle sent qu'il s'est remis debout, elle serre ses mains ligotées à s'en faire mal pour s'empêcher de défaillir de terreur. Elle essaie à nouveau de dire quelque chose, d'attendrir l'inconnu dont elle espère qu'il s'est éloigné d'elle. Mais rien ne sort de sa bouche qu'un borborygme qui arrache un rire à l'inconnu.

— Quelle jolie voix ! On dirait le grincement d'une vieille roue de charrette. Mais j'y pense, c'est peut-être parce que tu as soif que ta gorge t'empêche de parler correctement. Ne bouge pas, je reviens.

Et la jeune femme d'attendre, le cœur battant, que celui qui la détient prisonnière veuille bien lui faire l'aumône de quelques gouttes d'eau. Bientôt, elle l'entend qui revient et s'agenouille devant elle. Il fourre une paille entre ses lèvres et lui enjoint d'aspirer. Ce qu'elle fait avec avidité, faisant couler autant d'eau sur son menton qu'au fond de sa gorge. Brutalement, il lui retire la paille avec ces mots :

— Quelle cochonne, tu fais ! Tu en as mis partout ! Tu ne mérites pas que je m'occupe aussi bien de toi, je me demande si je vais revenir te voir…

Accablée, elle comprend qu'il va s'en aller et la laisser croupir là encore plus longtemps. Alors, dans un effort surhumain, elle parvient à prononcer :

— S'…il… vous… plaît…

Il marque un temps d'arrêt, est-il en train de réfléchir, de se laisser fléchir ? Elle sent son ventre qui se serre en un spasme douloureux, elle a soudain l'impression qu'elle va faire une crise cardiaque. Mais elle est trop jeune, elle veut vivre, elle ne veut pas que tout s'arrête là, dans cette cave puante ! Cependant, l'inconnu semble avoir fait son choix, il a quitté la pièce, aussi silencieusement qu'il était apparu. Désespérée, elle ferme les yeux en priant le sommeil de venir la cueillir pour l'emporter loin de ce cauchemar.

*

Après avoir entendu les dénommés Laurie et Grimal au dépôt de bus, Perrot et Lefèvre prennent la direction du commissariat où ils sont accueillis par une ambiance survoltée.

Le commissaire Bernardon va et vient de bureau en bureau en pressant ses équipes de se démener, avec pour unique effet de créer une tension électrique dans tout le service.

— Il nous saoule ! leur glisse Jeanne Sixte qu'ils trouvent affaissée dans son fauteuil pivotant. Il est survolté depuis votre départ, enfin, plus précisément depuis qu'un fouineur de *Ouest-France* s'est pointé ici pour demander si c'était vrai qu'on avait eu besoin du renfort du SRPJ de Nantes parce qu'on n'avait jamais eu à traiter ce genre de cas. Imaginez la tête du patron quand il a entendu le gratte-papier dire ça !

Elle ne peut s'empêcher de rire à ce souvenir, puis reprend, l'air redevenu sérieux :

— Ce qui est plus embêtant, c'est que ce type était au courant qu'on envisageait la disparition de Lou Hauguin comme liée à celles des deux mutilées.

— D'où il tient ça, ce gars ? s'énerve Lefèvre en piochant, sans demander l'autorisation, un caramel dans le sachet posé sur le bureau.

— Faites comme chez vous ! ironise la capitaine avec un sourire taquin, avant de pousser le sachet vers lui.

— C'est forcément quelqu'un du service qui a bavé, fulmine Lefèvre sans relever la pique du capitaine Sixte. Tout ça pour se faire mousser un peu ! Pauvre type !

— Et de votre côté, quoi de neuf ?

— Le chauffeur de la ligne qu'empruntait la disparue pour se rendre à l'entreprise où elle travaillait se souvient vaguement d'un incident qui se serait produit grosso modo à cette date.

— Quel genre ? interroge Jeanne Sixte avec impatience.

— Oh, rien de bien concret, tempère Perrot, mais c'est peut-être le début d'une piste : voilà, il se souvient qu'un matin, environ à cette date, un homme à bord du bus l'a interpellé parce que le chauffeur aurait, soi-disant, oublié quelqu'un à l'arrêt. Mais le dénommé Grimal est formel, pour lui, il n'y avait personne à l'arrêt.

— Ah, dit la capitaine sans cacher sa déception.

— Mais ça ne signifie pas forcément qu'il n'y avait personne à proximité du bus. Il fait encore nuit à cinq heures du matin, donc il y avait peut-être bien une personne à côté. D'ailleurs, le chauffeur n'a pas exclu cette hypothèse.

— Il pourrait reconnaître ce type qui l'a hélé dans le bus ?

— Hélas non.

— Et la disparue, il la connaissait ?

— Oui, mais il ne sait pas s'il l'a vue le jour de sa disparition.

— Il n'y a pas de caméra embarquée, donc impossible de vérifier, renchérit Lefèvre en mâchouillant un autre caramel.

— Ouais, on n'a pas grand-chose, se rembrunit Jeanne Sixte en attrapant à son tour un caramel avant de le replacer dans le sachet avec un air coupable. Je repensais à quelque chose, quand vous êtes entrés…

— Oui ?

— Lou n'a pas été vue après son départ de l'entreprise, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'ont affirmé ses collègues, répond prudemment Perrot, pourquoi ?

— Est-on sûr du fait qu'elle a quitté l'entreprise seule à pied ?

— C'est ce qu'a prétendu Joris Pélion.

— Qui a peut-être menti.

— Évidemment.

— Et s'il l'avait interceptée avant l'arrêt de bus ? Il faisait nuit, il aurait pu la suivre ou l'accompagner sans que personne s'en aperçoive.

— Oui, et alors ?

— Est-ce qu'on a vérifié son alibi après la fin de son travail ?

Perrot consulte Lefèvre, occupé à ôter l'emballage d'un nouveau caramel. Celui-ci fait un geste de dénégation et enfourne la friandise.

— On va vérifier ça, déclare Perrot en se laissant tomber sur la chaise en vis-à-vis et en sortant son portable de sa poche de pardessus.

— Monsieur Pélion, commandant de police Perrot. Excusez-moi de vous déranger en plein travail…

— …

— Ah ? En plein repos ? Désolé.

— …

— Non, pas encore. Mais vous nous aideriez certainement à la retrouver en nous disant ce que vous avez fait lorsque Lou a fini son service et a quitté l'entreprise.

— …

— Quelqu'un peut en témoigner, bien sûr ?

— …

— C'est embêtant… Merci quand même.

Il raccroche et lance à l'adresse des deux autres personnes présentes :

— Personne ne peut confirmer son alibi.

— Au fait, où habite-t-il ?

— On ne le lui a pas demandé puisqu'il a été entendu de manière informelle, mais son employeur va nous renseigner, répond Lefèvre en décrochant à son tour son portable.

Deux minutes plus tard, il achève sa communication et annonce :

— Dans une HLM à l'est de Vannes. Qui m'accompagne ?

— Maintenant ?

— Vous avez quelque chose de mieux à faire ?

— Moi, oui, répond la jeune capitaine comme à regret, j'ai une tonne de rapports à mettre au clair. Mais allez-y, vous.

Perrot et Lefèvre ne se le font pas répéter, assez contents au fond, de fuir les ondes négatives que diffuse le commissaire Bernardon depuis la visite intempestive du journaleux de *Ouest-France*.

— On va faire quoi, au juste ? interroge Lefèvre en inclinant le dossier de son fauteuil. Si Pélion est de récup', on a toutes les chances de tomber sur lui.

— Et alors ? Il faut qu'on sache s'il est bel et bien revenu directement chez lui après avoir quitté le travail.

— Et qui nous le dira ? bâille Lefèvre. Il vit bien seul, n'est-ce pas ?

— Oui, mais dans un logement collectif, on a forcément des voisins…

— Mouais, si tu l'dis…

L'immeuble dans lequel réside Pélion s'élève avec une rectitude austère dans le ciel gris de cette fin d'après-midi de novembre. Pourtant, à y regarder de plus près, le bâtiment n'est pas déplaisant avec ses balcons de couleur qui tranchent avec la couleur pêche de ses murs. Par ailleurs, les espaces verts sont soignés, de même que les abords immédiats avec les places de stationnement bien délimitées et les bennes à ordures dissimulées derrière des palissades en bois.

— Pour une HLM, c'est pas dégueu, siffle Lefèvre avec un air appréciatif. Celui où j'ai grandi n'avait rien à voir avec ça. Dans la cage d'escalier, se rappelle le cadet avec une grimace rétrospective, ça sentait toujours le poireau. T'as remarqué ? Ça pue toujours le poireau chez les petites gens… Heureusement, chez mon copain Amine, y avait toujours du couscous sur le feu, et les parfums d'épices me parvenaient, même porte fermée. Et sa mère préparait de ces pâtisseries bourrées de sucre… Un régal !

— Tu vois que tu as eu une belle jeunesse, ironise Perrot en appuyant au hasard sur l'une des sonnettes de l'interphone.

— C'est vrai, répond Lefèvre en hochant la tête. Mais c'est drôle, c'est souvent après qu'on s'en rend vraiment compte.

— Bon, la minute nostalgie est terminée ? se moque Perrot avant de s'interrompre quand un grésillement se fait entendre : Bonjour

Monsieur, police, serait-il possible d'entrer, s'il vous plaît ?

L'interlocuteur renâcle et exige d'avoir la preuve de l'identité des visiteurs. Perrot plaque donc sa carte tricolore sur l'œilleton relié à une caméra de surveillance.

— C'est bon, vous pouvez entrer, consent l'inconnu.

Ils pénètrent dans le hall d'immeuble où flotte une odeur de désinfectant fleuri.

— Tiens, ça sent pas le poireau, fait remarquer Lefèvre en examinant les trois rangées de boîtes aux lettres à la recherche de la lettre « P » comme Pélion.

En soupirant, il ajoute :

— Si seulement il y avait encore une loge de concierge, ce serait plus simple d'obtenir des renseignements. Tu vois, quand j'étais gosse, j'habitais pas dans un immeuble de grand luxe, mais au moins, à l'époque, on avait un couple de gardiens qui filtraient les allées et venues. C'était un peu comme de la famille, tu vois, ils étaient au courant de l'intimité des gens : disputes, deuils, naissances, problèmes d'argent et j'en passe. Tout le monde ne se confiait pas à eux, évidemment, mais comme ils distribuaient le courrier, ils étaient les premiers à voir le cachet de l'huissier de justice ou la lettre barrée d'un bandeau noir. Une fois, ajoute-t-il rêveusement, madame Oliveira m'a vraiment sauvé la mise : j'avais eu deux heures de colle pour indiscipline et j'avais peur que mon père me flanque une raclée. Je suis allé la trouver en pleurant et je lui ai raconté mes problèmes. Eh bien, elle a intercepté le courrier du CPE, l'a signé à la place de mes parents et le mercredi suivant, elle a fait croire à ma mère qu'elle avait besoin de moi pour des petits travaux de bricolage dans sa loge.

— De bricolage, toi !

— Ouais, je me demande encore comment ma mère a pu croire ce bobard. N'empêche que grâce à madame Oliveira, j'ai fait mes deux heures de colle sans que mes parents n'en sachent rien !

— Bon, nous, on n'a pas de gardien à disposition, donc il va falloir qu'on se débrouille tout seuls. D'après les boîtes aux lettres, il habite au troisième et partage l'étage avec trois autres appartements. Voyons si les voisins sont là.

Il pousse son acolyte à choisir l'escalier plutôt que l'ascenseur et ils débouchent sur le palier desservant les quatre logements. La première porte reste close lorsqu'ils frappent. Ils ont plus de chance avec la seconde qui s'ouvre lentement pour laisser passage à une femme à la tignasse grise et emmêlée.

— C'est pour quoi ?

— Bonjour Madame, police, simple formalité, la rassure Perrot.

Mais la femme ne montre aucun des signes habituels d'inquiétude

que suscite l'arrivée inopinée de fonctionnaires de police. Au contraire, c'est comme de l'excitation qu'on lit dans les yeux un peu voilés par la cataracte.

— Entrez, Messieurs, je venais justement de faire du thé. Vous m'accompagnerez bien ?

— Avec plaisir.

En glissant ses pieds chaussés de mules sur le parquet stratifié, elle les conduit dans un petit salon au mobilier surchargé et aux fenêtres tendues d'un épais rideau dans les tons vert foncé. Elle ôte son tricot et sa pelote piquée d'une aiguille pour faire place aux policiers et retourne à la cuisine. Perrot pince les narines, incommodé par l'odeur d'encaustique qu'il a toujours détestée. Un traînement de pieds et la femme est de retour, armée d'un plateau.

— J'ai fait un gâteau aussi, annonce-t-elle en déposant son fardeau. J'ai dû deviner que j'allais avoir de la visite.

Elle dépose une tasse de thé devant chacun ainsi qu'une tranche de gâteau marbré saupoudré de sucre glace. Lefèvre se jette sur le gâteau avec appétit, tandis que Perrot attrape sa tasse de thé et expose l'objet de leur visite :

— Vous connaissez monsieur Pélion, votre voisin de palier ?

— Oui, un peu. Je lui garde son chien quand il part en week-end ou en vacances. Un Cavalier King-Charles, vous connaissez ?

— Oui, de gentils chiens, faciles à dresser.

— Exactement. Et Sigmund est attaché à moi.

— Sigmund ? répète Lefèvre en manquant avaler de travers.

— Ben oui, le chien, de qui vous croyiez que je parlais ?

D'un geste de la main, Lefèvre lui fait signe de continuer. Elle ne se fait pas prier et poursuit de sa voix un peu aiguë :

— Je disais donc que je gardais régulièrement Sigmund quand Joris s'absentait.

— Ce qu'il fait souvent ?

— En réalité, pas vraiment. Il passe Noël chez sa mère qui ne veut pas du chien et il part deux semaines l'été en club de vacances au soleil, et là également, pas question d'emmener son chien. Vous voulez une autre part ? demande-t-elle à Lefèvre qui accepte en tendant son assiette parsemée de miettes. Et vous, interroge-t-elle à Perrot, vous ne mangez pas ?

— Je me contenterai du thé, lui répond le commandant en élevant une main. Et donc, monsieur Pélion…

— Oui, Joris – c'est comme ça que je l'appelle, moi, vous comprenez, je pourrais être sa mère, ou sa jeune grand-mère – me demande aussi de veiller sur Sigmund, quand il est en horaire décalé.

— Comme en ce moment ? réagit Lefèvre, la bouche pleine.

— Non, il est de repos aujourd'hui, je crois bien. Je n'ai pas entendu Sigmund aboyer, ce qui veut dire que son maître est avec lui.

— Donc, si je vous comprends bien, vous savez quand monsieur Pélion est absent grâce – ou peut-être devrais-je dire à cause du chien – c'est bien ça ?

Elle acquiesce en souriant :

— Vous avez raison de dire « grâce » ou « à cause » parce que notre voisin commun, monsieur Robert, le grincheux de la trente-quatre, peste contre Sigmund qu'il entend aboyer de chez lui. Lui, c'est « à cause » qu'il doit dire, croyez-moi ! termine-t-elle dans un éclat de rire espiègle qui fait pétiller des yeux redevenus jeunes en l'espace d'une seconde.

— Et il a « pesté » récemment ?

— Ça oui ! Pas plus tard qu'il y a quelques jours de jours. Joris ne m'avait pas demandé d'aller sortir Sigmund ce jour-là puisqu'il débauchait à cinq heures et qu'il aurait dû être de retour dans l'heure. Mais vers huit heures et demie ou neuf heures, je ne sais plus exactement, j'ai entendu Sigmund qui réclamait de sortir. Alors je suis allée frapper à la porte de Joris et, comme il ne répondait pas, j'ai ouvert avec le double qu'il m'a confié. Je vous dis pas comme Sigmund était content de me voir ! Il était tellement pressé qu'il a pissé juste devant l'entrée de l'immeuble. Dieu merci, personne ne l'a vu !

En essayant de maîtriser l'impatience dans sa voix, Perrot demande :

— Et vous pourriez vous souvenir de la date exacte ?

— Ma foi, oui. Ne bougez pas, je vais aller voir sur mon calendrier dans la cuisine.

Elle revient peu après, brandissant fièrement un almanach à décor de toutous blancs frisés.

— C'était jeudi, le dix-sept. J'en suis certaine, car j'allais faire ma couleur après avoir sorti le chien et que, du coup, je suis arrivée un peu en retard au salon. Heureusement que Cassandre, ma petite coiffeuse, me connaît bien !

— Et monsieur Pélion est revenu quand ? s'enquiert Perrot du ton léger de celui qui demande quel temps il va faire.

— Ah ça, je n'en sais rien ! J'ai fait faire un tour à Sigmund et puis je l'ai ramené chez lui. Joris n'était pas encore rentré, mais je ne suis pas restée l'attendre car, comme je vous le disais, j'avais rendez-vous à dix heures.

— Et vous avez dit à monsieur Pélion que vous aviez sorti son chien ?

— Non, pour quoi faire ?

— Pour rien, en effet. Bien Madame, nous vous remercions pour votre disponibilité.

— Et le goûter ! renchérit Lefèvre.

— Et le goûter, ajoute Perrot en souriant. Voici notre carte, si quelque chose vous paraît important, n'hésitez pas !

— Vous pouvez compter sur moi. Mais au fait, je n'ai pas saisi la raison de votre visite.

— Oh, simple routine, réplique Lefèvre, et encore toutes mes félicitations pour votre marbré !

La femme rosit de plaisir et referme la porte de son deux-pièces. Restés sur le palier, ils s'interrogent du regard et Perrot désigne silencieusement l'appartement de Joris Pélion. Lefèvre opine sans bruit mais prend le soin d'appeler l'ascenseur afin que leur hôtesse – si d'aventure, elle est restée les observer à l'œilleton – ou un voisin indiscret pensent qu'ils repartent. Ils entrent dans la cage d'ascenseur et demandent l'étage du dessous. Puis, à pas de souris, ils regagnent l'étage de Pélion, sans avoir croisé quiconque. Ils sonnent à la porte du manutentionnaire et se placent dans le renfoncement du mur, toujours pour éviter que la voisine ne les repère. Immédiatement, leur parvient le jappement du chien. Mais ce n'est qu'au troisième coup de sonnette que le jeune homme, vêtu d'un débardeur et d'un jeans, daigne entrouvrir sa porte. Il jette un regard soupçonneux aux deux policiers qu'il n'a visiblement pas oubliés.

— Bonjour Monsieur, fait Perrot en s'avançant, vous nous reconnaissez ?

Le jeune homme s'abstient de répondre mais commande à son chien qui frétille de plaisir en apercevant les nouveaux venus de baisser d'un ton. Puis, avec une tape légère sur le dos du Cavalier King-Charles à poils noirs et blancs pour qu'il s'écarte, il s'efface pour les laisser pénétrer dans une petite entrée tapissée d'un placard gris à porte coulissante.

— On peut ? interroge Perrot en désignant la pièce qui se devine à l'arrière.

— Je me lève juste, alors…

— On ne fera pas attention au désordre, rétorque Lefèvre en entrant dans la pièce servant à la fois de cuisine et de séjour.

Deux petits canapés se font face autour d'une table basse rectangulaire à dessus de verre et encombrée de magazines divers et d'une canette éventée. Aucune trace d'une table à dîner et de chaises, à croire que Joris Pélion prend tous ses repas sur son canapé devant la télévision. Il leur désigne les sièges et s'assoit dans celui qui tourne le dos à la fenêtre, comme s'il fuyait les pâles rayons du soleil déclinant. Il remonte son jeans un peu lâche puis tire son débardeur sur son torse

musclé. Il a l'air d'avoir été tiré de son lit car il est encore pieds nus et ses cheveux sont ébouriffés. D'ailleurs, il se frotte les yeux comme celui qui vient tout juste d'être arraché au sommeil. Une lumière timide perce à travers le voilage blanc, à peine suffisante pour y voir clair dans le studio orienté au nord. Pourtant, Pélion n'a pas l'air gêné par la faible luminosité, et ne fait pas mine d'aller allumer. C'est Lefèvre qui décide d'y remédier. Pélion cligne des yeux comme si un projecteur venait de lui être orienté en plein visage. Son chien est venu se blottir à ses pieds et son maître soulève distraitement ses oreilles pendantes. Puis il lève les yeux vers les policiers avec un air interrogateur. Lefèvre prend la parole :

— Monsieur Pélion, quand nous sommes venus vous interroger à l'entreprise où vous travaillez, vous avez prétendu que vous aviez vu Lou pour la dernière fois au moment où elle terminait son service, soit à cinq heures du matin. Interrompez-moi si je me trompe…, ajoute-t-il sur un ton qui dissuaderait un mercenaire de passer à l'offensive. Vous ne m'interrompez pas, donc j'en conclus que j'ai bien restitué vos propos…

Joris Pélion s'est mis à gratter plus vigoureusement le sommet du crâne de Sigmund, provoquant des gémissements de plaisir chez la bête inconsciente de servir de réceptacle à la nervosité grandissante de son maître.

— … Or, poursuit Lefèvre sur le même ton, nous savons que vous n'êtes pas rentré directement du travail comme vous nous l'avez dit.

— Si.

— Non.

Pélion abandonne la tête du chien, glisse le bout de son pouce entre ses lèvres et commence à mordiller son ongle ras.

— Qu'avez-vous fait après avoir quitté l'entreprise ?

— Mais rien, je vous dis, je suis rentré me coucher, c'est tout.

— Nous savons, répète Lefèvre sans révéler ses sources, que ce n'est pas le cas. Ma question est donc la suivante : où êtes-vous allé entre cinq heures du matin et, au moins, neuf heures ?

Pélion pose la main sur la tête du chien et recommence à le caresser, en un mouvement lent et répétitif, rassurant dans sa régularité.

— Trou de mémoire ? insiste Lefèvre de plus en plus menaçant.

Pélion immobilise sa main et répond sans relever la tête :

— Je ne sais plus, j'ai dû traîner en voiture avant de rentrer. Ça m'arrive, des fois, de rouler avant d'aller me coucher, ça me permet de me vider la tête. Quand on est en horaire décalé, ajoute-t-il avec un regain d'assurance à mesure qu'il construit sa défense, le sommeil aussi est décalé, du coup, quelquefois, on se couche et on reste des

heures à fixer le plafond. Alors, quand je sens que je suis parti pour faire une insomnie, je préfère aller faire un tour en voiture jusqu'à ce que je me sente suffisamment épuisé pour me mettre au lit.

— Quel programme ! ironise Lefèvre en s'appuyant au dossier du canapé. Et naturellement, pendant que vous roulez, vous ne rencontrez personne, n'est-ce pas ?

— À cette heure-là, rétorque Pélion, les autres ont la chance de dormir, eux.

— Pas de compagne ou compagnon d'insomnie, donc…

Le jeune homme hausse les épaules avec dédain et reporte son attention sur l'animal qui ronfle doucement, les pattes avant reposant sur ses pieds nus. Perrot indique à son équipier qu'il prend la suite.

— Monsieur Pélion, si vous n'avez aucun alibi pour les heures suivant la disparition de Lou, nous allons devoir vous demander de nous suivre au poste.

— M'enfin ! Ça va pas ! s'échauffe brutalement le jeune homme, provoquant un aboiement réprobateur chez le chien réveillé en sursaut. C'est pas parce que je ne suis pas rentré directement me pieuter que j'ai buté Lou !

— Ah ? Parce qu'elle a été butée ? susurre Lefèvre en avançant le buste.

Pélion se mord la lèvre en secouant la tête, accablé par les paroles qui viennent de franchir ses lèvres, telles un flot sauvage qu'aucun barrage n'a pu endiguer.

— Monsieur Pélion, répète Perrot d'un ton uni, vous allez devoir nous suivre au commissariat.

— Et si je ne veux pas ? riposte le jeune homme en serrant les poings.

— Nous utiliserons la force.

— Je peux aller m'habiller, au moins ?

— Évidemment. Je vous accompagne, répond Perrot en se levant pour suivre le manutentionnaire jusqu'à la chambre au mobilier en mélaminé noir et au lit recouvert d'une housse de couette noire zébrée de blanc. Les vêtements qu'il a ôtés avant de se glisser sous les draps jonchent le sol, mais pour le reste, la pièce est ordonnée. Perrot remarque même la présence d'une table à repasser dépliée supportant deux piles de vêtements et linge de lit repassés. Pélion ne fait pas de difficultés pour accompagner les deux hommes au commissariat, cependant, parvenu sur le seuil, il a un mouvement d'arrêt. Il se retourne vers le salon où le chien est toujours endormi, s'apprête à dire quelque chose, puis se ravise.

— Quelqu'un peut s'occuper de votre chien ? se renseigne hypocritement Lefèvre.

— Ma voisine, répond sourdement Pélion. Je vais être absent longtemps ?

— Tout dépend. Prévenez-la si vous voulez…

— Pas la peine, elle l'entendra bien assez tôt, conclut Pélion en donnant un tour de clé. Inutile de me tenir, je vais pas m'enfuir.

Lefèvre jauge le jeune homme et décide qu'il peut lui faire confiance.

On a installé Joris Pélion en salle d'interrogatoire. Perrot est assis face à lui, Lefèvre à ses côtés, l'ordinateur posé devant lui.

— Nous entendons monsieur Pélion Joris, né le vingt-deux février, mille neuf cent quatre-vingt-onze à Vannes. Nous sommes le vingt-deux novembre, il est dix-sept heures cinquante-trois. Qu'avez-vous fait précisément après avoir terminé votre service jeudi dix-sept à cinq heures passées ?

— Je vous l'ai dit, je suis allé rouler en voiture, parce que je sentais que j'allais avoir du mal à trouver le sommeil.

— Dans quel secteur ?

— Autour de la zone du Prat puis sur la quatre-voies.

— Une raison à ces difficultés d'endormissement ?

Haussement d'épaules et moue dubitative du témoin.

— Monsieur Pélion, vous êtes censé répondre, rappelle Lefèvre en désignant l'enregistreur sur la table.

— Non, je dors mal, c'est tout.

— Pourtant, vous exercez un travail physique.

— Je suis habitué, ça ne me fatigue pas tant que ça, réplique le jeune homme en venant croiser ses bras musclés sur sa poitrine moulée dans un sweatshirt gris.

— Pour en revenir au jeudi dix-sept, vous pressentiez que vous alliez avoir du mal à dormir, c'est bien ça ?

Il opine silencieusement.

— C'est bien ça ? répète Lefèvre en tapotant sur l'enregistreur.

— Oui, c'est ça.

— Sans raison particulière ?

Le jeune homme s'apprête à opiner du bonnet en silence quand il se reprend.

— Non, articule-t-il à l'adresse de l'appareil.

— Selon vos collègues de l'entreprise Fruifrai, vous étiez proche de Lou, vous confirmez ?

Un regard vers l'enregistreur, mais malgré la crainte de se faire rappeler à l'ordre, il reste coi.

— Ils ne disent pas la vérité ? insiste Lefèvre en inclinant le buste en direction du témoin.

— Ils pensent ce qu'ils veulent, je suppose…

— Et qu'est-ce que vous voulez, vous ?

— Je ne comprends pas.

Lefèvre s'est levé d'un bond et se met à arpenter la pièce, les mains croisées dans le dos et prenant le ciel à témoin.

— Monsieur Pélion ne comprend pas ! C'est pour-tant simple ! Nous lui demandons s'il était proche de la disparue, Lou Hauguin. Alors, monsieur Pélion, lance-t-il en faisant volte-face, vos collègues sont-ils des affabulateurs ? Des menteurs ?

— Je sais pas ce qu'ils vous ont raconté, mais Lou et moi on n'était pas ensemble, répond Pélion sans le regarder.

— Pas ou plus ensemble ?

Lefèvre a articulé sa question à l'oreille du témoin, faisant frémir ce dernier.

— On est sortis ensemble, avant, oui, c'est vrai, mais c'était fini.

— Vous dites : « c'était », pourquoi ?

— Je comprends pas…, bougonne Pélion toujours sans regarder son interlocuteur qui s'est remis en mouvement.

— Vous parlez de Lou au passé, étrange, non ? assène Lefèvre en s'immobilisant à nouveau, à deux centimètres du manutentionnaire.

— C'est une façon de parler, « c'était fini », « c'est fini », c'est du pareil au même, non ? s'explique le jeune homme d'un ton morne.

— Qui a mis fin à la relation ? intervient Perrot en plantant son regard dans celui du suspect.

— C'est elle, répond Pélion sans ambages.

— Pourquoi ?

— C'est la vie, qu'est-ce que j'en sais… répond le jeune homme en remuant les épaules.

— Elle vous l'a dit de quelle façon ?

— Y a pas trente-six façons de le dire, si ?

— Si, riposte Lefèvre qui est allé s'appuyer au mur.

— Elle m'a juste dit que c'était fini… qu'on restait amis, et voilà.

— Un peu expéditif, non ?

Joris Pélion observe une poussière invisible sur son jeans avant de la gratter du bout de l'ongle. On n'entend plus que la barre des néons qui grésille faiblement et la langue de Lefèvre qui grince contre ses dents du haut.

— Non ? Vous ne répondez pas, c'est donc que vous êtes d'accord avec moi, en déduit Lefèvre, toujours adossé au mur face au témoin. De mon côté, si j'ai bien saisi, vous étiez restés « amis » ?

— C'est ça.

— Ça doit être difficile quand on aime encore quelqu'un, non ?

— Oui.

Lefèvre et Perrot observent avec surprise le jeune homme qui vient de répondre sans détour, quand il aurait été plus habile pour sa défense de prétendre qu'il n'aimait plus la disparue. Perrot reprend :

— Donc, ce fameux matin, vous avez travaillé ensemble jusqu'à la fin de votre service, puis vous êtes partis, chacun de votre côté, c'est bien ce que vous nous avez dit ?

— Oui.

— Vous n'avez vu personne partir avec Lou ?

— Non, répond le jeune homme en secouant la tête d'un air accablé.

— Un ou une collègue ?

— Non, personne.

— Vous allez travailler en voiture ?

— Oui.

— Y compris ce jour-là ?

— Ben oui !

— Votre voiture aurait pu être au garage, par exemple, explique Perrot.

— Non, je suis bien venu en voiture.

— Et reparti en voiture ?

— Forcément.

— Non, pas forcément, intervient Lefèvre. Rien ne vous empêchait de repartir à pied de l'entreprise.

— Mais pour quoi faire ? C'est débile de laisser sa bagnole quand on a en a une !

La réponse du manutentionnaire, si elle obéit à la logique, ne signifie pas nécessairement qu'il dit vrai.

— Nous vérifierons.

Pélion avance sa lèvre en une moue qui veut dire : « si vous avez du temps à perdre ! »

— Quel itinéraire suivez-vous pour rentrer chez vous ?

— Il n'y en a qu'un seul…

— Précisez, je vous prie, demande Perrot.

— En sortant du parking, je prends sur la gauche pour rejoindre la rue des Mimosas et ensuite je prends la direction de l'avenue du Prat…

— Donc, vous ne prenez jamais par la droite ?

— C'est pas ma route.

— Mais vous pourriez la prendre et récupérer votre itinéraire au bout de la zone artisanale, non ?

— Je vois pas à quoi ça me servirait, à part me retarder.

— Ou retrouver Lou à l'arrêt de bus ? insinue Lefèvre en détachant son dos du mur pour l'y replaquer aussitôt en un mouvement répétitif.

Pélion ne répond pas à la provocation, feignant un intérêt démesuré pour l'appareil qui clignote sur la table.

— C'est ce que vous avez fait ? contre-attaque Lefèvre en poursuivant son battement contre le mur.

— Non.

— Et pourquoi pas ? insiste Lefèvre en haussant le ton. Vous passez devant l'arrêt, Lou est là à grelotter dans les courants d'air. Vous avez pitié d'elle, parce qu'au fond, vous êtes quelqu'un de bien, ajoute Lefèvre – sans que rien dans son ton de voix n'indique qu'il n'est pas sincère – vous invitez Lou à monter en lui disant que vous allez la raccompagner chez elle pour lui éviter la corvée du bus. Et bim ! Plus de Lou ! Disparue ! Kaput ! Mais où l'avez-vous laissée, monsieur Pélion ? lance-t-il en venant se poster sous le nez du suspect. Hein ? Vous pouvez nous le dire ?

Pélion a pâli en comprenant ce que les officiers le croient capable de faire.

D'une voix blanche, il répond :

— Je n'ai pas touché à Lou, je ne lui ferais jamais de mal. Jamais !

— Dans ce cas, si vous voulez nous convaincre, vous allez devoir nous dire ce que vous avez fait après avoir quitté l'entreprise.

— Je vous l'ai dit…

— Vous êtes allé rouler, l'interrompt sèchement Lefèvre, on a saisi. Pour aller où ?

Silence obstiné du témoin, toujours perdu dans la contemplation du magnétophone. Le jeune homme s'est ramassé sur lui-même, son corps noueux tendu comme un arc.

— Pour aller où ? tonne Lefèvre en venant se rasseoir près de son collègue.

Le suspect a vacillé légèrement et rentre la tête dans les épaules. On peut presque sentir les fibres musculaires qui se bandent, prêtes à exploser à la moindre étincelle. Perrot presse discrètement l'avant-bras de son équipier pour l'appeler à la modération et lui souffle de l'accompagner dehors.

— On va le laisser mijoter un peu, indique Perrot, le temps de vérifier les caméras de surveillance du parking de Fruifrai. On verra si, au moins, concernant les dernières minutes de présence de Lou à l'entreprise, il dit vrai.

— OK, accepte Lefèvre à contrecœur. Pourtant, je pense qu'en insistant un peu plus, il aurait craqué.

— C'est bien le problème, réplique Perrot sans quitter de vue le témoin dont on n'aperçoit que le dos voûté, il aurait tendance à

craquer un peu facilement.

— Je ne vois pas en quoi ça pose problème.

— Je ne voudrais pas qu'il fasse de faux aveux, conclut Perrot en faisant signe au gardien pour qu'il garde un œil sur le témoin. Je vais aviser le patron, tu me suis ? Quinze minutes plus tard, avec l'aval de Bernardon, Perrot est de retour dans la salle d'interrogatoire pour signifier sa mise en garde à vue au témoin.

— Monsieur Pélion, annonce le commandant en venant se poster devant le jeune homme au visage obstinément baissé, vous êtes placé en garde à vue à compter de cette minute. Vous avez droit à l'assistance d'un avocat.

Le prévenu n'aurait pas réagi moins s'il avait été plongé dans un coma artificiel.

*

— C'est bien gentil tout ça, bougonne Lefèvre en s'attaquant à une barre chocolatée aux grains de riz soufflés, mais qui te dit qu'on pourra avoir accès aux caméras de surveillance à cette heure ?

— Rien.

Ils ont pris la route de l'entreprise Fruifrai dont les grilles ne ferment jamais, à l'exception du dimanche. La nuit est tombée sur l'agglomération vannetaise, prématurée et froide. Ils ont préféré ne pas s'annoncer afin de faire jouer l'effet de surprise. Ils ont la chance de tomber sur le contremaître au moment précis où il tournait le commutateur de son bureau.

— Bonjour Monsieur, Perrot et Lefèvre de la PJ de Nantes, actuellement détachés à Vannes.

— Je devine ce qui vous amène là… soupire l'homme d'une cinquantaine d'années en rallumant le plafonnier et en réintégrant la pièce à reculons.

Il est vêtu d'un pantalon de toile marron foncé et d'un pull-over d'une teinte plus claire, à encolure en V qui laisse dépasser le col d'une chemise blanche. La canadienne qu'il n'a pas eu le temps d'enfiler repose sur son avant-bras.

— …Quelle sale histoire ! Et dire qu'on n'a pas retrouvé son corps…

— Parce que vous pensez qu'elle est morte ? rebondit Lefèvre en écarquillant les yeux de surprise. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Ben, votre présence. Pourquoi ? Je me trompe ?

L'homme au teint mat et au cheveu ras, se mord la lèvre inférieure comme s'il voulait ravaler sa dernière phrase. Puis il secoue la tête et annonce sur un ton faussement désinvolte :

— Je crois bien que j'ai dit une bêtise. Je vais essayer de me rattraper, ajoute-t-il avec le clin d'œil complice qu'on réserve d'ordinaire à un ami.

À ses côtés, Perrot sent Lefèvre se raidir et envoyer des ondes mauvaises en direction du contremaître au sourire fat. Il sait comme son équipier a en horreur les commerciaux et chefaillons de tout poil, trop sûrs d'eux et de leur boniment vide. Mais le chef d'entreprise semble avoir également perçu l'agacement des deux policiers car c'est sur un ton en dessous qu'il demande :

— Bon, en quoi puis-je vous être utile ? Je vous en prie, entrez, on sera mieux au chaud. Café ?

— Non merci. Nous sommes avant tout ici pour faire quelques

vérifications, réplique Perrot de manière allusive. Et pour ce faire, il nous faudrait l'accès aux bandes de télésurveillance.

— Ça, c'est dans mes cordes, fait l'homme élancé en s'asseyant derrière son bureau.

Un immense poster occupe la presque totalité du mur du fond, représentant quelque destination exotique avec cocotiers et plages dorées.

— J'espère juste que vous n'avez pas besoin d'enregistrements trop anciens car je ne vous cache pas que, par mesure d'économie, on réenregistre sur les bandes déjà utilisées.

— Au bout de combien de temps ?

— Dix, quinze jours, en moyenne. Quelle date vous intéresse ?

— Jeudi dix-sept novembre…

L'homme au cheveu court fait rouler son siège vers une petite table adjacente sur lequel est placé un ordinateur de contrôle. Le tapis de souris est en camaïeu avec le décor de carte postale et la souris elle-même est de couleur verte. Fixé dans l'angle supérieur du mur, un écran fait défiler des images en noir et blanc. Seul un œil exercé peut identifier les lieux et les personnes dont on observe les déplacements muets.

— Les employés savent qu'ils sont filmés ?

— Je suppose que oui, fait l'homme sans lever les yeux de son clavier, même si on ne l'annonce pas réellement aux nouveaux venus. Mais il suffit qu'ils pénètrent une fois dans ce bureau pour apercevoir l'écran de contrôle.

— Pourquoi avez-vous installé ces caméras ? s'enquiert Lefèvre en regardant les images un peu accélérées sur l'écran. Pour surveiller vos équipes ?

Le patron laisse échapper un petit rire.

— Je ne suis pas un adepte de la surveillance à tous crins et encore moins de la délation, si c'est ce que vous insinuez.

— Nous n'insinuons rien du tout.

— Je crains simplement les cambriolages, poursuit l'homme, on en a un peu marre des visites nocturnes, si vous voyez ce que je veux dire. Surtout depuis que la municipalité a ouvert des terrains aux gens du voyage, je ne vous fais pas un dessin…

— Les caméras sont placées où exactement ? se renseigne Perrot sans relever. Dedans ? Dehors ?

— Uniquement à l'extérieur des murs et sur le parking, précise le contremaître, car, comme je vous le disais, ce n'est pas dans la politique de la maison de contrôler les faits et gestes de nos employés.

— Cela vous honore, ne peut s'empêcher de persifler Lefèvre en allant s'appuyer au meuble haut en merisier.

— C'est simplement que je n'oublie pas qu'un jour aussi, j'ai été employé. Je ne crois pas en la reproduction sociale, termine l'homme en relevant le menton pour planter ses yeux noirs dans ceux du capitaine.

C'est à ce moment que Lefèvre remarque sur une étagère, coincé entre un petit éléphant en marbre et une divinité aux bras placés en quarante-cinq degrés inversés, une photo encadrée du patron posant tout sourire aux côtés d'un Mélenchon réjoui, dans quelque meeting électoral. Lefèvre se sent immédiatement gagné par une certaine sympathie pour ce patron qui ne renie pas ses origines modestes. Il s'interdit pourtant tout attendrissement et demande :

— C'est bon, vous avez trouvé ?

— J'ai trouvé, annonce l'homme en faisant pivoter l'écran dans leur direction. Voyez, vous avez la date en bas à droite. Pour passer d'une vue à l'autre, rien de plus simple : flèche gauche parking, flèche droite entrée/sortie.

— Je me trompe, note Perrot, où la caméra ne balaie qu'un axe ?

— C'est exact et la raison en est très simple : c'est qu'on ne peut arriver à l'entreprise que par une seule route, l'autre étant en sens unique. Je vous laisse ?

— Merci, ça ne devrait pas être trop long, dit Perrot en tirant deux sièges devant la petite table. Si vous avez à faire, n'hésitez pas…

— J'avais terminé, mais je vais aller faire un tour à l'entrepôt, ça m'avancera pour demain. Si vous me cherchez, je suis au trois, celui des fruits.

— Ben, il a confiance, le gars, fait remarquer Lefèvre, une fois la porte refermée. On pourrait fouiller dans son bureau qu'il n'en saurait rien.

— Sauf qu'on ne va pas le faire, riposte Perrot en tapotant l'écran. Allez, ouvre tes yeux. Je me branche sur l'enceinte du parking.

Pour arriver au jour qui les intéresse, Perrot a pressé la lecture en accéléré. Les images d'employés et de poids lourds entrant et sortant du périmètre de l'entreprise se succèdent, identiques et monotones. L'absence de son rend le visionnage d'autant plus ennuyeux.

Lefèvre étouffe rapidement un bâillement quand soudain, Perrot fait un arrêt sur image.

— Regarde, on y est, c'est le jour de la disparition de Lou. Mais avec tous ces camions qui vont et viennent, difficile de distinguer quelque chose. On a l'impression qu'ils font exprès de nous bloquer la vue !

— Attends, je crois qu'on l'a ! Oui, c'est elle, là, au milieu du parking. Je me demande bien ce qu'elle fabrique, plantée là.

— Elle parle à quelqu'un ?

— Négatif, je crois qu'elle observe quelque chose, c'est tout.

Les deux policiers contemplent avec frustration la silhouette en noir et blanc dont ils ignorent ce qui retient son attention. Puis ils la voient qui fait volte-face et prend la direction de la sortie en courant presque.

— Vite, mets-toi sur la caméra numéro deux, s'impatiente Lefèvre.

Un autre angle de vue apparaît sur l'écran, englobant l'accès au parking en un demi-cercle s'étendant sur une quinzaine de mètres environ. On y aperçoit la disparue franchir l'entrée, les mains enfoncées dans les poches et le pas vif. Puis on la voit qui regarde le dessus de son poignet pour presser encore davantage l'allure.

— Une chose est sûre, constate Lefèvre sur un ton déçu, elle a bien quitté l'entreprise seule, et personne ne l'attendait à la sortie.

— On n'a pas vu la trace de Pélion à proximité, renchérit Perrot en étrécissant les yeux pour ne rien laisser passer.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il ne l'a pas interceptée plus loin.

— Il est censé se déplacer en voiture, mais tu remarqueras qu'on n'a pas vu une seule voiture franchir l'entrée, c'est bizarre, non ?

— Les voitures ont peut-être une entrée à part, à l'arrière des bâtiments, par exemple.

— Tu ne veux pas aller demander au chef ?

Avec une mauvaise volonté manifeste, Lefèvre se lève et sort dans le crépuscule humide qui recouvre tout d'un manteau austère. Il est rapidement de retour, escorté du patron dont le visage disparaît presque dans le col remonté de sa canadienne marron foncé. Sans perdre de temps en palabres inutiles, l'homme se glisse à côté de Perrot et s'empare de la souris.

— Voilà une vue de l'arrière de l'entreprise. En fait, on n'a fait installer qu'une seule caméra, explique-t-il en repoussant sa chaise, juste pour sécuriser le stationnement des véhicules de nos employés. Même si, à mon avis, c'est inutile avec les hauts grillages tout autour, ajoute-t-il avec une certaine fierté. Mais vous savez comment sont les assurances…

— Ce sera suffisant, répond Perrot en s'emparant de la souris. Mais au fait, comment accède-t-on à son véhicule personnel ?

— Directement de la salle de repos.

— Et pour pénétrer dans le parking réservé au personnel lorsqu'on vient de l'extérieur ?

— Il faut un badge. Voilà pourquoi on a limité au minimum la surveillance du parking. À part un escaladeur, personne ne pourrait y accéder.

Lefèvre est resté debout, les mains posées sur la petite table. La vidéosurveillance est, en effet, bien plus restreinte sur l'arrière des bâtiments que du côté des grilles d'entrée de Fruifrai. La caméra

n'enregistre pas la sortie des employés du bâtiment en lui-même mais uniquement l'aire de stationnement.

— Vous connaissez la voiture de Joris Pélion ?

— Oui, c'est sur une vieille Ford Escort blanche.

— Et une fois sorties du parking, les voitures peuvent-elles accéder à l'entreprise par l'accès principal ?

— En théorie, oui, mais il faudrait pour ça qu'elles reprennent la zone en sens inverse car pour accéder à l'entrée principale, la route est en sens unique.

— Donc les voitures des employés ne repassent pas devant la façade de Fruifrai, on est bien d'accord ?

— C'est bien ça. Sauf à se mettre hors la loi, sourit le patron.

Sur l'invitation silencieuse de Perrot, l'homme est à nouveau ressorti du bureau afin de respecter le travail des policiers. Les deux officiers reprennent leur lecture. Le matin de la disparition de Lou, à cinq heures zéro sept, soit cinq minutes après le départ de Lou, Joris Pélion entre sans se presser dans sa voiture, un petit modèle de couleur blanche. Il ne met pas le contact immédiatement mais attend encore deux minutes avant de démarrer. La caméra n'est pas assez puissante pour saisir ses mouvements à l'intérieur de l'habitacle.

— Il prend son temps, le gars, commente Lefèvre en pointant son index sur l'écran.

— Effectivement. S'il avait prévu d'alpaguer Lou sur le chemin du bus, il n'avait pas l'air particulièrement pressé.

— Bon, on est au moins fixés sur un point.

— Voyons à présent si quelqu'un d'autre a quitté le parking des employés à peu à la même heure.

Ils relèvent trois autres sorties de véhicules, mais seul l'un a quitté le parking au moment précis où Lou sortait à pied par l'entrée principale. Les deux autres berlines sont sorties, dix-sept minutes plus tard pour la Mini noire, presque une demi-heure encore après pour la Laguna grise, soit bien trop tard pour qu'on envisage qu'une des deux ait choisi de suivre la jeune ouvrière.

À toutes fins utiles, Perrot décide cependant de relever les deux immatriculations, puis les deux collègues partent à la recherche du patron. Ils le trouvent affalé sur un fauteuil en salle de repos, la tête appuyée sur le dossier de la banquette basse. Il relève la tête à leur entrée.

— Petit coup de barre, explique-t-il avec un sourire en se redressant.

— Vous allez pouvoir rentrer, merci d'être resté pour nous.

— De rien, j'espère que vous avez avancé…

Perrot répond par une autre question :

— À qui appartient la Mini noire ou, du moins très foncée ?

— Ah ! Le pot de yaourt ! C'est celui de ma secrétaire, Suzanne Végan.

— Vous pouvez nous en dire un mot ?

— Qu'est-ce que vous voulez savoir sur elle ? Elle est en fin de carrière, cinquante-huit ou cinquante-neuf ans, je ne sais plus. Elle a demandé à partir en retraite plus tôt parce qu'elle a de gros problèmes aux genoux. Elle est obligée de marcher avec une canne depuis peu.

Les deux équipiers échangent un regard entendu. Difficile de penser qu'une presque infirme ait pu kidnapper Lou.

— Et la Laguna grise ?

— C'est la mienne ! Pourquoi ? s'inquiète soudain l'homme à la canadienne en fronçant les sourcils.

— Parce que vous avez quitté le parking très peu de temps après la sortie de Lou par l'entrée principale, ment Lefèvre.

— Si je vous dis que j'entre et sors du parking au moins dix fois par jour, sourit l'homme dont la confiance semble revenue. En tant que directeur commercial, je suis beaucoup en rendez-vous extérieurs.

— Bien entendu, acquiesce Perrot sans plus de commentaires. En tous les cas, merci pour votre coopération, termine-t-il en lui tendant la main.

Une fois confortablement installé dans le siège passager dont il a outrageusement incliné le dossier, Lefèvre laisse éclater sa frustration :

— On est bons pour suspendre la garde à vue ! Retour au point de départ. Pourtant, j'aurais juré qu'il nous cachait quelque chose, le musclé !

— Peut-être pas ce que tu croyais.

Les feux des voitures arrivant en face éblouissent le conducteur qui sent la fatigue commencer à alourdir ses paupières. Il a soudain une envie pressante de rentrer à l'hôtel, sans même passer par la case commissariat. Et sans même passer par la case restaurant de l'hôtel. Mais Lefèvre ne l'entend pas de cette oreille. Avec une main sur le ventre, il annonce :

— Je me ferais bien le poisson du jour, pas toi ? J'ai vu la cuisinière réceptionner le poisson ce matin, et je peux te dire qu'il avait l'air de première fraîcheur !

— Appelle plutôt Bernardon pour le tenir au courant et lui demander si on prolonge la garde à vue quand même.

Avec un soupir à fendre l'âme, Lefèvre s'exécute. Au bout de quelques minutes, il raccroche et indique :

— Il est pour le maintien en GAV, puisque, jusqu'à preuve du contraire, le témoin n'a pas d'alibi pour le matin du jeudi dix-sept. Soit, il a quitté le parking un peu tard et sans se presser, mais on ne

sait toujours pas ce qu'il a fait entre cinq heures et grosso modo neuf heures, neuf heures trente.

— Et s'ils avaient fait ça à plusieurs ? avance Perrot sur un ton où perce l'hésitation. Un complice attend Lou sur le chemin, la maîtrise et Pélion passe par là et l'embarque.

— Je te rappelle juste que la caméra de surveillance postée à l'entrée principale n'a pas enregistré d'image de la voiture de Pélion.

— C'est vrai, mais ça ne veut pas dire qu'il n'est pas passé par là.

— Pardon ?

- On peut imaginer que Pélion a pris la route à contresens, ainsi, ni vu ni connu, il passe devant Fruifrai sans que les caméras, censées filmer la seule entrée autorisée, n'enregistrent son passage.

— Possible, admet Lefèvre sans entrain tandis que défile le morne paysage derrière la vitre que strient les rideaux de pluie.

Parvenus devant l'hôtel où ils sont descendus, Perrot sent l'épuisement fondre sur lui, le privant brusquement du peu d'énergie que son corps épuisé pouvait encore receler. Il décide de faire faux bond à son collègue affamé comme de coutume, pour se faire monter un plateau-repas dans sa chambre. Sans prêter attention aux soupirs tragiques venus de derrière lui, Perrot passe commande à la réception puis s'engage dans l'escalier. Mais il ne peut s'empêcher de se retourner, juste pour le plaisir de voir Lefèvre qui le suit, le dos théâtralement voûté et la lippe pendante.

— Arrête ton cirque, Hubert, je ne céderai pas à ton chantage, grimace-t-il en s'arrêtant devant sa porte de chambre. Allez, bonne soirée et… bon appétit ! lance-t-il en se retournant pour glisser la carte magnétique dans la fente de la serrure.

Il se laisse tomber sur son lit, ôte ses chaussures en s'aidant de la pointe du pied et ferme les yeux en écoutant les cris des mouettes qui descendent en vol plané sur le quai Éric Tabarly. La chambre est accueillante et Perrot est heureux de constater que, contrairement à la plupart des autres chambres d'hôtel, celle-ci n'est pas surchauffée. Sous sa tête fatiguée, l'oreiller habillé de frais est comme une caresse qui incite à l'abandon. Agréablement bercé par le murmure étouffé d'une conversation dans la chambre voisine, il sent qu'il est sur le point de s'assoupir quand son téléphone se met à vibrer sur le couvre-lit. Gardant les yeux fermés, il tâtonne pour trouver son portable et décroche sans regarder l'identité de l'appelant.

Il s'apprête à répondre d'un ton ennuyé quand il reconnaît la voix de son ex-femme et, comme toujours, le son de cette voix autrefois aimée lui procure un petit frisson.

— Rien de grave ? s'alarme-t-il tandis qu'il se redresse vivement sur ses oreillers.

— Non, Clara va bien, ne t'inquiète pas. Je sais qu'elle t'a appelé hier mais je préfère quand même te donner des nouvelles moi-même.

— Bien sûr, fait Perrot en s'appuyant contre le dossier du lit. Alors ?

— Péliet est passé tout à l'heure. Il a trouvé Clara en forme. La tension un peu basse, mais c'est tout à fait normal, paraît-il. Il m'a dit que si Clara réclamait de retourner à l'école, il fallait l'encourager. Selon lui, les enfants sentent ce qui est bon pour eux.

— Tu es sûre ? La chimio est terriblement fatigante pourtant.

— Oui, mais les jeunes ont une sacrée faculté de récupération, m'a confirmé Péliet. D'après lui, il vaut mieux la laisser décider.

— Si c'est le médecin qui le dit. Malgré tout, je te demanderai d'être vigilante, n'est-ce pas ? Si tu juges qu'elle est trop fatiguée, laisse-la se reposer un jour ou deux quand ce sera nécessaire.

— Mais pour qui tu me prends ! s'échauffe Sofia d'une voix qu'elle s'efforce de garder basse afin de ne pas être entendue par Clara et Simon qui se trouvent dans leurs chambres. Évidemment que je vais faire au mieux pour notre fille !

— Je ne voulais surtout pas te blesser, désolé, se reprend Perrot, simplement, avec ton travail, tes obligations…

— Je sais où est ma priorité, rétorque Sofia, et sache que maman se tient disponible pour me seconder à tout instant.

— Ne t'énerve pas, je t'en prie, je n'insinuais rien.

D'une voix étranglée, elle reprend :

— Désolée, je suis un peu tendue en ce moment, je sais bien que tu ne voulais rien dire de mal. Mais je suis tellement inquiète…

— Je sais, moi aussi, prononce-t-il avec l'envie soudain dévorante de sentir Sofia près de lui et de glisser les mains dans sa chevelure soyeuse.

Mais afin de ne pas laisser l'émotion et les regrets le submerger et l'achever tout à fait, il s'entend dire :

— Excuse-moi, je dois te laisser, on m'appelle sur une autre ligne. Embrasse les petits pour moi.

— Je t'embrasse, répond la voix sourde de son ex-femme.

C'est le moment que choisit la femme de chambre pour frapper à la porte avec le plateau-repas, coupant ainsi court à toute velléité d'attendrissement.

*

Elle sent un picotement au fond de sa gorge, annonciateur d'un éternuement qu'elle s'efforce de contenir. Elle se dit que si elle ne lutte pas contre ces manifestations de défense de son corps, elle va se laisser submerger par l'épuisement et le refroidissement qui la guettent. Elle doit garder toutes ses forces mentales et physiques pour contrer l'ennemi invisible qui la séquestre dans cet endroit que rien ne permet d'identifier. Un déplacement d'air quasi imperceptible, elle comprend qu'il est de retour. En temps normal, elle n'aurait jamais senti la présence de l'individu car il sait se faire aussi discret qu'une souris, à croire qu'il se déplace sur coussin d'air. Mais lorsque l'on est immobilisé depuis des heures dans l'obscurité totale, les sens s'aiguisent, captant le moindre infime changement dans le silence ou la qualité de l'air. L'humain réintègre son animalité primaire, celle qui, en des temps reculés, permettait au chasseur de deviner la présence du gibier à des kilomètres. Une odeur lui parvient, très légère, citronnée, peut-être celle d'un parfum de verveine, portée par les déplacements de l'individu. Ce parfum ne lui rappelle rien ni personne, mais elle réalise qu'elle l'a déjà vaguement senti lors de la visite précédente de son geôlier. L'odeur est légèrement plus forte cette fois, comme si l'individu s'en était aspergé récemment. À moins que les sens de la captive n'aillent en s'affûtant, au fil des heures qui s'écoulent avec la lenteur du sable coloré dans un sablier de verre trop étroit. La voix s'élève, familière et totalement inconnue, anonyme et glaciale :

— Tu as peut-être soif, non ? Je me trompe ? Allez, ouvre la bouche doucement pour ne pas en renverser la moitié comme l'autre fois. Tu sais que je n'aime pas les filles sales, hein ?

La paille qu'on glisse entre ses lèvres gercées lui arrache un gémissement de douleur mêlée à quelque chose qui s'apparente à de la reconnaissance. Un liquide insipide mais sucré descend le long de sa gorge au fur et à mesure de ses aspirations prudentes. Ne surtout pas céder à l'instinct de boire à grandes goulées éperdues, alors que le corps tout entier réclame d'être nourri. Elle ne doit pas risquer de faire couler une partie de la boisson à côté, pour ne pas irriter le fou qui tient la paille entre ses lèvres en feu. Elle ne veut pas non plus prendre le risque d'une fausse route qui la laisserait plus morte que vive sur cette couche dure et glacée. Elle essaie de faire refluer le liquide sirupeux que la position allongée incite à remonter. Tout à coup, la paille se retire sans ménagement d'entre les lèvres douloureusement parcheminées.

— C'est bien, tu n'en as pas mis partout cette fois, la félicite la voix.

Brusquement, elle se fige, ne sachant plus si elle peut faire confiance à ses propres sensations, elle dont le corps n'est plus qu'un poids mort gisant sur une dalle de béton. Pourtant, elle ne se trompe pas, c'est bien un frôlement qu'elle sent sur son ventre à travers l'épaisseur de sa veste, comme une caresse trop timide. Ou un coup qu'on se garde d'assener. Elle retient son souffle, s'empêche de crier. Ne le pourrait pas de toutes les manières, même si elle le voulait. Sa gorge desséchée ne peut plus laisser passer aucun son, réduite au silence par la privation d'eau et l'anxiété qui la serre. La main glisse doucement sur son ventre, la faisant frémir d'une terreur où se mêle le dégoût. Elle s'empêche toutefois de gémir en signe de rejet de cette main inconnue qui a pris possession de son corps. Ne surtout pas attiser sa colère, ne pas se mettre davantage en danger, elle qui l'est déjà suffisamment. Qui sait de quoi l'individu qui la tient captive est capable s'il sent qu'on lui oppose une quelconque résistance ?

Elle se rappelle l'aversion qu'il a manifestée la première fois où elle a bu à la paille et que son désir incommensurable de boire l'a fait maladroitement verser du liquide à côté. Grâce au sixième sens qui est l'apanage de ceux qui luttent pour leur survie, elle devine que l'individu peut se montrer violent si quelque chose vient contrecarrer son projet ou contredire ses idées. Le frôlement se fait caresse appuyée, va-et-vient lent d'une poigne s'attardant sur un ventre qui n'est pas le sien, violant l'intimité d'un corps sans défense.

Une sueur froide lui inonde soudain le front, accompagnée d'une nausée qui lui tord l'estomac. Mais la main poursuit ses mouvements circulaires, lentement, infiniment, ignorante du malaise de la femme au ventre offert.

*

Une aube grise et sale se lève sur le port de plaisance de Vannes, pourtant, le paysage qui se profile au-delà de la baie vitrée de la salle de restauration n'est pas déplaisant avec ses camaïeux de gris et de blanc laiteux qui font penser à quelque tableau impressionniste. Perrot s'est levé tôt et a pris son petit-déjeuner seul en lisant vaguement le quotidien laissé à disposition. Il a avalé un thé en grignotant un toast et a décidé de faire quelques pas au-dehors, le temps que Lefèvre se lève et descende se sustenter. Il sort dans le matin brumeux, aussitôt enveloppé d'un manteau de bruine qui dépose ses gouttes minuscules sur le bord de ses cils. Il tourne le dos à la place Gambetta dont la forme en hémicycle remonte au XIXe pour s'engager dans la rue du Port avec son enfilade de charmantes façades à colombages abritant crêperies et restaurants. Il pousse un peu plus loin jusqu'à la place Théodore Decker où se dressent les bâtiments plus austères, en pierre grise et ardoise, du monastère du Carmel, pour revenir vers l'hôtel en empruntant la longue promenade bordant le quai Éric Tabarly. Au passage, il admire les bâtiments de bois et d'acier abritant l'Office du Tourisme et le kiosque culturel, structures résolument contemporaines et pourtant parfaitement intégrées au décor. Lorsqu'il arrive devant l'hôtel, Lefèvre est en train d'en franchir le seuil, le col de son anorak bien relevé et le nez dissimulé derrière ses trois tours d'écharpe.

— Ah, te voilà enfin ! s'écrie celui-ci avec une mauvaise foi crasse, je t'attends depuis des plombes !

En guise de réponse, Perrot brandit son trousseau de clés tandis qu'il se dirige vers le parking où est garée leur voiture.

— Alors, reposé ? s'enquiert Lefèvre en poussant le chauffage de voiture au maximum. Bien dîné ?

Perrot laisse échapper un sourire et répond :

— J'ai dormi, oui, pas d'une traite, mais j'ai dormi. Quant au dîner, si je te dis que je ne m'en souviens même pas.

— C'est un péché, assure Lefèvre en secouant la tête, un péché ! Comment oublier ce filet de lieu jaune sauce agrumes…

— Concentre-toi donc sur la journée qui nous attend !

— Mais je ne fais que ça ! riposte Lefèvre en étouffant un bâillement intempestif.

Comme la veille à la même heure, le commissariat bruisse d'une rumeur continue, faite de conversations échangées entre deux portes et du bruit des imprimantes crachant leurs salves de feuilles A 4. Les deux collègues vont directement à la cellule monacale qui leur fait

office de bureau le temps de leur suppléance à Vannes. La capitaine Jeanne Sixte les y rejoint, vêtue d'un imperméable beige ceinturé, et la poitrine barrée d'une souple besace de cuir beige. Sous l'effet de l'humidité extérieure, ses cheveux blonds frisottent légèrement aux tempes, formant un halo vaporeux autour de son visage fin. Elle se débarrasse de son sac et de son imper avec un soupir et annonce qu'elle va chercher des cafés. Elle revient aussitôt, distribue les gobelets et pose le bout des fesses sur le bureau déjà bien encombré.

— Alors, Messieurs, lance-t-elle à l'adresse de ses deux collègues nantais déjà assis, le programme ?

— Eh bien, répond Perrot en soufflant sur son café, il est temps d'aller titiller Joris Pélion. Une courte nuit sans sommeil lui aura peut-être rendu la mémoire. L'avocat commis d'office devrait d'ailleurs déjà être là. Hubert, tu fais remonter le témoin ?

— C'est comme si c'était fait ! lance Lefèvre en esquissant un pas de deux pour franchir le seuil.

— Il n'est pas commun, votre collègue, commente Sixte sur un ton indéchiffrable en regardant la silhouette maigrichonne qui vient de sortir.

Perrot laisse échapper un petit rire :

— C'est un euphémisme ! Hubert a un comportement qui peut surprendre, ajoute-t-il sur un mode quasi-paternel, je vous le concède volontiers. Mais vous savez, Jeanne, cette, appelons-la « exubérance » – certains parleraient sans doute d'« insolence » –, recouvre en fait sa plus grande qualité, qui est, à mon avis, un optimisme à tous crins…

Il s'adosse à son fauteuil et ajoute :

— … couplé à un sens inébranlable de l'amitié. Et ça, croyez-moi, j'en sais quelque chose ! conclut-il sur un ton sans appel.

Si la capitaine Sixte avait prévu d'émettre quelques critiques à l'égard de leur collègue qui vient de quitter le bureau, elle en est pour ses frais : il a en la personne du commandant un allié indéboulonnable.

Pélion est conduit au petit bureau aveugle dans lequel un magnétophone a été placé, prêt à enregistrer. Une poignée de secondes plus tard est introduit l'avocat commis d'office qui, au vu de ses joues rebondies et de son menton glabre, n'a pas dû plaider plus d'une dizaine d'affaires dans sa carrière débutante. Il se présente d'un ton timide avant d'échanger deux mots avec le témoin placé à sa droite. La pièce est trop exiguë pour accueillir un si grand nombre de personnes, mais Perrot et ses deux collègues ont choisi d'y rester pour mener l'interrogatoire, refusant le bureau plus vaste que Bernardon mettait à leur disposition. Ils se disent que ces conditions de confort spartiates auront plus facilement raison de l'entêtement du jeune

homme. Ce dernier n'a pas dû fermer l'œil de la nuit comme en témoignent les ombres bleutées sous ses yeux et ses traits tirés.

Une odeur un peu acide se dégage de son corps, mélange malsain de manque d'hygiène et de peur. Il ne dit pas un mot à l'avocat qui s'adresse à lui à mi-voix et se contente d'acquiescer de la tête.

— Bien, nous entendons ce matin Joris Pélion, vingt-trois ans, il est huit heures zéro deux. Monsieur Pélion, vous avez été placé en garde à vue car vous êtes l'une des dernières personnes, voire LA dernière personne, à avoir vu Lou Hauguin, disparue le jeudi dix-sept novembre peu après avoir quitté l'entreprise Fruifrai où elle est employée. Vous êtes d'accord jusque-là ?

Haussement d'épaules furtif de la part du témoin qui a la tête baissée depuis le début de l'entretien.

— … Considérons donc que oui, poursuit Perrot avec un regard vers son collègue debout près de lui. Vous avez déclaré lors de notre précédent entretien qu'après être sorti de chez Fruifrai à l'heure où vous terminiez – c'est-à-dire à cinq heures –, vous aviez récupéré votre voiture au parking de l'entreprise et quitté la zone industrielle du Prat où elle est implantée. Toujours d'accord ?

— Oui, consent à broncher Pélion après que son avocat lui a discrètement tapoté l'avant-bras.

— Toujours selon vous, vous êtes allé rouler au hasard pendant les trois heures suivantes. Exact ? Je ne vous entends pas, monsieur Pélion, insiste Perrot en haussant le ton.

— C'est bien ce que j'ai dit, murmure Pélion à l'adresse du boîtier noir qui clignote sur le bureau.

— Le problème, bluffe Perrot, c'est que les caméras de surveillance de la quatre-voies n'ont gardé aucune trace de votre passage dans cet intervalle de temps.

Pélion garde les yeux fixés sur le carrelage marronnasse de la pièce transformée en salle d'interrogatoire. Perrot revient à la charge :

— Bien. Vous persistez dans cette déclaration ou vous voulez changer quelque chose ?

L'avocat s'est penché vers le témoin et lui a glissé un mot à l'oreille. Pélion opine du chef sans quitter le magnétophone des yeux, comme hypnotisé par la petite lumière rouge qui clignote sans discontinuer. Puis il se tourne vers son avocat et lui chuchote quelques paroles inaudibles pour les deux officiers présents de l'autre côté de la table. L'avocat fait un signe d'approbation puis se redresse pour s'adresser à Perrot :

— Je souhaiterais m'entretenir avec mon client quelques minutes, s'il vous plaît.

Perrot consulte son collègue du regard puis précise à l'intention du

magnétophone :

— À la demande de son client, Maître Dallozvo dispose de cinq minutes pour échanger avec lui.

Il pousse ensuite le bouton d'arrêt d'enregistrement et fait signe à Lefèvre de le suivre de l'autre côté de la porte qu'il referme derrière eux. Cinq minutes ne se sont même pas écoulées que l'avocat commis d'office pointe craintivement son nez dans l'entrebâillement de la porte, s'excusant presque du dérangement.

— Mon client souhaite revenir sur sa déposition initiale.

— Bien, nous vous écoutons, indique Perrot en se rasseyant et en redéclenchant l'appareil. Il est huit heures vingt-quatre, nous entendons monsieur Pélion qui souhaite revenir sur sa déposition. Monsieur Pélion, c'est à vous.

Le témoin commence à se tortiller sur sa chaise, le regard vissé sur ses avant-bras noueux dont le pullover ajusté accentue le galbe. Il se racle la gorge et rentre les lèvres, soudain moins désireux de se confesser. Puis comme si une petite voix lui intimait l'ordre de parler, il aspire une goulée d'air et se lance :

— Je n'ai pas vraiment roulé au hasard après avoir pris ma voiture au parking.

Mais déjà il s'interrompt et se met à se frotter les mains lentement, l'une contre l'autre. Patiemment, Perrot l'observe qui lutte contre lui-même, tel un cheval qui déciderait, sans prévenir son jockey, de ne pas franchir l'obstacle. Lefèvre que les tergiversations en tous genres ont le don d'agacer, se rapproche de la table et interpelle le témoin en montrant la boîte d'enregistrement :

— Vous avez vu cet appareil ? Il enregistre tout ce que vous dites ! Et ce que vous avez dit il y a deux minutes c'est que vous avez menti lors de votre précédente déclaration.

Comme piqué au vif, Pélion a arrondi le dos et plissé son front qu'une implantation haute dégage amplement. Mais peut-être est-ce plutôt un bouclier dérisoire qu'il espère ainsi opposer au représentant de l'ordre qui se tient devant lui, frêle silhouette qu'il pourrait pourtant mettre à terre d'une simple chiquenaude.

— … Je n'ai pas bien entendu ! ironise Lefèvre en plantant ses mains sur ses hanches étroites. Vous disiez ?

L'avocat se penche à nouveau vers son client et lui murmure de poursuivre. Avec un soupir et les yeux toujours baissés, Pélion prend la parole, mais le son qui sort de ses lèvres serrées est presque inaudible.

— … Pardon ? le reprend Lefèvre en haussant exagérément la voix et en portant la main en cornet à son oreille.

Pélion se redresse légèrement sur sa chaise inconfortable et répète :

— Je suis allé chez mon frère.

— Votre frère ! Eh bien, tiens donc ! Et il crèche où, le frérot ?

— Crach.

— Crack ?

— Banlieue d'Auray, précise Perrot qui a quelques souvenirs de colonies de vacances dans le Morbihan.

— Et donc, comme ça, à l'heure où blanchit la campagne, monsieur Pélion s'en est allé. Cueillir la rose ? persifle Lefèvre décidément très en verve, mais que nenni ! Rendre visite à sa mère-grand dans la forêt ? Diantre non ! Monsieur Pélion est allé faire un petit coucou à son frère ! C'est vrai, après tout, pourquoi attendre qu'il fasse jour pour aller faire une petite visite de courtoisie ? C'est tellement plus sympa de sortir les gens de leur lit !

Venu de derrière, un bruit étouffé leur parvient, éclat de rire que Sixte a habilement camouflé derrière un éternuement factice. Le témoin ne semble pas avoir entendu l'intervention intempestive. Ou bien il n'en a cure.

Plantant son regard au fond des yeux de Lefèvre, il affirme avec une assurance nouvelle :

— C'est la vérité, je suis allé voir mon frère.

— On peut vous demander pourquoi ? s'enquiert Perrot en continuant à prendre des notes.

— Un truc à régler, répond-il évasivement avec un geste de la main.

— Quel « truc » précisément ?

Pélion cherche le regard de son avocat avec l'air soudain désarmé du petit garçon pris la main dans la boîte à bonbons. Celui-ci l'encourage d'un battement de cils appuyé. Le jeune homme remet la tête dans l'axe et explique d'une voix sourde :

— Mon frère Manfred s'est mis dans de sales draps. Enfin, rien de très grave, mais… Il a été au chômage presque un an, alors, avec le prêt pour la maison, la marmite à faire bouillir, tout ça… Bref, il a essayé de se refaire un peu la cerise.

Il s'interrompt, incapable d'aller plus loin dans ce qui sonne à ses oreilles comme une trahison fratricide. Perrot le relance doucement :

— Et de quelle manière s'est-il « refait la cerise » ?

— Manfred a fini par retrouver un travail, il est employé depuis deux, trois mois comme mécano chez « Morbihan Pneus » à Erdeven. Et il s'est lancé dans une sorte de… de petit trafic, reprend-il avec l'innocence de croire que l'ajout de l'adjectif « petit » incitera les trois policiers présents dans la pièce minuscule à plus de clémence.

— Vous pouvez préciser la nature du « trafic » ?

Le jeune homme déglutit avec peine et, les yeux toujours baissés, explique d'une voix sourde :

— Au lieu de se servir dans le stock de pneus neufs du garage, Manfred posait des pneus d'occasion qu'il dégotait je ne sais où puis revendait les neufs sur Internet.

— Et ses clients se sont aperçus de l'arnaque… intervient Lefèvre en venant s'asseoir près de Perrot.

— C'est ça, poursuit Pélion du même ton monocorde. Un client s'est retrouvé en rade sur la nationale avec un de ses pneus soi-disant tout neufs complètement HS. Il a appelé le dépanneur qui a tout de suite remarqué la supercherie. Résultat, le client s'est pointé au garage et a demandé à parler au patron qui a, bien évidemment, dit qu'il n'y était pour rien. Il a fait venir Manfred dans son bureau et lui a ordonné de s'expliquer, ce que mon frère a d'ailleurs fait aussitôt. Il a reconnu les faits et a proposé de rembourser le pneu et de procéder à l'échange avec un bon.

— Mais les choses ne se sont pas arrêtées là… déduit Perrot.

— Hélas non, réplique Pélion en laissant échapper un soupir de lassitude. Le type ne l'a pas entendu de cette oreille, il a pris le pneu et l'argent, mais il a tout de même exigé de s'expliquer avec mon frère. Il lui a donné rendez-vous sur un terrain vague après la débauche. Mais Manfred a dit qu'il n'irait pas, vu qu'il s'était déjà excusé et qu'il l'avait remboursé. Mais le gars, c'est pas un type ordinaire, vous comprenez, il vient pas régler ses comptes sans la famille.

— « La famille » ?

— C'est un manouche, explique Pélion en ouvrant deux mains fatalistes et chez ces gens-là, le sens de l'honneur c'est quelque chose… C'est pour ça que je suis allé chez Manfred. Il osait plus sortir de chez lui depuis deux jours, par crainte de tomber sur le client en question. Le type l'avait menacé de le retrouver et de lui faire la peau, alors mon frère restait terré chez lui depuis.

— Sans sortir ?

Pélion acquiesce d'un hochement de tête accablé puis ajoute :

— C'est pour ça que j'y suis allé jeudi, à l'heure de la débauche. Ça ne pouvait pas durer comme ça. À un moment ou à un autre il allait bien devoir sortir de chez lui, ne serait-ce que pour aller s'acheter à manger. Je lui ai dit qu'il devait aller trouver la police pour demander sa protection.

Il s'interrompt et regarde Perrot avec un air interrogateur comme s'il doutait soudain de l'opportunité du conseil donné à son frère. Mais Perrot reste impassible, à peine hoche-t-il imperceptiblement la tête pour l'encourager à poursuivre. Pélion soupire puis reprend :

— Manfred m'a répondu que si la police s'en mêlait, son trafic allait apparaître au grand jour et ses clients risquaient de déposer plainte

contre lui. Alors il préférait se planquer chez lui en attendant que l'autre se lasse. Voilà, c'est tout, termine-t-il dans un souffle tandis qu'il laisse retomber ses épaules, tel le lutteur à la fin du combat. Vous pourrez vérifier.

— Et le patron dans tout ça ? demande Lefèvre en enfonçant puis relâchant le bouton-poussoir de son stylo-bille.

— Il a évidemment mis Manfred à la porte, mais comme c'est quelqu'un de bien, il lui a dit qu'il ne porterait pas plainte à condition que Manfred rappelle tous les clients qu'il a arnaqués et qu'il les rembourse de sa poche. Mon frère a accepté bien sûr, trop content que ça s'arrête là.

— Bien. Les coordonnées de votre frère, s'il vous plaît ? s'enquiert Perrot.

Pélion épelle le portable et l'adresse de son frère.

— Il vit seul ?

— Oui.

Perrot a noté une trace d'hésitation dans le ton du jeune homme.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, Julie est partie quand elle a deviné qu'il trempait dans un truc un peu louche.

Aussitôt, Lefèvre a la main sur le combiné téléphonique et compose le numéro de Manfred Pélion. Mais personne ne décroche. Soit l'homme est sorti, ce qui paraît peu probable étant donné sa terreur de tomber nez à nez avec son client rancunier, soit il choisit de filtrer les appels, ce qui constitue une hypothèse plus vraisemblable. Lefèvre chuchote à l'oreille de Perrot et s'absente quelques minutes. Il revient peu après, tenant à la main le portable qui a été retiré au témoin sitôt celui-ci placé en garde à vue. Il va à Pélion, lui tend son téléphone et lui ordonne d'appeler son frère. Le témoin s'exécute docilement, et cette fois, le mécano répond.

— Manfred, c'est moi…

Mais Lefèvre lui a arraché le combiné des mains et indique précipitamment :

— Monsieur Pélion ! Ne raccrochez pas, s'il vous plaît, commissariat de Vannes !

— Quoi, qu'est-ce qui se passe ? J'ai rien…

— Écoutez-moi au lieu de parler !

— Mais j'ai rien à vous…

— Taisez-vous ! Je n'appelle pas pour vous et vos p'tites combines, j'appelle pour tout autre chose ! Dites-nous où vous vous trouviez jeudi matin entre cinq heures trente et neuf heures trente.

— Chez moi, répond l'homme, apparemment soulagé d'avoir à répondre à une question aussi simple. C'est tout ?

On entend la mollette d'un briquet que l'on tourne et la première aspiration goulue.

— Non, c'est pas tout ! s'échauffe Lefèvre en agrippant le combiné comme s'il avait entre les doigts le cou de l'interlocuteur récalcitrant.

En une fraction de seconde, son intonation baisse de plusieurs octaves et c'est d'une voix doucereuse qu'il feint de s'étonner :

— Au fait, vous n'étiez pas censé être déjà au garage, à cette heure-là ? demande-t-il en rivant son regard dans celui de Joris Pélion dont le visage s'est marbré de plaques rouges.

— N… non.

— Arrêt maladie ?

— Chômage plutôt, explique l'homme d'un ton rogue.

— Vous n'avez donc pas quitté votre domicile.

— Mais non, puisque je vous le dis ! Bon, c'est tout là, j'ai pas que ça à faire, moi !

— Dernière chose : avez-vous eu une quelconque visite ce matin-là ?

— Non, répond le mécano après un temps d'hésitation.

— Pourtant, votre frère ici présent prétend être allé vous voir.

Cette fois, le silence s'installe au bout du fil, entrecoupé par une respiration qui se fait brusquement plus courte.

— La mémoire vous revient ? Ou bien peut-être que votre petit frère a inventé cette drôle de salade pour se protéger de quelque chose de pas joli, joli ?

L'interlocuteur arrête de tergiverser, il expulse la fumée de sa cigarette puis répond :

— Oui, murmure-t-il plus qu'il ne parle, Joris est bien venu me voir après la débauche.

— Pour quoi faire ?

— Un p'tit problème à régler.

— Du genre ? interroge Lefèvre tandis que tous retiennent leur souffle dans la pièce confinée.

— Rien de bien intéressant, atermoie-t-il en essayant de gagner du temps.

Temps qui commence précisément à paraître long à Perrot. Celui-ci s'empare du mobile et énonce d'une voix forte :

— Je vais mettre les points sur les i, monsieur Pélion : votre frère est retenu dans nos locaux depuis hier soir, alors si vous voulez le tirer des sales draps dans lesquels il s'est fourré, je vous encourage fortement à coopérer !

La respiration de l'homme s'accélère, saccadée et un peu sifflante. On l'entend qui tire fiévreusement sur sa cigarette qui doit à présent

être réduite à l'état de mégot. Refrénant une quinte de toux qui s'annonce, il explique d'une voix enrouée :

— Je sais pas ce que vous reprochez à Joris, mais je sais qu'il n'a rien fait de mal. Je vais vous dire pourquoi il est venu me voir jeudi, capitule-t-il sourdement, c'était pour m'encourager à déposer plainte contre ces types qui veulent me faire la peau.

— Précisez, je vous prie…

— Voilà, prononce l'homme comme si les mots lui brûlaient la bouche, j'ai fait un truc pas très réglo, genre installer des pneus de voiture d'occase en les faisant passer pour des neufs. Un client a pas apprécié – ce qui est normal, reconnaît-il rétrospectivement – et a menacé de s'en prendre à moi.

— Parce que vous ne l'avez pas indemnisé ?

— Mais si, je l'ai fait ! Je lui ai posé un pneu tout neuf gratis, donc ça aurait dû en rester là, sauf que depuis, le gars il veut en découdre avec moi. L'honneur, qu'il dit…

— Joris est arrivé à quelle heure chez vous ?

— Oh, tôt, genre cinq heures trente, je dirais.

— Et il est reparti à quelle heure ?

— On a pris un petit-déjeuner ensemble et il a dû repartir vers neuf heures environ.

— Vous étiez avec quelqu'un d'autre, votre femme peut-être ?

— Je vis seul.

La réponse a fusé, laconique.

— Bien, nous allons nous en tenir là pour le moment. Néanmoins, nous vous demanderons de passer au commissariat de Vannes faire votre déposition dans la journée, indique Perrot avant de corriger : Ou plutôt non, quelqu'un va passer prendre votre déposition à votre domicile, ce sera l'occasion de mettre les choses au clair avec votre client, s'il rôde dans le coin.

— Je préfère, souffle l'homme soulagé. Merci.

Perrot raccroche lentement avant de s'adresser au témoin et à son avocat :

— Monsieur Pélion, vous êtes autorisé à repartir, nous vous demanderons de ne pas quitter le secteur dans les jours qui viennent. Un gardien va vous rendre vos affaires et vous faire raccompagner.

Aucune émotion ne se lit sur le visage du jeune homme qui se lève péniblement de sa chaise, soudain vieilli de plusieurs années. En revanche, l'avocat a l'air ravi de pouvoir enfin quitter le bureau étouffant où ils sont serrés depuis plus d'une heure. Il glisse deux mots à son client qu'il guide par le coude vers la sortie avant de saluer les trois officiers toujours assis. Perrot est déjà en ligne avec le procureur qu'il avise de la suspension de garde à vue du dénommé Joris Pélion.

Puis il se laisse aller contre le dossier de son fauteuil avec un soupir las. Lefèvre est debout et se met à faire les cent pas dans la pièce, fulminant à haute voix contre l'erreur qu'ils ont bien failli commettre.

— Au moins ce nouvel avocat ne la ramène pas à tout bout de champ ! se félicite Lefèvre en continuant à tourner dans la pièce. Pas comme tant d'autres qui nous empêchent de faire notre boulot !

Pointant du menton le cadet, Perrot échange un sourire de connivence avec Jeanne Sixte qui lui adresse un clin d'œil en retour. Ils ont en effet sous les yeux une illustration du trait de caractère dominant de Lefèvre, à savoir sa façon de toujours voir le verre à moitié plein. Cependant, la jeune femme n'est pas certaine de partager l'optimisme inébranlable du capitaine. Elle se lève à son tour et fait rouler ses épaules d'avant en arrière en constatant :

— Nous voilà donc revenus quasiment au point de départ, prononce-t-elle en hochant lentement la tête et en venant poser une fesse sur le bureau. Pélion a un alibi en béton pour le matin de la disparition de Lou Hauguin. Sauf à considérer que son frère a consenti à se sacrifier pour lui servir de couverture.

— Mouais, j'en doute, murmure Lefèvre, à moins qu'il soit un véritable saint, car je vous rappelle qu'en citant Manfred Pélion, Joris a braqué les projecteurs sur le petit trafic du frangin !

— Je rejoins Hubert, intervient Perrot. Je pense que Pélion n'est pas directement lié à la disparition de Lou Hauguin.

— Au fait, a-t-on cherché à savoir où il se trouvait au moment des meurtres de Sabrina Boucheul et Cindy Joly ? se renseigne Jeanne Sixte en buvant son café.

— Non, pourquoi l'aurait-on fait ? Rien ne le relie à ces deux personnes, si ?

— Non, simple question, fait Jeanne Sixte en remuant légèrement les épaules.

— Ce qu'il faut maintenant, poursuit Lefèvre sans tenir compte de l'intervention de leur collègue vannetaise, c'est chercher à nouveau des correspondances entre ces trois cas. Il y a forcément quelque chose qui les réunit d'une manière ou d'une autre et qu'on a laissé passer.

— Du genre ? demande la capitaine.

— Mais je n'en sais rien, justement ! rétorque Lefèvre en passant d'un pied sur l'autre.

Agacée, celle-ci tourne le dos au plus jeune pour s'adresser à Perrot :

— Une idée, Jean-Louis ?

— Je pense également qu'il faut trouver des similitudes entre ces trois affaires. Reprenons, propose-t-il en plaçant une feuille de papier vierge devant lui. Vous ne seriez pas mieux sur une chaise ? suggère-t-

il soudain à la jeune femme dont la proximité de la croupe sur le bureau le trouble plus qu'il ne le souhaiterait.

Elle acquiesce et tire sa chaise loin de Lefèvre avant de s'asseoir. Avec un demi-sourire, Perrot observe le manège puis reprend :

— Voyons ce que l'on sait de manière formelle de ces trois cas : les deux jeunes femmes assassinées et la jeune femme disparue ont en commun d'avoir été en début de grossesse. À notre connaissance, leur entourage l'ignorait. On peut en tout état de cause imaginer que le géniteur n'était pas au courant de la situation ou bien qu'il ne souhaitait pas prendre ses responsabilités, d'où son absence dans le tableau.

— Attendez une minute ! En parlant des géniteurs, comme vous dites, vous ne pensez pas qu'on a un peu rapidement considéré que les trois avaient fait un bébé « toutes seules » ? fait remarquer Jeanne Sixte en dessinant des guillemets de ses index repliés.

Perrot réfléchit quelques secondes avant de répondre :

— Je ne suis pas d'accord, j'ai bien relu les PV d'audition des affaires Boucheul et Joly. Les entourages personnels et professionnels des deux victimes ont été longuement entendus. Rien n'en est ressorti, d'où la conclusion logique de nos collègues – et la nôtre – que ces deux femmes étaient tombées enceintes à la suite d'un rapport unique ou, du moins, au cours d'une relation très éphémère.

— Ça, ça vaut pour les deux femmes assassinées, mais pas nécessairement pour Lou. Nous savons qu'elle était – enfin, se reprend-elle avec un rictus superstitieux –qu'elle est enceinte et qu'elle a eu une liaison avec Joris Pélion.

— Qui prétend que c'était terminé entre eux, intervient Lefèvre.

— Ça n'empêche qu'il peut tout à fait être le père de l'enfant qu'elle porte, non ? Il n'a pas précisé quand ils s'étaient séparés.

— C'est vrai, confirme Perrot en relisant ses notes. Il a juste indiqué que c'est elle qui avait rompu.

— C'est bien beau tout ça ! lance Lefèvre en se levant pour aller chercher une barre de céréales dans la poche de son anorak, mais même dans l'hypothèse où il serait le père, il vient d'être mis hors de cause dans la disparition de Lou.

Jeanne Sixte opine lentement, pas entièrement convaincue. Pourtant, l'argument de Lefèvre tient la route, mais c'est comme si la jeune femme refusait d'admettre que le capitaine puisse avoir raison. Sans tenir compte de l'interruption, Perrot poursuit son raisonnement :

— Par ailleurs, une chose est presque sûre : si elles étaient enceintes, elles ont dû à un moment ou à un autre consulter leur médecin généraliste ou leur gynécologue.

— Pas nécessairement, le coupe Sixte en glissant une mèche de

cheveux derrière son oreille. Si elles voulaient rester discrètes, elles ont pu s'adresser à un médecin que ni elles ni leurs proches ne consultaient.

— Exact. Il faudrait qu'on vérifie sur leurs boîtes mail et leurs agendas papier ou électroniques qui elles ont consulté et essayer de joindre les médecins en question.

— Pour quoi faire ? réplique Lefèvre en avançant une moue dubitative.

— Je ne sais pas trop, avoue Perrot, mais peut-être que lesdits médecins se souviendront de quelque chose de particulier concernant leurs patientes.

— Bien, obtempère Lefèvre en désignant les trois chemises cartonnées de couleurs différentes, étiquetées au nom des trois victimes, on se partage le boulot ?

Jeanne Sixte décide de retourner à son bureau afin de pouvoir passer ses coups de fil de vérification sans déranger les enquêteurs déjà bien à l'étroit dans leur réduit. Mais auparavant, elle passe demander à deux collègues d'aller prendre la déposition de Manfred Pélion à son domicile et d'en profiter pour faire l'enquête de voisinage. Avec un peu de chance, malgré l'heure plus que matinale à laquelle Joris Pélion s'est rendu chez son frère jeudi matin, des voisins l'auront peut-être croisé dans l'immeuble. Perrot et Lefèvre épluchent les boîtes mails et agendas électroniques de Sabrina Boucheul et Cindy Joly tandis que la capitaine Sixte se penche sur le cas Lou Hauguin. Rapidement, Lefèvre trouve le numéro qu'il cherchait. Il attrape le téléphone et appelle le cabinet médical où Sabrina Boucheul avait a priori ses habitudes. La secrétaire l'informe que le médecin est en consultation et qu'il rappellera dès qu'il en aura terminé avec son patient. De son côté, Perrot a moins de succès : Cindy Joly semblait n'avoir consulté aucun médecin les mois précédant son décès. Le commandant fronce les sourcils avec perplexité. Que doit-il en déduire ? Soit elle n'avait pas décelé son état – ce qui était peu probable mais arrive parfois dans les cas de déni de grossesse – soit elle avait choisi de ne pas en faire cas. Ou alors… Jeanne Sixte apparaît à cet instant précis, interrompant Perrot dans sa réflexion.

— Rien de rien, constate la jeune femme en secouant ses boucles blondes. Aucune trace d'une visite médicale sur le calendrier magnétique fixé à la porte du frigo ou dans l'agenda électronique de Lou Hauguin. Or, elle ne pouvait ignorer qu'elle était enceinte puisqu'elle avait reçu à son domicile les résultats du labo confirmant son état. Et si elle a volontairement choisi de consulter un autre médecin que le généraliste référent qui était noté sur ses numéros d'urgence placardés près de la porte d'entrée, elle s'est bien gardée d'en laisser aucune trace chez elle. Et de votre côté ?

Lefèvre lui fait signe de se taire car le téléphone vient de vibrer sur sa base. Il s'entretient brièvement avec son interlocuteur avant de raccrocher, l'air abattu :

— Sabrina Boucheul n'avait pas consulté son généraliste habituel depuis plusieurs mois lorsqu'elle a disparu. Et je n'ai vu aucune trace d'un rendez-vous avec un autre toubib dans ses agendas papier et électroniques.

— Même chose pour Cindy Joly, indique Perrot à l'attention de Jeanne Sixte. Elle non plus n'avait a priori pas consulté son généraliste ou sa gynécologue dans les mois précédant son décès.

Tous marquent un silence, essayant de réfléchir à ce que cela implique. Perrot a les yeux perdus quelque part au niveau des néons tremblotants du plafond, attendant peut-être de leur éclat vacillant le même pouvoir magique que celui de la lampe d'Aladin. Il a l'impression qu'un peu plus tôt, il a été à deux doigts de saisir quelque chose mais que ce détail prend désormais un malin plaisir à se jouer de lui. Derrière ses paupières jointes, la lumière n'est plus qu'une pâle lueur, pourtant, il sent que le sang a commencé à battre désagréablement dans sa tempe droite, signe annonciateur d'une migraine dont il est coutumier. Il se masse le creux de la tempe doucement tout en essayant de retrouver l'idée qui lui a échappé. Et brusquement, ça lui revient. C'est l'arrivée de Jeanne Sixte dans le bureau tout à l'heure qui l'a distrait du fil de ses pensées, or il était en train d'envisager une hypothèse.

Il rouvre les yeux brutalement.

— Et si ces trois femmes avaient fréquenté le Planning familial ?

Ses collègues le dévisagent sans comprendre.

— … Réfléchissez deux secondes : on a trois femmes célibataires, isolées, qui apprennent qu'elles sont enceintes. Ce n'est sans doute pas un « heureux événement » puisque ces trois femmes sont, à première vue, seules dans la vie. Elles n'ont aucune envie que cela se sache, alors une solution s'ouvre à elles, anonyme et gratuite : le Planning familial !

— Ça, c'est une piste à creuser ! s'exclame Jeanne Sixte avec une pointe d'admiration dans les yeux, avant de se rembrunir aussi vite : Mais si vous avez vu juste, Jean-Louis, dit-elle avec cette manière sensuelle qu'elle a de prononcer son prénom, qu'est-ce que cela nous prouvera ?

— Je n'en sais trop rien, reconnaît Perrot en appuyant ses avant-bras sur les accoudoirs pour joindre ses doigts, enfin si, au moins une chose : c'est qu'elles tenaient à mener leur grossesse – ou peut-être y mettre fin – de la manière la plus confidentielle qui soit.

— Ça, je l'ai bien compris, sourit Jeanne Sixte, ce que je veux dire

c'est : qu'est-ce que le fait d'avoir consulté une permanence du Planning familial corrobore ? Si elles l'ont effectivement fait, elles sont nécessairement allées dans des pôles différents puisqu'elles habitaient dans des endroits différents.

— Exact, acquiesce Lefèvre en se levant pour dérouiller ses jambes engourdies par l'immobilité. La seule chose à faire c'est de contacter les centres du Planning familial les plus proches de leurs domiciles et de les interroger.

— Sauf qu'ils refuseront de trahir le secret médical au téléphone, pointe la capitaine.

— C'est juste, convient Lefèvre en ouvrant la porte du bureau aveugle. Mais ils nous diront tout de même si les victimes sont répertoriées dans leurs listings. En attendant, j'ai besoin d'un petit remontant, moi. Je rapporte quelque chose à quelqu'un ?

— Café.

— Pareil.

En retenant un sarcasme, Jeanne Sixte incline la tête en direction de son ordinateur et se met à surfer sur Internet à la recherche des centres de Planning familial de Loire-Atlantique et du Morbihan.

*

Elle a l'impression d'être l'actrice de quelque mauvais film d'horreur, de ceux que les ados s'arrachent le samedi soir autour d'un seau de pop-corn. Elle est dans le rôle de la pauvre victime sans défense, la poupée aux airs de jeune fille, proie idéale de tous les détraqués de la terre. Mais elle n'a pas lu le scénario, elle ignore tout du sort qui lui est réservé. D'ailleurs, son maton le sait-il lui-même ? Suit-il quelque plan machiavélique connu de lui seul ou agit-il de manière instinctive, animal encerclant sa proie avant de mieux la dépecer. Elle a l'impression d'être la spectatrice de sa propre déchéance, comme si elle s'était dissociée de son enveloppe charnelle, esprit libéré de la gravitation physique qui flotterait au-dessus d'elle pour mieux l'observer. Pourtant, tout cela est bien réel, elle est vraiment là, tellement ankylosée qu'elle ne sait plus bien si elle est morte ou vivante, éveillée ou endormie. Son ventre affamé proteste bruyamment, seul bruit perceptible dans cet océan de silence absolu.

— Eh ben, on dirait que tu as faim ! Quel boucan ! persifle la voix désormais familière. Je t'aurais crue plus discrète, plus effacée, du genre à se laisser oublier.

Il laisse échapper un rire aigre qui ricoche sur les parois humides de la cave avant de s'éteindre en un enrouement subit. Il se met à tousser en une longue quinte qui le contraint au mutisme.

Essouflé, il s'exclame :

— Putain ! À cause de toi, je suis en train de m'enrhumer ! Manquait plus que ça ! maugrée-t-il. Je devrais peut-être te punir pour ça, ajoute-t-il d'un ton monocorde comme s'il s'adressait en réalité à lui-même. Pourtant, je n'étais pas venu pour ça, tu sais.

Il s'interrompt pour reprendre d'une voix plus forte qui, cette fois, s'adresse bien à la prisonnière :

— J'étais venue pour te faire belle. Oui, oui, tu m'as bien entendu, te faire belle ! Ben quoi, tu as l'air étonnée, ça te surprend que je prenne si bien soin de toi ? Tu me déçois un peu, je dois dire, poursuit-il d'une voix sourde, moi qui pensais que tu me faisais confiance…

Elle sent le souffle de l'homme qui s'éloigne d'elle tandis qu'il se redresse probablement, mais elle ne pourrait en jurer. Il manque peut-être d'air sous le coup de la frustration. Mais à nouveau, le parfum légèrement citronné se fait sentir, porté par la chaleur du corps de l'homme assis quelque part devant elle. Il reprend le fil de sa litanie incohérente en plaçant son visage à quelques centimètres du sien.

— Tiens, pour te montrer que je suis quelqu'un qui respecte la vie humaine – même si tu sembles en douter, ajoute-t-il sur un ton mauvais en approchant encore plus sa bouche de l'oreille de la captive – je t'ai apporté quelque chose à manger. Allez, ouvre le bec et mâche doucement ! lui intime-t-il en lui fourrant une tranche de brioche entre les lèvres.

Éperdument, elle attrape le bout de mie sucrée du bout de sa langue et plante ses dents dedans. Mais sa bouche privée de salive refuse de coopérer et recrache le morceau de brioche.

— Non mais c'est pas vrai ! crie l'homme avec colère, tu recommences à faire ta cochonne ! Tu n'as pas honte de gâcher comme ça la nourriture ! Tu n'es pourtant pas née avec une cuillère en argent dans la bouche, si, que je sache ?

Avec l'énergie du désespoir, galvanisée par la faim qui lui déchire les entrailles, Lou parvient à supplier :

— D… de l'eau…

— D'accord, consent l'homme en se radoucissant à moitié, mais ensuite, tu manges, c'est compris ?

Elle gémit en guise de réponse, espérant qu'il prendra ce borborygme comme une manifestation de sa bonne volonté. Il lui glisse la paille entre les lèvres et elle aspire avec délice quelques gouttes d'eau sucrée. Mais déjà, il la retire pour lui glisser un bout de brioche dans la bouche. Ses mâchoires gourdes mastiquent avec raideur, provoquant une douleur cuisante à la jointure des maxillaires. Mais elle n'en a cure, toutou reconnaissant qui accepte sa pâtée de la main même de celui qui le frappe. Elle avale tout ce qu'elle peut, avant que son geôlier décide sur un caprice de lui retirer le pain de la bouche. Elle rêve de boire encore quelques gouttes afin d'aider la mie à se frayer un chemin le long de son œsophage crispé. Mais elle craint d'irriter le malade qui tient les ficelles, alors elle reste coite, guettant la suite. Il a parlé de la « faire belle ». Mais de quoi ce fou peut-il bien parler ? Quel est le dessein obscur et irraisonné de cet individu dont elle ignore absolument tout ? Elle passe sa langue desséchée sur ses dents pour y prélever la dernière infime miette de brioche, puis essaie de saliver, mais son corps déshydraté refuse d'obéir. C'est alors qu'elle sent que l'homme lui a saisi la main. Avec un mouvement réflexe, elle tente de s'arracher à la poigne, mais son effort dérisoire se solde par l'éclat de rire méprisant de l'individu.

— N'oublie pas que tu es attachée, se met-il à fredonner comme il le ferait d'une gentille berceuse.

Puis, aussi soudainement qu'il lui avait saisi la main, il l'abandonne et se lève. Elle ne sait plus que penser. En a-t-il fini avec elle ? L'a-t-elle irrité d'une manière ou d'une autre ? Va-t-il le lui faire payer ? Mais le voilà déjà qui revient et se rassoit près d'elle. Soudain, un

éclair blanc lui traverse le crâne en lui arrachant un gémissement de surprise. C'est la lumière d'une lampe torche qu'il vient de braquer dans sa direction. Les yeux brûlants, elle cille à toute vitesse pour chasser les larmes et essayer d'entrapercevoir celui qui tient la lampe. Mais il prend bien soin de se tenir dans l'ombre, escamotant à son regard les contours de sa silhouette. Puis il pose la lampe sur le sol, toujours orientée vers le visage de la pénitente, et soudain, une odeur caractéristique vient chatouiller les narines de la prisonnière. Il s'agit de vernis à ongles, aucun doute possible !

Mais pourquoi ce malade vient-il de déboucher un flacon de laque pour les ongles ? Et soudain, la lumière se fait jour dans son cerveau embrumé : il a parlé de « la faire belle », voilà ce que s'apprête à faire celui qui vient à nouveau de se saisir de sa main roide et passe le bout de son index sur les ongles nus de la malheureuse.

*

Sur le coup de midi, Jeanne Sixte décrète que si elle n'avale pas un repas digne de ce nom dans la prochaine demi-heure, elle est certaine de défaillir. Avec ce qui s'apparente enfin à un début de sympathie pour sa collègue, Lefèvre acquiesce vigoureusement et lui demande ce qu'elle propose.

— Poulet-frites, ça vous va ? Il y a un bistrot qui en fait de très bons à côté.

Sans se faire prier, Lefèvre a remonté la fermeture Éclair de son anorak et a jeté son imperméable à Perrot toujours vissé sur son siège.

— J'arrive, lance celui-ci dans leur direction tandis qu'il déverrouille son mobile avec l'intention d'appeler Sofia, malgré la demande de son ex-femme de n'en rien faire.

Debout sous le porche du commissariat, Jeanne Sixte et Lefèvre commencent à attendre Perrot. La pluie tombe toujours, molle et poisseuse, noyant le contour familier des bâtiments en face, dans un brouillard opaque. Le deux de la compagnie Kicéo marque l'arrêt en gémissant doucement. On devine derrière les vitres embuées les gens qui se pressent sur le marchepied, se hâtant de se mettre au chaud. Sixte frissonne en serrant davantage la ceinture de son trench-coat.

— Fait pas chaud, hein ?

Sixte regarde son voisin à la dérobée, se demandant s'il est en train de se fiche d'elle avec ce commentaire digne de ces commères désœuvrées assises sur un banc devant leur maison. Doit-il craindre le silence pour ainsi enfoncer des portes ouvertes !

— Jean-Louis a l'air soucieux. J'espère qu'il n'est pas malade…

— Pas lui, sa fille, répond laconiquement Lefèvre au moment précis où apparaît Perrot, le visage légèrement moins tendu.

— Ah, vous voilà ! lance la capitaine à son adresse. Dépêchons-nous, ils arrêtent de servir assez tôt. Et j'ai rendez-vous au Planning familial d'Auray à quatorze heures quinze.

Perrot doit reconnaître que ça lui a fait le plus grand bien de quitter l'atmosphère confinée de leur bureau pour se mêler quelques instants à la foule des anonymes ignorant les noirceurs de ce monde. Attablés dans le restaurant aux tables couvertes de nappes à carreaux rouges et blancs, les trois collègues parviennent à ne pas parler travail, trouvant plaisir à raconter leurs souvenirs de vacances. Lefèvre les fait rire avec ses anecdotes au camping avec maman sur la Côte d'Azur. Jeanne Sixte le trouve presque attachant avec cette façon désopilante mais pleine d'affection de parler des outrances de sa mère. Mais la trêve est

de courte durée, à peine ont-ils payé l'addition que le mobile de Perrot vibre au fond de sa poche d'imperméable.

— Perrot, j'écoute.

— C'est Pérez, du labo, se présente timidement le jeune as de l'informatique du commissariat de Vannes.

— Ah Pérez, allez-y, on vous écoute, fait-il en activant le haut-parleur.

— Vous pouvez passer me voir ? Je suis venu jusqu'à votre bureau, mais vous avez dû faire une pause déjeuner.

— C'est exact, mais nous avons terminé. Nous sommes là dans dix minutes.

— Je vous attends.

Tandis que la capitaine se dépêche de rejoindre son véhicule pour rejoindre Auray où elle a rendez-vous au Planning familial, les deux collègues se précipitent au service informatique où officie la jeune recrue plus à l'aise avec les personnages virtuels qu'avec ses semblables de chair et d'os. Du jeune geek qui leur tourne le dos, on ne voit que la queue-de-cheval filasse qui descend le long de son sweat-shirt gris foncé. Il est installé à une petite table le long du mur, le dos légèrement voûté. Comme s'il avait des yeux derrière la tête, le jeune homme se retourne.

— Entrez, dit-il en faisant pivoter sa chaise dans leur direction pour la faire rouler sous la petite table ronde au milieu de la pièce. Asseyez-vous.

Ce que fait Perrot tandis que Lefèvre est contraint de rester debout par manque de chaises.

— Voilà, dit Pérez sans plus de préambule, vous m'aviez demandé d'essayer de remonter le site *petitpoucet.com*. Je dois dire que ça n'a pas été facile. Pour faire court, je dirai que le ou les créateurs de ce site ont essayé de faire disparaître toute trace de leur existence. Mais en réalité, il subsiste toujours des traces d'un site web quelque part sur la Toile. Il suffit de savoir où et surtout comment chercher, indique simplement le jeune homme, sans tenter de susciter une quelconque admiration. J'ai finalement réussi à remonter jusqu'à l'adresse IP du ou des créateurs. Et ce qui est drôle, c'est que j'ai remarqué que l'adresse en question était encore active, mais liée à un autre site, toujours en ligne celui-là.

— Lequel ? se renseigne Perrot en prenant des notes sans son petit carnet rouge.

— *bodyguard.com*.

— Le site que consultait Lou Hauguin ! s'écrie Lefèvre sans pouvoir cacher son excitation.

— Affirmatif.

— Et qu'est-ce qu'on peut trouver sur ce *bodyguard.com* ?

— Ah ça ! réplique le jeune homme en ouvrant deux mains désolées, je n'ai pas réussi à trouver. Dès qu'on entre l'adresse du site, un message d'erreur quatre cent quatre apparaît sur l'écran. C'est comme si l'accès en était bloqué, c'est bizarre. En tout cas, une chose est sûre, *petitpoucet.com* et *bodyguard.com* ne font qu'un.

— Vous avez tout de même encore une chance de pouvoir accéder au contenu du dernier ? s'inquiète Perrot en plissant le front.

— Je vais faire mon possible, réplique Pérez sans gaspiller sa salive, en roulant jusqu'à sa petite table de travail adossée au mur.

— Putain, c'est une sacrée avancée, ça ! se réjouit Lefèvre en ouvrant la porte de leur bureau d'un coup de pied victorieux.

— Ne t'emballe pas trop, le modère Perrot en attrapant ses clés de voiture, je te rappelle qu'on a, nous aussi, rendez-vous au Planning familial.

— Tu as trouvé quelqu'un pour faire les vérifs au CHU de Nantes ?

— Oui, j'ai envoyé quelqu'un enquêter auprès du Planning familial quarante-quatre. Il nous rappelle dès qu'il sait quelque chose.

Sur le giratoire du Palais des Arts, Lefèvre jette un regard perplexe aux deux jeunes filles rêveuses dont le visage géant s'affiche en noir en noir et blanc sur le pignon d'une maison d'après-guerre. Sous un ciel toujours plus sombre, ils remontent le boulevard de la Paix et son enfilade de bâtiments trop neufs, dédiés à des bureaux et administrations diverses, passent devant la gare SNCF et arrivent rapidement en vue de l'hôpital qui s'abrite derrière son grillage blanc. Ils pénètrent dans l'enceinte de l'hôpital sous un ciel de plus en plus menaçant et doivent se résoudre à se garer assez loin de l'entrée, car les places de parking sont chères en ce début d'après-midi. À peine se sont-ils éloignés de leur véhicule qu'ils sont surpris par une averse violente. Ils n'ont d'autre choix que de courir le plus vite possible, tête baissée, en veillant à ne pas mettre le pied dans une flaque. L'aile dédiée au Planning familial est un bâtiment relativement bas, peint en blanc, qui annonce discrètement sa vocation sur une plaque dorée.

— Commandant Perrot, capitaine Lefèvre, SRPJ de Nantes, s'annonce Perrot en montrant discrètement sa carte tricolore à la femme de l'accueil.

Méfiante, la secrétaire avise les deux arrivants dont les vêtements trempés sont déjà en train de former un lac sur le lino.

— Vous pouvez suspendre vos vêtements là-bas, propose la femme à la stature carrée en désignant les boules colorées d'un portemanteau mural.

— Ça ira, remercie Perrot en retirant son imperméable pour le poser sur son avant-bras. Nous voudrions parler à un responsable, s'il

vous plaît.

— C'est à quel sujet ?

— Je crois que la confidentialité est de rigueur entre ces murs, non ?

La femme ne goûte pas l'allusion.

Elle hausse légèrement les épaules, consulte son agenda téléphonique et demande sans lever les yeux :

— Un médecin, ça vous ira ?

— Ça nous ira parfaitement, merci Madame, réplique Perrot dans une esquisse de courbette.

— Si vous voulez patienter, propose-t-elle, toujours sans les regarder, en désignant la rangée de chaises multicolores.

Ils vont s'asseoir à l'endroit indiqué, sous les affiches mettant en garde contre les maladies sexuellement transmissibles et les risques croissants d'obésité. Deux jeunes filles sont assises, qui ne bronchent pas à l'arrivée des deux hommes. L'une a le visage dissimulé par un rideau de cheveux lisses qui retombe de chaque côté de son visage penché sur son portable. L'autre feuillette sans le lire un magazine dont la couverture montre un couple et deux enfants folâtrant dans un champ de fleurs. Les deux jeunes filles portent un pull-over très ample par-dessus un legging et des baskets. À peine se sont-ils installés que l'une d'elles est rapidement prise en charge par une infirmière au visage avenant. À l'appel de son nom, elle sursaute puis se lève trop vite, faisant tomber son portable par terre. Avec un bredouillement d'excuse, elle le ramasse et suit l'infirmière, les yeux baissés sur le renflement que le pull-over trop large dissimule imparfaitement. L'autre jeune fille a observé le manège sans émotion, comme si elle n'était pas personnellement confrontée au même dilemme que celle qui vient de partir. Elle reprend la lecture de son magazine après un coup d'œil impatient sur l'horloge de son mobile qu'elle tient au creux de ses cuisses. Les deux policiers se plongent dans la lecture des journaux à disposition quand, soudain, une exclamation courroucée leur fait lever la tête. Un bruit de porte qu'on claque violemment et une femme traverse le hall d'accueil au pas de charge avant de franchir la porte vitrée. Les visiteurs du centre ont tous les yeux rivés sur celle-ci qui vient de sortir et allume à présent une cigarette d'une main tremblante de colère. Perrot et Lefèvre n'ont pas le temps de s'appesantir sur la scène car une femme entre deux âges en blouse blanche ouverte sur un pantalon sombre et une chemise blanche vient vers eux d'un pas vif et les invite à les suivre dans son bureau au fond du couloir, laissant derrière elle le sillage d'un parfum à la figue.

- Ce genre d'incident arrive quelquefois, commente-t-elle par-dessus son épaule.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, rien de méchant, nos jeunes recrues manquent parfois de doigté, mais elles apprendront avec le temps, sourit-elle avec indulgence, tandis qu'elle ouvre la porte de son bureau.

Ses cheveux poivre et sel encadrent un visage aux traits tirés qui a dû être joli. De son regard bleu clair émane une grande douceur. Elle leur désigne deux fauteuils et s'assoit en face d'eux. Puis elle plante ses coudes sur le bureau et, sans préambule, précise d'une voix douce mais ferme :

— Je vais être honnête avec vous, nous n'aimons pas trop recevoir la visite de la police ici. Comme vous le savez sans doute, les patientes de ce service sont souvent des personnes en situation de précarité, alors nous avons tendance à voir en vous des oiseaux de mauvais augure.

— Rassurez-vous, fait Perrot en élevant une main apaisante, nous ne sommes pas là pour mettre en cause l'une de vos patientes. Ce serait plutôt l'inverse, en fait.

— C'est-à-dire ? réplique la femme tandis qu'un pli d'inquiétude vient barrer son front.

— Nous enquêtons sur la disparition d'une jeune fille, vous avez peut-être eu vent de cette affaire dans la presse ?

— Si seulement j'avais le temps de la lire… soupire la femme en ramenant ses cheveux coupés au carré derrière ses oreilles.

— Il s'agit de Lou Hauguin, ce nom vous dit quelque chose ?

— Je crois bien que oui, c'est un prénom que j'aime bien, c'est pour cela que je l'ai remarqué.

— Que savez-vous d'elle ?

— Rien. Enfin, je veux dire, je ne connais pas personnellement son dossier, je l'ai seulement vu passer parmi une pile d'autres. Que voulez-vous savoir au juste ? demande-t-elle avec une certaine réticence. Vous savez, nous avons un droit de réserve et…

— Cette jeune femme – si elle est encore en vie, ajoute Perrot avec une intonation volontairement dramatique – serait sans doute heureuse que vous nous aidiez à la retrouver.

— Vous êtes certain qu'elle n'a pas disparu de son propre chef ?

— Oui, affirme Perrot sur un ton catégorique.

— Bien, ne bougez pas, fait le médecin en allant vers un haut bureau à cylindre derrière elle.

D'innombrables chemises cartonnées y sont rangées dans des soufflets suspendus.

— Tout n'est pas informatisé chez vous ? ne peut s'empêcher de demander Lefèvre.

— Si, évidemment, mais, croyez-moi si vous le voulez, je trouve

qu'on s'y retrouve plus facilement avec les documents papier.

Elle exhume le dossier Lou Hauguin qu'elle ouvre sur son bureau où rien ne traîne, à l'exception d'un pot de crayons et d'un rapporteur en plastique permettant de fixer la date théorique d'un accouchement.

— Que cherchez-vous précisément ? s'enquiert-elle en chaussant des lunettes métalliques en demi-lune.

— Tout ce qui concerne sa grossesse et sa situation personnelle.

— Lou Hauguin est venue nous voir en consultation gratuite le cinq octobre, elle était alors enceinte de huit semaines. Elle s'est déclarée célibataire.

— Dans ces cas-là, intervient Lefèvre, perplexe, vous ne cherchez pas à en savoir davantage sur le père ?

— Pourquoi voulez-vous ? sourit doucement le médecin. Si ces jeunes femmes viennent nous voir, c'est précisément parce qu'elles n'ont pas de compagnon ou parce qu'elles ne veulent plus avoir affaire avec lui.

— Et dans le cas présent ?

— Elle a déclaré que la grossesse était un accident.

— Et qu'elle voulait y mettre un terme ?

— Absolument. L'intervention était d'ailleurs programmée pour hier.

Perrot sursaute.

— Vous pouvez vérifier si elle est venue ?

— Tout de suite, fait le médecin en attrapant sa souris d'ordinateur.

Mais rapidement, elle fait un signe de dénégation.

— Évidemment, soupire Perrot en hochant la tête. Pouvez-vous nous indiquer la personne qui a reçu Lou Hauguin en consultation ?

— Naturellement, il s'agit de Raynald Yhuet.

— Un homme ? s'étonne Lefèvre à haute voix.

Un rictus étire la bouche du médecin qui rétorque :

— Qu'est-ce qui vous gêne là-dedans ? Seriez-vous ce genre d'hommes qui refusent que leur épouse soit examinée par un médecin homme ?

Les yeux de Lefèvre lancent des éclairs tandis qu'il riposte, piqué au vif :

— Je pensais simplement que ces femmes n'avaient plus trop confiance dans les hommes.

— C'est vrai, vous avez raison, excusez-moi pour cette remarque déplacée. Mais vous seriez surpris de voir le nombre croissant d'hommes qui viennent nous menacer.

— Vraiment ? Qui précisément ? demande Lefèvre, radouci.

— Des pères ou des maris possessifs. Et de plus en plus de barbus,

ajoute-t-elle en baissant légèrement le ton comme par crainte qu'on puisse la soupçonner de racisme.

— Et dans le cas de Lou Hauguin ? interroge Perrot.

— Aucun épisode de ce genre n'a été rapporté, répond le médecin en relisant le dossier. Mais nous sommes très vigilants et nous préparons nos nouveaux collègues à l'éventualité de tels comportements. Bien, je vous fais appeler monsieur Yhuet ?

— S'il vous plaît.

Elle passe un coup de fil et demande au dénommé Yhuet de venir à son bureau. Un jeune homme brun vêtu d'une blouse jaune pâle arrive rapidement. Il a les traits fins et son visage tout entier respire l'empathie.

— Entrez, Raynald, l'incident s'est finalement arrangé ?

— Oui, Docteur, pas de soucis, sourit l'homme, ce sont des choses qui arrivent.

— C'est ce que j'expliquais à ces messieurs, indique le médecin en désignant les policiers. Mais ils ne sont pas venus pour ça, ils souhaiteraient vous parler un moment. Asseyez-vous à ma place si vous voulez, je vous laisse mon bureau. Merci seulement de prévenir l'accueil quand vous aurez terminé, conclut-elle à l'adresse des policiers.

— Comptez sur nous, merci Docteur.

Le jeune homme s'est assis dans le fauteuil pivotant, visiblement un peu intimidé d'occuper la place du chef. Néanmoins, il a le regard franc et direct.

— Bien, monsieur Yhuet, commence Perrot, le nom de Lou Hauguin vous dit-il quelque chose ?

Le jeune homme réfléchit une poignée de secondes avant de répondre :

— Oui, je crois bien. Il faudrait que je vérifie.

— Faites, voici son dossier médical, répond Perrot en désignant la chemise ouverte devant lui.

Le jeune homme parcourt rapidement la première page puis lève les yeux en hochant la tête.

— Mon nom figure sur le dossier, c'est donc que je me suis occupée d'elle, mais excusez-moi, je ne me souviens pas de toutes les patientes qui défilent ici.

— Regardez cette photo, l'invite Perrot en faisant glisser vers lui le cliché diffusé dans la presse.

Le jeune homme examine la photo en l'attrapant entre deux doigts longs et fins et se met à opiner pensivement :

— Oui, je crois bien que ça me revient. Une jeune femme gentille, un peu angoissée, si je m'en souviens bien…

— Vous vous rappelez pourquoi elle était venue ?

— Rien de plus simple, sourit tristement le jeune homme, parce qu'elle était confrontée à une grossesse non désirée.

— Parce que c'est le cas de toutes les femmes qui viennent ici ? s'étonne Lefèvre. Je croyais que…

— C'est le cas de toutes les femmes auxquelles moi j'ai affaire, précise le jeune homme. Je suis conseiller familial pour les entretiens pré-IVG.

— Lou Hauguin avait donc prévu de se faire avorter ?

— Absolument. Cela aurait d'ailleurs dû intervenir hier, d'après le dossier.

— Et vous ne vous êtes pas étonné de ne pas la voir venir ?

Le jeune homme en blouse jaune laisse échapper un petit rire sans joie.

— Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de jeunes filles qui reculent au dernier moment. Soit parce qu'elles ont peur de l'intervention, soit parce qu'elles ont finalement décidé de garder l'enfant.

— Et pour ce qui concerne Lou Hauguin ?

— Comment savoir… Lorsqu'elle est venue en consultation, sa décision était déjà prise, je m'en souviens maintenant.

— Vous avez essayé de la faire changer d'avis ?

— Ce n'est pas notre rôle, réplique lentement l'homme en blouse jaune. Je suis sage-femme de formation, mais ce n'est pas pour autant que je vais pousser les femmes à garder un enfant non désiré. Je lui ai simplement conseillé de réfléchir encore un petit peu avant de se décider, puisque son terme n'était pas trop avancé.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle a dit qu'elle était trop jeune et qu'en outre, elle n'avait pas trouvé le compagnon idéal. C'est vrai qu'elle était jeune, mais pas tant que ça en réalité. Elle avait… vingt-trois ans, calcule-t-il en lisant la date de naissance figurant sur la première page. Par ailleurs, elle pouvait subvenir aux besoins de son enfant puisqu'elle avait un travail stable. Ce qu'il faut à tout prix éviter, c'est que les futures mères fassent un choix qu'elles regretteront plus tard, termine le jeune homme en hochant la tête avec gravité. Toute leur vie, parfois…

— Que vous a-t-elle répondu ?

— Je ne me rappelle plus exactement, mais quelque chose comme : « J'ai l'âge de décider toute seule. »

— Bien, autre chose vous revient en mémoire ?

— Non, désolé. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux, ajoute-t-il en écartant son fauteuil pour se lever. Il va falloir que je retourne à mes rendez-vous, si vous le permettez.

— Bien sûr, merci de votre aide. Et n'hésitez pas à nous joindre à ce numéro si vous avez quelque chose à ajouter.

— D'accord, dit le jeune homme en glissant la carte de visite dans la poche de sa blouse.

Quand ils se présentent à l'accueil pour signaler que le bureau du médecin est désormais libre, ils aperçoivent Yhuet déjà en train d'escorter aimablement une jeune femme en salle de consultation. Tandis qu'ils sortent du bâtiment en rentrant instinctivement la tête dans les épaules pour se protéger de la bruine poisseuse, un bruit de voix énervée leur fait tourner la tête. Ils reconnaissent la femme en colère de tout à l'heure, occupée à téléphoner. Elle leur tourne le dos mais elle parle suffisamment fort pour entendre ce qu'elle dit : « Tu te rends compte ! s'écrie la femme à l'attention de son interlocuteur invisible, de quel droit, il m'a dit ça, hein ! De quoi je me mêle ! Et si j'ai envie de le faire passer, hein, qu'est-ce qui me l'interdit ? Pauvre type, va, je vais le signaler à sa direction, tu peux m'faire confiance ! » Elle raccroche en secouant la tête avant de se diriger à grands pas vers le parking.

— Elle s'rait pas un peu énervée, la p'tite dame ? s'amuse Lefèvre en remontant la glissière de son anorak.

Avant que la pluie ne se remette à tomber, ils se hâtent vers leur voiture et reprennent le chemin du commissariat. Bernardon a décidé de réunir les équipes à dix-sept heures afin de mettre en commun les avancées de chacun. En attendant, Perrot et Lefèvre regagnent leur bureau et s'installent, chacun devant son ordinateur. Le commandant s'occupe de taper le compte rendu de la visite au Planning familial tandis que son collègue consulte les derniers télex, tout en piochant dans le sachet de madeleines qu'il vient d'ouvrir. À l'heure dite, ils prennent place autour de la grande table circulaire de la salle de réunion. Les visages sont las et les yeux rouges de fatigue, pourtant, on sent une certaine tension dans l'atmosphère. Les murmures ne s'interrompent pas à l'arrivée du commissaire Bernardon, mais lorsqu'il se plante, mains sur les hanches, devant le grand tableau blanc, les voix se taisent comme par magie.

— Bien, fait-il en balayant les troupes de son regard bleu foncé que surplombent des sourcils fournis, je vous demanderai à tous d'être concis dans vos comptes rendus. En d'autres termes, nous sommes tous fatigués et chaque heure qui passe compte double. Pour la hiérarchie qui attend des résultats, pour nous, mais surtout pour Lou Hauguin dont on ignore toujours à l'heure où nous parlons si elle est encore en vie. Alors si vous n'avez aucun élément nouveau à communiquer aux collègues, ne nous faites pas perdre notre temps et passez votre tour. Entendu ?

L'assemblée acquiesce comme un seul homme et Bernardon désigne

le premier collègue sur sa droite pour ouvrir le bal. Le jeune lieutenant ouvre deux mains navrées et fait signe à son voisin de prendre le relais. Celui-ci se pince la bouche et secoue la tête. C'est au tour de Caroline, la sexagénaire dont le duvet sur les joues brille sous les néons, de prendre la parole :

— Lors de notre précédente réunion, j'ai mentionné le site *petitpoucet.com* auquel Sabrina Boucheul et Cindy Joly s'étaient connectées, site qui avait d'ailleurs depuis disparu de la Toile. Je voudrais savoir si on a avancé sur ce point.

Le jeune as de l'informatique, Pérez, se racle la gorge et opine en rosissant légèrement. Timidement, il résume à l'intention de la quinzaine de collègues de tous âges, réunis autour de la grande table :

— Oui, mes recherches ont abouti et ce que je peux affirmer, c'est que *petitpoucet.com* – site sur lequel ont surfé les deux victimes – et *bodyguard.com* – celui que fréquentait la disparue – ne font qu'un.

La nouvelle est accueillie avec un murmure général de contentement. Spontanément, chacun se met à donner son point de vue à son voisin immédiat, mais Bernardon bat immédiatement le rappel en frappant dans ses mains.

— Autre chose, Pérez ?

— *petitpoucet* comme *bodyguard* semblent malheureusement avoir été désactivés.

— Et donc ?

— Et donc c'est tout, fait Pérez avec un air navré. Pour l'instant, je n'ai pas encore réussi à retrouver le contenu de ces deux sites en question.

— Vous nous tenez au courant ?

— Évidemment, acquiesce le jeune homme à la queue-de-cheval filasse en indiquant d'un geste du menton à son voisin de droite qu'il peut prendre la suite.

La collègue aux cheveux d'un roux flamboyant hoche la tête en signe de dénégation et passe son tour à Perrot. Celui-ci s'éclaircit la voix et expose les avancées réalisées par Lefèvre et lui-même :

— La garde à vue de Joris Pélion, l'ex-petit ami de Lou Hauguin et l'un des derniers à l'avoir vue vivante, a dû être levée car son frère, Manfred, lui a fourni un alibi solide. Alibi au demeurant confirmé par une voisine de palier de Manfred Pélion qui affirme avoir croisé le jeune homme au moment où elle sortait de l'immeuble, soit à six heures du matin. Nous avons donc repris les trois affaires en cherchant ce qui réunissait les trois jeunes femmes. Je te laisse expliquer, Hubert ?

— OK. Pour faire court, enchaîne Lefèvre, nos victimes ont toutes les trois souhaité mettre un terme à leur grossesse…

Avec son sens inné de la dramaturgie, Lefèvre s'interrompt, permettant ainsi à la tablée d'exprimer sa surprise.

— … Ce n'est pas tout, poursuit-il en levant une main comme pour faire taire une assemblée trop enthousiaste. Sabrina, Cindy et Lou ont toutes trois consulté le Planning familial le plus proche de leur lieu de résidence.

— Donc des lieux différents pour les trois ? en déduit Desmoulins, l'officier invariablement vêtu de son polo de rugby rayé, avec une note de déception dans la voix.

— Affirmatif. Jean-Louis et moi sommes allés au Planning familial de Chubert tout à l'heure. Nous avons rencontré le conseiller conjugal et familial chargé d'accompagner les femmes dans leur démarche d'IVG. Il nous a appris que Lou Hauguin aurait dû se faire avorter hier à l'hôpital et, comme vous vous en doutez, elle ne s'est pas présentée aux admissions de ce jour. Il ne nous a rien appris de plus sur elle, mis à part le fait qu'elle était fermement décidée à interrompre sa grossesse car, toujours selon lui, elle se sentait trop jeune et n'avait pas de compagnon avec lequel fonder une famille.

— La capitaine Sixte devait aller enquêter à Auray, n'est-ce pas, Jeanne ?

Avec un sourire, Jeanne Sixte prend la parole :

— Exact, j'avais rendez-vous au Planning familial d'Auray à quatorze heures. J'ai eu confirmation que l'interruption volontaire de grossesse de Cindy Joly avait bien été programmée, mais, comme la réalité nous l'a cruellement démontré, elle ne s'est jamais présentée à l'hôpital pour l'intervention.

— Quelqu'un se souvenait d'elle ? interroge Bernardon, toujours campé sur ses jambes un peu écartées, tandis qu'il note au marqueur les informations fournies par chacun.

— Malheureusement non. La personne qui l'avait reçue en entretien a, depuis, été nommée ailleurs.

Elle marque une pause avant d'expliquer d'un ton grave :

— Les personnes que j'ai rencontrées m'ont confirmé qu'au CIVG – Centre d'Intervention Volontaire de Grossesse, précise-t-elle – le roulement du personnel est important. Elles disent que c'est éprouvant d'accueillir ces femmes dans la détresse et, du coup, elles demandent régulièrement à changer de service.

Tous autour de la table opinent du chef, sans que Jeanne Sixte puisse déterminer si certains ont quelque a priori moral sur ce sujet éminemment intime de l'IVG.

— Voilà, conclut-elle en remuant ses boucles blondes.

— Est-ce que quelqu'un a fait la même démarche auprès du Planning de Nantes ? s'enquiert Bernardon en balayant la tablée de

son regard bleu nuit.

— Personne d'ici, réplique Perrot en levant la main pour prendre la parole. C'est une collègue de Nantes qui s'en est chargée. Je n'ai pas encore son retour, mais je propose qu'on l'appelle maintenant…

— Faites, accepte Bernardon.

Perrot compose le numéro de la collègue de Nantes avec laquelle il aime travailler.

— Anna, Perrot à l'appareil. Je t'ai mise sur haut-parleur car nous sommes en débriefing à Vannes.

— Pas de problème, Jean-Louis. Bon, comme prévu, je suis allée au Planning familial du CHU. Sabrina Boucheul y était effectivement allée pour une visite pré-IVG quelques jours avant son meurtre. Et – ajoute-t-elle en répétant étrangement presque mot pour mot les paroles de Jeanne Sixte juste avant – les faits nous ont cruellement prouvé qu'elle ne s'était jamais présentée à l'hôpital.

— Et tu as pu t'entretenir avec la personne qui s'est plus particulièrement occupée d'elle ?

— Non, j'ai parlé à sa remplaçante qui n'a fait que me lire le dossier de Sabrina Boucheul. La personne qui a vu la victime en consultation a changé de service depuis.

— Travail trop ingrat ?

— C'est ça, oui, répond Anna Erdre avec une intonation surprise, pourquoi tu me poses cette question ?

— Pour rien, répond Perrot avec un rictus de connivence à l'adresse de ses collègues tout ouïe. Bien, Anna, merci pour ton coup de main.

— Merci beaucoup ! lance également Bernardon à travers la table avant que Perrot ne raccroche. Bon, qui d'autre a quelque chose à nous apprendre ?

Tous se regardent, l'air interrogateur avant de reporter leur attention sur Bernardon en train de passer d'un pied sur l'autre devant le tableau blanc désormais couvert d'annotations. Malgré l'ambiance électrique, on n'entend pas une mouche voler. À peine distingue-t-on le bus qui marque l'arrêt de l'autre côté de la rue.

— Dans ce cas, conclut le commissaire en s'écartant du tableau, nous allons en rester là pour le moment.

Mais il s'interrompt soudain en voyant la métamorphose qui s'est opérée sur le visage du commandant de Nantes.

— Perrot, vous avez du nouveau ?

Celui-ci opine lentement et explique :

— C'était le SRPJ de Nantes. Le beau-père de Sabrina Boucheul vient d'être retrouvé chez lui, grièvement atteint d'une balle dans le thorax.

— Qui a signalé les faits ?

— Sa femme, la mère de Sabrina. C'est elle qui l'a retrouvé inanimé sur le sol de sa cuisine. Law a ouvert une enquête pour tentative d'homicide.

— On va suivre ça de très près, annonce Bernardon avec la mine grave. En attendant, vous savez tous ce que vous avez à faire. Bon courage, mesdames et messieurs.

Le crissement des chaises qu'on fait brutalement glisser sur le carrelage résonne désagréablement dans la salle de réunion. Les collègues regagnent leurs bureaux par petits groupes bruyants, tels des enfants enfin autorisés à s'ébattre en cours de récréation. Le postérieur reposant sur le radiateur bien chaud de leur cagibi, Lefèvre constate à l'attention de Perrot, enfoncé dans son fauteuil pivotant qu'il fait tourner lentement de droite à gauche :

— Je ne crois pas aux coïncidences, si le beau-père de Sabrina s'est fait buter, il y a forcément un lien avec notre affaire…

Perrot opine pensivement sans cesser son manège.

— … En même temps, poursuit Lefèvre comme en lui-même, je ne vois pas bien le rapport dans tout ça.

Il s'arrache à la chaleur bienfaisante du radiateur et enfile son blouson.

— Je ne sais pas toi, mais moi, je suis rincé, alors qui m'aime me suive…

Perrot regarde son équipier sans le voir, l'esprit submergé par un tourbillon d'idées incontrôlable. Lefèvre s'approche de la table et ironise en agitant la main devant les yeux de son équipier :

— De rien, toi également !

Avec une grimace d'excuse, l'aîné reprend pied dans la réalité :

— Désolé, j'avais la tête ailleurs…

— Je confirme, se moque Lefèvre en passant impatiemment d'un pied sur l'autre. Et on peut savoir ce qui te perturbe comme ça ?

— Rien de particulier. Je pensais seulement à nos trois victimes et ce que l'on sait d'elles, je pensais aussi à ce Claude Gatrevaux qu'on vient de retrouver une balle dans la poitrine et je me disais qu'on était peut-être passés à côté de quelque chose.

— Comme quoi ? réagit Lefèvre en se laissant tomber sur la chaise en vis-à-vis.

— Tu te souviens du beau-père de Sabrina ?

— Bien sûr, un type bourru mais qui, à mon avis, n'aurait pas fait de mal à une mouche. Pourquoi ?

— Il s'est pourtant attiré des ennemis.

— Oui, visiblement, et alors ?

— Rappelle-toi, il nous avait caché l'existence de sa fille.

— Retrouvée noyée dans l'étang près du domicile familial.

— Comme Cindy Joly…

Lefèvre s'appuie au dossier de sa chaise et croise les bras sur son torse étroit en secouant la tête.

— Tu fais fausse route, Jean-Louis, la gamine n'avait subi aucune mutilation.

— Peut-être qu'à l'époque, Claude Gatrevaux se contentait de noyer ses victimes…

Lefèvre dévisage son collègue avec un mélange de surprise et d'affection.

— Mon pauvre vieux, quand je disais qu'il était temps d'aller te reposer !

Perrot sourit distraitement avant de repousser son fauteuil pour aller décrocher son imper.

— Tu n'as peut-être pas tort…

*

— Regarde comme tu es belle, s'extasie la voix un peu rauque en dirigeant le faisceau de la lampe torche en direction des mains glacées de la jeune femme. C'est une jolie couleur, n'est-ce pas ? C'est un vernis de chez Revlon, ma mère adorait s'en mettre sur les ongles, et moi j'adorais la regarder faire…

Il se met à tousser puis reprend d'une voix encore plus enrouée :

— … Elle ne savait pas que je la regardais se maquiller, je me cachais derrière le rideau pour l'observer. Elle aurait été fâchée que je la surprenne en train de se faire belle. Je ne sais pas pourquoi, après tout, il n'y a rien d'indécent à se faire belle, si ? Tu ne réponds rien, pourquoi ? Tu n'as pas d'idée sur la question ? insiste-t-il en braquant soudain la lumière vers ses yeux rouges et douloureux.

Elle se force à opiner malgré la raideur qui lui bloque la nuque. Il a l'air satisfait car il se redresse légèrement et continue sur le même ton :

— Une fois qu'elle s'était fait les ongles, comme elle disait, elle se recoiffait et se mettait du rouge sur les joues et sur la bouche. Un beau rouge, là encore. Ça me donnait envie de la toucher, mais je n'en faisais rien, bien sûr !

Brusquement, l'individu change de ton et laisse éclater un rire aigre. Instinctivement, la prisonnière a rentré les épaules, parant le coup que le fou pourrait être tenté de lui assener. Sa voix se fait monocorde et c'est comme si quelqu'un d'autre se mettait soudain à parler à travers la bouche du dément :

— Tu n'as rien à faire dans mes jambes, ouste, bas les pattes, le morveux ! Retourne à la niche !

Un éclat de rire aigu et glaçant s'élève alors dans la pièce humide, faisant frémir la femme ligotée sur le béton. Puis l'homme éteint la lampe torche et se met péniblement sur ses pieds, comme soudain vieilli de plusieurs années. Il a retrouvé sa voix pour prononcer d'un ton tranchant :

— Je ne sais pas si tu as mérité d'avoir à manger, car tu n'avais pas l'air contente que je te fasse belle. Tu as faim ?

— Mmm…

— Je n'entends rien, s'énerve-t-il en la touchant de la pointe de son pied.

— Mmm…

— Je suppose que ça veut dire oui. Bon, je vais être gentil, je vais t'apporter quelque chose. Je suis toujours gentil, répète-t-il avec une

voix soudain haut perchée. Toujours gentil, tu le sais, hein, maman ?

Et l'individu de se mettre à fredonner une comptine de la même voix étrangement juvénile tandis qu'il gagne le coin le plus reculé de la pièce. Il s'affaire là quelques secondes puis, d'une grande enjambée, il est à nouveau accroupi près d'elle et lui murmure de sa voix redevenue normale :

— Tiens, avale ça. Enfin, ce n'est pas vraiment à toi que je donne à manger, précise-t-il en passant une main caressante sur le ventre arrondi de la jeune femme qui manque de défaillir de terreur.

*

La salle de restaurant est aux trois quarts vide, ce qui n'est pas étonnant un soir de semaine, en novembre. Les interrogations n'ont pas coupé l'appétit de Lefèvre qui attaque avec ravissement son escalope aux champignons. Perrot est là sans y être, incapable de faire la coupure avec sa journée de travail. Il a le regard perdu quelque part dans les lourdes tentures qui dissimulent la fenêtre derrière la tête de Lefèvre et s'amuse à faire tourner son morceau de viande dans la sauce du bout de sa fourchette.

— Tu as vraiment de la conversation, on peut pas dire ! l'apostrophe Lefèvre, sarcastique.

— Excuse-moi, c'est vrai que je fais un piètre compagnon ce soir, mais je dois dire que j'ai du mal à décrocher de notre affaire.

— Fais gaffe, réplique Lefèvre avec une gravité inattendue, tu sais que c'est comme ça que les burn-out surviennent…

Perrot hoche la tête et se met à manger. À sa propre surprise, il découvre qu'il avait une faim de loup et c'est sans prononcer une parole qu'il nettoie son assiette. Une fois leur déca avalé, ils vont demander leur clé à la réception et se souhaitent une bonne nuit sur le palier de l'étage. Perrot entre dans sa chambre et s'assoit lourdement sur son lit dont l'épais matelas ne s'affaisse qu'à peine sous son poids. Malgré la mise en garde de son ami au cours du dîner, il sent qu'il est incapable de s'extraire de la réalité du travail et qu'avec la meilleure volonté du monde, il n'y pourra rien changer, tant sa fatigue est grande. Pourtant, se rassure-t-il comme il peut, ce n'est pas un sentiment de découragement qui l'habite, plutôt l'impression confuse d'être ballotté de droite et de gauche sans parvenir à trouver la sortie. Il regarde l'écran noir de la télévision puis son portable muet, abandonné sur le couvre-lit, et décide brusquement de sortir. Il pressent que le sommeil va se refuser à lui et qu'aucun programme télévisé ou aucun livre ne saura le distraire de ses pensées. Il sort de l'hôtel en regrettant immédiatement de ne pas s'être muni d'un parapluie mais renonce à faire demi-tour pour en demander un à la réception et s'avance dans la nuit. Dans le faisceau des réverbères, une pluie fine descend en traçant des lignes obliques. Il se met à marcher sur les quais humides en prenant garde à ne pas mettre le pied dans une flaque. Malgré son col d'imper relevé, il sent l'humidité qui s'immisce dans son cou et il ne peut retenir un éternuement qui résonne de manière presque obscène dans le silence absolu de la nuit. Il prend à gauche sur la place Gambetta puis enfile la rue Ferdinand le Dressay, du nom d'un soldat vannetais d'à peine vingt ans, mort

héroïquement au combat au cours de la Seconde Guerre. Perrot se souvient d'avoir lu, dans quelque guide laissé à disposition des clients de l'hôtel, l'histoire de ces deux frères morts avant d'avoir atteint leurs trente ans. Et comme chaque fois qu'il est confronté à ce genre d'anecdote historique, il ne peut s'empêcher de se demander si, dans les mêmes circonstances, il aurait aussi courageusement défendu sa patrie. Comme s'il voulait échapper à cette mélancolie attisée par la solitude, il se sent attiré par les lumières chaleureuses du bar Le Tarmac. Il entre dans l'établissement où règne une chaleur accueillante et se dirige aussitôt vers le zinc pour commander un whisky sans glace. Les bouteilles fixées derrière le comptoir chatoient dans la lumière tamisée et l'air de jazz qui s'échappe des enceintes contribue à renforcer l'atmosphère réconfortante. La serveuse pose son verre devant lui avec un sourire et repart essuyer des verres à l'autre bout, tout en papotant avec un habitué entre deux âges. Par moments, son rire cristallin s'élève, suivi par le rire plus caverneux de l'homme en pardessus et chapeau de feutre qui tapote le bout de sa cigarette intacte avec un désir coupable. Perrot se dit que lui aussi en grillerait bien une ce soir en buvant son whisky, mais il sait que les petites pauses plaisir de ce genre lui sont désormais interdites. On en fume une un soir pour se détendre et puis, le jour suivant, on en allume trois à la file parce que le travail nous tue. Non, il a mis tout ça derrière lui, pour toujours, se convainc-t-il en avalant une rasade de whisky, car n'est-ce pas précisément ce cylindre maudit qui vous conduit tout droit en enfer ? Cette relation de cause à effet le ramène inévitablement vers Clara qui lutte en ce moment contre la maladie. Instinctivement, il glisse la main dans sa poche d'imper pour la ressortir aussitôt. Non, il ne va pas appeler à cette heure, serait-il devenu fou ? Il perd ses yeux au fond du liquide ambré et laisse ses pensées se remettre à divaguer, mais à présent, elles ne s'accompagnent plus de cette sensation proche de l'étouffement. Lentement, il termine son whisky, pose un billet sur le zinc et repart dans l'autre sens, l'esprit un peu plus léger. Lorsqu'il passe devant la chambre de Lefèvre, il aperçoit un rai de lumière sous la porte, il en déduit que ce dernier est plongé dans quelque biographie ou film sur tablette traitant de la Deuxième Guerre mondiale.

*

Il a l'impression de n'avoir dormi que trois ou quatre pauvres heures lorsque le téléphone l'arrache au sommeil lourd qui l'a aspiré dès qu'il a posé la tête sur l'oreiller. La bouche pâteuse et l'esprit embrumé, il entend son interlocuteur expliquer :

— Claude Gatrevaux, tu sais, lance précipitamment Anna Erdre, la collègue de Nantes qui a enquêté au Planning familial du CHU.

— O… oui…

— Eh bien, on l'a entendu hier soir tard sur son lit d'hôpital. Et il a déclaré être responsable de la mort de Sabrina Boucheul.

— Non !

— C'est tout ce qu'on a pour l'instant, car le médecin ne nous a autorisés à lui parler que deux minutes à son réveil, après l'intervention qu'il a dû subir suite au coup de chevrotine qu'il s'est pris dans le thorax.

— Tiens-moi au courant, la presse Perrot tandis qu'il saute du lit.

Il se douche et s'habille en un éclair avant d'aller frapper chez son voisin pour l'inviter à le rejoindre au plus vite dans la salle du petit-déjeuner. Trente minutes plus tard, Perrot et un Lefèvre bougon s'engouffrent dans leur véhicule pour rejoindre le commissariat.

— Si c'est pas malheureux de manger au lance-pierres comme ça ! Tu sais que le petit-déjeuner est le repas le plus important de la journée, proteste Lefèvre avec la mine boudeuse d'un gosse mal élevé.

— Parce qu'il y a une gradation dans tes repas ? Désolé, je n'avais pas remarqué…

L'air faussement maussade, Lefèvre se tourne vers la fenêtre qui ne laisse rien voir que les larmes de pluie qui noient les vitres. Il n'est pas encore huit heures lorsqu'ils pénètrent dans le commissariat, aussi le service est-il encore très calme. Ils saluent les gardiens aux yeux cernés qui partagent un dernier café avec la relève afin de mettre ceux-ci au courant des événements de la nuit. Perrot et Lefèvre gagnent directement le bureau du commissaire Bernardon, dont la porte est grande ouverte sur le couloir désert. Il est déjà sur le pied de guerre, le mobile d'une main et un petit noir de l'autre. D'un hochement du menton, il leur fait signe d'entrer puis il raccroche et affirme plus qu'il ne demande :

— Vous êtes au courant pour Claude Gatrevaux ?

— Anna Erdre m'a prévenu tout à l'heure.

— Vous en pensez quoi ?

— Difficile à dire, répond Perrot en se débarrassant de son

imperméable mouillé, cependant, tout porte à croire qu'il est lié au meurtre de sa belle-fille…

— Mais ? le coupe le commissaire qui a senti le doute chez son interlocuteur.

— Mais Lefèvre et moi avons du mal à l'imaginer dans la peau d'un tueur. Il est mal dégrossi, un peu bourrin, on est d'accord, mais de là à l'imaginer dépecer des femmes…

— Néanmoins, poursuit Lefèvre, il y a un autre point qui ne joue pas en sa faveur, c'est qu'il a volontairement tu l'existence et surtout le décès par noyade de sa petite fille il y a environ dix ans.

Bernardon fronce ses sourcils charbonneux et commente :

— Ça, plus le fait que sa belle-fille Sabrina Boucheul ne le portait pas dans son cœur, ça commence à sentir le roussi pour lui, non ?

— Exact, reconnaît Perrot, mais tout ça ne nous dit pas qui s'en est pris à lui. Il devrait être entendu dans les heures qui viennent si son état de santé le permet.

Instinctivement, le commissaire a louché vers l'horloge murale comme s'il désirait retenir le temps.

— Je m'entretenais avec Law quand vous êtes entrés, il souhaitait que vous alliez donner un coup de main sur l'affaire à Nantes, indique Bernardon avec un évident manque d'enthousiasme.

Mais Perrot secoue vigoureusement la tête et réplique :

— Ce ne sera pas nécessaire, je suis certain que nos collègues de Nantes s'en chargeront très bien. Et je pense que nous serons plus utiles ici, termine-t-il en sortant du bureau en compagnie de son acolyte.

Après un arrêt au distributeur pour s'acheter un café, les deux OPJ ont regagné leur cagibi et Perrot s'empresse d'aviser le commissaire Law de leur décision de se maintenir sur site. Ce dernier accède à leur requête à contrecœur tout en leur indiquant que le procureur de Nantes commence à se faire très pressant. Au moment même où Perrot termine sa conversation avec Law, Anna Erdre du SRPJ de Nantes appelle. Il branche le haut-parleur et s'enfonce dans son fauteuil.

— Bonjour Jean-Louis… et Hubert, je présume ? ajoute-t-elle sur un ton malicieux.

— Pour vous servir ! ironise Lefèvre en avalant une gorgée de café trop sucré. Quoi de neuf au pays des ducs ?

— Je suis en route pour le CHU, d'après le médecin qui le suit, Claude Gatrevaux serait apte à répondre à nos questions. Ce que je vous propose, c'est de vous faire écouter sa déposition en direct, comme ça, on gagne tous du temps et on voit ce qu'on fait de ses déclarations. Ça vous va ?

Perrot consulte rapidement Lefèvre du regard et répond :

— C'est parfait, on ne bouge pas d'ici, on attend ton signal.

Ils allument leur ordinateur et consultent leur messagerie en silence tandis que les couloirs commencent à bruisser de l'activité quotidienne d'un hôtel de police. Bientôt, le téléphone retentit dans le petit bureau aveugle. Perrot décroche et la voix agréable d'Anna emplit la pièce :

— Nous sommes dans la chambre de Claude Gatrevaux qui a donné son consentement pour que notre entretien soit partagé, indique-t-elle d'un ton formel. Bien, Monsieur, pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé hier, juste avant votre agression ?

D'une voix que les anesthésiants rendent pâteuse, le blessé répond :

— Je me souviens de rien, sans doute le choc…

— Faites un effort, monsieur Gatrevaux, essayez de vous rappeler ce que vous avez fait hier après-midi.

— je devais bricoler, je suppose, vu que je retape la maison… Oui, c'est ça, j'étais en train de faire de la peinture dans l'appentis. Le reste…

On entend le bruit de joues qui se dégonflent en signe d'incertitude. Sans se départir de sa douceur, la policière reprend :

— Vous étiez en train de peindre dans l'appentis, c'est bien ça…

— Non, la coupe-t-il, j'étais en train de peindre l'appentis.

— L'intérieur ou l'extérieur ?

— L'extérieur.

— Et ensuite ? Vous avez vu ou entendu quelque chose ?

— Non, rien, après, c'est le trou noir.

Même à distance, la voix de l'homme a sonné faux. Perrot et Lefèvre échangent un regard perplexe avant de se concentrer sur la réponse d'Anna Erdre.

— Où se trouvait votre femme à ce moment-là ?

— Elle était partie aux courses à Carrefour, j'étais seul à la maison.

— Vous êtes sûr de n'avoir vu personne ? Vous avez reçu un coup de chevrotine dans le torse, monsieur Gatrevaux, c'est donc que votre agresseur vous faisait face…

Elle laisse volontairement le silence s'installer dans la chambre. Amplifié par le haut-parleur surpuissant, on distingue à l'arrière le son récurrent d'un goutte-à-goutte ou d'un appareil à mesurer la tension. La chaise dans laquelle est assise la policière grince légèrement à chacun de ses mouvements.

— Monsieur Gatrevaux, faites un petit effort de mémoire. À moins que vous n'ayez pas envie que l'on retrouve votre assaillant ? C'est ça ? Je me trompe ?

Même si l'homme alité à Nantes est invisible des policiers, on devine parfaitement aux réactions d'Anna Erdre le langage corporel du blessé. D'une voix sourde, il se décide à répliquer :

— C'était un accident…

— Qui était présent, monsieur Gatrevaux ?

— Jacques…

— Jacques comment ?

— Boucheul.

— Le père de Sabrina !

— Oui.

— Que vous voulait-il ?

— Je peux avoir de l'eau ?

— Bien sûr.

On entend le verre que choque la carafe tenue par Anna Erdre, puis la déglutition laborieuse du blessé.

— Merci… Jacques est venu par surprise, peut-être que c'est Claudie qu'il voulait voir… Mais il a dit que non, c'était à moi qu'il voulait parler…

— Nous vous écoutons, monsieur Gatrevaux…

— Il avait bu, il tenait à peine sur ses jambes. Il avait dû garer sa voiture en bas du chemin parce que je l'avais pas entendu arriver. Il était furieux, il criait que tout était à cause de moi…

Les mots s'étranglent dans sa gorge avec une peur rétrospective. De sa voix rassurante, la policière l'encourage à poursuivre.

— Je… je lui ai répondu qu'il devait se calmer, qu'il était saoul et que je parlais pas aux gens bourrés. Ça l'a rendu encore plus en colère, je crois. Il continuait à crier qu'à cause de moi, il avait tout perdu, que si Claudie ne les avait pas laissés, Sabrina et lui, pour venir vivre avec moi, elle serait encore vivante.

— Comment avez-vous réagi ?

— Je lui ai demandé de se calmer, mais comme il continuait à hurler, je me suis mis à brailler plus fort que lui. Je lui ai répondu qu'il devait s'en prendre à lui et à lui seul s'il avait pas su garder sa femme.

L'homme s'interrompt comme s'il se trouvait à court d'air et sa respiration se fait haletante. Soudain, un bruit de porte qu'on ouvre suivi d'un « Excusez-moi ! » prononcé précipitamment par quelque femme de service qui ignorait que la police était en train d'entendre le blessé. Elle ressort aussitôt et on entend Anna Erdre qui la suit dans le couloir pour réprimander le planton censé interdire l'accès de la chambre.

— Mais, se justifie ce dernier en bredouillant, je pensais que le personnel soignant était autorisé à entrer.

— Eh bien, vous pensiez mal ! le coupe Anna Erdre en pénétrant à nouveau dans la chambre dont elle claque la porte. Reprenons, si vous le voulez bien.

— Je suis fatigué…

— Ça ne sera plus très long, racontez-nous. Vous disiez lui avoir répondu qu'il devait s'en prendre à lui-même si sa femme était partie, c'est cela ?

— Oui. À ce moment-là, il est sorti de ses gonds et il a remonté ses manches comme s'il voulait se battre. Je lui ai encore dit de s'en aller, qu'on avait plus rien à se dire et qu'on parlerait quand il aurait dessaoulé. Mais c'est là qu'il m'a craché…

Sur son lit d'hôpital, le blessé déglutit avec peine et l'on devine le regard d'encouragement que lui adresse la policière. Il se force à continuer :

— … Il m'a craché que c'était quand même bizarre cette fille que j'avais perdue… que peut-être j'étais pas pour rien dans sa mort… et celle de Sabrina… Ça m'a rendu fou, poursuit l'homme d'une voix de moins en moins audible, alors je suis entré dans l'appentis décrocher mon fusil de chasse pour le forcer à partir. Mais c'est comme si Jacques n'avait pas peur de l'arme, il a continué à avancer et, tout à coup, il s'est jeté sur moi pour me l'arracher, c'est là que le coup est parti.

— Accidentellement ?

— Oui, murmure l'homme, je pourrais vous dire qu'il a fait exprès, mais je vois pas l'intérêt de mentir… il y a déjà assez de malheurs autour de nous…

— Bien, Monsieur, je vais vous demander de signer votre déposition. L'entretien se termine ici, indique-t-elle à ses deux collègues invisibles avant de raccrocher.

Dix minutes plus tard, Anna Erdre rappelle ses deux collègues de l'intérieur d'un café. On entend en bruit de fond le percolateur qui vrombit sur le bar et la radio qui joue en sourdine.

— Re-bonjour, dit-elle en avalant une gorgée de café, vous avez entendu comme moi la déposition de Gatrevaux…

— On va classer sans suite, je suppose, réplique d'une voix morne le commandant, enfoncé dans son large fauteuil. Il s'agit d'un accident, rien de plus, le tribunal plaidera sans doute la relaxe.

— Je crains que la piste soit bel et bien refroidie, renchérit Lefèvre. Une querelle de pochards qui aurait pu se terminer plus mal. Bon, Anna, merci de nous avoir tenus au jus. Et si tu apprends autre chose…

— Ça va dans les deux sens. À plus tard !

*

Elle sent que ses forces sont en train de diminuer, elle oscille entre courtes périodes de somnolence et phases d'éveil où elle prend conscience, à chaque minute plus douloureusement, de l'enfer qu'elle est en train de vivre.

Par moments, l'abattement la submerge et cette envie irraisonnée de tout abandonner, fermer les yeux et retenir son souffle. « Ça ne durera pas bien longtemps, allez, tu es si faible. Tu bloques ta respiration le plus longtemps possible et tu finiras par t'évanouir puis t'endormir définitivement. De toute manière, qu'est-ce qui te retient sur cette terre ? Hein, dis-le-moi, sois franche. Pas grand-chose, une famille que tu fréquentes de loin en loin, pas de vrais amis, pas de petit ami tout court. Alors pourquoi s'acharner ? » Mais alors qu'elle se sent prête à abandonner, une autre petite voix lui souffle de continuer le combat, de s'accrocher au peu de rêves qu'il lui reste. Car il lui en reste bien un ou deux, non ? Comme celui un jour de fonder une famille, une vraie, basée sur la confiance et le respect, et non sur les jugements de valeur imbéciles dont sa mère l'a abreuvée toute sa vie. Elle se dit qu'elle doit donner une chance à la vie, même si elle est dure, même si elle nous trahit. Elle pourrait y arriver, elle en est sûre maintenant qu'elle est bien réveillée. Mais qu'en a décidé le dément qui la séquestre ici, dans cet antre inhumain ? Que compte-t-il faire d'elle ? L'affamer et l'assoiffer lentement pour mieux la voir mourir ? Ou au contraire, maintenir en elle un infime souffle de vie, juste pour ne pas qu'elle succombe et qu'il puisse continuer à contrôler son destin ? Elle ne sait pas ce qui l'attend et ça la tue à petit feu, bien mieux que ne le ferait un poison qui coulerait dans ses veines. Un bruit. Elle entend la porte qui grince sur ses gonds rouillés, annonçant l'arrivée du fou qui la retient prisonnière pour satisfaire un désir pervers dont elle préfère ignorer la nature. Mais le voilà qui s'approche d'elle, lampe torche brandie en direction de ses yeux trop secs. Elle cligne à plusieurs reprises dans l'espoir vain d'apercevoir les traits de celui qui se tient à un mètre d'elle. Mais elle ne distingue qu'une ombre aux contours mal définis, à travers les larmes que la lumière aveuglante fait naître.

La voix vient percer le silence, toujours la même, un peu rauque, légèrement enrouée :

— Dieu que tu es jolie avec tes ongles vernis ! Je te félicite, tu sais prendre soin de toi. C'est bien, tu as enfin compris la leçon : Il faut toujours se faire belle pour réussir dans la vie.

Au fur et à mesure qu'il parle, sa voix monte dans les aigus pour

finalement atteindre une tessiture de femme. Et tandis qu'il déblatère ses propos insanes, il passe sa paume doucement sur le ventre de la femme gisant en chien de fusil sur le sol glacé. Elle retient l'envie de hurler son dégoût et son rejet de lui et doit retenir le flux de bile qui ne demande qu'à exploser en jet brûlant. Elle serre les paupières le plus fort possible ; tout, plutôt que laisser la bête immonde sonder son âme à travers le regard béant de sa proie.

*

Jeanne Sixte est venue rejoindre les deux collègues de Nantes, afin de confronter leurs points de vue respectifs sur la direction à donner à l'enquête.

— Chouquette ? propose Lefèvre qui a fait un saut à la boulangerie.

— Non merci, refuse la jeune femme blonde avec un air de regret, ça ne serait pas raisonnable.

Hubert la dévisage et enfourne un gâteau tandis que Perrot expose à la policière les conclusions de l'enquête sur l'agression contre Gatrevaux.

— C'était donc le père de Sabrina, l'auteur du coup de feu ! s'écrie Jeanne Sixte en ouvrant de grands yeux interloqués.

— Accidentel, tient à préciser Perrot. Gatrevaux a d'ailleurs insisté sur ce point, alors qu'il aurait aisément pu accabler son agresseur et rival en amour.

— Peut-être pas envie de causer encore plus de malheur, analyse Jeanne Sixte la moue compatissante.

— Ce sont exactement les mots qu'a employés Gatrevaux, sourit Perrot avec un regard appréciatif. Votre intuition féminine, sans doute ?

Mais avant qu'elle ait le temps de répondre, la sonnerie du téléphone se fait entendre. Lefèvre se saisit du combiné avec un regard d'excuse à l'attention de Jeanne Sixte.

— Encore toi, Anna, mais tu ne peux décidément plus te passer de nous ! s'exclame Lefèvre en reconnaissant la voix douce.

— Arrête ton char, Hubert, et écoutez plutôt tous les deux…

— Tous les trois, la coupe Lefèvre. La capitaine Jeanne Sixte est avec nous.

— OK, va pour tous les trois, alors. Une jeune femme de vingt-cinq ans, Lisa Guimenet s'est présentée à l'accueil ce matin dès sept heures, déclarant qu'elle avait un témoignage à apporter dans le cadre de l'affaire Sabrina Boucheul. Le patron, qui était déjà au service, l'a entendue aussitôt, vous pensez bien. Il sort à l'instant de mon bureau et tenez-vous bien, vous savez ce qu'il m'a appris ?

— Au fait, Anna, au fait ! la tance Lefèvre dont les lèvres sont piquées de grains de sucre.

Sans s'offusquer de l'interruption, elle poursuit de sa voix douce et calme :

— En fait de témoignage, la jeune femme est en réalité venue s'accuser d'homicide par imprudence.

— Mais de quoi parles-tu ? s'impatiente Perrot.

— Vous vous souvenez de l'affaire de la fillette Gatrevaux retrouvée noyée et dont l'assassin court toujours ?

— Oui, bien sûr, la fille du beau-père de Sabrina.

— Eh bien, cette jeune femme affirme être responsable de la mort de la gosse.

— Mais elle-même avait quel âge à l'époque des faits ?

— Ça paraît dingue, mais elle avait l'âge de la victime, à savoir dix ans !

Le silence s'est fait dans le petit bureau sans fenêtre.

— Tu peux répéter ? demande Lefèvre, abasourdi.

— Vous avez bien entendu. Dix ans.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un pari stupide qui a mal tourné : tu fonces dans l'étang avec ton vélo et si tu réussis à ressortir, je te donne ma DS.

— Et la petite Gatrevaux a obtempéré ? demande Perrot avec incrédulité.

— À ce qu'elle prétend, oui. Mais il n'y avait aucun témoin alentour à l'époque, donc c'est sa parole contre celle d'une morte…

— Sauf que la jeune femme qui a été entendue ne charge qu'elle-même !

— Oui, c'est ça qui paraît bizarre…

— Et qu'est-ce qui l'a poussée à venir se dénoncer si longtemps après ? s'enquiert Jeanne Sixte.

On entend Anna Erdre soupirer et avaler une gorgée de café.

— L'actualité récente : elle a lu dans la presse de ce matin l'attaque dont a été victime Claude Gatrevaux. Le *Ouest-France* ne mentionnait pas le lien unissant Gatrevaux à sa belle-fille Sabrina Boucheul, mais la jeune femme connaît la famille. Elle s'est demandé si le décès de la petite Fiona en 2002 n'était pas en rapport avec l'agression de son père hier. Son explication était un peu confuse, mais en gros, ce qu'elle craignait c'est que quelqu'un ait voulu faire payer Gatrevaux pour le meurtre impuni de sa fille. Le remords a été le plus fort et elle a décidé de venir se dénoncer aussitôt.

— Elle a été placée en GAV ?

— Oui, dès que Law a avisé le proc'.

— Elle vous a paru complètement sensée ? s'inquiète Perrot en songeant à tous ces individus fragiles que les faits divers violents amènent parfois à s'accuser d'actes auxquels ils sont totalement étrangers.

— Je vois à quoi tu penses, Jean-Louis, mais franchement, elle avait un discours très calme, très cohérent. Rien à voir avec ces allumés qui

se prennent pour Jack L'éventreur.

Lefèvre se penche vers le téléphone pour demander :

— Avez-vous envisagé qu'elle puisse être directement impliquée dans l'agression de Gatrevaux hier, en montant le bourrichon à Boucheul par exemple ?

Anna Erdre réfléchit quelques secondes avant de répondre par la négative :

— Non, ça n'a effleuré personne au service. Mais tu penses à quoi précisément, Hubert ?

— Simple question.

— J'ajoute que le patron a eu la présence d'esprit de lui demander si par hasard elle connaissait Cindy Joly et Lou Hauguin, ce à quoi elle a répondu que ces noms lui étaient parfaitement inconnus.

— Parfait, se réjouit Lefèvre, c'était justement ce point que je voulais éclaircir.

Anna Erdre met fin à la communication avec la promesse de les tenir informés heure par heure des avancées de l'enquête. De son côté, Jeanne Sixte rejoint le reste de l'équipe pour leur faire part des rebondissements dans l'affaire Boucheul-Gatrevaux. En la voyant s'éloigner, Perrot a soudain une furieuse envie de sortir du cagibi exigu dont il a l'impression que les murs vont finir par se refermer sur ses locataires.

— Je vais faire un tour, annonce-t-il à Lefèvre, avachi dans son fauteuil.

— Il est presque treize heures, geint piteusement le cadet en coulant un regard de chien battu vers son collègue.

— À plus tard…

Perrot enfile son imper et sort en feignant de ne pas avoir lu la prière muette dans les yeux de Lefèvre. Il a besoin de rassembler ses idées et essayer de faire le tri entre toutes les informations tombées en si peu de temps : l'agression dont Gatrevaux a été victime, l'aveu par Lisa Guimenet de l'homicide involontaire de la petite Fiona en 2002, le fait que les trois victimes aient envisagé l'IVG, leur connexion sur un même site Internet aujourd'hui inactif. Le commandant se met à marcher sur le trottoir devant le commissariat quand, soudain, il se dit qu'il sera bien mieux sur le port de plaisance malgré le temps maussade. Il a l'impression confuse qu'en retournant traîner sur la longue promenade qui s'étire le long du quai, ses esprits s'éclairciront aussi sûrement que la marée nettoie la plage. Il se gare à proximité de la place Gambetta et franchit la porte Saint-Vincent pour remonter la rue à la recherche d'une boulangerie. Il s'achète un sandwich et redescend sur les quais où cheminent quelques personnes qui profitent de la brève accalmie que leur concède un ciel à l'horizon noirci. Il

mord dans son jambon-beurre avec autant d'appétit que s'il mangeait un bout de caoutchouc, tandis que ses jambes le portent comme si elles étaient douées de leur autonomie propre. La pluie a cessé de tomber, laissant place à un vent qui forcit de plus en plus. Mais ces bourrasques ne sont pas pour déplaire au commandant, bien au contraire. Le vent a toujours provoqué une certaine exaltation chez lui et il comprend les héros romantiques de ses romans de jeunesse, dont les transports amoureux s'accordaient et s'amplifiaient avec la tempête. Il fait l'aller-retour jusqu'au bout de la promenade de la Rabine en laissant ses pensées flotter au fil de la Marle qui s'écoule, enserrée entre les quais Tabarly et Moitessier. À cet instant, il sent son portable vibrer au fond de sa poche d'imperméable et il a l'envie un peu folle de l'ignorer, mais un scrupule de bon élève le force à décrocher.

— Perrot, Pérez à l'appareil.

L'image du jeune homme aux cheveux filasse retenus en queue-de-cheval basse s'impose à son esprit. Il l'imagine, dos un peu voûté et visage rouge d'embarras.

— … j'ai du nouveau ! Vous pouvez passer me voir ?

— Laissez-moi un petit quart d'heure.

Sous une nouvelle averse, le commandant se met à courir en direction de sa voiture, jette son reste de sandwich dans la première poubelle venue et démarre sans même ôter son imper trempé. De la voiture, il appelle Lefèvre et l'invite à l'attendre auprès de Pérez.

— Pourquoi ?

Inutile d'expliquer, Pérez le mettra lui-même au parfum. Il roule sous une pluie qui redouble d'intensité et donne l'impression étrange que la nuit est déjà tombée. Au sous-sol, il retrouve Lefèvre penché pardessus l'épaule de Pérez qui est assis devant sa petite desserte informatique. Ils sont tellement absorbés par ce qu'ils sont en train de lire sur l'écran qu'ils ne bronchent pas à l'arrivée de Perrot. D'une enjambée, il est près d'eux et regarde à son tour.

— Vous pouvez m'expliquer ?

Pérez se retourne vivement, faisant voler sa maigre queue-de-cheval.

— Je crois qu'on tient enfin quelque chose ! s'exclame-t-il avec un entrain dont il est peu coutumier. J'ai réussi à analyser le contenu des deux sites Internet et figurez-vous que *petitpoucet.com* et *bodyguard.com* abritaient en fait un site de protection rapprochée.

— Je ne saisis pas, fait Perrot, fronçant les sourcils.

— C'est un peu confus, concède Pérez en se retournant, mais je crois comprendre qu'il s'agirait d'une plate-forme permettant à des gens d'assurer leur protection mutuelle.

— Comment ça ?

— Je ne suis pas bien certain, étant donné que le contenu du site a été désactivé, mais ça pourrait fonctionner sur le principe de ces plates-formes de covoiturage que l'on trouve sur Internet.

— Vous parliez de protection mutuelle…

— J'y viens. Ce que je pense, c'est que des personnes se connectent pour trouver quelqu'un qui pourra assurer leur protection.

— Dans quelles circonstances en particulier ? interroge Perrot.

Pérez dégonfle ses joues en signe d'ignorance. Lefèvre a plissé le front, signe d'un effort intense de concentration et, soudain, la lumière se fait. Il se redresse brusquement et s'exclame :

— Lors de leurs déplacements en transports en commun ! La cible idéale de ce site étant les passagers travaillant en horaires atypiques !

— Comme Cindy, Sabrina et Lou ! termine Perrot avec cette euphorie particulière qui accompagne la montée d'adrénaline.

Les deux équipiers remercient Pérez et regagnent leur bureau quatre à quatre. Au passage, ils se servent un café au distributeur. À travers les fenêtres du couloir, on aperçoit un ciel tellement chargé qu'on dirait le crépuscule déjà tombé.

— Ce qui est bien, ironise Lefèvre en réintégrant leur cagibi, c'est qu'ici on fait pas la différence entre la nuit et le jour !

Perrot qui s'est installé dans son fauteuil ne paraît pas avoir entendu. Son gobelet à la main, il s'est mis à réfléchir aux tenants et aboutissants de la découverte de Pérez quand, soudain, il se souvient de quelque chose. Il ouvre son petit carnet rouge et se met à tourner les feuilles frénétiquement. Il s'empresse d'appeler Georges qui avait pour mission de remonter tous les coups de fil passés par Sabrina Boucheul. Il restait un zéro six qui n'avait pu être identifié. Et si…

— Allô Georges, demande-t-il sans préambule, ce 06 inconnu composé par Sabrina Boucheul, tu as pu le remonter ?

— Malheureusement non, répond le géant à la voix étonnamment basse, il devait s'agir d'une carte prépayée. Désolé.

— Tant pis, merci Georges. Et merde ! lâche le commandant avec découragement en s'enfonçant davantage dans son fauteuil.

— Oublions ce 06 inconnu, conclut Lefèvre avec philosophie en picorant un Mikado, ce qui compte, c'est que Pérez a fait du sacré bon boulot.

— Sauf que les fameux sites Internet sont aujourd'hui inactifs donc inexploitables.

— Soit, concède le cadet en croquant un nouveau biscuit, mais on a tout de même quelque chose à se mettre sous la dent.

— L'expression est bien trouvée, ne peut s'empêcher de persifler Perrot en regardant le goinfre.

Lefèvre esquisse un doigt d'honneur puis reprend :

— On a la quasi-certitude que nos trois victimes ont cherché à sécuriser leurs trajets en transports en commun. Et il y a fort à parier qu'elles ont fait appel aux services du même chaperon.

— … qui aurait tué les deux premières, termine Perrot.

— Ça se tient, non ?

— Et Lou Hauguin ? Pourquoi n'a-t-on pas retrouvé son corps si elle a subi le même sort que les deux autres ?

Lefèvre se lève pour attraper les dossiers.

— Laisse-moi une minute…

Fiévreusement, il commence à tourner les pages du dossier consacré à Cindy Joly pour finalement s'arrêter sur un paragraphe. Il hoche la tête en silence et s'attaque ensuite au dossier Sabrina Boucheul dont il maltraite les pages avec une même frénésie. Satisfait, il pousse les dossiers puis plaque ses mains sur le bureau et explique :

— Je voulais vérifier un truc : je me demandais si le légiste avait conclu à une mort rapide après la disparition.

— Et ?

— D'après le rapport d'autopsie, il ne s'était pas écoulé plus de vingt-quatre heures entre le moment présumé de la disparition et le décès.

— Ce qui nous laisse espérer que Lou Hauguin est toujours en vie quelque part…

— Absolument.

— Mais où ? Bon Dieu !

Perrot se lève avec impatience et se met à faire les cent pas dans l'espace confiné du bureau. Sentant que ce n'est pas le moment de le déconcentrer, Lefèvre retient son envie de lui dire d'arrêter de tourner comme un lion en cage. Totalement imperméable à l'irritation de son ami, Perrot poursuit ses allers-retours nerveux en s'évertuant à raccorder entre eux les fils de cet écheveau. Son cerveau fatigué commence à saturer, pourtant, il sent qu'il est à deux doigts de saisir quelque chose. Il devine une idée qui essaie de se frayer un chemin vers sa conscience, mais de quoi peut-il s'agir ? Ne serait-ce pas tout bonnement l'épuisement qui lui fait voir des choses qui ne sont pas ? Il pense à Anna Erdre qui a bien avancé de son côté, et se dit qu'il a plaisir à travailler avec les femmes. Cette réflexion le mène logiquement à Jeanne Sixte que cette mutation fortuite à Vannes lui a donné la chance de connaître. Néanmoins, l'attendrissement fait long feu, il s'immobilise, frappé d'une illumination. Il y a un lien entre ces deux collègues, quelque chose qu'elles auraient fait ou dit, ou les deux à la fois. Il s'assoit et appuie son front sur ses mains. Anna, Jeanne. Jeanne, Anna… Il faut qu'il trouve, il va trouver, se persuade-t-il en

tapant du poing sur la table, faisant sursauter Lefèvre qui l'observe en silence. Anna Erdre du commissariat de Nantes et Jeanne Sixte de Vannes ont toutes deux enquêté auprès du Planning familial, résume Perrot pour lui-même. Et alors ? Il secoue la tête avec découragement puis se force à reprendre le fil de son raisonnement. Et soudain, un détail lui revient, une similitude plutôt. Elles ont utilisé quasiment les mêmes mots pour rapporter leur visite au Planning familial. Oui, mais lesquels ? Il s'empare de son petit carnet rouge, toujours sous l'œil médusé de Lefèvre, et se met à relire ses notes.

Tout à coup, il comprend.

— Putain, j'y suis !

— On peut savoir ce que MONSIEUR a découvert ?

— Écoute ça, riposte fébrilement son équipier, Anna et Jeanne sont allées au Planning familial de Nantes et Vannes et ont parlé de la personne qui a pris en charge Sabrina et Cindy…

— Forcément, et alors ? le coupe Lefèvre qui commence à se demander quelle mouche a piqué son vis-à-vis.

— Laisse-moi finir ! Et à cause de je ne sais quel préjugé, j'ai spontanément pensé qu'elles faisaient référence à une femme !

— Parce qu'elles ont parlé d'une femme, réplique Lefèvre sur le ton qu'emploierait un infirmier en service psychiatrique pour maîtriser son patient.

— Toi aussi, d'ailleurs, tu as fait la confusion.

— Mais de quoi tu parles, bon sang ?

— Souviens-toi de ta réaction à Chubert quand tu as entendu que Lou avait vu un homme en entretien pré-IVG. Le médecin t'a même demandé si tu étais le genre de mec à refuser que sa femme consulte un homme !

Lefèvre commence enfin à comprendre. Il opine silencieusement avant de demander :

— Mais on l'a tout de même pas inventée, cette personne qui a reçu Sabrina et Cindy avant elle.

— Non, sauf que cette personne était un homme !

— Quoi ? Mais enfin… fait Lefèvre en attrapant les chemises colorées sur le bureau. Il relit vivement les passages qui l'intéressent avant de repousser brutalement les dossiers et se redresser.

— Putain, c'est toi qui as raison ! Dominique est un prénom mixte.

Lefèvre se met à réfléchir à toute vitesse et il est frappé d'une illumination tandis qu'un rapprochement s'opère dans son esprit :

— Ma tête à couper que ce type est celui-là même qui a mis cette femme hors d'elle au Planning familial, tu te rappelles ?

Perrot s'empare de son portable, l'air grave. Il compose fébrilement un numéro mais il doit se contenter de laisser un message :

— Anna, c'est Perrot à l'appareil. Dis-moi, que sais-tu de la personne qui a reçu Sabrina Boucheul en consultation ? Rappelle-moi dès que tu as ce message s'il te plait !

Pendant ce temps, Lefèvre a couru jusqu'au bureau de Jeanne Sixte, mais cette dernière est introuvable. Lefèvre lui laisse un message identique sur son mobile et fonce vers son bureau où trépigne Perrot.

— Jeanne est partie, annonce le cadet, essoufflé.

— Et Anna ne répond pas.

Désormais convaincu, Lefèvre attrape son blouson et son arme de service et jette son imper à Perrot.

— On n'a plus de temps à perdre ! Prends les clés d'bagnole ! Et ton arme !

*

Il lui a donné quelques gouttes de lait concentré qu'elle a aspiré avec ravissement, malgré l'écœurement que cette crème sirupeuse lui a toujours inspiré. Tout en la nourrissant, il a fredonné sa comptine en lui caressant le ventre. Puis il a cessé de chanter, repositionné le bâillon sur sa bouche et ôté sa main de son ventre.

— Bon, qu'est-ce que je vais bien faire de toi ?

À nouveau, sa main vient effleurer son ventre qui se contracte de répulsion.

— … Tu sais, j'ai bien réfléchi, et sache que tu as beaucoup de chance…

Elle retient son souffle en entendant la voix qui recommence à partir dans les aigus. Et soudain, c'est avec une voix de femme qu'il annonce :

— J'ai des projets pour toi, enfin pour nous devrais-je dire. Pour nous trois, ajoute-t-il en caressant le renflement imperceptible.

Elle a l'impression qu'elle va défaillir, sa respiration s'accélère dangereusement et la nausée la submerge d'un coup. Mais le dément ne remarque pas son malaise. Perdu dans son délire, il continue à parler sur le ton monocorde qu'on utilise pour réciter ses tables de multiplication.

— Tu as de la chance, répète-t-il, toi, je t'ai choisie…

*

En faisant hurler les pneus, ils se garent sur un emplacement réservé devant l'hôpital.

L'aile dédiée au Planning familial est plongée dans le noir et la porte d'entrée refuse de s'ouvrir sur leur passage. Lefèvre s'apprête à tambouriner, voire à défoncer la porte de frustration, quand Perrot avise le médecin qui les avait reçus, en train de sortir par l'entrée du personnel.

— Docteur ! crie Perrot en se précipitant vers elle.

Elle a un geste de recul puis se rassure en reconnaissant les deux hommes surgissant de l'ombre.

— Vous m'avez fait peur, sourit le docteur Kereno. Que me vaut…

— C'est une urgence, explique Lefèvre d'une voix précipitée, ça vous dérange si on va dans votre bureau ? ordonne-t-il plus qu'il ne demande.

Elle jette un regard las en direction du parking puis fait volte-face en soupirant. Son parfum à la figue s'échappe de son écharpe.

— Suivez-moi…

Elle passe son badge dans la fermeture et les précède dans le couloir seulement éclairé par les boîtiers lumineux indiquant les sorties de secours. Une odeur de désinfectant et de produit ménager flotte dans l'atmosphère.

Dans un bureau au fond, on devine les mouvements lents d'un agent d'entretien en train de laver les sols. Le médecin les conduit d'un pas vif vers son bureau, allume le plafonnier, se glisse derrière son bureau et demande :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

— Le dossier de Raynald Yhuet, s'il vous plaît.

— Ça ne pouvait attendre demain ?

— S'il vous plaît, insiste Perrot, la voix plus ferme.

Elle allume son PC et entre son code d'accès et attend l'ouverture de la page.

— Nos ordinateurs rament, précise-t-elle avec une mine navrée en désignant du menton l'appareil récalcitrant. Ça y est, j'y suis enfin, fait-elle en tournant l'écran vers eux.

Les officiers restés debout se baissent pour balayer frénétiquement du regard les lignes qui se succèdent. Soudain, Lefèvre pointe un encadré du doigt. Perrot opine sans un mot avant de retourner l'écran vers le médecin.

— Ce Raynald Yhuet, où peut-on le trouver ?

— Raynald ? Eh bien, chez lui, je suppose. Mais pourquoi ?

— Son adresse s'il vous plaît !

Elle fait défiler le dossier personnel du conseiller familial tandis que les deux hommes passent nerveusement d'un pied sur l'autre, sans chercher à cacher leur impatience.

— Il habite sur l'axe Josselin-Pontivy. Si vous voulez noter l'adresse…

Perrot a déjà entré les coordonnées dans son navigateur intégré au téléphone et avec un remerciement rapide, Lefèvre et lui repartent dans l'autre sens sous l'œil médusé du médecin

— Raynald a fait quelque chose ? l'entend-on crier dans le couloir.

À peine l'entrée de l'enceinte de l'hôpital franchie, Lefèvre abaisse la vitre côté passager et fixe le gyrophare sur le toit de la voiture. Le GPS indique qu'ils se trouvent à dix-sept minutes de leur destination, pourtant, ils ont l'impression terrible que chaque minute est comptée.

Tandis qu'ils roulent à tombeau ouvert sur la nationale, Lefèvre exprime tout haut ce que les deux hommes pensent tout bas :

— Pourvu qu'on ne se trompe pas…

— Tu as vu comme moi, le rassure Perrot, il s'appelle bien Dominique Yhuet mais se fait appeler par son deuxième prénom, Raynald.

La pluie qui avait brièvement déclaré forfait, a repris l'offensive et s'abat avec violence sur le pare-brise. Soudain, une masse sombre apparaît au milieu de la chaussée, forçant Perrot à écraser la pédale de frein. Une laie s'est engagée lentement sur la route, suivie de ses quatre petits qui avancent au trot. Dans un juron de frustration, Perrot remet les gaz et accélère de plus belle en priant pour qu'aucun animal sauvage ne soit tenté d'imiter le groupe de sangliers. Lorsqu'ils arrivent à quelques centaines de mètres de l'adresse indiquée, Perrot lève le pied pour se mettre à rouler au ralenti.

Tous feux éteints, la voiture s'engage alors sur la petite route menant à la maison de l'individu recherché. Le silence est soudain brisé par une sonnerie de portable.

— Décroche ! demande Perrot en tendant son portable.

Ils ont du mal à reconnaître la voix qui hurle :

— Dominique ! Il s'appelle Dominique Yhuet !

Lefèvre remercie Anna Erdre sans se perdre en explications et fait défiler la liste des contacts sur son mobile.

— Allô, Jeanne, lance-t-il précipitamment, si vous avez le message, rappelez immédiatement. Non, venez plutôt ! 12, allée des Gardénias. Prenez des renforts !

Le numéro douze est construit légèrement en retrait de la route, au fond d'un jardin dont on distingue les arbres bas à travers le rideau de

pluie. Les fenêtres du rez-de-chaussée du pavillon des années soixante sont allumées. Une voiture est stationnée dans l'allée, à droite de la maison. Toujours tous feux éteints, le véhicule banalisé a dépassé la maison et s'est immobilisé quelques mètres plus loin devant un jardin clos de grillage. Un mouvement suspect venant de la gauche les fait sursauter, mais il ne s'agit que d'une ombre un peu voûtée qui tient un chien en laisse.

Avec soulagement, ils constatent que l'individu n'a pas prêté attention au véhicule, tout occupé à tenir son parapluie d'une main et la laisse de l'autre. On aperçoit le chien qui s'arrête pour pisser contre un pneu de voiture avant de continuer son chemin. Ils disparaissent bientôt de leur vue.

— Pourvu qu'ils ne fassent pas demi-tour ! soupire Lefèvre en scrutant la maison.

— Comment on s'y prend ? demande Perrot en baissant le ton comme par crainte d'oreilles indiscrètes.

— On entre, on fait un tour et on avise, répond Lefèvre en s'assurant que son arme est à portée de main dans son étui de ceinture.

— C'est parti, souffle Perrot en ouvrant lentement sa portière.

Ils sortent en scrutant l'obscurité à la recherche d'éventuels témoins puis se dirigent vers le jardin que seul un muret sépare de la route.

— Putain, fermé, chuchote Lefèvre en tournant la poignée du portail.

— Je te fais la courte échelle.

Ils escaladent le muret en manquant de glisser sur le ciment trempé et atterrissent sur la pelouse. Protégés par l'obscurité, ils traversent le jardin et s'approchent de la maison.

Le rideau à l'une des fenêtres du salon est mal tiré, aussi peut-on voir Yhuet en train de lire paisiblement dans un fauteuil. Un regard entre eux et les deux officiers décident d'avancer à découvert. Tandis que Lefèvre sonne à la porte, Perrot continue à surveiller le salon.

Au bruit de sonnerie, Yhuet a levé la tête avec surprise et s'est dirigé vers la porte d'entrée. Ils frappent à la porte qui s'ouvre rapidement.

— Messieurs ? fait-il avec un air interrogateur avant que son regard ne s'éclaire en reconnaissant les deux hommes. Excusez-moi, mais quand on ne s'attend pas à voir quelqu'un, vous comprenez, s'excuse le jeune homme en souriant.

Perrot a l'impression que l'homme qui se tient devant eux joue la comédie de la surprise.

— Que puis-je faire pour vous ? continue l'homme placidement.

— Nous pourrions vous parler quelques instants ? demande Perrot

en désignant le couloir qui se dessine derrière l'homme.

Dominique Yhuet jette un regard circulaire dans les ténèbres du jardin avant de reculer dans l'entrée en les invitant à le suivre. Il les fait entrer dans un petit salon simplement meublé mais confortable avec son canapé et ses fauteuils club coordonnés.

Le dos droit, il s'assied au bord d'un fauteuil et commence :

— Je dois dire que votre présence ici en dehors des heures de bureau a de quoi surprendre…

— Il n'y a pas d'horaires qui tiennent dans notre métier, réplique froidement Lefèvre.

L'homme a frémi en entendant le ton brusque, néanmoins, il ne se départit pas de son amabilité et approuve avec un air compréhensif.

— Nous voudrions vous parler à nouveau de Lou que vous avez reçue en consultation pré-IVG au Planning familial.

— Encore ? Mais je vous ai déjà tout dit, vous auriez pu vous épargner la peine de venir jusqu'ici, répond-il calmement en esquissant le geste de se lever pour les raccompagner.

— Restez assis, monsieur Yhuet, l'arrête Perrot d'un geste de la main.

— Bien. Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus ?

— Par exemple quand vous l'avez vue pour la dernière fois, réplique Lefèvre sèchement.

— Eh bien, je ne sais plus exactement, mais vous trouverez le renseignement dans son dossier au centre.

— Elle n'est pas venue le jour prévu pour l'intervention, vous savez pourquoi ?

Un air de douceur passe sur le visage du jeune homme tandis qu'il répond :

— Parce qu'elle a décidé de garder son enfant, ça me paraît logique, vous ne croyez pas ?

— Nous ne croyons rien, monsieur Yhuet, seuls les faits nous importent, rétorque Lefèvre en fusillant l'homme du regard.

Mais ce dernier reste impassible, comme si les mots glissaient sur lui sans l'atteindre.

— Autre chose ? demande le jeune soignant avec un sourire.

— Je peux utiliser vos toilettes ? demande alors Lefèvre en appuyant sur son ventre d'un air évocateur.

S'il est un peu dérouté par cette requête, Dominique Yhuet ne le montre pas.

— Bien sûr, au bout du couloir à droite.

— Merci.

Lefèvre s'éloigne tranquillement mais une fois hors de vue, il file

dans le couloir dont il entreprend d'ouvrir les portes les unes après les autres.

Au moment où Lefèvre sort du salon, Perrot sent son mobile se mettre à vibrer. D'un geste lent, il prend connaissance du message, en se gardant de laisser transparaître la moindre trace d'émotion sur son visage. « On arrive », annonce lapidairement Jeanne Sixte.

Lefèvre dénombre trois portes au rez-de-chaussée. La première mène à une petite cuisine qu'un bref coup d'œil suffit à englober. La seconde ouvre une petite chambre au mobilier vieillot avec coiffeuse couverte de produits de beauté et édredon fleuri. La troisième mène probablement à la cave. Après une brève hésitation, il décide de grimper à l'étage. Le palier dessert trois pièces. Il ouvre la première sur sa droite qui s'avère être un bureau. La table de travail est chargée de papiers rangés en piles symétriques et tout est à l'avenant dans la pièce. Comme dans les pharmacies à l'ancienne, des bocaux d'apothicaire décoratifs s'alignent sur une haute étagère en bois brun. Il va pour faire demi-tour afin de ne pas alarmer Dominique Yhuet par une absence prolongée, mais son regard est attiré à nouveau par les bocaux aux étiquettes décolorées. Il s'approche et se hisse sur la pointe des pieds quand ce qu'il vient de voir lui provoque un haut-le-cœur. Il attrape son mobile d'une main tremblante et tape sur le clavier : « *C'est lui* ».

Mais soudain, une sensation de froid intense sur sa tempe, il comprend que c'est le canon d'une arme qu'on pointe sur son front. Il a le réflexe de se retourner, mais la pointe du revolver s'enfonce plus profondément. À toute vitesse, il tente de rassembler ses idées. Si Yhuet est en ce moment derrière lui, qu'est-il arrivé à Perrot ? Comment ce dernier a-t-il pu laisser le suspect lui échapper ? Pourtant, Lefèvre n'a entendu aucun bruit de lutte ou de détonation provenant de l'étage du dessous. Soudain, un parfum vient chatouiller ses narines, un parfum un peu fruité qui lui rappelle vaguement quelque chose. « Réfléchis ! », s'exhorte-t-il avec l'énergie du désespoir tandis que la pointe du canon semble vouloir lui percer le tympan.

— On peut vous aider ?

Stupéfait, Lefèvre réalise que la voix sarcastique qui vient de résonner n'éveille aucun écho chez lui. Mais si ce n'est pas Yhuet, derrière lui, qui donc… ? L'individu ne lui laisse pas le temps de tirer de conclusion, car déjà il ordonne :

— Mettez les mains sur la tête ! Et pas un geste que vous pourriez regretter !

La mort dans l'âme, Lefèvre obéit tandis qu'il sent qu'on lui palpe les poches. Une poigne se saisit de son arme de service et lui enjoint de placer les mains derrière le dos. L'arme a quitté sa tempe pour se placer au creux de sa colonne vertébrale. Il sent qu'on essaie de lui

enserrer les poignets à l'aide d'une cordelette qui vient mordre la peau tendre. Le geste est maladroit, il devine que l'individu a gardé son arme à la main et le ligote de l'autre. Lefèvre réfléchit aussi vite que sa terreur le lui permet. C'est maintenant ou jamais, il doit saisir sa chance. D'un mouvement brusque, il se retourne, frappant l'autre de surprise. Mais plus grande encore est la surprise de Lefèvre lorsqu'il reconnaît son agresseur. « Vous ! » s'exclame-t-il en envoyant valser d'un coup de pied l'arme que tenait la femme. Déséquilibrée, celle-ci se baisse pour aller la récupérer, mais Lefèvre a bondi sur elle et lui plaque violemment la joue sur le parquet. Les deux lutteurs font à peu près la même taille, mais Lefèvre a pour lui la ténacité féroce du roquet. Il s'empare de la cordelette abandonnée par terre et, appuyant de tout son poids sur le dos de la femme, il parvient à lui lier les mains dans le dos. Il lui fourre un mouchoir dans la bouche, rattrape l'arme qu'elle a perdue en chutant et récupère son propre revolver qui a glissé sous le buffet. Il doit au plus vite redescendre car le fait que personne ne soit monté voir qui faisait un tel raffut lui fait craindre le pire. Si Perrot n'est pas venu quatre à quatre, c'est forcément qu'il en a été empêché. En se faisant le plus discret possible, il descend l'escalier pour se rapprocher du salon d'où ne provient aucun bruit. Plaquant son dos au mur, il avance avec une lenteur extrême, bras armé à la verticale. Il se résout à jeter un œil dans l'entrebâillement mais il n'aperçoit qu'un angle vide de tout occupant. Où peuvent-ils bien être ? Et lui, doit-il entrer d'un coup ou au contraire fuir cette pièce et aller chercher ailleurs où ils se trouvent ? Le temps presse, il faut agir. Suivant son instinct, il pousse la porte d'un coup de pied pour apercevoir une scène qui restera à jamais gravée dans sa mémoire. Perrot gît sur le sol, une mare de sang sous la tête. Avec un regard alentour pour s'assurer qu'il n'y a personne d'autre dans le salon, il se précipite sur son collègue. Celui-ci gémit en sentant son collègue poser la main sur lui et entrouvre un œil à demi. Légèrement rassuré par le fait que le blessé est conscient, Lefèvre se relève lentement et tente de deviner où l'autre a disparu. Son bras armé tendu devant lui, il tourne sur lui-même en scrutant chaque recoin de la pièce. La fenêtre est dissimulée par un double-rideau qui retombe jusqu'au sol. D'un bond, Lefèvre y est et tire la tenture d'un coup sec. Mais personne ne se cache derrière. Soudain, une idée. Il se jette hors de la pièce et décide d'aller visiter la cave. Il allume la lampe de son portable et descend à pas de loup, marche par marche, jusqu'au sol bétonné. Il ouvre la porte sans difficulté et débouche dans une grande pièce dont deux murs sont tapissés de boîtes de rangement bien étiquetées et de matériel de bricolage et de jardinage parfaitement nettoyé. Impossible d'imaginer qu'une prisonnière puisse être retenue ici. Il s'apprête à remonter au premier afin de fouiller les deux pièces

qu'il a laissées de côté, quand il aperçoit un rai de lumière derrière le troisième mur.

Il saisit que la paroi qui paraissait pleine était en réalité camouflée par un rideau de la couleur du mur. Il s'avance, la gorge serrée par l'appréhension et commence à tirer le rideau de coton gris mais bute à ce moment sur un bidon métallique placé derrière. Comprenant qu'il s'est fait piéger, il retient un juron et s'immobilise, tous les sens aux aguets. Mais déjà, le rideau s'ouvre complètement, révélant la présence d'une porte ouverte sur une minuscule pièce à peine éclairée. Arme tendue devant lui, Lefèvre retient son souffle et essaie de freiner les battements désordonnés de son cœur. Il devine une masse immobile gisant sur la dalle et s'empêche de se précipiter à son secours. Il avance d'un pas, guettant le moindre mouvement dans la pièce.

Soudain, la lumière s'éteint, plongeant la pièce dans une obscurité totale. C'est là qu'il sent un mouvement furtif sur sa gauche, il fait un quart de tour et tend son arme dans la direction du tueur. Cependant, l'autre a l'avantage sur lui de connaître la configuration des lieux. Lefèvre entend son souffle quelque part sur la gauche, mais impossible de dire à quelle distance l'autre se tient. Le plus discrètement possible, il sort son mobile et l'allume. La lueur lui permet d'entrevoir la distance qui le sépare de son agresseur.

Tentant le tout pour le tout, Lefèvre se précipite sur l'individu, mais ce dernier fait aussitôt un pas de côté en laissant échapper un rire mauvais. Lefèvre ne le voit plus ; où s'est-il caché ? Mais l'homme est maintenant derrière lui et lui plante une lame à la base du cou. Comprenant qu'il est fait, Lefèvre s'apprête à baisser son arme pour essayer de parler au dément qui le tient en joue, quand un bruit sourd se fait entendre dans son dos, cependant que la lame se met à trembler sur sa peau.

— On ne bouge plus ! hurle une voix féminine en faisant valser le couteau que tenait le tueur.

Puis un vacarme sans nom emplit la pièce tandis que les forces de police envahissent la cave qu'ils viennent d'allumer. Ébloui par la lumière, Lefèvre se retourne pour reconnaître Jeanne Sixte qui tient toujours Dominique Yhuet en joue. Un lieutenant se précipite pour passer les bracelets au suspect et Lefèvre se jette alors vers la masse sans vie prostrée sur le sol. La victime a ses cheveux longs rabattus sur le visage, rendant son identification impossible au premier coup d'œil. Délicatement, Lefèvre écarte les cheveux et révèle le visage de Lou, exsangue et émacié. Ses yeux clos font craindre le pire, mais le capitaine, ayant posé deux doigts sur son poignet amaigri, devine la persistance d'un pouls au rythme inquiétant.

— Une ambulance, vite ! ordonne Lefèvre à l'adresse du collègue

resté dans l'entrée.

Il tapote la joue de la jeune femme et lui soulève délicatement la tête. Avisant un robinet dans le coin, Jeanne Sixte remplit un gobelet abandonné sur le lavabo et s'agenouille auprès de la jeune femme pour lui humecter les lèvres. Instinctivement, Lou écarte les lèvres, permettant à Jeanne Sixte d'y faire couler quelques gouttes. Mais la gorge douloureuse se révolte, provoquant l'étouffement de la jeune femme. Lefèvre a eu le réflexe de lui abaisser la tête un peu plus afin de permettre à l'air de passer et bientôt, la victime reprend un souffle normal. Elle présente cependant des gestes convulsifs inquiétants, crispant puis relâchant les mains en mouvements saccadés avant que tout son corps s'arque brutalement.

— Elle fait une crise d'épilepsie ! hurle Jeanne Sixte en ouvrant la bouche de Lou pour l'empêcher d'avaler sa langue.

Plusieurs longues secondes s'écoulent avant que la victime ne retrouve son calme. Épuisée, sa tête reposant sur le blouson de Lefèvre roulé en boule, elle suit d'un œil vide le remue-ménage autour d'elle. Jeanne Sixte la rassure de sa voix douce et lui caresse doucement le front en attendant l'arrivée de l'ambulance. À l'étage, les premiers secours sont donnés à Perrot dont l'état s'avère moins critique que ne le laissait supposer la flaque de sang sous sa tête. C'est en fait une profonde entaille du cuir chevelu qui a occasionné cette hémorragie, mais les jours du commandant ne sont pas en danger.

— Au moindre doute, nous vous ferons passer un scanner, indique le médecin qui le fait emmener sur une civière.

— Inutile, murmure Perrot d'une voix pâteuse, je n'ai pas perdu connaissance une seule seconde. J'étais juste sonné.

— Plus un mot, ordonne le médecin, on verra tout ça à l'hôpital !

*

Alors que Perrot et Lou sont conduits à l'hôpital de Vannes, toutes sirènes hurlantes, Lefèvre fait transporter Dominique Yhuet et le docteur Kereno au commissariat. Le généraliste attitré du commissariat examine les deux coupables avant de les déclarer l'un comme l'autre aptes à subir un interrogatoire, le visage tuméfié du médecin, quoiqu'impressionnant, n'inspirant aucun caractère d'inquiétude. Les deux suspects sont assis dans la salle d'interrogatoire en présence de Lefèvre, du capitaine Sixte et de l'avocat commis d'office pour les deux gardés à vue. Dominique Yhuet ne peut détacher les yeux de sa voisine qui, depuis qu'ils sont en présence l'un de l'autre, se borne à regarder placidement devant elle. L'air de stupéfaction qu'il a eu en voyant qu'on la poussait à l'intérieur du fourgon de police, n'a pas quitté son visage depuis. Lefèvre qui les observe depuis quelques minutes, remarque :

- Vous avez l'air surpris de voir madame Kereno à vos côtés…

Le prévenu opine sans un mot, les yeux toujours rivés sur sa voisine.

- Monsieur Yhuet, je n'ai pas entendu votre réponse !

— Oui, répond docilement le jeune homme, je suis surpris de voir le docteur Kereno ici.

— Elle était pourtant à votre domicile tout à l'heure, ne nous faites pas croire que vous l'ignoriez !

Yhuet serre les lèvres et hausse les épaules avec un regard interrogateur en direction du médecin dont les yeux fixent obstinément un point devant elle.

— Docteur ? interroge Jeanne Sixte.

Celle-ci sursaute légèrement, comme si elle était vraiment retranchée en elle-même et demande :

— Pardon ?

— Dominique Yhuet a eu l'air surpris de vous trouver chez lui…

— Évidemment qu'il a été surpris, riposte la femme avec hauteur en regardant la policière, je suis entrée chez lui à son insu.

— À son insu ? ironise Lefèvre en s'enfonçant dans son fauteuil et en croisant les bras sur sa poitrine. Voyez-vous ça !

— Ne prenez pas ce ton supérieur, rétorque le médecin en fusillant du regard le capitaine, Dominique ignorait que je m'étais glissée chez lui. Quand vous êtes passés au centre en début de soirée et que vous m'avez demandé l'adresse de Dominique, j'ai compris qu'il avait fait quelque chose de mal…

— Et vous l'avez prévenu de notre arrivée, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Le médecin se tourne enfin vers son voisin et l'enveloppe d'un regard empli de douceur. Elle va pour tendre la main vers lui mais se rappelle qu'elle est menottée, aussi se contente-t-elle de murmurer :

— Raynald est un peu le fils que je n'ai jamais eu. Il s'est toujours montré prévenant et empathique. L'an dernier, j'ai eu un souci de santé et il est le seul à s'être déplacé à mon chevet. Le seul. N'est-ce pas, Raynald ?

— Oui, répond le suspect, l'air toujours aussi interloqué. Je… je suis content que vous pensiez ça de moi, Docteur…

Les policiers observent l'échange inattendu entre les deux prévenus, puis Lefèvre poursuit :

— Vous n'étiez pas au courant des agissements de Dominique Yhuet ici présent ?

— Non.

— Vous n'avez jamais eu de doute le concernant ?

Elle hoche la tête et répond :

— Si, j'avais remarqué que Raynald n'était pas parfaitement à l'aise dans sa mission au sein du Planning, explique-t-elle vaguement.

— Il incitait les femmes à renoncer à se faire avorter, c'est bien ça ? demande Lefèvre.

Il vient de faire le rapprochement avec cette femme furieuse croisée au centre et qui sortait probablement d'un entretien avec Yhuet.

— C'est ça.

— Qu'avez-vous fait en arrivant chez monsieur Yhuet ?

— La porte était ouverte, j'ai vu que vous étiez au salon, alors je suis montée me cacher en haut.

— Dans quel but ?

— Je devinais que Raynald allait avoir besoin de mon aide. Je ne me suis pas trompée, vous m'avez trouvée sur votre chemin, conclut-elle aussi paisiblement que si elle parlait du temps qu'il fait.

— Nous avons ce qu'il nous faut pour le moment, il est vingt et une heures quarante-deux, Corinne Kereno, vous êtes placée en garde à vue pour tentative d'homicide et complicité d'homicide.

Impassible, le médecin se laisse escorter jusqu'en cellule, sous le regard désespéré de Yhuet.

— Bien, à nous, maintenant, dit Lefèvre en plantant ses coudes sur le bureau, racontez-nous tout…

— Tout ?

— Je vais vous aider, corrigez-moi si je me trompe.

— Oui.

— Vous êtes entré en contact avec Cindy, Sabrina et Lou via le site « *petitpoucet.com* » devenu par la suite « *bodyguard.com* », site que vous avez d'ailleurs créé vous-même…

Le suspect a changé d'attitude, à présent, il se rengorge et s'adosse au dossier de sa chaise raide.

— … mais pourquoi ne pas les avoir approchées directement ?

Yhuet ricane :

— Parce que vous croyez qu'après un passage au Planning familial, ces filles ont envie de recroiser les gens rencontrés là-bas ? Bien sûr que non ! Elles font tout, au contraire, pour évacuer ce mauvais souvenir. Un coup de chasse d'eau et hop, plus rien ! Plus de bébé, plus de souvenir ! Hop, bon débarras !

Un rictus dégoûté tord son visage en un masque effrayant. Mais aussitôt, la sérénité reprend possession de ses traits comme une vague qui viendrait laver d'un coup de baguette magique toute pensée mauvaise.

— Si je les avais contactées après notre entretien au Planning, elles m'auraient forcément envoyé sur les roses. Alors qu'en me faisant passer pour un usager des transports en commun soucieux de protéger les femmes seules la nuit dans le bus ou le tram, je pouvais les approcher facilement.

— Elles ignoraient que c'était vous le chaperon qui empruntait les mêmes lignes qu'elles ?

— Naturellement.

— Et Lou ?

— Elle s'est fait piéger comme les autres, réplique l'homme avec un air fat sur son visage aux traits réguliers. Enfin, son cas a été un peu plus épineux, car le jour où j'avais prévu de sauver son âme, elle a raté son bus. Résultat, j'ai dû l'attendre presque une demi- heure à l'arrivée. Ce délai aurait pu être fatidique car plus on approche de sept heures, plus on risque de tomber sur quelqu'un dans les rues.

— Et après ?

— Comme pour Cindy et Sabrina. Je l'ai assommée puis transportée dans ma voiture que j'avais garée à proximité.

Lefèvre réfléchit quelques secondes et remarque :

— Au fond, rien ne vous obligeait à monter dans le tram ou le bus qu'empruntaient ces femmes, si ? Il vous suffisait d'envoyer un texto disant que vous y étiez et attendre tranquillement dans la voiture leur arrivée…

Le prévenu regarde Lefèvre avec ce qui ressemble soudain à de l'admiration. Il hoche la tête en avançant une moue appréciative.

— Eh, bien vu, Monsieur le policier ! C'est tout à fait exact, mais

vous savez – fait-il en prenant en alternance les deux officiers à témoin – je suis un homme de principe. Quand je m'engage à faire quelque chose, je vais jusqu'au bout. J'avais dit à ces femmes que j'étais là pour les protéger, je devais donc tenir ma parole.

Avec incrédulité, Lefèvre et Jeanne Sixte dévisagent le tueur aux principes moraux aberrants. La capitaine Sixte, restée silencieuse jusque-là, dissimule sa répulsion pour noter d'un ton uni :

— Vous avez gardé Lou vivante.

— Oui, sourit-il avec un air redevenu doux. On dirait que ça vous chiffonne, s'étonne-t-il en plissant le front. Vous pensez que je n'aurais pas dû, c'est ça ?

Il amène la main gauche à sa bouche et se met à ronger l'ongle de son pouce, l'esprit soudain très loin de la salle d'interrogatoire où règne un silence pesant. Les minutes s'égrènent sans que le prévenu fasse mine d'être de retour parmi eux. Jeanne Sixte et Lefèvre échangent un regard perplexe, puis la policière indique qu'elle garde la main.

— Nous ne sommes pas là pour vous juger, prononce la capitaine calmement, vous pouvez continuer à répondre à nos questions sans crainte…

Les yeux de l'homme s'éclairent lentement, comme s'il réintégrait son propre corps.

— Nous en étions à Lou, vous l'avez gardée en vie.

— Oui.

— Vous pouvez nous expliquer pourquoi ?

Le suspect se fend d'un sourire moqueur.

— Quelle drôle de question ! Vous ne pensiez pas que j'allais la tuer tout de même !

— Vous l'aviez déjà fait…

À nouveau, l'homme donne l'impression de quitter son corps, illusion renforcée par le voile opaque qui obscurcit son regard. Un léger murmure s'échappe de sa poitrine. Les policiers tendent l'oreille pour identifier ce qui ressemble à une berceuse.

— … Vous avez tué deux femmes, Monsieur…

— Cindy et Sabrina, acquiesce Yhuet en opinant vigoureusement.

— Pour quelle raison ?

— De pauvres filles, répond l'homme en secouant la tête d'un air désabusé.

— C'est-à-dire ?

— M'enfin, s'échauffe-t-il en dévisageant les officiers comme s'ils étaient parfaitement idiots, elles comptaient se faire AVORTER !

— Ce qui vous choque, n'est-ce pas ?

Le prévenu toise son interlocuteur avec des yeux qui soudain se mettent à lancer des éclairs.

— Pas vous ? se met-il à hurler tandis qu'il repousse sa chaise violemment. Mais de quel droit vous disposez de la vie comme ça !

Un gardien est déjà près de lui, la main sur son avant-bras, et le ramène à sa chaise. L'homme regarde la main qui enserre son avant-bras, hésite un instant, se crispe, puis finalement se laisse faire et se rassoit docilement.

— Vous voulez un verre d'eau ? propose Jeanne Sixte.

— Oui, s'il vous plaît.

Elle sort chercher le verre et revient dans la pièce silencieuse. Les deux hommes se font face, on dirait deux amis qui n'ont plus besoin de se forcer à parler. Le prévenu saisit le verre et boit à petites gorgées lentes avant de le reposer doucement. Avec la tranche de sa main, il éponge aussitôt la petite trace d'humidité qu'il a faite avant d'essuyer cette même main sur son pantalon. Ensuite, il s'assure qu'il n'a laissé aucune auréole sur le pantalon impeccablement repassé.

— Donc, reprend Lefèvre sur le ton désinvolte qu'il aurait devant la machine à café, vous disiez que vous aviez tué Cindy et Sabrina parce qu'elles s'apprêtaient à subir un IVG, c'est bien ça ?

— Un AVORTEMENT, corrige le prévenu en détachant chaque lettre, n'ayons pas peur des mots, Messieurs, pardon, et Madame ! fait-il avec une esquisse de courbette à l'adresse de Jeanne Sixte.

— Vous en pensez quoi, vous d'ailleurs, Madame la policière ?

La capitaine esquisse un sourire poli et hoche la tête avec compréhension.

— Je pense que vous aviez vos raisons pour agir ainsi, réplique-t-elle sans se mouiller.

— Eh ben voilà ! s'écrie l'homme en se tournant vers Lefèvre, vous voyez que j'avais raison ! Tout le monde n'est pas aussi obtus que vous, excusez ma franchise.

La capitaine décide de profiter de la bonne composition retrouvée du suspect pour poursuivre :

— Cela ne nous dit pas pourquoi Lou a été épargnée…

— Je suis sûr qu'elle n'avait pas fait son choix. Je l'ai un peu aidée, c'est tout. Il y a des gens comme ça, incapables de prendre une décision, et ce qu'ils attendent de vous, c'est précisément qu'on les guide.

— Vous parliez de son choix ?

Il opine gravement.

— Elle le voulait, cet enfant. Elle ne le savait peut-être pas mais elle le voulait. Évidemment. Et moi aussi, ajoute-t-il rêveusement.

— Vous ?

— Oui, ça vous surprend ?

Lefèvre étouffe un hoquet de stupeur.

— Un enfant de Lou ?

— Un enfant, c'est tout.

— Que vous ne pouviez pas avoir autrement ? Je veux dire, naturellement ?

— Parce que vous pensez qu'il n'était pas naturel, l'enfant de Lou ?

Il joint les deux mains et se perd à nouveau dans ses réflexions. Son air sage et inspiré rappelle celui d'un curé en chaire.

— Intéressant, commente-t-il d'un ton uni. Vous savez que vous devriez vous faire analyser, vous ? Vous semblez en avoir vraiment besoin pour penser ce genre de choses, poursuit-il de son ton plein d'empathie.

Lefèvre qui fulminait dans son coin, ne peut se retenir plus longtemps.

— Bon, écoute, l'ami, tes conseils, tu peux te les mettre où j'pense, d'accord ? Nous, ce qu'on veut savoir, c'est ce que tu comptais faire de Lou et de son bébé à naître.

L'homme a frémi en entendant le haussement de voix et, comme s'il cherchait à se protéger, il a à nouveau refermé les écoutilles et s'est réfugié en lui-même. Un léger murmure s'élève de sa bouche fermée. À nouveau, cette espèce de comptine lancinante dont les policiers ne parviennent à retrouver l'origine.

— Tu vas parler, oui !

Le prévenu revient à lui, le visage serein et la mine un peu hautaine.

— Du calme, du calme ! Lou et moi, on allait avoir un enfant, voilà, pas besoin de chercher midi à quatorze heures !

Jeanne Sixte fait signe qu'elle prend le relais.

— Dans les bocaux, chez vous, ce sont bien les fœtus de Cindy et Sabrina ? s'enquiert-elle doucement.

— Leurs bébés, pardonnez…

— Leurs bébés, vous avez raison.

La capitaine essaie de garder un minimum d'objectivité malgré la répulsion que lui inspire le jeune homme aux traits si lisses. Lentement, elle demande :

— Cindy a été retrouvée au fond d'un marais à Séné, vous pouvez nous expliquer comment cela se fait ?

— Pas de problème, répond le suspect obligeamment. À l'époque, j'étais en poste au Planning d'Auray et j'avais vu Cindy en consultation. Elle m'avait dit qu'elle prenait le bus à des horaires atypiques et que quelquefois elle avait un peu peur. Je lui avais parlé du site « *petitpoucet.com* » et, quelque temps plus tard, elle se

connectait. Je me suis fait passer pour un utilisateur anonyme de la même ligne et nous avons décidé e nous surveiller mutuellement.

— Vous pouvez préciser le fonctionnement de ce site ?

— En gros, vous dites quelle ligne vous empruntez et vous cherchez quelqu'un qui fait le même trajet aux mêmes heures. Une fois à bord, vous envoyez un texto à votre correspondant qui doit vous répondre qu'il est également monté. Ainsi, vous savez qu'au besoin, vous pouvez appeler cette personne à l'aide.

— Et vous ne vous rencontrez jamais ? s'étonne la capitaine.

— Ce n'est pas l'objectif ! Si vous cherchez l'âme sœur, vous pouvez passer votre chemin.

— Bien, ensuite ?

— Cindy s'est donc connectée et pendant quelques jours, on a fait la route ensemble. Et puis un matin, je l'ai accostée à l'arrivée.

— Elle ne vous a pas reconnu ?

— Non, il faisait encore nuit noire. Je l'ai attirée à l'écart et vous connaissez la suite, ajoute-t-il avec un sourire amusé.

— Ça n'explique pas qu'on l'ait retrouvée à Séné !

— Ah oui, j'oubliais ce petit détail, fait l'homme négligemment. Je me suis dit qu'il valait mieux me débarrasser du corps loin d'Auray.

— Comment l'avez-vous transportée ?

— Ma voiture était garée près de l'arrêt de bus.

Lefèvre, que l'attitude supérieure du suspect commence sérieusement à échauffer, est venu se planter devant lui :

— Et Lou, pourquoi tu as laissé son corps en évidence près de l'Hippodrome ?

— Je ne l'ai pas laissé en évidence, Monsieur le policier, rétorque le suspect, je l'avais enterré. Mais pas assez profond apparemment car, après les grosses pluies de la semaine passée, son corps a reparu.

Une question taraude Jeanne Sixte :

— Mais pourquoi avez-vous peint les ongles de ces deux femmes après leur mort, monsieur Yhuet ?

À nouveau, le suspect se métamorphose. Son regard se vide tandis que la même comptine s'échappe de ses lèvres à demi ouvertes en un sourire heureux. Les traits fins de son visage sont emplis d'une sérénité tranquille lorsqu'il se décide enfin à expliquer :

— Ma maman m'a toujours dit qu'il fallait se faire belle. Elle me disait : « Va vite là-haut qu'on ne te voie pas traîner là, mes visiteurs n'aimeraient pas ça ! »

Il a prononcé ces mots avec une voix de femme stupéfiante de vérité. Sans le brusquer, Jeanne Sixte essaie de comprendre :

— Votre maman recevait des hommes chez elle ?

— Oui, répond-il avec une voix redevenue sienne.

— Des hommes qui la payaient ?

Il la dévisage comme s'il avait reçu une gifle en pleine face, mais au lieu de hurler sous l'affront, il se met à chuchoter :

— Oui, et pendant ce temps, je devais rester dans ma chambre. Même si ça durait très longtemps et que j'avais faim et soif.

— Et votre père ?

— L'un de ceux-là, je suppose, répond-il d'un ton uni. En tout cas, pas un homme que ma mère n'aimait pas !

— Vous êtes devenu sage-femme…

— Oui, n'est-ce pas le plus beau métier du monde ? s'éclaire-t-il soudain. Vous avez des enfants, capitaine ?

Jeanne Sixte hoche la tête.

— Une fille.

— Quelle chance ! sourit le prévenu avec tendresse.

— Pourquoi avoir arrêté votre métier ?

— Je me sentais plus utile au Planning familial, là au moins, je pouvais sauver des bébés condamnés.

Lefèvre et Jeanne Sixte se consultent du regard et décident qu'ils en ont assez entendu. Ils font emmener un Yhuet parfaitement calme et docile.

L'avocat sort à sa suite, visiblement retourné par la scène qui s'est jouée dans la pièce. Lefèvre et Jeanne Sixte sont à peu près dans le même état. Ils estiment qu'ils ont mérité quelques petites heures de sommeil avant le défèrement des deux suspects le lendemain à la première heure.

Épilogue

— Il y a quelqu'un de très inquiet qui patiente depuis des heures à la porte. Je peux le laisser entrer ? demande doucement Jeanne Sixte à la patiente alitée.

— Qui est-ce ? souffle celle-ci avec un regard de détresse. Je ne veux voir pers…

Mais la capitaine a fait signe au jeune homme d'entrer. Elle invite Lefèvre à la suivre dans le couloir d'hôpital pour les laisser quelques instants tranquilles. Le visage bouleversé, Joris Pélion regarde la blessée au visage livide sans oser avancer. Cependant, la douceur qui a envahi les traits de Lou fait taire ses appréhensions. En un bond, il est près d'elle et lui saisit la main.

— Lou, j'ai cru que je t'avais perdue, s'étouffe-t-il dans un sanglot. J'ai eu si peur ! Pourquoi tu ne m'avais rien dit ? Pourquoi tu m'as caché que tu attendais un bébé ? Notre bébé, ajoute-t-il avec un hoquet de désespoir. Tu n'avais pas confiance en moi ? C'est ça ? Tu pensais que je n'assumerais pas ? Ou plutôt, tu ne m'aimais pas

suffisamment, articule-t-il douloureusement en retirant sa main.

À la vue de ce grand corps musclé soudain réduit à l'état de loque, elle comprend enfin l'étendue de son amour pour elle. Tandis qu'elle est à son tour secouée de sanglots, elle pose sa main sur la poigne du jeune homme effondré, qui a laissé retomber sa tête sur sa poitrine.

— J'avais peur, Joris, peur. La vie ne m'a pas vraiment fait de cadeau, tu sais, plus de famille, pas de soutien. Pas de modèle, en fait, murmure-t-elle en laissant son regard s'échapper vers la fenêtre derrière laquelle se dessinent des rideaux de pluie. Je ne t'en ai jamais vraiment parlé, mais mon père est parti quand j'étais bébé et il n'a jamais reparu. Je ne sais même pas s'il est encore en vie. Ma mère m'a élevée seule, c'était compliqué. Et puis, elle est morte brutalement, deux jours avant mon entrée en sixième. Mes grands-parents ont fait comme ils ont pu, j'imagine, mais ils n'ont jamais réussi à me donner ce sentiment de sécurité qui aide à grandir. Tu vois ce que je veux dire ? Ils m'ont nourrie, soignée, entretenue, ils ont fait leur devoir et je leur en suis reconnaissante, car ça a été un choc terrible pour eux de perdre leur fille unique et de devoir s'occuper de moi, alors qu'ils venaient de fêter leurs soixante-dix ans. Ils ne sont plus là aujourd'hui. Je crois que le chagrin les a tués.

Elle passe le revers de sa main sur ses joues trempées de larmes et continue, les yeux toujours perdus sur le mur gris du bâtiment d'en face :

— J'avais pas le mode d'emploi, tu comprends, je pensais que j'étais pas capable de créer un foyer. Mais maintenant, assure-t-elle en ramenant la tête vers lui et en se mettant à caresser les cheveux du jeune homme qui a gardé la tête penchée en avant, je crois que j'ai enfin compris quelque chose : on est plus forts à deux pour affronter la vie. Enfin, à trois, corrige-t-elle en prenant la main de Joris pour la poser sur son ventre que dissimule le drap vert d'eau.

*

— Comment ça s'est passé ? chuchote le blessé en fermant les yeux comme pour repousser encore quelques instants le moment d'affronter la vérité.

— Un jeu d'enfant qui a mal tourné. Lisa a mis Fiona au défi de foncer à vélo dans l'étang et si votre fille parvenait à ressortir sans l'aide de quelqu'un, elle lui offrirait sa DS. Fiona l'a fait, mais Lisa s'est vite rendu compte qu'il y avait un problème car elle ne ressortait pas de l'eau. Elle a compris qu'elle était coincée au fond par le poids de sa bicyclette, mais au lieu d'appeler les secours, elle a paniqué et est rentrée chez elle.

— Mon Dieu, comment a-t-elle pu garder le silence si longtemps ? Comment ? Comment ? gémit le père en faisant monter sa voix dans les aigus.

— Rien ne peut justifier son acte, réplique Anna Erdre de son ton bienveillant, sauf, sans doute, le fait qu'elle n'était encore qu'une jeune enfant à l'époque. Et surtout qu'elle se faisait régulièrement rosser par son père…

Claude Gatrevaux a levé les sourcils en entendant cette dernière phrase.

— … ce qui fait que pour la protéger, l'enfant a été placée en famille d'accueil peu après.

Submergé par la douleur enfouie que la nouvelle a ravivée, le blessé laisse les larmes trop longtemps contenues inonder son visage. Il repense à sa fille bien-aimée et il songe à Lisa, cette enfant jamais revue depuis la disparition de Fiona. Il s'interroge : peut-on en vouloir à une gosse battue, de ne pas avoir voulu attirer l'attention sur elle, elle qui craignait plus que tout les rages violentes de son père ? Et n'était-ce pas au fond parce qu'elle était une victime de la brutalité des hommes qu'elle avait voulu mettre en danger sa copine plus chanceuse ? Petite vengeance perfide devenue mise à mort involontaire…

*

— Allez, Jean-Louis, je vous invite à dîner ! lance la jeune femme en agitant ses boucles blondes.

— Mais je…, proteste Perrot en regardant son portable avec un air coupable.

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne, c'est mon anniversaire aujourd'hui, vous ne pouvez absolument pas refuser mon invitation ! Passez votre coup de fil puisque vous en mourez d'envie et ensuite, rejoignez-moi à ma voiture ! ordonne-t-elle avec un sourire, en s'éloignant vers le parking. Inutile de prévenir Lefèvre, ajoute-t-elle avec un rictus.

— Aucun risque, lui lance Perrot, il est déjà reparti sur Nantes. Maman vient passer le week-end !

Jeanne Sixte laisse échapper un rire léger et ouvre sa portière. Perrot s'empresse d'appeler sa fille qu'il se sent coupable d'avoir un peu négligée récemment. Néanmoins, il constate avec soulagement qu'elle semble en forme, ce que lui confirme bientôt Sofia qui a pris le relais au téléphone. Pleine de sollicitude, celle-ci s'enquiert :

— Comment ça va, Jean-Louis ? Tu es sorti de l'hôpital ?

— Oui, ils m'ont gardé vingt-quatre heures en observation, j'en suis quitte pour une jolie balafre à l'arrière du crâne.

— Mon Dieu, tu l'as échappé belle !

— Et Clara ? la coupe Perrot qui n'a pas envie de s'appesantir sur le souvenir pénible de son agression.

— Elle réagit exceptionnellement bien au traitement, se réjouit Sofia, les médecins sont très optimistes. D'ici six mois, tout ça devrait être derrière nous, ont-ils assuré !

— Alléluia ! souffle Perrot en croisant les doigts. Dis-moi, tu n'as pas oublié que j'arrive demain, j'espère ?

— Si ç'avait été le cas, tu pouvais compter sur tes gosses pour me le rappeler !

— Tu peux m'héberger à nouveau ?

— Quelle question !

À grandes enjambées décidées, Perrot rejoint Jeanne Sixte déjà assise au volant, la tête reposant sur le dossier et les yeux mi-clos. Il entre dans la voiture qu'emplit un lent air de jazz.

— Vous dormiez ? sourit Perrot en bouclant sa ceinture.

— Non ! rétorque-t-elle en mettant le contact et en sortant de son emplacement, je vous attendais ! Au fait, ajoute-t-elle d'un air malicieux, je suis née au mois d'avril, ça ne vous pose pas de

problème, n’est-ce pas ?

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

Valérie Lys

L'œuvre des pieux

COMMISSAIRE VELCRO

Rennes

palémon ÉDITIONS

J'avais toujours eu horreur des gares et de leur désordre. Assis sur ma valise, à l'écart, j'observais, oppressé, cette fourmilière géante paniquée par un coup de pied invisible. Lorsque mon portable vibra au fond de ma poche, je ressentis comme un soulagement. Le monde des humains existait toujours. Pourtant, cet appel allait me faire rater mon train. Je venais de passer plusieurs semaines à Quimper pour résoudre une enquête difficile et j'avais hâte de retrouver ma trompette et mon divan.

— Allô, Velcro, j'écoute…

Je me levai machinalement et tirai ma valise trolley derrière moi, comme si le fait de marcher pouvait m'isoler du désordre environnant. J'entendis difficilement :

— Commissaire Le Diguet à l'appareil.

Le Diguet était un des deux commissaires quimpérois responsables de la Criminelle cornouaillaise, que j'avais épaulé pendant plusieurs semaines.

— Je vous manque déjà, collègue ? lui répondis-je, surpris.

— Plutôt à vos collègues rennais, Velcro. Ils viennent de nous contacter. Ils savaient que vous étiez dans nos murs. Ils ont besoin de vous et, à leur ton, ça avait l'air urgent.

— Vous savez de quoi il s'agit ?

— Ils ne m'ont rien dit, sauf que votre chef divisionnaire à la PJ parisienne est déjà au courant et que vous pouvez filer directement sur Rennes. Tout le monde vous attend là-bas.

À croire que la Bretagne ne pouvait plus se passer de moi. À peine eus-je raccroché que l'ambiance de fin du monde de la gare m'envahit de nouveau. Un rapide coup d'œil au tableau d'affichage m'apprit sans surprise que j'avais loupé mon direct pour Paris. Le suivant était un omnibus et faisait halte à Rennes. À croire que tout le monde s'était ligué contre moi. Adieu ma trompette et mon cher divan…

C'est un commissaire bougon qui descendit à la gare de Rennes. Les gosses me criaient dans les oreilles, la foule me bousculait et les taxis m'ignoraient. Tout allait de travers. Une tape sur l'épaule me fit sursauter. J'étais prêt à remettre à sa place le propriétaire de cette main hasardeuse lorsque j'entendis une voix qui m'était familière.

— Commissaire Velcro, ravi de vous revoir ! J'entrepris une volte-face rapide et reconnus le commissaire Delcourt. Nous avions travaillé

de concert quelques années auparavant et ma foi, c'était un homme fort sympathique et compétent qui plus est. Ma mauvaise humeur s'évanouit instantanément.

— Commissaire Delcourt, comme on se retrouve ! Alors c'est vous qui avez besoin de mes services ?

— Eh oui, comme vous voyez. Suivez-moi, Commissaire, la voiture n'est pas loin. Je vous expliquerai en route…

Le commissaire Delcourt était un homme de forte corpulence, mais dynamique et plein d'énergie. Tout était rond chez lui, son visage, véritable boule de billard chauve et luisante, sa bedaine maintenue par des bretelles d'un autre âge et jusqu'à ses paturons d'une largeur impressionnante. Une véritable force de la nature. Comme toutes ces personnes rondes, la peau de son visage ne montrait aucune ride, mais ses mains aux larges phalanges étaient plissées comme une momie égyptienne, ce qui confirmait une expérience datant de nombreuses années.

Nous grimpâmes dans une voiture banalisée. Il ne nous fallut pas longtemps pour arriver sur les quais. Je reconnus la place de la République. Nous enfilâmes la rue en contresens, gyrophare aidant, puis nous arrivâmes Place de Bretagne. J'étais en terrain de connaissance. Empruntant la voie réservée aux bus, nous traversâmes le pont de la Mission. Sur notre gauche, un imposant bâtiment, sorte de paquebot de verre, pointait sa proue vers la ville. On apercevait des ombres se mouvoir à l'intérieur des appartements tels des poissons dans un aquarium. Drôle d'idée d'architecte que d'afficher l'intimité des gens à tout va… J'osais à peine imaginer le spectacle de ces vies, la nuit venue.

Au pied de l'immeuble voisin, un attroupement et des véhicules de secours s'agglutinaient. Nous stoppâmes la voiture à proximité. Après un rapide salut à ses collègues qui sécurisaient le périmètre, le commissaire Delcourt s'engouffra dans la cage d'escalier. Je lui emboîtai le pas.

Arrivé au troisième étage, Delcourt était frais comme un gardon et respirait aussi calmement qu'un nourrisson. À croire qu'il avait laissé ses kilos au bas des escaliers comme il l'aurait fait de son vélo. Il se retourna et m'aperçut tirant la jambe.

— Désolé, Delcourt, problème de ménisque.

— La capitale ne vous réussit pas, Commissaire. Vous devriez songer à venir vous installer définitivement en Bretagne.

— J'y songe, j'y songe… surtout si vous m'appelez tout le temps à la rescousse…

J'essayai un sourire complice en direction de mon acolyte, malgré la douleur lancinante de mon genou. Arrivé sur le palier, je pris

quelques secondes pour récupérer.

— Ça vient juste d'arriver, reprit Delcourt. C'est pour ça qu'on vous a chopé avant que vous ne repartiez sur Paris. Ça a l'air d'être du lourd.

Un calme olympien régnait dans l'appartement malgré la multitude de personnes présentes.

Une entrée desservait les principales pièces. Le salon s'ouvrait sur notre droite. La pièce était vide. Aucun meuble. Visiblement, l'appartement était inoccupé.

J'approchai. Au centre de la pièce, un homme, torse nu, était agenouillé sur le sol. Un rabot à la main, il ponçait le parquet. Un objet tranchant flanqué dans sa poitrine et une large flaque de sang me confirmèrent que la fixité de sa posture était des plus surprenantes. L'homme était mort.

J'enfilai mes protège-chaussures et m'approchai du corps. Des copeaux de bois jonchaient le sol. L'homme devait être au travail depuis plusieurs heures car le décapage du parquet était déjà bien avancé. La lumière qui pénétrait par l'unique fenêtre de la pièce éclairait l'homme par-derrière et donnait un caractère irréel à la scène. L'unique meuble présent était une vieille table sur laquelle étaient posés une bouteille de vin rouge et un verre à moitié plein.

Au fond, contre le mur, on apercevait un tas de vêtements, probablement ceux de l'individu. Je contournai le cadavre. Il tenait accroupi grâce à une ingénieuse position des pieds équilibrant le corps. Ils faisaient balancier avec le bras qui tenait le rabot. Le tout était maintenu par l'arme du crime, véritable étai planté dans la poitrine du pauvre homme. Un marteau était posé à sa gauche.

— Effrayant, Commissaire, n'est-ce pas ?

— En effet. Mise en scène extrêmement soignée. On a probablement affaire à un obsessionnel, maniaque du détail.

Les techniciens de la PJ s'affairaient autour du corps. Les prélèvements effectués, les photographies prises et les empreintes et autres traces suspectes délimitées, le corps pourrait ensuite être transporté à l'Institut médico-légal de l'hôpital de Pontchaillou.

— Vous devez vous demander pourquoi nous vous avons appelé, commissaire Velcro ?

J'aurais, en effet, dû me le demander, mais il se dégageait un tel anachronisme entre la violence du meurtre prémédité avec tant de méticulosité et la scène banale, presque champêtre, d'un bricoleur ponçant son parquet que mon cerveau avait omis de se poser une telle question.

En guise de réponse, Delcourt me tendit une pochette plastifiée. Je reconnus des papiers d'identité.

— Tenez, on les a trouvés dans la poche du veston, dans le coin là-bas…

D'un signe de menton, il me montrait le tas de vêtements que j'avais remarqué contre le mur.

— Henri de La Motte, né le 11 décembre 1962. J'eus beau chercher dans ma mémoire, ce nom ne me rappelait rien.

— Ne cherchez pas, Commissaire. Vous ne le connaissez pas. Moi non plus d'ailleurs, mais le ministre de la Culture, lui, si. Il s'agit de son adjoint. Il était de passage à Rennes pour l'inauguration du nouvel écomusée à la Bintinais.

— C'est pour cela qu'il faisait une démonstration de remise à neuf de parquet ?

— Ne plaisantez pas, Velcro. Non seulement il est en poste au ministère de la Culture mais en plus, c'est le fils d'un ancien ministre. On a intérêt à élucider rapidement l'affaire, sinon ça va sentir le roussi. On va avoir l'Intérieur aux fesses. Vous allez voir ce que je vous dis. Ils vont rappliquer vite fait…

— On sait pourquoi il était dans cet appartement ?

— Pour le moment, on ne sait rien du tout. C'est un voisin qui l'a découvert ce matin. La porte était entrouverte. Le peu que j'ai eu le temps d'apprendre, c'est qu'officiellement, il logeait à l'Hôtel des Lices, sur la place un peu plus haut. Il était arrivé depuis 48 heures. Il avait déjà fait plusieurs interventions à la Mairie et au Conseil Général. Il devait repartir demain après l'inauguration.

— C'est maigre.

— Je suis d'accord. On va voir le voisin ?

— Allez, c'est parti.

Sur le palier, le calme était revenu. Il n'y avait que deux appartements par étage. À peine avions-nous tapé à la porte d'en face qu'un homme d'une cinquantaine d'années nous ouvrit.

Petit, barbu, brun de la tête aux pieds, il nous dévisageait avec méfiance. Il portait de vieux chaussons troués sur lesquels tombait un pantalon sans forme et sans couleur. Sa barbe n'avait pas dû rencontrer le rasoir depuis longtemps car sa lèvre supérieure disparaissait derrière des poils qu'il mâchouillait mollement. En quelque sorte, un voisin tel que les aimaient les policiers : toujours chez eux, à surveiller le voisinage, au courant des moindres faits et gestes de tout le monde. Les présentations faites, nous apprîmes qu'il s'appelait Joël Belhomme. Il s'effaça pour nous laisser entrer. L'intérieur était à l'image du personnage. Une forte odeur de litière pour chat souillée flottait dans la pièce. Des piles de journaux, froissés et tachés de café, s'entassaient sur une table bancale.

— Messieurs, je vous en prie, asseyez-vous.

Tout en parlant, l'homme nous montrait deux chaises suspectes. Des paquets de poils recouvraient les accoudoirs. Nous nous assîmes sur le bout des fesses tandis que lui se coulait littéralement le long du dossier, jambes écartées et nombril à l'air. Ses doigts jaunis par des années de nicotine et tordus par des crises de goutte tapotaient la toile cirée. Il attendait. Nous n'eûmes pas besoin de lui expliquer le but de notre visite.

— L'appartement est inoccupé depuis plusieurs mois. L'ancienne propriétaire, une vieille dame, charmante ma foi, est décédée brutalement. Ses enfants l'ont mis en vente, *because* héritage, vous comprenez, mais les temps sont durs et pour le moment, les visiteurs se font rares.

— Il y en a eu récemment ?

— Attendez que je réfléchisse. Hier, il n'y a eu personne ou, tout au moins, je n'ai rien vu. En fait, j'ai émergé après le déjeuner. J'avais eu une soirée difficile.

— Alcool ?

— En partie.

— Essayez de vous rappeler. Faites un effort. Delcourt commençait à s'énerver.

Je me rappelais qu'il avait horreur des vieux débris et l'homme qui nous faisait face en était un beau spécimen.

— Lundi dernier, oui, c'est ça, c'était lundi, il y a eu une visite. J'ai entendu l'ascenseur s'arrêter à mon étage. J'ai regardé par l'œilleton. C'était un agent immobilier, j'en suis sûr. Vous savez un mec en costume-cravate, chaussures cirées nickel, petite mallette en cuir de pédale et, surtout, un trousseau de clefs à la main avec des étiquettes pour rattacher chacune à son logement. Il était accompagné par une femme, jolie d'ailleurs. La trentaine, blonde, sexy, BCBG. J'aurais adoré l'avoir comme voisine, si vous voyez ce que je veux dire… Mais vu les circonstances, c'est mal barré, n'est-ce pas ?

Un clin d'œil vicieux accompagna sa remarque. Delcourt soupira bruyamment. Il se leva et contourna l'homme. Visiblement, il ne l'appréciait pas du tout.

— Nous ne sommes pas là pour écouter vos remarques déplacées, monsieur Belhomme, mais pour tenter de découvrir des informations concernant un meurtre.

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, Commissaire ! Moi ce que je vous en dis… Et puis, si j'ai rien vu, j'ai rien vu.

J'intervins pour tenter de calmer le jeu.

— Je sais que la situation n'est pas facile. Mais, réfléchissez bien. Ce matin par exemple, vous avez certainement entendu quelque chose… Le parquet est aux trois quarts raboté, ça a dû faire du bruit.

Vous ne pouvez pas ne rien avoir entendu.

L'homme me regarda avec des yeux ronds. Il se remit à tapoter sur la table puis se leva et disparut dans une pièce voisine. Nous entendîmes une porte claquer, le bruit sec métallique d'un objet tombant au sol. Il revint portant une bouteille de bière.

— Ça va aller mieux avec ça.

Il montra, triomphant, sa bouteille et mit le goulot à ses lèvres. De la mousse se figea dans sa moustache. Il s'essuya d'un revers de main.

— Eh bien, en fait, je n'étais pas très frais non plus. En ce moment, j'ai des insomnies terribles, je m'endors vers le matin après avoir pris un cachet. Hier soir, j'ai dû forcer sur les cachetons, je suis tombé comme une masse et du coup, ce matin, vous comprenez…

— Nous comprenons, surtout que vous avez l'air de ne pas abuser que de somnifères, monsieur Belhomme, et que le mélange alcool, drogue et médicament est redoutable et répréhensible devant la loi.

— Quelques petits joints, Commissaire. Rien de méchant, je vous l'assure, et uniquement pour ma consommation personnelle.

— Vous êtes en bonne relation avec vos voisins ?

— Comme-ci, comme ça. En dessous, c'est un cabinet dentaire. Il occupe tout le premier. Il n'y a donc personne en dehors des heures d'ouverture. Au-dessus de chez moi, c'est un homme seul, je crois. Il part le matin et rentre le soir. Bonjour, bonsoir, c'est à peu près tout ce que nous échangeons. Mais remarquez bien que lorsque nous nous croisons, il a l'air très aimable et très comme il faut. Au-dessus de l'appartement d'en face, il n'y a personne. Vous n'avez vraiment pas de chance, Commissaire.

De nouveau, l'homme regarda Delcourt d'un air provocateur et ironique à la fois.

Celui-ci resta stoïque.

— Au second, par contre, il y a une gentille famille. Deux adorables petites filles, une mère au foyer et le père qui travaille dans les assurances, je crois. Je discute souvent avec les enfants et leur mère. On se dépanne parfois, on se rend quelques services entre voisins. Sympathique famille vraiment.

— Vous n'avez pas l'air très ému par le meurtre de cet homme en face de chez vous ?

Joël Belhomme fit une moue dubitative. Il avala le reste de sa bière, s'essuya de nouveau la bouche avec le revers de sa manche.

Avant qu'il n'ait eu le temps de me répondre, une boule de poils lui sauta sur les genoux. Un chat miteux, décharné, aux oreilles grignotées dans une autre vie se frotta contre le torse de l'homme. Un ronronnement sonore envahit la pièce. Nous n'existions plus. Les vieilles mains de l'homme caressaient le ventre du chat qui écartait ses

pattes pour mieux recevoir les caresses.

— C'est mon ami, ça, Messieurs. Mon seul ami. On s'entend bien tous les deux. Des fois, ça pète entre nous, mais après une bonne engueulade, on s'aime encore plus. Il vaut mille humains, ce bestiau.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Votre absence d'émotion devant l'événement qui vient de se passer devant chez vous, vous en pensez quoi ?

— Ah oui. J'en pense quoi ? Rien du tout. Vous savez, Messieurs, je travaillais à l'abattoir de Vitré. Quarante ans de boîte avant d'être viré pour inaptitude. Oui, Messieurs, c'est comme ça qu'ils m'ont remercié. Soi-disant que j'ai le foie fatigué et que manier des objets tranchants, ce n'était plus pour moi. C'était toute ma putain de vie et tout a foutu le camp d'un coup. Pour revenir à nos moutons, j'ai passé toutes ces années à dépecer, à extraire des joues de bœuf, à couper des jarrets, et j'en passe et des meilleures. Alors, non, ce n'est pas un mec, piqué comme un bœuf dans son appartement, qui va m'émouvoir. D'autant plus que je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam.

Nous ne pouvions décidément pas en tirer grand-chose. La vie avait fait des ravages. J'étais certain qu'à peine nous serions sortis, il allait replonger dans son frigo à la recherche de la seule échappatoire qui lui restait, hormis son chat.

Nous nous retrouvâmes sur le palier. La porte refermée, Delcourt se retourna vers moi.

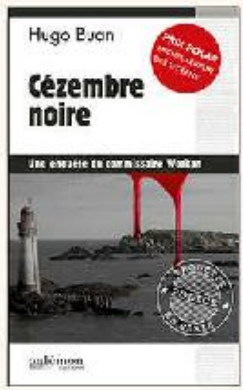
— Je n'ai jamais vu quelqu'un porter aussi mal son nom !

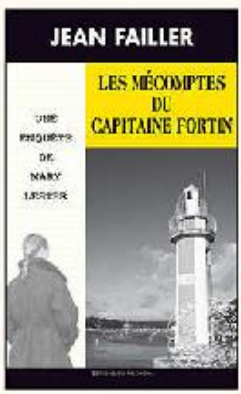
Je n'eus pas le temps de lui répondre. Un brancard tenu par des officiers de police nous frôla. Le corps partait pour l'Institut. Nous pénétrâmes de nouveau dans l'appartement où avait eu lieu le drame. Maintenant, l'arme du crime trônait seule, plantée au milieu de la pièce restée vide. Le médecin légiste, aidé des techniciens, avait dû être obligé de soulever le corps pour le détacher du pieu assassin, solidement fiché entre les lattes du parquet. Nous nous approchâmes. Il ressemblait à un piquet identique à ceux qui délimitent les champs. La seule différence était l'existence de pointes acérées à chacune de ses extrémités, ce qui lui avait permis, à la fois, de transpercer le thorax de l'homme et de le maintenir au-dessus du sol. Un rapide coup d'œil aux pièces voisines ne nous apprit rien de plus. Les policiers toujours sur place nous invitèrent à sortir. L'appartement allait être mis sous scellés.

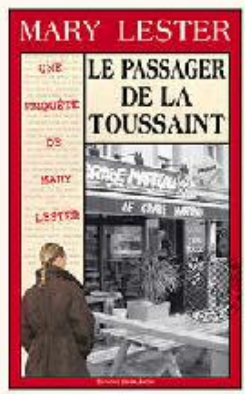
De retour sur le palier, je regardai machinalement en direction de la porte du voisin. Dès que mon regard se posa sur l'œilleton, je perçus un mouvement furtif derrière la porte. Monsieur Belhomme était à l'affût, il n'était pas à cuver son malheur comme il avait voulu nous le faire croire. Un interrogatoire au poste nous en apprendrait certainement davantage…

palémon
ÉDITIONS

LES ÉDITIONS DU PALÉMON EN NUMÉRIQUE







www.palemon.fr

Retrouvez les ouvrages d'Anne-Solen Kerbrat et tous les titres des Éditions du Palémon sur :
www.palemon.fr

Éditions du Palémon
ZA de Troyalac'h
10 rue André Michelin
29170 Saint-Évarzec

e-ISBN : 9782372602846

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335 2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre Français d'Exploitation du droit de Copie (CFC) - 20, rue des Grands Augustins - 75 006 PARIS - Tél. 01 44 07 47 70/Fax : 01 46 34 67 19 - © 2017 - Éditions du Palémon.

© 2017, version numérique Primento et Éditions du Palémon

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs